Lucien Febvre

(1878-1956)

Historien français
Membre de l'Institut,
Professeur au Collège de France.

Un destin, Martin Luther

(Première édition, 1928.)

Presses universitaires de France, Paris, 1968

Un document produit en version numérique conjointement
par Réjeanne Brunet-Toussaint, et Jean-Marc Simonet, bénévoles.
Courriels: rtoussaint@aei.ca et jmsimonet@wanadoo.fr.

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Cette édition électronique a été réalisée conjointement par Réjeanne Brunet-Toussaint, bénévole, Chomedey, Ville Laval, Québec, et Jean-Marc Simonet, bénévole, professeur des universités à la retraite, Paris.

Correction : [Réjeanne Brunet-Toussaint](#)
Relecture et mise en page : [Jean-Marc Simonet](#)
Courriels: rtoussaint@aei.ca et jmsimonet@wanadoo.fr.

À partir du livre de :

Lucien Febvre (1878-1956)
historien français, fondateur, avec Marc Bloch de l'École des *Annales*.

Martin Luther, un destin

4^e édition avec une postface de Robert Mandrou, 1968
Paris : Quadrige – PUF., 1988, 210 pp. Première édition, 1928.

Polices de caractères utilisées :
Pour le texte: Times New Roman, 14 points.
Pour les citations : Times New Roman 12 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2004 pour Macintosh.
Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''
Édition numérique réalisée le 13 avril 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

À JULES BLOCH,
FRATERNELLEMENT

Table des matières

Avant-propos de la première édition

Avant-propos de la seconde édition

Première partie. **L'EFFORT SOLITAIRE**

Chapitre I. — De Köstlin à Denifle

- I. — Avant le voyage à Rome
- II. — De Rome aux Indulgences
- III. — Un trouble-fête
- IV. — L'argumentation de Denifle

Chapitre II. — Révisions : avant la Découverte

- I. — Le moniage Luther
- II. — De Gabriel à Staupitz

Chapitre III. — Révisions : la Découverte

- I. — Ce qu'est la Découverte
- II. — Ses conséquences
- III. — Luther en 1516

Deuxième partie. **L'ÉPANOUISSEMENT**

Chapitre I. — L'affaire des Indulgences

- I. — Albert, Fugger, Tetzel
- II. — La réaction de Luther

III. — *Les 95 thèses*

Chapitre II. — L'Allemagne de 1517 et Luther

I. — *Misères politiques*

II. — *Inquiétudes sociales*

III. — *Luther devant l'Allemagne*

Chapitre III. — Érasme, Hutten, Rome

I. — *Du bist nicht fromm !*

II. — *Les hutténistes*

III. — *Credis, vel non credis ?*

Chapitre IV. — L'idéaliste de 1520

I. — *Le Manifeste à la noblesse*

II. — *Construire une église ?*

III. — *La vaillance de Worms*

Chapitre V. — Les mois de la Wartbourg

I. — *L'Allemagne troublée*

II. — *L'héroïque labeur de la Wartbourg*

III. — *La forge d'un style*

IV. — *Idéalisme avant tout*

V. — *La violence ou la parole*

VI. — *Croyant, mais non pas chef*

Troisième partie.
REPLI SUR SOI

Chapitre I. — Anabaptistes et paysans

I. — *Zwickau*

II. — *Prêcher ou agir ?*

III. — *L'Église, l'État*

IV. — *Les paysans*

V. — *Les deux cités*

Chapitre II. — Après 1525 : Idéalisme et Luthéranisme

I. — *Pro fide : Érasme, c'est la raison*

II. — *Narguer le monde : Catherine*

III. — *Obéir à l'autorité*

IV. — *Luthérisme et luthéranisme*

Conclusions

Note bibliographique

Postface

Index méthodique et alphabétique

Avant-propos
de la première édition

*Un ami lui disait un jour qu'il était
le libérateur de la chrétienté. « Oui,
répondit-il, je le suis, je l'ai été. Mais
comme un cheval aveugle qui ne sait
où son maître le conduit. »*

MATHESIUS, VII.

[Retour à la table des matières](#)

Une biographie de Luther ? Non. Un jugement sur Luther, pas davantage.

Dessiner la courbe d'une destinée qui fut simple mais tragique ; repérer avec précision les quelques points vraiment importants par lesquels elle passa ; montrer comment, sous la pression de quelles circonstances, son élan premier dut s'amortir et s'infléchir son tracé primitif ; poser ainsi, à propos d'un homme d'une singulière vitalité, ce problème des rapports de l'individu et de la collectivité, de l'initiative personnelle et de la nécessité sociale qui est, peut-être, le problème capital de l'histoire : tel a été notre dessein.

Tenter, en aussi peu de pages, de le réaliser : c'était consentir d'avance à d'énormes sacrifices. Il y aurait quelque injustice à trop nous les reprocher. Et l'on voudra ne point s'étonner si, contraint de choisir, nous avons délibérément sacrifié à l'étude du Luther épanoui qui, de 1517 à 1525 tient sur la scène du monde, avec tant de puissance, son rôle héroïque de prophète inspiré, le Luther hypothétique des années de jeunesse, ou ce Luther lassé, vidé, désabusé qui va se flétrissant de 1525 à 1546.

Devons-nous ajouter qu'en écrivant ce livre, nous n'avons eu qu'un seul parti pris : comprendre, et dans la mesure où nous le pouvions, faire comprendre ? Mieux vaut dire combien nous serions satisfait, simplement, si, dans ce travail de vulgarisation, de réflexion aussi, les exégètes qualifiés de la pensée luthérienne reconnaissaient du moins un constant souci : celui de ne pas appauvrir à l'excès, par des simplifications trop brutales, la richesse nuancée d'une œuvre qui ne fut point mélodique, mais, à la mode de son temps, polyphonique.

Sèvres, Le Bannetou, août 1927.

L. F.

[*Retour à la table des matières*](#)

Avant-propos
de la seconde édition

[Retour à la table des matières](#)

Seize ans se sont écoulés depuis qu’a vu le jour (1928) ce livre, petit par le format, grand par le sujet. Il fut bientôt épuisé. De divers côtés, on m’a prié de le rééditer. Je l’ai donc relu attentivement. Avec des lunettes de myope tout d’abord — et j’espère avoir effacé les fautes, typographiques et autres, qui s’étaient glissées dans son texte. Avec des jeux tout clairs, ensuite, pour bien voir l’ensemble, de haut et de loin. — À ma honte peut-être, je l’avoue : je n’ai rien trouvé à y changer.

De bienveillants critiques — ce livre n’en eut point d’autres, à ma connaissance — m’ont reproché naguère de n’avoir pas poussé mon étude au-delà de 1525, d’avoir trop peu suivi, et de trop loin, le Luther d’entre 1525 et 1547 sur les chemins de la vie. Dans ce que j’appelais, dans ce que j’appelle toujours, d’un mot qui semble avoir troublé quelques-uns de mes lecteurs ¹, le *Repli*. Si pour mieux préciser ma pensée, j’ai ajouté, dans cette édition nouvelle, deux petits mots à *Repli*, si je parle maintenant, sans équivoque je l’espère, d’un *Repli sur soi* — ces reproches amicaux ne m’ont point amené à changer d’avis. J’ai fait en 1927 ce que je voulais faire. J’ai dit, de mon mieux, le jeune Luther, et sa force, et sa fougue, et tout ce qu’il apportait de neuf au monde en étant lui. Obstinément lui. Rien que lui. Tout ce qu’il apportait ? Une nouvelle façon de penser, de sentir et de pratiquer le christianisme. Qui, n’ayant pu être ni écrasée dans l’œuf, ni avalisée telle quelle, ni digérée à l’amiable par les chefs de l’Église

¹ Je pense surtout à M. Henri Strohl, ce luthérologue de haute et libérale compréhension.

devint, de ce chef et tout naturellement, une religion nouvelle, une branche nouvelle du vieux christianisme. Et la génératrice sinon d'une nouvelle race d'hommes, du moins nouvelle variété de l'espèce chrétienne : la variété luthérienne. Moins tranchée sans doute dans son apparence extérieure, moins abrupte, moins faite pour se répandre hors des lieux d'origine que cette autre variété vivace et prolifique, qu'à trente ans de distance devait engendrer le Picard Jean Calvin ? Certes. Tenace pourtant. Durable. Susceptible de se plier à bien des événements divers. Capable d'attraction, au point d'adultérer parfois, à ce qu'il semble, la variété voisine et d'inspirer des craintes aux gardiens jaloux de sa pureté. D'importance historique considérable, en tout cas, du fait qu'elle peuple ^{pX} notamment une partie de l'Allemagne. Et que l'esprit luthérien adhère fortement à la mentalité des peuples qui l'adoptèrent.

Qu'il y ait lieu d'étudier le Luther d'après 1525 comme le Luther d'avant : point de doute. Qu'entre ces deux Luther, il n'y ait point d'ailleurs de coupure vraie — mieux, qu'il n'y ait pas deux Luther mais un seul ; que le Luther de 1547 soit toujours, en sa foi, le Luther de 1520 — d'accord. Je n'ai jamais voulu dire, je n'ai jamais dit le contraire. J'ai assez défendu la thèse, paradoxale aux yeux de beaucoup, que le Luther de la guerre paysanne, le Luther condamnant avec tant de passion, de véhémence et de cruauté les paysans révoltés, n'était pas un autre Luther que le Luther de 1520, celui qui écrivait les grands traités libéraux — j'ai assez cherché à établir, contre tant d'avis contraires et motivés, l'unité profonde et durable des tendances luthériennes à travers les événements les plus déconcertants — qu'il est inutile sans doute que je m'excuse d'une faute que je n'ai commise ni en fait ni en intention. *Repli* ne signifie pas *coupure*. L'être qui, heurtant ses tentacules de toutes parts au monde hostile, rentre le plus qu'il peut dans sa coquille pour s'y donner un sentiment de paix intérieure et de bienfaisante liberté — cet être ne se dédouble pas. Quand il sort à nouveau, c'est lui, toujours lui qui recommence à tâtonner dans le monde hérissé ; et inversement. — Seulement, qui veut comprendre chez un Luther ce jeu alterné de sorties et de rentrées, d'explorations et de retraites — ce n'est pas en 1525, en 1530 qu'il se doit placer pour prendre son départ. C'est bien avant. C'est au point d'origine. Situer ce point, avec précision, dans la vie de Luther ; suivre les premiers développements des germes de

« luthérisme » qu'un examen attentif permet de déceler, dès avant que Luther ne soit devenu Luther ; voir naître, grandir et s'affirmer Luther dans Luther — et puis, l'affirmation faite et recueillie, s'arrêter ; laisser aux prises l'homme avec les hommes, la doctrine avec les doctrines, l'esprit avec les esprits qu'il lui faut ou combattre, ou rallier (et on ne rallie jamais des esprits, on ne gagne jamais des hommes, on ne substitue jamais une doctrine à une autre, sans laisser fatalement un autre esprit envahir son esprit, un autre homme pénétrer son humanité, d'autres doctrines mordre sur sa doctrine). — Voilà ce que j'ai voulu faire. Voilà la préface nécessaire, indispensable à toute étude du Luther d'après 1525. Une telle étude ne peut se suffire à elle-même ; il lui faut, en préface, la connaissance solide du Luther d'avant 1525 — et elle n'éclaire pas, elle ne permet pas, rétrospectivement, de comprendre, d'expliquer, de faire comprendre ce Luther. Au contraire, une étude du Luther d'avant 1525 — elle rend compte de tout Luther. C'était d'elle que, Français, nous manquions en 1927. C'est d'elle toujours que nous avons besoin en 1944.

J'écris cette phrase en sachant parfaitement que, depuis 1927, bien des événements se sont passés dans quoi Luther a joué, dans quoi on a fait jouer pXI à Luther un rôle. N'exagérons pas : un certain rôle tout de même. Des pièces d'argent de 5 marks frappées en Allemagne, dès 1933, à l'effigie du révolté, en ont suffisamment averti le peuple allemand. Des pièces de monnaie, toute une littérature aussi, sur quoi, dès 1934, nous attirions l'attention du public français.

Un nouveau Luther serait né dès lors. Un Luther que, dit-on, nous ne saurions comprendre, nous Français, nous étrangers. Un Luther tel que nous devrions considérer comme périmée à peu près toute la littérature qui fut consacrée avant 1933 au Réformateur. Un Luther en qui on nous prie de voir, non pas du tout une personnalité religieuse, mais, essentiellement, une personnalité politique dont l'étude impartiale serait de nature à nous communiquer « une compréhension nouvelle de la véritable nature du peuple allemand ». Déclarations à quoi semblait faire écho, en France, dès 1934, l'auteur d'une biographie de Luther écrivant qu'aussi bien, les questions que posait l'histoire de celui qu'on appelait, naguère, le Réformateur, ne relevaient pas, « pour inattendue que l'affirmation en puisse paraître, du domaine religieux — mais du domaine social, politique, voire

économique ». Et il ajoutait, dans le corps de son livre, que « la doctrine elle-même est ce qu'il y a de moins intéressant dans l'histoire de Luther et du luthéranisme ». Car, « ce qui fait du Réformateur une puissante figure, c'est l'homme ; la doctrine est infantine ».

Vieil enfant, pas plus en 1944 qu'en 1927, je n'ai de raison de penser, pour ma part, que la doctrine de Luther soit dénuée d'intérêt. Même pour une juste compréhension de la psychologie collective et des réactions collectives d'un peuple, le peuple allemand, et d'une époque, celle de Luther, que bien d'autres ont suivie : toutes teintées pareillement de luthéranisme. On m'excusera donc de rééditer ce petit livre sous la forme qui lui valut, entre autres marques de considération, de figurer dans la petite liste d'écrits retenus par Scheel, dans la seconde édition de ses précieux *Dokumente zur Luthers Entwicklung*.

Sous la forme — à quelques corrections près, je l'ai dit, et à quelques additions. Il m'a paru, en relisant mon livre, que je passais trop vite sur la traduction de la Bible entreprise par un Luther *otiosus* dans ces mois « paresseux » de la Wartbourg dont l'activité nous stupéfie et nous frappe d'admiration — tant s'y montrent singuliers le pouvoir de travail et l'entrain créateur de l'Augustin mis hors la loi. Bonne occasion pour attirer l'attention du lecteur sur un style prodigieux et jamais étudié par d'autres que par des grammairiens : cependant, plus que tant d'autres, ce style, ce n'est pas seulement l'homme, c'est l'époque ; la trouble, la prodigieuse époque de Luther, si proche et si lointaine de la nôtre : mais nous la croyons toujours uniquement proche, et nous ne comprenons pas plus à propos de l'Augustin d'Eisleben qu'à propos du Cordelier de Chinon — cet autre prodigieux créateur de style — que ces hommes, au sens vrai des mots, pensaient d'une autre façon que nous, ^{pXII} et que, sur ce point, leur langue nous éclaire ². Le tout est de lui demander, de savoir lui demander ses lumières...

Paris, le 31 janvier 1944.

² Voir ce que j'en dis dans *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle, La religion de Rabelais*, Paris, 1943, in-8^o, sqq., où se trouve esquissée, je l'espère, une méthode.

Ce livre est toujours assez demandé pour qu'à nouveau l'éditeur le réimprime. Son succès est attesté non seulement par ces rééditions mais par l'apparition, en 1945 à Bruxelles, d'une édition belge faite sur le texte de la première édition, et, en 1949, par la publication à Florence, chez Barbera, d'une traduction italienne. Je ne crois pas avoir de retouches à apporter à mon texte primitif. Je le livre de nouveau aux lecteurs et aux critiques — en confiance.

Paris, le 20 janvier 1951.

L. F.

[Retour à la table des matières](#)

1520

Le moine ardent au regard intérieur
Gravure de Lucas Cranach

Première partie. L'effort solitaire

Chapitre I. De Köstlin à Denifle ³

[Retour à la table des matières](#)

^{p003} Le 17 juillet 1505, au matin, un jeune laïc franchissait la porte du couvent des Augustins d'Erfurt. Il avait vingt-deux ans. Il s'appelait Martin Luther. Sourd aux objections d'un entourage qui déjà entrevoyait pour lui, comme couronnement d'études universitaires bien commencées, quelque carrière temporelle lucrative, il venait chercher dans le cloître un refuge contre les maux et les périls du siècle. L'événement était banal. Il n'intéressait, semblait-il, que

³ *Note Préliminaire.* — Les indications qu'il nous a paru indispensable de donner sur l'immense bibliographie luthérienne font l'objet à la fin du livre, d'une notice spéciale. — Pour les références courantes, on voudra retenir qu'E. désigne l'édition d'Erlangen et W. l'édition de Weimar des *Œuvres* de Luther ; *Dok.*, le recueil de SCHEEL, *Dokumente zu Luthers Entwicklung* ; End., l'édition Enders de la *Correspondance* de LUTHER. — D.-P. veut dire Denifle traduit par Pâquier ; STROHL, I et II renvoient respectivement à *l'Évolution de Luther jusqu'en 1515* et à *l'Épanouissement de Luther de 1515 à 1520*, de M. H. STROHL. Enfin *Will* signifie : *La liberté chrétienne* par R. WILL. Sur ces ouvrages, voir la *Note bibliographique*, à la fin du livre.

l'aspirant au noviciat, sa parenté, quelques amis de condition modeste. Il ne contenait rien en germe que la Réforme luthérienne.

L'habit que ce jeune homme inquiet et tourmenté demandait à porter, l'habit de laine rude des Ermites Augustins, il devait le dépouiller un jour et l'échanger contre la robe fourrée du professeur. Sans doute. Mais si Martin Luther n'avait pas revêtu cet habit méprisé des bourgeois pratiques ; s'il n'avait pas vécu au couvent pendant près de quinze ans ; s'il n'avait pas fait l'expérience personnelle, et douloureuse, de la vie monastique : il n'aurait pas été Martin Luther. Un Érasme qui ne serait point entré de gré ou de force au monastère de Steyn, on peut le concevoir par un jeu d'esprit. Et pareillement, un Calvin placé par les siens en quelque couvent. L'un ou l'autre, auraient-ils beaucoup différé de l'Érasme ou du Calvin que nous pensons connaître ? Mais un Luther demeurant dans le siècle, un Luther poursuivant dans les Universités ses études profanes et conquérant ses grades de juriste : il aurait été tout, sauf le Luther de l'histoire.

Le « moniage Luther » n'est pas une anecdote. D'avoir voulu être moine, de l'avoir été avec passion pendant des années : voilà qui ^{p004} marque l'homme d'un signe indélébile ; voilà qui fait comprendre l'œuvre. Et l'on s'explique dès lors le prodigieux amas de gloses et d'hypothèses contradictoires qui, pendant ces dernières années, s'est constitué autour de ce fait divers : l'entrée d'un étudiant de vingt-deux ans dans un couvent d'Allemagne, le 17 juillet 1505, au matin.

[*Retour à la table des matières*](#)

I. — Avant le voyage à Rome

Pendant ces dernières années seulement. Car, durant trois siècles, catholiques, protestants ou neutres, tous les historiens, d'un commun accord, ont concentré leur attention sur la figure, la doctrine et l'œuvre de l'homme fait qui, le 31 octobre 1517, paraissant en pleine lumière sur la scène du monde, contraignit ses compatriotes à prendre parti violemment, soit pour soit contre lui.

De même que le portrait de Luther le plus connu, c'était jadis celui du docteur quinquagénaire, peint ou gravé aux environs de 1532 — de même, amis ou adversaires ne s'intéressaient guère qu'au chef de parti, au fondateur d'église schismatique assis, pour dogmatiser, dans sa chaire de Wittemberg. Mais comment s'était formé ce chef de parti ? Comment constituée sa doctrine ? Personne qui se souciât vraiment de l'étudier.

Il faut dire qu'on n'en avait pas de grands moyens. Luther pris par la lutte quotidienne, n'avait laissé de l'histoire de sa conscience et de sa vie intérieure jusqu'en 1519 qu'une sommaire esquisse : simple coup d'œil en arrière, jeté par-dessus l'épaule à la dérobée et tardivement. Ce *Rückblick* du maître, daté de mars 1545, servait de préface à l'un des volumes de la première édition des *Œuvres*⁴. Mélanchton, en 1546, l'année même de la mort de Luther, y avait ajouté quelques menus détails⁵. Les plus exigeants se bornaient à commenter ces textes sommaires, grossis de quelques notes d'Amsdorf, de Cochläus ou de Mylius. Pour animer le tout, ils puisaient, sans discrétion, à une source abondante mais trouble : celle des *Tischreden*, des fameux *Propos de table*.

On sait comment, au grand scandale de Catherine de Bora, ménagère diligente et soucieuse des honoraires⁶ : « Monsieur le Docteur ! ^{p005} ne les enseignez pas gratis ! Ils recueillent tant de choses déjà ! Lauterbach surtout ! des masses de choses, et si profitables ! » — toute une escouade de bons jeunes gens, assis dévotement à Wittemberg au bas bout de la grande table présidée par le Maître, s'empressait à noter pour la postérité les paroles tombées de ses lèvres : paroles familières d'un homme d'imagination vive, de sensibilité suraiguë et qui romançait volontiers, de la meilleure foi du monde, un passé lointain regardé avec les yeux du présent. Revues, corrigées, modifiées par des éditeurs pleins de pieuses intentions mais

⁴ E., *op. var. arg.*, I, 15-24 ; Dok., n° 8.

⁵ Préface de MÉLANCHTON au *Tomus II omnium operum M. Lutheri*, Wittemberg, 1546, f°. Réimpr. dans *Corpus Reforma., Melanctonis Opera*, VI, 155-170 ; Dok., n° 7.

⁶ *Luthers Tischreden in der Mathesischen Sammlung*, p. p. KROKER, Leipzig, 1903, p. 192, n° 232, 24 août 1540 ; W., *Tischreden*, IV, 704, n° 5187.

qui ne travaillaient point pour nous historiens, ces déclarations avaient formé le recueil officiel et souventes fois imprimé des *Tischreden*. Et c'était à son aide, sans se mettre en peine de le critiquer ni de retrouver les notes mêmes, autrement utiles et sincères, recueillies toutes vives par les auditeurs — qu'on composait alors et recomposait, inlassablement le récit officiel à demi légendaire et quasiment hagiographique des années de jeunesse de Martin Luther. Tous les hommes de ma génération l'ont connu. Leurs livres de classes ne faisaient que résumer, plus ou moins inexactement, les grandes monographies de Köstlin, de Kolde ou, en français, de Félix Kuhn.

La pièce, il faut le dire, était bien composée et dramatique à souhait.

D'abord, le douloureux tableau d'une enfance sans amour, sans joie et sans beauté. Luther naissait, probablement en 1483, un 10 novembre, veille de la Saint-Martin, dans la petite ville d'Eisleben en Thuringe. Il revint y mourir soixante-trois ans plus tard. Ses parents étaient pauvres : le père, un mineur, dur à lui, rude aux autres ; la mère, une ménagère épuisée et comme annihilée par son labeur trop lourd ; bonne tout au plus à farcir de préjugés et de superstitions craintives un cerveau d'enfant assez impressionnable. Ces êtres sans allégresse élevaient le petit Martin dans une bourgade, Mansfeld, peuplée de mineurs et de marchands.

Sous la fêrule de maîtres grossiers, l'enfant apprenait la lecture, l'écriture, un peu de latin et ses prières. Cris à la maison et coups à l'école : le régime était dur pour un être sensible et nerveux. À quatorze ans, Martin partait pour la grande ville de Magdebourg. Il allait y chercher, chez les Frères de la Vie Commune, des écoles plus savantes. Mais, perdu dans cette cité inconnue ; obligé de mendier son pain de porte en porte ; malade par surcroît, il n'y demeurait qu'un an, rentrait un instant sous le toit paternel puis se rendait à Eisenach où il avait des parents. Délaissé par ceux-ci, après de nouvelles souffrances, il rencontrait enfin des âmes charitables, une p006 femme notamment, Ursule Cotta, qui l'entourait d'affection et de délicate tendresse. Quatre ans se passaient, les quatre premières années un peu souriantes

de cette triste jeunesse. Et, en 1501, toujours sur l'ordre du père, Luther partait pour Erfurt dont l'Université était prospère.

Il y travaillait, avec une ardeur fiévreuse, à la Faculté des Arts. Bachelier en 1502, il était maître en 1505 — Mais l'ombre d'une jeunesse maussade se projetait sur un destin qui demeurerait médiocre. Et, se succédant rapidement, des maladies graves, un accident sanglant, l'épouvante semée par une peste meurtrière, l'ébranlement, enfin, d'un coup de tonnerre qui manquait de tuer Luther entre Erfurt et le village de Stotternheim : toute cette suite d'incidents violents, agissant sur un esprit inquiet et sur une sensibilité frémissante, inclinait le futur hérétique au parti qu'un homme de son tempérament, après ces expériences, devait adopter tout naturellement. Renonçant à continuer ses études profanes, brisant les espérances d'élévation sociale que déjà concevaient ses parents, il s'en allait frapper à la porte des Augustins d'Erfurt.

Sur cette péripétie s'achevait le premier acte. Le second transportait le lecteur au couvent.

Moine d'élite, Luther se pliait, docile, aux rigueurs de la règle. Et quelles rigueurs ! Échelonnés de 1530 à 1546, vingt textes en clamaient la décevante cruauté⁷ : « Oui, en vérité, j'ai été un moine pieux. Et si strictement fidèle à ma règle que, je puis le dire : si jamais moine est parvenu au ciel par moinerie, j'y serais parvenu, moi aussi. Seulement, le jeu aurait encore un peu duré : je serais mort de veilles, prières, lectures et autres travaux »⁸. Ailleurs : « Pendant vingt ans, j'ai été un moine pieux. J'ai dit une messe chaque jour. Je me suis si fort épuisé en prières et en jeûnes, que je n'aurais pas tenu longtemps si j'y étais resté. » — Encore : « Si je n'avais été délivré par les consolations du Christ, à l'aide de l'Évangile, je n'aurais pas vécu deux ans, tant j'étais crucifié et fuyais loin de la colère divine... »

Pourquoi en effet ces œuvres de pénitence ? Pour la satisfaction d'un idéal dérisoire, le seul que son Église proposât à Luther.

⁷ Bon choix dans STROHL, I, 78-79.

⁸ Pour ce texte et les deux suivants, cf. E., *Polit. d. Schr.*, XXXI, 273 (1533) et *Dok.*, n° 61. — E., *Exeget. d. Schr.*, XLIX, 300 (1537) et *Dok.*, n° 46. — E., *op. exeg. lat.*, VII, 72 (1540-1542) et *Dok.*, n° 18.

L'enseignement que le moine ardent dans sa piété et qui s'était jeté au couvent pour y rencontrer Dieu, Dieu vivant, ce Dieu qui semblait fuir un siècle misérable ; la doctrine qu'il puisait dans les livres des docteurs tenus pour les maîtres de la vie chrétienne ; les paroles mêmes, et les p007 conseils et les exhortations de ses directeurs et de ses supérieurs : tout, et jusqu'aux œuvres d'art dans les chapelles ou sur les porches des églises, parlait au jeune Luther d'un Dieu terrible, implacable, vengeur, tenant le compte rigoureux des péchés de chacun pour les jeter à la face terrifiée de misérables voués à l'expiation. Doctrine atroce, de désespoir et de dureté ; et quel pauvre aliment pour une âme sensible, pénétrée de tendresse et d'amour ? « Je ne croyais pas au Christ, écrira Luther en 1537, mais je le prenais pour un juge sévère et terrible, tel qu'on le peint siégeant sur l'arc-en-ciel »⁹. Et, en 1539 : « Comme le nom de Jésus m'a effrayé souvent !... J'aurais préféré entendre celui du diable, car j'étais persuadé qu'il me faudrait accomplir des bonnes œuvres, jusqu'à ce que le Christ, par elles, me soit rendu ami et favorable. »

Ainsi, entré au couvent pour y trouver la paix, la certitude heureuse du salut, Luther n'y rencontrait que terreur et doute. En vain, pour désarmer l'atroce colère d'un Dieu courroucé redoublait-il de pénitences, meurtrières pour son corps, irritantes pour son âme. En vain par les jeûnes, les veilles, le froid : *Fasten, Wachen, Frieren*, trinité sinistre et refrain monotone de toutes ses confidences, tentait-il de forcer la certitude libératrice. Chaque fois, après l'effort surhumain de la mortification, après le spasme anxieux de l'espérance, c'était la rechute, plus lamentable, dans le désespoir et la désolation. L'enfant triste de Mansfeld devenu l'augustin scrupuleux d'Erfurt doutait un peu plus fort de son salut. Et dans une chrétienté sourde aux cris du cœur, dans une chrétienté livrant ses temples aux mauvais marchands, ses troupeaux aux mauvais bergers, ses disciples aux mauvais maîtres, rien, sinon les plaintes de ses compagnons de misère, rien ne pouvait faire écho aux sanglots du croyant avide de foi vivante dont on trompait la faim par de vaines illusions.

⁹ Pour ce texte et le suivant, cf. E., *Exeg. d. Schr.*, XLIX, 27 (1537) et *Dok.*, n° 45. E., *Exeg. d. Schr.*, XLV, p. 156 (1539) et *Dok.*, n° 27.

Un homme venait alors, un mystique à l'âme compatissante. Le D^r Staupitz, depuis 1503 vicaire général des augustins pour toute l'Allemagne, se penchait avec bonté sur la conscience souffrante de ce jeune moine ardent qui se confiait à lui. Il lui prêchait, le premier, un Dieu d'amour, de miséricorde et de pardon. Surtout, pour l'arracher à ses vaines angoisses, il le jetait dans l'action. En 1502, à Wittemberg, l'électeur Frédéric le Sage avait créé une Université. Staupitz y professait. A l'automne de 1508, il y appelait Luther, lui confiait un cours sur l'*Éthique* d'Aristote, lui enjoignait en même temps de poursuivre ses études sacrées à la Faculté de Théologie. Rappelé à Erfurt l'année suivante, Luther y continuait études et enseignement ; il y devenait en 1510 bachelier formé en théologie, expliquait Pierre Lombard, prêchait avec succès. Ses crises de désespoir s'espaçaient. C'était le salut, semblait-il. Un nouveau coup de théâtre remettait tout en jeu.

[*Retour à la table des matières*](#)

II. — De Rome aux Indulgences

À la fin de 1510, pour les affaires de l'ordre, F. Martin Luther s'en allait à Rome. Une immense espérance le soulevait. Il allait, pieux pèlerin, vers la cité des pèlerinages insignes, la Rome des Martyrs, centre vivant de la chrétienté, patrie commune des fidèles, auguste résidence du vicaire de Dieu. Ce qu'il voyait ? La Rome des Borgia devenue, depuis peu, la Rome du pape Jules.

Quand, éperdu, fuyant la Babylone maudite, ses courtisanes, ses bravi, ses ruffians, son clergé simoniaque, ses cardinaux sans foi et sans moralité, Luther regagnait ses Allemagnes natales, il emportait au cœur la haine inexpiable de la Grande Prostituée. Les abus, ces abus que la Chrétienté unanime flétrissait, il les avait vus, incarnés, vivre et s'épanouir insolemment sous le beau ciel romain. Il en connaissait la source et l'origine. Au couvent, de 1505 à 1510, il avait pu mesurer la décadence de l'enseignement chrétien. Il avait éprouvé, jusqu'au fond de son âme sensible, la pauvreté desséchante de la doctrine des œuvres. À Rome en 1510, c'était l'affreuse misère morale de l'Église qui lui était apparue dans sa nudité. Virtuellement,

la Réforme était faite. Le cloître et Rome avaient rendu, dès 1511, Luther luthérien...

Et cependant, il se taisait encore. Fils respectueux de l'Église, il s'efforçait de couvrir par piété filiale une honte trop manifeste. Il reprenait en silence sa vie de méditation, de prière, d'enseignement aussi et de prédication. Staupitz le soutenait toujours. Désireux de lui céder sa chaire d'Université, il le faisait sous-prieur des Augustins de Wittemberg et l'obligeait à passer, le 4 octobre 1512, sa licence en théologie. Docteur le 19, Luther inaugurait par deux cours, l'un sur les Psaumes (1513-1515), l'autre sur l'Épître aux Romains (1515 -1516) des fonctions professorales qu'il devait occuper pendant près de trente ans.

Et peu à peu, se dégageant enfin de liens étouffants, il commençait à se forger une théologie personnelle. Comment, et quelle ? Les historiens, naguère, ne s'en enquéraient point. Kuhn n'a pas une p009 ligne, dans les deux cents premières pages de son livre, pour noter la marche entre 1505 et 1517 des idées religieuses de Luther, et quand surgit l'affaire des Indulgences, son lecteur ignore tout des sentiments, déjà fort assurés, du réformateur. Quant aux modèles de Kuhn, les historiens allemands de sa génération, ils se réfèrent simplement au texte de 1545 que nous signalions plus haut. Vieilli, proche de sa mort, Luther y retrace en la déformant la courbe de son évolution ; dans une page célèbre, qu'on ne songeait point alors à critiquer, il nous montre l'angoisse que faisait naître en lui le mot de saint Paul dans l'Épître aux Romains : *Justitia Dei revelatur in illo*, la Justice de Dieu est révélée dans l'Évangile ¹⁰.

La justice de Dieu ? justice d'un juge inexorable sans doute, inaccessible aux faiblesses et aux compromissions et qui, faisant comparaître devant lui les humains, pèse les œuvres et les actions avec une terrifiante impartialité. Mais une telle justice, n'était-ce point cruauté ? Par elle, la créature n'était-elle point vouée, nécessairement, à la mort et aux châtiments éternels ? L'homme déchu, comment se serait-il montré autre que méchant ! Livré à ses seules forces, comment ce débile aurait-il accompli des actions méritoires ! Et

¹⁰ E., *op. var. arg.*, I, 15 ; *Dok.*, n° 8, 16-17 ; STROHL, I, 140.

Luther de s'indigner contre un Dieu qui, même dans son Évangile, lorsqu'il annonçait aux créatures la Bonne Nouvelle, prétendait dresser devant elles l'échafaud terrifiant de sa justice et de sa colère. Jusqu'au jour où, son esprit s'illuminant soudain, le moine comprenait que la justice dont parlait saint Paul, la justice que l'Évangile révélait à l'homme, c'était « la justice dont vit le juste, par don de Dieu, s'il a la foi », la justice passive des théologiens, « celle par laquelle Dieu, dans sa miséricorde, nous justifie au moyen de la foi, selon qu'il est écrit : *le juste vivra par la Foi* ».

Et, sans se soucier d'approfondir ces formules peu claires ; sans se demander si le sexagénaire de 1545 reproduisait avec exactitude les démarches intimes du religieux de 1515, les historiens concluaient avec le Réformateur : « Aussitôt, je me sentis renaître. Les portes s'ouvrirent, toutes grandes. J'entrais dans le Paradis. L'Écriture tout entière me révélait une autre face. » Dans la « découverte » du docteur, ils saluaient, sans plus, le germe fécond d'une Église nouvelle.

C'est alors qu'en 1517, devant Luther comprimant à grand-peine, retenant au fond de son cœur, enchaînées, des paroles frémissantes, un affreux scandale éclatait publiquement. Octroyées par le pape à p010 un jeune homme de vingt-trois ans, Albert de Brandebourg, qui, en moins de deux ans venait de recevoir successivement l'archevêché de Magdebourg, l'évêché d'Halberstadt et l'archevêché de Mayence, des indulgences étaient prêchées et vendues avec un cynisme tellement blasphématoire que, devant ce trafic odieux, devant l'affirmation cent mille fois prodiguée par des mercantis en habit religieux qu'avec de l'argent, les pires péchés pouvaient être effacés, Luther clamait enfin, d'une voix vengeresse, une indignation trop longtemps contenue.

D'un bout à l'autre d'une Allemagne saturée d'abus, écœurée de hontes, excédée de scandales — mais où, déjà, l'affaire Reuchlin et quelques autres avaient dressé les esprits libres contre la barbarie rétrograde, l'obscurantisme intellectuel et moral des scolastiques — sa parole ardente résonnait furieusement. Un écho formidable l'amplifiait. En quelques jours, en quelques semaines, l'augustin révolté devenait une puissance. Il reprenait, pour la faire aboutir dans un furieux élan, l'œuvre avortée des grands conciles réformateurs ; il

reprenait aussi, pour leur donner leur conclusion nécessaire, les vœux de ces intellectuels clairvoyants mais timorés qu'un Érasme jusqu'alors semblait inspirer et qui prétendaient, par le culte bienfaisant des lettres humaines, libérer l'élite de toutes les barbaries, de toutes les tutelles d'une scolastique et d'une théologie dégénérées. Mariant sa voix à celle d'un Ulrich de Hutten, Luther proclamait, devant les foules retournées, la joie de vivre formidable d'un siècle en qui se mêlaient Renaissance et Réforme. Il lançait son chant de triomphe, de libération à tous les échos d'une Europe qui semblait, à son appel, se réveiller et surgir d'entre les morts. Et vainement le pape, vainement l'empereur, lumières vacillantes d'un monde qui s'écroulait, tentaient d'intimider le pauvre moine dressé devant leur puissance séculaire. A la diète de Worms, le jeudi 18 avril 1521, ce qu'à la lueur des torches, dans la grande salle pleine à débordement d'une foule qui lui soufflait son haleine au visage, Luther debout, face au César germanique, face au légat du pontife romain, affirmait d'une voix que ses angoisses rendaient plus pathétique encore : ce n'était pas seulement la déchéance d'une papauté usurpatrice et dégénérée ; c'était, plus, et mieux, les droits imprescriptibles de la conscience individuelle. « Rétracter quoi que ce soit, je ne puis ni ne veux... car, agir contre sa conscience, ce n'est ni sûr ni honnête. »

Paroles immortelles. S'élargissant à la mesure de l'humanité et d'autant plus irrésistibles que son esprit craignait, que sa chair tremblait à l'heure même où sa parole montait, sans défaillance, vers les puissances coalisées du passé médiéval, le pauvre moine dans son ^{p011} habit grossier, et qu'avait d'abord étonné le faste et l'apparat d'une assemblée princière, devenait, pour des siècles, le héraut magnifique du monde moderne.

Il créait, en la proclamant, son incomparable dignité humaine.

[*Retour à la table des matières*](#)

III. — Un trouble-fête

Ce beau récit, vivant, dramatique à souhait, s'accordait à merveille avec tout ce qu'on disait alors des origines, et des causes, de la Réforme protestante. N'était-elle point née des abus de l'Église, si

souvent dénoncés au XV^e siècle, mais qui de jour en jour allaient s'aggravant ? Abus matériels : simonie, trafic de bénéfices et d'indulgences, vie déréglée des clercs, dissolution rapide de l'institution monastique. Abus moraux également : décadence et misère d'une théologie qui réduisait la foi vivante à un système de pratiques mortes. Brusquement, l'édifice s'écroula ; tout fut bouleversé, disjoint, troublé par l'initiative d'un seul. Et il fallut vingt ans pour liquider les suites d'une telle révolution.

Le P. Henri Suso Denifle, O. P., sous-archiviste du Saint-Siège, était aux dernières années du XIX^e siècle un érudit connu dans les milieux savants. Au cours d'une vie relativement courte (il devait mourir en 1905 à 61 ans), ce Tyrolien d'origine belge avait, de vingt façons, largement satisfait un appétit robuste de savoir.

On l'avait vu d'abord s'occuper de théologie mystique, entreprendre une édition critique des œuvres d'Henri Suso, sans négliger Tauler ni Maître Eckhart. Puis il s'était intéressé aux Universités médiévales ; et l'on sait comment, avec l'aide d'Émile Chatelain, il avait assuré, de 1889 à 1897, la publication d'un monument capital de notre histoire intellectuelle : le Cartulaire de l'Université de Paris. Enfin, dépouillant au Vatican les registres des Suppliques, il avait recueilli et publié d'abondants documents relatifs à la désolation des églises, monastères et hôpitaux en France pendant la guerre de Cent ans. Honorables et paisibles travaux. L'Académie des Inscriptions en avait reconnu le mérite en inscrivant sur ses listes le nom du P. Denifle. Et le sous-archiviste du Vatican paraissait voué, pour le restant de ses jours, à d'innocentes besognes d'érudition médiévale.

Or, en 1904, à Mayence, dans le ciel serein des études luthériennes, un coup de tonnerre éclatait, autrement retentissant que celui de la route de Stotternheim. Signé du P. Denifle, paraissait le tome I d'un ouvrage intitulé *Luther et le luthéranisme*. En un mois, tout le tirage ^{p012} était épuisé ¹¹. L'Allemagne luthérienne frémissait de colère et d'angoisse secrète. Une partie de l'Allemagne catholique, consternée dans sa prudence politique, levait les bras au ciel pour un

¹¹ Voir à la Note bibliographique.

vague geste de désapprobation. Les revues, les journaux, toutes les feuilles d'une contrée si riche en papier noirci, ne parlaient que de Luther. Et dans les assemblées, on interpellait les gouvernements sur un livre atroce et vraiment sacrilège.

Religieux plein d'ardeur et de conviction, le P. Denifle au cours de ses travaux sur les monastères français du XV^e siècle, s'était mis à rechercher les causes d'une décadence par trop évidente. En prolongeant ses études en descendant le cours des siècles, il s'était heurté à la Réforme luthérienne. Allait-il reculer et, arguant de son incompetence, se récuser ? Reculer ? Ce n'était pas un geste familier au P. Denifle. De Preger à Jundt et à M. Fournier, nombre d'érudits avaient pu mesurer la rudesse sans ménagements de ce que le combatif dominicain baptisait lui-même « sa franchise tyrolienne ». Quant à son apparente incompetence ? Elle allait faire sa force, une force tout d'abord irrésistible.

Médiéviste, le P. Denifle avait étudié de longue date les théologies médiévales. Les mystiques, par goût. Les autres, non moins — celles des grands docteurs du XII^e, du XIII^e siècle. Or, les luthéologues officiels, dépourvus d'une aussi vaste culture, méconnaissaient généralement ce que Denifle connaissait si bien ; et sans doute, une ignorance à peu près totale des pensées et des doctrines dont l'Augustin d'Erfurt et de Wittemberg s'était nourri à son point de départ, n'était pas pour rendre plus vigoureuse leur interprétation des idées luthériennes ? Par ailleurs, homme d'Église, religieux ayant l'expérience personnelle de la vie et des observances monastiques, le P. Denifle possédait là encore sur les professeurs luthériens d'Allemagne une supériorité qui, dès ses premiers mots, devint trop évidente. Les plus avisés s'empressèrent de plaider coupable. Les autres ? Sur vingt paires d'épaules académiques et professorales, une volée de bois vert sonna joyeusement. Aujourd'hui même, malgré les adoucissements du P. Weiss qui termina l'ouvrage, ou de M. Paquier qui le traduisit en l'émondant, lorsqu'ils relisent le P. Denifle, les professionnels curieux des « bas de pages » apprécient, en connaisseurs, le tour de main adroit d'un dénicheur de perles du plus bel orient.

Mais ce ne sont là que les très petits côtés d'une histoire. Que prétendait, en réalité, le P. Denifle ?

p013 D'abord, et c'était l'aspect le plus voyant de son entreprise : marquer Luther au visage. Luther, l'homme. Le jeter à bas d'un piédestal usurpé. A la mensongère effigie d'un demi-dieu ou, pour mieux dire, d'un saint avec de bonnes joues roses, des cheveux bouclés, un air paternel et un langage bénin, substituer l'image modelée d'après nature d'un homme, plein de talents sans doute et de dons supérieurs — je n'ai jamais nié, disait Denifle, que Luther n'ait eu une riche nature¹² — mais de tares grossières aussi, de bassesses, de médiocrités. Excusables chez un savant quelconque, un juriste, ou un politique, l'étaient-elles chez un fondateur de religion ? Et Denifle de s'acharner. Et Denifle, puisant à pleines mains dans un arsenal trop bien garni, d'écrire, sur Luther et la polygamie, Luther et la boisson, Luther et la scatologie, le mensonge et les vices, une série de paragraphes animés d'une sainte et réjouissante fureur. Bourrés de textes, d'ailleurs — d'interprétations abusives aussi, parfois même délirantes et alors si énormes, présentées avec une telle candeur dans la haine, que les moins critiques des lecteurs étaient bien forcés de penser : « Il y a maldonne » ; mais, pour les contenter, pour exaspérer par contre les fils respectueux du réformateur enclins à jouer, vis-à-vis d'un père intempérant, le rôle discret du fils de Noé — restaient des dizaines et des dizaines de documents par trop authentiques et spécieux.

Et certes, il était vrai qu'ils ne prouvaient pas toujours grand-chose. Que Luther eût bu, dans sa vie, un peu moins de bière de Wittemberg ou un peu plus de vin rhénan ; trop fort serré, ou non, sa Catherine dans ses bras conjugaux ; décoché au pape, aux prélats et aux moines des injures ordurières à l'excès : voilà qui importait peu, somme toute, à l'histoire générale de la Réforme allemande. Mais l'embarras des luthéologues patentés, s'obstinant à ergoter sur les citations, au lieu de dresser virilement, en face des Luthers caricaturaux qui s'affrontaient (le tout rose, *für das Christliche Haus*, et le tout noir, à la mode tyrolienne) un Luther vraiment humain, avec

¹² D.-P., I, LXX.

des vertus et des faiblesses, des grandeurs et des bassesses, des grossièretés sans excuses et des élévations sans prix — un Luther nuancé, vivant, tout en contrastes et en oppositions : cet embarras même donnait à penser et prolongeait lourdement un pénible malaise.

Cependant, là n'était pas l'importance véritable de *Luther et le luthéranisme*. Et il n'y avait pas dans ce livre que des interprétations abusives, ou des citations valables, les unes et les autres prêtant ^{p014} également au scandale. On y trouvait bien autre chose : une façon neuve de concevoir et de présenter la genèse des idées novatrices de Luther, son évolution religieuse de 1505 à 1520, dates larges.

[Retour à la table des matières](#)

IV. — L'argumentation de Denifle

Il faut savoir qu'en 1899, un professeur de l'Université de Strasbourg, Ficker, avait mis la main, à Rome, sur un document singulièrement précieux, une épave de la *Palatina* d'Heidelberg, transférée à Rome pendant la guerre de Trente ans : le *Cod. Palat. lat.*, 1826, de la Vaticane. C'était la copie par Aurifaber (Jean Goldschmiedt, le dernier *famulus* de Luther, le premier éditeur des *Tischreden*) du cours, jusqu'alors inconnu, que Luther professa à Wittemberg, en 1515 et 1516, sur l'Épître aux Romains. Ficker devait avoir, peu après, la nouvelle surprise de découvrir, reposant paisiblement à la Bibliothèque de Berlin, le manuscrit original de Luther...

Morceau de choix comme on pense : il permettait de connaître dans ses détails la pensée du Réformateur à une date tout à fait intéressante : à la veille même du scandale des Indulgences. Ce qu'on avait, jusqu'alors, de textes luthériens datés des années 1505-1517 était extrêmement médiocre. Des notes marginales, sèches, à divers ouvrages de Pierre Lombard, de saint Augustin, de saint Anselme, de Tauler ; des *Dictées* sur le Psautier de 1513-1514, œuvre d'un novice cherchant sa voie ; quelques sermons, de rares lettres : c'était tout. Le cours de 1515-1516 était une œuvre importante et riche. L'intérêt du texte commenté, de cette Épître aux Romains dont on sait le rôle historique au temps de la Réforme, s'ajoutait à la valeur propre des

gloses luthériennes. Bref, pour la première fois, il allait être possible d'étudier, avec une entière sécurité et en s'appuyant sur un texte parfaitement daté, le véritable état de la pensée luthérienne à la veille des événements décisifs de 1517-1520.

Vivant au Vatican, le P. Denifle n'avait rien ignoré des trouvailles de Ficker. Il étudia de son côté le *Palatinus* 1826. Il y puisa une foule d'indications et de textes neufs. Il les jeta dans le débat, habilement. Et sa restitution de l'évolution luthérienne, de 1505 à 1517, en tira, malgré trop d'excès et de violences compromettantes, un prestige et un intérêt singuliers.

Denifle posait un principe. « Jusqu'à nos jours, ça été surtout sur les affirmations postérieures de Luther qu'a été échafaudée son histoire ^{p015} d'avant la chute. Avant tout, il y aurait à faire la critique de ces affirmations » ¹³. Principe inattaquable et salubre ; mais que contenaient donc ces affirmations si contestables ? Deux choses. Des attaques contre l'enseignement donné par l'Église quand Luther était encore dans l'Église. Et des explications sur les motifs pour lesquels Luther s'était désolidarisé de cet enseignement. Un procès, si l'on veut, et un plaidoyer.

Un procès ? Mais ce que Luther disait de l'enseignement qu'on lui avait donné, à lui, moine, dans son couvent : tissu d'erreurs, d'inventions et de calomnies. Non, il n'avait rien d'exact, ce tableau dérisoire brossé par un Luther soucieux de soigner ses effets, de donner à son brillant enseignement le plus sombre des repoussoirs. Et reprenant, une à une, les allégations de l'hérésiarque, Denifle les discutait, les prenait corps à corps, les anéantissait.

La Bible ignorée dans les monastères, le fameux propos recueilli par Lauterbach ¹⁴, avec son incipit candide : « 22 Feb. dicebat de insigni et horrenda cœcitate papistarum : le 22 février, le Docteur parlait de l'insigne, de l'horrible aveuglement des papistes... » Insigne et horrible en effet : ces papistes n'ignoraient rien que la Bible ; erat

¹³ D.- P., I, LXVII.

¹⁴ SEIDEMANN, A. *Lauterbachs Tagebuch*, 1872, 36 ; W., *Tischreden*, III, 598, n° 3767 ; *Dok.*, n° 41.

omnibus incognita. Luther à vingt ans n'avait pas encore vu de Bible. Par hasard, dans une bibliothèque, il en découvrit une, se mit à la lire, à la relire, avec une passion qui plongeait le D^r Staupitz dans l'admiration... Vraiment ? Mais, rappelait Denifle, le premier livre qu'en entrant chez les augustins d'Erfurt le novice Luther reçut des mains de son prieur, ce fut une Bible précisément, une grosse Bible reliée en cuir rouge ! Et Luther nous le dit en termes exprès : « *Ubi monachi mihi dederunt biblia, rubeo corio tecta* »¹⁵. Ces papistes, à tout le moins, savaient donc que la Bible existait ?

Le Dieu irrité, le Dieu de vengeance et de courroux, le « Dieu sur l'arc-en-ciel » des peintres et des sculpteurs figurant le *jugement dernier* ? le comptable prodigieux et incorruptible, brandissant le décompte de tous ses manquements ? Calembredaines. Vingt fois le jour, F. Martin, récitant ses prières, lisant son bréviaire, invoquait le Dieu de clémence, le Dieu de pitié et de miséricorde qu'enseigne en réalité l'Église : *Deus qui, sperantibus in te, misereri potius eligis quam irasci*¹⁶...

Quant aux mortifications, aux jeûnes, aux œuvres de pénitence si dures que Luther en les pratiquant, conformément à la règle, avait p016 manqué y perdre sa santé — qu'il y avait perdu son âme en tout cas, puisque l'Église, à ceux qui les accomplissaient promettait le salut par une atroce duperie : que d'absurdités encore dans ces reproches ! — D'abord, il faudrait s'entendre. Si les supérieurs des monastères, aux environs de 1510, contraignaient les religieux aux excès de pénitence qui indignent Luther, qu'on cesse de crier au relâchement, au désordre, à la sensualité effrénée de ces hommes. — La règle ? celle des augustins en particulier ? Elle n'avait rien d'excessif. Elle était d'ailleurs susceptible d'adoucissements en faveur des religieux faibles, ou dont on exigeait un gros effort intellectuel. — Le but enfin des mortifications ? La doctrine de l'Église à ce sujet ? Luther dit et redit : « On nous les présentait comme devant, par leur excès même, nous valoir le salut... » Impudent mensonge ! S'il l'avait cru de bonne foi, Luther n'aurait été « qu'un simple imbécile ». Il ne l'a jamais cru. Vingt fois, dans ses premiers écrits, il a enseigné la bonne,

¹⁵ N. ERICEUS, *Sylvula Sententiarum*, 1566, p. 174 ; *Dok.*, n° 76.

¹⁶ D.-P., II, p. 327-363.

l'authentique, l'unique doctrine de l'Église sur les œuvres de pénitence : pratiquées avec discrétion elles ne sont qu'un moyen de mater la chair, de mortifier les désirs mauvais, d'enlever au vieil Adam ce qui l'excite ¹⁷... Donc ses déclarations font de Luther un calomniateur. Mais que dire de ses thuriféraires ? de ce troupeau crédule, jurant sans critique par les paroles du maître ? Allons, qu'on en finisse avec ces procédés : « On commence par altérer la doctrine catholique, puis on déblatère contre elle. » Et Denifle, lancé sur ces thèmes familiers, était intarissable. Alignant les textes, pulvérisant ses adversaires, il relevait à tout le moins chez les luthérologues d'étonnantes bévues — dont ils durent bien convenir.

Voilà pour le procès. Restait le plaidoyer : le récit travesti, fabriqué après coup, d'une conversion parée de prétextes spécieux. Ici encore, la critique de Denifle était rude.

On se rappelle — nous l'avons analysé — le passage fameux de l'autobiographie de 1545. Pur et simple, roman, déclarait Denifle. Ah ! vraiment, tous les Docteurs de l'Église avant Luther avaient entendu par *justitia*, dans le texte fameux de l'Épître aux Romains (I. XVII) la *justitia puniens*, la colère de Dieu châtiant les pécheurs ? Eh bien, lui, Denifle, il avait passé en revue les commentaires, imprimés ou manuscrits, de soixante écrivains de premier rang de l'Église latine, s'échelonnant du IV^e au XVI^e siècle : pas un n'avait entendu par *Justice de Dieu* la justice qui punit ; tous, intégralement tous, avaient entendu par là la justice qui nous justifie, la grâce justifiante ^{p017} et gratuite, une justification réelle et véritable par la Foi. Or, de ces soixante auteurs, il en était plusieurs que Luther, sans dénégation possible, avait connus et pratiqués : saint Augustin, saint Bernard, Nicolas de Lyra ou Lefèvre d'Étaples. Bien plus : aussi loin qu'on puisse remonter dans sa pensée, Luther, quand il parle de la justice de Dieu (et par exemple dans ses gloses sur les *Sentences* de Pierre Lombard) n'entend jamais par là la justice qui punit, mais la grâce justifiante de Dieu ¹⁸.

¹⁷ D.-P., II, p. 284-292.

¹⁸ D.-P., II, p. 366.

Pourquoi donc ces mensonges sous la plume de Luther, à la veille de sa mort ? Parce que le réformateur ne voulait pas avouer la vérité. Parce qu'il voulait masquer l'évolution réelle de sa pensée...

En Luther cohabitaient deux hommes : un orgueilleux et un charnel. L'orgueilleux, au mépris de toute saine doctrine, avait nourri l'illusion folle qu'il parviendrait à faire son salut par lui-même. Bien d'autres, avant lui, l'avaient connue : d'autres chrétiens et d'autres moines, en cela mauvais chrétiens et mauvais moines, ignorant l'esprit même de leur religion... Luther le savait ; il dénonce, le 8 avril 1516, dans une lettre à un confrère ¹⁹, les présomptueux qui se flattent de se montrer à Dieu tout parés des mérites de leurs œuvres. Mais si nos efforts et nos pénitences devaient nous conduire à la paix de la conscience, pourquoi le Christ est-il mort ? En fait, l'orgueilleux, chez Luther, s'était de suite heurté au charnel, à un pauvre homme de volonté vacillante, faible devant ses instincts et dépourvu de vraie délicatesse. A un homme nourrissant en lui, sans cesse plus despotique, une concupiscence qui faisait son désespoir...

Concupiscence, notion bien connue des théologiens. Ils disent qu'au fond de nous subsiste toujours, trace du péché originel, non pas seulement un instinct de convoitise charnel et spirituel, qui peut s'appeler aussi, en un sens restreint, concupiscence — mais un foyer jamais éteint, *fomes peccati*, qu'alimente l'amour excessif de soi, et de soi par rapport aux biens périssables. Lutter contre le péché, c'est précisément s'efforcer de dompter cette concupiscence, de la soumettre à l'esprit, lui-même soumis à Dieu, d'empêcher en un mot que les désirs mauvais, parvenant à dominer, n'engendrent le péché... Or, Luther s'est trompé sur la concupiscence ²⁰. Il a cru d'abord que, par la pratique des vertus, il pourrait l'anéantir en lui. Il a naturellement échoué. Loin de diminuer, sa concupiscence sans cesse s'exaltant est devenue si irrésistible que, cessant de lutter, il lui a tout cédé. Elle ^{p018} est invincible, a-t-il alors déclaré. Elle est le péché même — le péché originel, le péché qui subsiste en nous quoi que nous fassions. Et comme elle joue son rôle dans tous nos actes, y compris les meilleurs — toutes nos bonnes œuvres sont par elle

¹⁹ ENDERS, I, n° 11, p. 29.

²⁰ D.-P., II, p. 381 ; 391-407.

souillées. En toutes, au fond de toutes, il y a un péché, le péché. Ainsi l'homme ne peut acquérir de mérite, ni accomplir la Loi. L'Évangile n'est pas la Loi : ce n'est que la promesse du pardon des péchés. On n'y trouve qu'un commandement, un seul, mais qui dit tout : Accepter la parole de Dieu et croire en lui.

Quel trait de lumière ! Voilà le véritable point de départ d'un Luther. Tout ce qu'il a dit d'autre, et de contradictoire, sur la justice de Dieu passive ou active : pauvres feintes imaginées pour déguiser le réel, pour épargner au père de la Réforme la honte de confesser la source véritable de son apostasie : le triste état d'une âme si encline au mal, si fortement en proie à la concupiscence que, s'avouant vaincue, elle jetait ses armes, et de sa misère propre faisait une loi commune.

Ainsi argumentait le P. Denifle, avec une conviction, une science et une brutalité également impressionnantes. Et l'on dira : « A quoi bon reproduire cette argumentation ? Le livre du fougueux dominicain n'existe plus. Qui s'aviserait aujourd'hui d'y chercher ce qu'il convient de penser sur Martin Luther ? Personne, et pas même les adversaires catholiques du réformateur, depuis qu'un savant et prudent jésuite, le P. Hermann Grisar, en trois énormes volumes publiés de 1911 à 1912, a liquidé adroitement l'entreprise de démolition, un peu compromettante, de l'ancien sous-archiviste du Vatican ? »

Il est vrai. Le livre du P. Denifle s'est fondu, dilué, et comme transmué rapidement en une centaine de livres ou de mémoires rédigés dans un esprit bien différent, et où se trouvent repris, discutés, travaillés un à un ou d'ensemble tous les faits, tous les arguments qu'il versait au grand débat luthérien... Raison de plus pour rappeler par une analyse rapide, quel fut le système impressionnant et spécieux que *Luther und Luthertum* proposa un beau matin aux luthérologues brutalement sortis de leurs vieilles habitudes. Et puis, faut-il le dire ? Un livre comme celui que nous écrivons serait bien malfaisant si, fournissant de Luther une image au goût personnel de l'auteur, il ne donnait aux lecteurs la sensation vive, violente si l'on veut, que bien d'autres images, et combien différentes, ont prétendu rendre l'aspect, retracer le portrait fidèle et synthétique du Réformateur, sans qu'en

pareille matière le mot de certitude puisse être prononcé par d'autres que par des sots.

[*Retour à la table des matières*](#)

Chapitre II.

Révisions : avant la Découverte

[Retour à la table des matières](#)

^{p019} violemment attaqués par le P. Denifle, personnellement pris à partie dans son livre, raillés et critiqués pour leurs idées et leurs attitudes, les exégètes en possession d'état commencèrent par crier et tempêter. Puis, avec une belle ardeur, ils se remirent à la besogne.

Le sol était tout jonché de débris. Une construction qui leur était odieuse et cependant leur en imposait par sa hardiesse et sa logique, se plantait sur les ruines du bel édifice qu'ils avaient mis tant de peine et d'amour à parfaire. De toutes parts, un vent de renouveau soufflait. L'émoi provoqué par l'apparition de *Luther und Luthertum* n'était pas calmé : un homme de grand talent, un théologien réformé, Ernest Troeltsch, commençait à exprimer, dans une série d'ouvrages, des idées qui rencontraient et parfois corroboraient assez curieusement certaines thèses de Denifle²¹.

Était-ce bien la Réforme qui avait marqué, au XVI^e siècle, l'avènement des Temps Modernes ? L'accoucheur héroïque et génial de notre monde moderne, s'appelait-il Luther ? Qui devait engendrer, petit à petit et solidairement, la masse d'idées neuves et modernes qu'on avait pris trop facilement l'habitude de porter au compte du vieux protestantisme ? Était-ce bien ce vieux protestantisme lui-même, celui de Luther et de Calvin, plutôt que cette série de mouvements religieux et intellectuels : humanisme, anabaptisme, arminianisme, socinianisme, par quoi se manifeste un esprit sectaire si

²¹ V. la Notice bibliographique.

fécond ? Et en définitive, n'est-ce pas au milieu du XVIII^e siècle seulement, que s'est faite, décisive, la coupure entre deux mondes, le médiéval et le moderne ?

Ainsi de tous côtés, par des esprits divers, des problèmes nouveaux étaient posés. Une œuvre énorme de révision, voire de reconstruction, paraissait nécessaire. Et d'abord, que valaient les matériaux employés par Denifle ? mais aussi, de ceux qu'il avait jetés à terre, n'en était-il point qui pussent encore servir ?

p020 Le tri commença. Toute une Allemagne ardente et minutieuse, se rua au travail avec une sorte de fureur contenue. Et certes, on vit là bien des excès de conscience et qui prêtaient à rire. Il y eut celui qui vint démontrer, irrésistiblement, qu'en dépit des méchants, Martin était bien vierge le jour qu'il épousa Catherine. Et celui qui, avec une inexorable patience, entassant chiffres sur textes, entreprit de calculer à quelques verres près ce que le réformateur, incriminé d'intempérance, avait pu boire de bière et de vin au cours de sa longue existence... On peut sourire. L'effort fourni ne fut pas moins admirable. Et quand il fut terminé ; quand, en 1917, malgré la guerre, l'Allemagne luthérienne célébra le quatrième centenaire des événements de 1517, les deux premiers volumes du *Martin Luther (Vom Katholizismus Zur Reformation)* d'Otto Scheel témoignèrent éloquemment en faveur de la belle et grande œuvre de révision qui se poursuivait, qui se poursuit encore depuis 1904. Essayons d'en marquer les principales conquêtes.

[Retour à la table des matières](#)

I. — Le moniage Luther

Sur la biographie proprement dite de Luther, de sa naissance à son entrée en religion, on a, comme on s'en doute, énormément écrit. La tendance était nette. On voulait réviser les récits, par trop larmoyants, de vieilles biographies. Non, les parents de Luther n'étaient pas si pauvres qu'on l'a dit ; son père finit dans la peau, assez grasse, d'un entrepreneur à son aise. Non, l'enfant n'a pas été si durement malmené qu'on le prétendait, et il est vain de s'apitoyer à l'excès sur le sort du petit Martin allant mendier son pain en chantant des

cantiques... Tout cela, en vérité, gloses sans grand intérêt. Probabilités, impressions personnelles, parti pris souvent... Et semblablement, sur l'entrée au couvent, des dissertations sans fin, des discussions sans conclusion possible se sont instituées, avec une abondance qui tient du prodige. Quels étaient, au juste, les sentiments qu'éprouva Luther le jour que tomba la foudre sur la route de Stotternheim et qu'elle ne tua point d'ailleurs un Alexis relégué au pays des chimères ? Si le maître dès arts de l'Université d'Erfurt est entré au couvent, est-ce, ou n'est-ce point, qu'il avait fait un vœu ? Et si l'ayant prononcé — mais l'a-t-il prononcé ? — et pouvant s'en faire relever — mais le pouvait-il ? — il a préféré l'accomplir, pour quelles raisons alors, pour quels motifs secrets s'en est-il tenu à ce parti extrême ?

Savoir ne pas savoir, grande vertu. Essayons de la pratiquer ici. ^{p021} Et laissant de côté tant de conjectures qui ne sont que conjectures, tant d'options et de choix qui ne sont qu'options et choix de préférence, portons notre effort sur l'essentiel. Sans souci de reconstituer des milieux que Luther a peut-être traversés, mais dont il sera toujours impossible de peser l'influence sur ses idées et ses sentiments, demandons-nous simplement, si l'on peut aujourd'hui fournir, de l'histoire morale et spirituelle de Luther au couvent, une version plausible. — Plausible : je n'ai pas à dire qu'user d'un autre terme serait malhonnête.

Dans un passage des *Resolutiones* consacrées à expliquer au pape, mais surtout au grand public, le véritable sens et la portée des thèses sur les Indulgences²², Luther, en 1518, après avoir évoqué le témoignage de Tauler sur les tortures morales que les plus fervents chrétiens sont capables d'endurer : « Moi aussi, ajoute-t-il, en faisant sur lui-même un retour évident, j'ai connu de bien près un homme qui affirmait avoir souvent souffert de tels supplices. Pas pendant de longs instants, certes ! Mais les tortures étaient si grandes, si infernales, qu'aucune langue, aucune plume ne les saurait décrire. Qui n'a passé par là ne peut se les figurer. On serait obligé de les subir jusqu'au bout ; elles se prolongeraient seulement une demi-heure ; que dis-je ?

²² W., I, 557 ; *Dok.*, n° 94.

la dixième partie d'une heure : on périrait tout entier, jusqu'aux os qui seraient réduits en cendres. » — Puis, cherchant à mieux préciser encore : « À ces moments-là, Dieu apparaît comme horriblement courroucé et toute la création revêt un même aspect d'hostilité. Pas de fuite possible ni de consolation. En soi, hors de soi, on ne trouve que haine et qu'accusation. Et le supplicié sanglote le verset : *Prospectus sum a facie oculorum tuorum !* mais n'ose même pas murmurer : *Domine, ne in furore tuo arguas me !* »

L'homme qui s'exprimait ainsi en 1518 ; l'homme que Mélanchton évoquant un souvenir personnel, nous montre obligé, au cours d'une dispute, d'aller se jeter sur un lit dans la chambre voisine en ne cessant de redire, au milieu d'invocations passionnées : *Conclisit omnes sub peccatum, ut omnium misereatur*²³, cet homme qui, à cent reprises n'a cessé de dire et d'écrire qu'il avait passé, jeune, par les transes les plus cruelles et les plus épuisantes : cet homme, assurément, n'était pas un croyant du bout des lèvres, et sa foi ne demeurait pas cantonnée, bien raisonnablement, dans un seul petit coin de son cerveau, de son cœur. Mais quelles étaient les causes de semblables accès ?

^{p022} Mettons de côté, si l'on veut, les explications d'ordre physiologique. Les temps ne sont pas venus. Un jour, sans doute... Pour l'instant admirons, sans goût de rivaliser avec eux, ces psychiatres improvisés qui, sur le malade Luther, portent avec une si magnifique assurance des diagnostics contradictoires. Résistons aux prestiges de ces psychanalystes qu'aucune facilité ne rebute et qui donnent, avec quel empressement, aux réquisitoires de Denifle sur la luxure secrète de Martin Luther le soutien trop attendu des théories freudiennes sur la libido et le refoulement. Un Luther freudien : par avance, on en devine si bien l'aspect qu'on ne se sent, lorsqu'un chercheur impavide en place l'image devant nos yeux, aucune curiosité d'en prendre connaissance. Et d'ailleurs, avec la même aisance, ne saurait-on faire un Freud luthérien, je veux dire, noter combien le père, devenu célèbre, de la psychanalyse traduit un des aspects permanents de cet esprit allemand qui s'incarne en Luther,

²³ *Corpus Reformatorum (Melanchtonis Op.)*, t. VI, col. 158 ; *Dok.*, n° 7, p. 8.

avec tant de puissance ? Laissons cela. Et puisque Luther, dès le début, a entrelacé l'histoire de ses crises à celle de sa pensée, cherchons à comprendre ce qu'un tel amalgame représentait pour lui.

Sur ce point délicat, Denifle n'hésite guère, on le sait du reste²⁴. Remords, mauvaises pensées, désirs clandestins : voilà toute l'affaire. Luther vivait avec, au fond de lui sa chair en perpétuelle révolte contre son esprit. Entendez, sans équivoque possible, sa luxure. *Concupiscentia carnis*, la hantise sexuelle.

Admirons, ici encore. Ces gens, je veux dire Denifle et ses tenants, savent de science certaine avec quelle violence d'impurs désirs n'ont cessé de troubler un être qui n'en a rien dit à personne. Voilà bien de la pénétration ? Quant aux champions patentés de l'innocence luthérienne, admirons-les également : avec une aussi magnifique assurance, ne proclament-ils point liliale, la candeur des pensées d'un être, demeuré secret comme la plupart des êtres : les autres, qui se confessent, faudrait-il d'ailleurs les croire aveuglément ? — Ne nous donnons point en tout cas, le ridicule de voler au secours du premier ni du second parti. Nous ne savons pas. Nous n'avons aucun moyen de descendre, rétrospectivement, dans les replis intimes de l'âme luthérienne. Fermes sur le domaine des faits et des textes, bornons-nous simplement à constater deux choses.

L'une, patente : personne n'a jamais accusé Luther d'avoir mal vécu pendant ses années de couvent, je veux dire d'avoir enfreint^{p023} son vœu de chasteté. L'autre non moins patente pour qui examine les textes sans parti pris : Denifle restreint, de façon abusive, le sens de cette notion de la *Concupiscentia Carnis* dont Luther fait un si fréquent usage. Un texte bien connu suffit à l'établir²⁵. « Moi, quand j'étais moine, lit-on dans le *Commentaire de l'Épître aux Galates* publié en 1535 (Luther avait 52 ans), je pensais que c'en était fait de mon salut sitôt qu'il m'arrivait de sentir la concupiscence de la chair, c'est-à-dire, une impulsion mauvaise, un désir (*libido*), un mouvement de colère, de haine ou d'envie contre l'un de mes frères. » Définition

²⁴ « Denifle est un érudit éminent, mais souvent ses interprétations restent matérielles » (J. MARITAIN, *Notes sur Luther*, p. 386).

²⁵ E., *Comment. in Gal.*, III, 20 ; *Dok.*, n° 52.

vaste, on le voit ; et si *libido* ouvre la porte à l'impureté, les autres termes, si précis, montrent que la formule luthérienne vise bien autre chose que la seule luxure. Mais la suite le confirme : « La concupiscence revenait perpétuellement. Je ne savais trouver de repos. J'étais continuellement crucifié par des pensées comme celle-ci : Voilà que tu as encore commis tel ou tel péché. Voilà que tu es travaillé par l'envie, l'impatience, etc. Ah, si j'avais alors compris le sens des paroles pauliniennes : *Caro concupiscit adversus Spiritum et Haec sibi invicem adversantur !* »

Texte à ne point forcer, ni dans un sens ni dans l'autre. Nous avons eu soin de rappeler sa date, et qu'il émane d'un Luther quinquagénaire. On peut donc toujours dire : « Arrangement après coup. Luther peut de bonne foi avoir perdu le souvenir des tentations charnelles qui jouaient, dans la genèse de ses crises, un rôle primordial. Ou bien, en ayant gardé le souvenir, il peut par convenance et respect humain jeter un voile pieux sur cet aspect de sa vie secrète... » Le débat se prolongerait pendant des siècles, on n'avancerait pas d'une ligne. Mais en ce qui concerne le sens exact des mots *concupiscentia carnis*, les théologiens luthériens ont toute raison. Denifle leur donne un sens infiniment trop particulier. Il compose, en s'appuyant sur eux, un roman préfreudien qu'il trouve réjouissant ; nous attendrons longtemps ses preuves décisives. Ceci dit, encore une fois, sans le moindre désir de rompre une, ou des lances, en l'honneur de la virginité secrète de Martin Luther...

Des remords, à la source de ses crises de désespérance ? Non, pas au sens précis du mot remords. Car encore une fois, Luther, dans son couvent, n'a commis aucune action répréhensible, et qui lui puisse valoir le nom de mauvais moine. Il n'y a pas de raison, pour qui a lu Denifle, suivi de près son argumentation, examiné scrupuleusement les textes qu'il apporte, — il n'y a pas de raison, en vérité, pour abandonner sur ce point la tradition. Un mauvais moine, non. ^{p024} Un trop bon moine, au contraire. Ou du moins, qui ne péchait que par excès de zèle — qui, s'exagérant la gravité de ses moindres péchés, sans cesse penché sur sa conscience, occupé à en scruter les mouvements secrets, hanté du reste par la pensée du jugement, nourrissait de son indignité un sentiment d'autant plus violent et

redoutable, qu'aucun des remèdes qu'on lui offrait ne pouvait, ne savait alléger ses souffrances.

[*Retour à la table des matières*](#)

II. — De Gabriel à Staupitz

Et voilà. Un homme vit dans le siècle. Il porte un fardeau trop lourd. Il a l'âme inquiète, la conscience mauvaise. Non qu'il soit scélérat, pervers, ou méchant. Mais il sent que grouillent et rampent, dans les bas-fonds de son âme, tant de désirs suspects, tant de tentations pénibles, tant de vices en puissance et de complaisances secrètes, il désespère de lui, de son salut ; la pureté absolue, celle qu'il faudrait avoir pour oser seulement se présenter devant son Dieu, elle est si lointaine, si inaccessible...

Goûter la paix du cloître ; mener dans une cellule une existence toute de prière et de méditation, réglée par la cloche, commandée dans ses détails par des supérieurs prudents et de vénérables constitutions : dans un milieu si pur, si saint, si clair, les miasmes du péché ne sauraient s'exhaler ? Luther, dans un élan soudain, avait franchi le seuil du couvent d'Erfurt. Des mois avaient passé. Où donc était-il, ce sentiment de régénération, de purification que tant de religieux avaient décrit, dans tant de textes célèbres, et qui leur faisait comparer l'entrée dans les ordres à un second baptême ? L'épreuve, pour Luther, n'était que trop probante : la vie monastique ne suffisait point à lui donner la paix. Les pratiques, les jeûnes, les psalmodies à la chapelle, les prières prescrites et les méditations : remèdes bons pour d'autres, qui n'avaient pas une telle soif d'absolu. Cette mécanique de la piété ne mordait pas sur une âme tumultueuse, impatiente de contraintes, avide d'amour divin et de certitude inébranlable..

Mais l'enseignement qu'on lui donnait ? Les auteurs qu'on lui faisait lire ? quelle action pouvaient-ils exercer sur lui ? Laissons de côté, ici, tout ce qui est érudition et conjecture. On s'est penché curieusement sur les livres qu'à Erfurt, ou à Wittemberg, Luther a pu ou dû lire. On a recherché, avec un zèle et une ingéniosité méritoires,

quelles influences il avait subi tour à tour, ou pu subir. Tout ^{p025} cela, légitime, utile, intéressant ²⁶. A condition de s'entendre sur l'essentiel.

Un homme du tempérament de Luther, s'il ouvre un livre : il n'y lit qu'une pensée, la sienne. Il n'apprend rien qu'il ne porte en lui. Un mot, une phrase, un raisonnement le frappent. Il s'en empare. Il le laisse descendre en lui, profond, plus profond, jusqu'à ce que, par-dessous les surfaces, il aille toucher quelque point secret, ignoré jusqu'alors du lecteur lui-même, et d'où, brusquement, jaillit une source vive — une source qui dormait, attendant l'appel et le choc du sourcier : mais les eaux étaient là, et leur force contenue. N'ayons donc point scrupule à négliger ici tout un monde de recherches patientes et méritoires. Ne retenons qu'un fait, parmi tant d'autres.

Luther, semble-t-il ²⁷, a peu étudié à Erfurt les grands systèmes scolastiques du XIII^e siècle. Le thomisme en particulier paraît lui être demeuré étranger : rien d'étonnant, et s'il l'avait connu, il n'en aurait tiré qu'un profit violemment négatif. Ce qu'il a lu, en dehors de quelques mystiques et, notamment, de Tauler (dont on nous dit d'ailleurs, qu'il le comprit mal et qu'il en dénatura la pensée sans scrupule : entendons qu'il en fit librement son profit, sans se soucier de savoir si ses interprétations s'accordaient, ou non, avec la doctrine du disciple d'Eckhart ; il lui suffisait qu'elles rentrassent dans les cadres de sa spéculation à lui, Luther) — ce qu'il lisait, c'était surtout le *Commentaire sur les Sentences* du nominaliste Gabriel Biel († 1495), l'introducteur principal de l'occamisme en Allemagne, le « roi des théologiens »... tout au moins de Tübingen, l'ami de Jean Trithème et de Geiler de Kaisersberg. Vieilli, Luther se vantera de savoir encore par cœur des pages entières du célèbre docteur.

Or que trouvait Luther dans les écrits de Biel, lorsqu'il les relisait avec l'ardent souci d'y découvrir une solution aux difficultés dont il ne savait sortir ? Deux théories, entre beaucoup, et qui, lorsqu'on les énonce à la suite l'une de l'autre, paraissent contradictoires : ce n'est

²⁶ P. VIGNAUX (*Luther commentateur des Sentences*) a donné un bon exemple de ce qu'on peut tirer de semblables études pour l'intelligence historique d'une pensée et d'une évolution religieuse.

²⁷ D.-P., III, p. 79 sq. Contre quoi du reste réagit Scheel.

pas le lieu ici, ni le moment d'exposer comment, pour qui connaît même sommairement la pensée d'Occam, cette contradiction s'évanouit. Biel prétendait d'abord que, les suites du péché originel s'étant fait sentir surtout dans les régions basses, sur les puissances inférieures de l'âme humaine, la raison et la volonté demeurent, au contraire, à peu près telles qu'avant la faute — l'homme pouvant, par les seules forces de sa nature, observer la loi et accomplir les œuvres prescrites ^{p026} sinon « selon l'intention du législateur », du moins suivant « la substance du fait ». Et ensuite que, par ces seules et mêmes forces, la volonté humaine étant capable de suivre le commandement de la droite raison, l'homme peut aimer Dieu par-dessus toutes choses. Cet acte d'amour suprême et total crée en lui une disposition suffisante pour qu'il puisse obtenir, tout pécheur qu'il soit, la grâce sanctifiante et la rémission des péchés.

Seulement, en même temps et puisqu'il rattachait sa pensée à celle d'Occam, Biel réservait les droits de la Toute-Puissance divine. Droits absolus, sans bornes ni limitations, étendus jusqu'à l'arbitraire. Et, par exemple, enseignait le théologien de Tübingen, du vouloir divin et de lui seul, les lois morales tiraient sens et valeur. Les péchés étaient péchés et non pas bonnes actions, parce que Dieu le voulait ainsi. Dieu voudrait le contraire, le contraire serait ; le vol, l'adultère, la haine de Dieu même deviendraient des actions méritoires. Dieu n'a donc, en l'homme, à punir ou à récompenser ni fautes propres ni mérites personnels. Les bonnes actions, pour qu'elles obtiennent récompense, il faut seulement que Dieu les accepte. Et il les accepte quand il lui plaît, comme il lui plaît, s'il lui plaît, pour des raisons qui échappent à la raison des hommes. Conclusion : la prédestination inconditionnelle et imprévisible...

Ainsi avait professé, ainsi professait toujours après sa mort, par ses livres et par ses disciples, Gabriel Biel le révérend. Qu'on se représente maintenant, en face de ces ouvrages, soumis à ces doctrines, ce Luther ardent, épris d'absolu, inquiet par ailleurs et tourmenté, qui cherchait partout à étancher son ardente soif de piété, mais à se délivrer également de ses scrupules et de ses angoisses. On lui disait, avec Biel : Efforce-toi. Tu le peux. Dans le plan humain, l'homme, par ses seules forces naturelles, par le jeu de sa volonté et de sa raison peut accomplir la loi ; il peut parvenir, finalement, à aimer Dieu par-dessus

toutes choses. — Et Luther s'efforçait. Il faisait le possible, selon sa nature, et l'impossible, pour que naisse en lui cette *dispositio ultimata et sufficiens de congruo ad gratiae infusionem* dont parle Biel en son langage. En vain. Et quand, après tous ses efforts, son âme anxieuse de certitude ne trouvait point d'apaisement ; quand la paix implorée, la paix libératrice ne descendait point en lui — on devine quel sentiment d'amère impuissance et de vrai désespoir le laissait prostré devant un Dieu muet — comme un prisonnier au pied d'un mur sans fin...

Peu à peu, dans sa tête qui s'égarait, d'autres pensées surgissaient. Les bonnes actions pour qu'elles fussent méritoires, Biel l'enseignait : p027 il faut simplement, et il suffit, que Dieu les accepte. Était-ce donc que Dieu n'acceptait point ses bonnes actions à lui ? qu'il le rejetait au nombre des réprouvés par un décret incompréhensible et irrévocable de sa volonté ? Ah ! comment savoir et quelle atroce angoisse naissait d'un tel doute !

Ainsi la doctrine dont on le nourrissait, cette doctrine des gabriélistes issue de l'occamisme et dont Denifle le premier a marqué avec force et vigueur l'influence tenace et persistante sur Luther ²⁸ — cette doctrine qui, tour à tour, exaltait le pouvoir de la volonté humaine puis l'humiliait en ricanant devant l'insondable Toute-Puissance de Dieu : elle ne tendait les forces d'espérance du moine que pour les mieux briser, et le laisser pantelant, dans l'impuissance tragique de sa débilité.

C'était sa faute, objecte ici Denifle. Pourquoi Luther, se détournant d'un enseignement qui lui faisait du mal, n'allait-il point chercher des doctrines mieux faites pour le rasséréner ? S'il s'était plongé dans leurs in-folios, il aurait vu que saint Thomas, ou saint Bonaventure, ou même Gilles de Rome, le docteur en titre des Augustins : tous raisonnaient bien autrement que Biel — et, notamment, sur la coopération de la grâce divine et de la volonté humaine dans l'œuvre du salut.

²⁸ D.-P., III, chap. IV, § IV, p. 191-232. Cf STROHL, I, 89-102 qui renvoie aux travaux récents.

Certes, mais cette constatation l'aurait-elle ébranlé ? L'enseignement de saint Thomas, ou de saint Bonaventure aurait-il eu prise sur le Luther que nous connaissons, sur le Luther que Denifle lui-même pensait connaître ! Quelle naïveté, ici encore ! Du coffre inépuisable de sa science scolastique, Denifle ne cesse d'extraire des trésors de sagesse et de conciliation. Il les déploie devant Martin Luther, avec un zèle posthume : « Ah, si l'Augustin les avait connus ! Il pouvait les connaître. Il est bien criminel de ne pas s'en être enquis ! » Si l'Augustin les avait connus, lus, relus et relus encore, rien n'eût été changé sans doute. Car une seule chose comptait pour lui : son expérience intime et personnelle.

Ce n'était pas de doctrine, mais de vie spirituelle, de paix intérieure, de certitude libératrice, de quiétude en Dieu qu'il était avide, passionnément. L'enseignement qu'on lui dispensait, il le prenait tel qu'on le lui donnait. Il en assimilait tout ce qui convenait à son tempérament. Il rejetait le reste, violemment. Ce n'était pas avec sa raison qu'il en éprouvait la bienfaisance, ou les dangers. Avec son cœur, ^{p028} oui, et son instinct. Soumis à d'autres influences, Luther eût dans la forme réagi autrement. Au fond ? il aurait combattu ; il aurait cherché ; il aurait souffert, pareillement, jusqu'à ce qu'il ait trouvé, quoi ? Sa paix ²⁹.

Dans sa quête obstinée et douloureuse, eut-il des appuis ? Trouva-t-il, pour l'aider à sortir de l'abîme, des mains tendues, fraternelles ? On l'a dit. Luther lui-même l'a dit, pour se dédire ensuite comme bien souvent. Ceux qui, en France, se sont initiés aux études luthériennes, voilà trente ans, dans le livre de Kuhn, n'ont point oublié ses pages émouvantes sur la liaison de Luther et de Staupitz. Bien plus récemment, Jundt attribuait à Staupitz l'initiative d'un changement « radical » dans les idées de Luther. Celui-ci du reste, dans une lettre écrite en 1545, à la fin de sa vie, ne nomme-t-il pas Staupitz son père ? Il lui fut, déclare-t-il, redevable de sa nouvelle naissance en

²⁹ Car « il cherchait plus à savoir sa propre sainteté et à se sentir sans péché qu'à adhérer à Dieu par l'amour ». (MARITAIN, *Notes sur Luther*, 387.)

Christ. Ainsi s'explique la tradition qui fait de Staupitz le saint Jean-Baptiste, le précurseur de Martin Luther ³⁰.

Mais comment l'entend-on ? S'agit-il de doctrine, de la doctrine que va prêcher le précurseur, toute pareille déjà à celle du Maître qu'il annonce ? Staupitz, est-ce donc une doctrine qu'il a révélée à Luther, une doctrine contenant en germe, par avance, celle du réformateur ? Non certes. Dans le temps, somme toute assez court, que le visiteur des Augustins, personnage fort occupé et toujours par monts et par vaux, put consacrer à Luther, ce qu'il apporta au jeune religieux, dont il goûtait l'ardente piété et les qualités d'esprit, ce fut, avant tout, un réconfort spirituel et moral. Il le consola. Il lui enseigna à ne point se laisser envahir et torturer par la hantise du péché, par la crainte perpétuelle (et qui facilement pouvait devenir malade) d'écarter la grâce au moment de la recevoir, ou de la perdre sitôt après l'avoir reçue. Probablement comprenait-il assez mal ce qu'étaient ces « tentations » dont Luther, si souvent, lui dépeignait l'horreur. Il ne s'agissait point de convoitises matérielles ; Luther le dit avec netteté et le redit ; « il ne s'agissait pas de femmes », lui fait spécifier un curieux récit, mais « de vraies difficultés », de ces tentations toutes spirituelles que Gerson seul, toujours au dire de Luther, avait connues, décrites et entrepris de repousser ³¹. Du moins Staupitz parlait-il à son jeune confrère le langage d'une piété tout humaine ^{p029} et fraternelle. Et il le renvoyait apaisé, détendu, consolé pour un temps.

Voilà l'action bienfaisante qu'il exerça. De révélation doctrinale, il ne peut guère être question. Et si Luther, dans la belle épître dédicatoire à Staupitz qu'il composa en 1518, le jour de la Trinité, et fit imprimer en tête de ses *Résolutions sur les Indulgences* ³², avant même sa lettre au pape Léon ; si dans cette page, dictée par le double souci, et de rassurer le public sur son orthodoxie personnelle, et

³⁰ Sur les relations de Luther et de Staupitz, cf. l'excellent chapitre de STROHL, I, p. III sq. A comparer avec les indications très denses de SCHEEL, *Luther*, II, p. 193 sq.

³¹ N. ERICEUS, *Sylvula Sententiarum*, 1566, p. 174 ; *Dok.*, n° 76 : non de mulieribus, sed von den rechten Knotten. Discussion dans SCHEEL, *Luther*, II, 130-135.

³² On en parle souvent comme d'une simple lettre — peut-être parce quelle figure dans ENDERS, I, p. 195. Cf. *Dok.*, n° 93.

d'engager le plus possible dans le conflit un théologien connu et révérend, Luther fait honneur à son protecteur d'une révélation vraiment fondamentale ; si, le remerciant de lui avoir dit un jour, que « la vraie repentance commence par l'amour de la justice et de Dieu », il décrit l'espèce d'illumination que cette formule produisit dans son esprit, et tout le travail de cristallisation qui s'opéra autour d'elle : « de tous côtés, dit-il joliment, les paroles bibliques vinrent confirmer votre déclaration ; elles vinrent lui sourire et danser une ronde autour d'elle », — si Luther enfin, soucieux de bien marquer l'importance de ce moment de sa pensée, explique qu'il vit, dans la formule de Staupitz, l'exact contrepied de l'affirmation des « gabriélistes » déclarant que la repentance *finissait*, après une longue série d'efforts gradués, par l'amour de la justice et de Dieu, couronnement pénible d'une œuvre malaisée : il faut tout de même un peu de naïveté pour prendre au pied de la lettre, comme Seeberg, la déclaration de Luther, et énoncer que tel fut bien en réalité, le germe véritable de toute son œuvre doctrinale. Formule d'autant moins acceptable qu'on devrait y recourir à nouveau peu après, si l'on montrait dans les méditations de Luther sur la justice active et la justice passive, le point de départ réel de sa spéculation...

En réalité la phrase même de Staupitz que « la repentance commence par l'amour de la justice et de Dieu » — cette phrase que Staupitz prononça, fort probablement, sans aucune arrière-pensée théorique ou systématique : si Luther lui donna un sens et une valeur doctrinale, c'est qu'elle éveilla en lui tout un monde de pensées qui lui étaient longtemps familières et dont Staupitz ne se doutait point. C'est à l'aide de ses richesses intérieures que Luther fit d'une formule, assez insignifiante pour tout autre que pour lui, une sorte de trésor plein d'efficacité et de vertu. Question secondaire, dira-t-on. En fait, oui ; psychologiquement parlant, non. Car prêter à Luther ^{p030} des collaborateurs dans l'œuvre longue, pénible et toute personnelle de sa « libération » — c'est commettre une erreur, une grave et lourde erreur.

Ah, s'il s'était agi de bâtir un système, de composer un grand livre magistral... Il était bien question de ces pauvretés ! Luther descendait en lui. Il y trouvait un sentiment intense de la force, de la virulence, de la grandeur tragique du péché. Ce n'était pas une notion apprise.

C'était une expérience de toutes les heures. Et ce péché qui pesait sur la conscience du moine, rien ne pouvait l'empêcher d'exister, de dominer, de régner avec une insolence magnifique sur tous les hommes, même les plus acharnés à lui résister, à le chasser loin d'eux. En même temps, Luther trouvait en lui un sentiment non moins fort, non moins personnel de l'inaccessible, de l'incommensurable sainteté d'un Dieu disposant souverainement du sort des créatures par lui prédestinées à la vie ou à la mort éternelle, pour des raisons que l'homme ne pouvait concevoir. Luther voulait être sauvé. Il le voulait de tout son désir, de tout son être. Mais il savait aussi qu'à « mériter » ce salut, en vain s'efforcerait-il de plus en plus âprement ; il n'y parviendrait jamais, ni lui, ni personne d'autre que lui sur cette terre — jamais...

Était-ce, dès lors, un système de concepts théologiques plus ou moins logiquement ordonnés qui lui procurerait l'apaisement ? Non, mais une certitude profonde s'ancrant, s'enracinant sans cesse plus fortement dans son cœur. Et cette certitude, il n'y avait qu'un homme qui pût valablement la procurer à Luther : Luther lui-même.

[*Retour à la table des matières*](#)

Chapitre III.

Révisions : la Découverte.

[Retour à la table des matières](#)

^{p031} Non, personne n'a montré du doigt à l'Augustin d'Erfurt et de Wittemberg la voie qu'il fallait suivre. Luther a été l'artisan, solitaire et secret, non pas de sa doctrine, mais de sa tranquillité intérieure. Et c'est bien, comme il l'a dit, en concentrant ses méditations sur un problème posé non devant sa raison, mais devant sa paix : celui de la justice de Dieu, qu'il entrevit d'abord, qu'il vit clairement ensuite le moyen d'échapper aux terreurs, aux tourments, aux crises d'anxiété qui le consumaient.

Marquer ce progrès de textes en textes, du *Commentaire sur le Psautier*, où déjà timidement se font entendre quelques-uns des principaux thèmes luthériens, au *Commentaire sur l'Épître aux Romains*, infiniment plus large et tout au long duquel la pensée de Luther s'appuie sur la pensée dominatrice de l'apôtre, la tâche est à peu près irréalisable dans un livre comme celui-ci. Ce n'est pas en quelques lignes, en quelques pages tout au plus, qu'on peut reconstituer à l'aide de textes — dont l'histoire même n'est pas toujours parfaitement élucidée — l'évolution d'une pensée encore hésitante et de sentiments qui, trop souvent, empruntent pour s'exprimer des formules apprises et parfois équivoques. Essayons simplement d'appréhender cette pensée dans ce qu'elle a d'essentiel ; mieux, de traduire ce sentiment dans toute sa force et sa fougue spontanées, sans trop nous embarrasser de précisions textuelles qui, ici, ne seraient que de fausses précisions.

[Retour à la table des matières](#)

I. — Ce qu'est la Découverte

Au couvent, Luther avait cherché, anxieusement, à faire son salut par l'accomplissement d'œuvres méritoires. Quel avait été le prix de ses efforts ? Un immense découragement ; d'affreuses crises de désespoir ; ^{p032} et, petit à petit, la conviction naissant puis s'enracinant que toute lutte était vaine, la convoitise se montrant invincible et le péché permanent. Le péché : non pas une simple défaillance à quoi l'homme remédie par des moyens extérieurs ; mais la puissance maudite, infinie, qui sépare à jamais l'homme de son créateur.

Comment donc sortir de doute, de désespoir et d'effroi ? Dans un éclair soudain, illuminant un monde de pensées et de méditations antérieures, Luther l'entrevit et ne l'oublia plus. A quel moment de sa vie se place, exactement, cette révélation ? A la fin de 1512 ? En 1513 plutôt ? Avant le milieu de 1514 en tout cas, au couvent de Wittemberg, dans la tour ³³. S'agissait-il d'une découverte doctrinale, d'un assemblage de concepts inédits ? Il est assez ridicule que d'aucuns aient paru se poser la question. Une anxiété comme celle qu'éprouvait Luther, quelle argumentation l'aurait apaisée ? C'était un remède qu'il fallait au moins. C'est un remède qu'il trouva ou, plus exactement, une thérapeutique.

Jusque-là, tendant ses forces dans un furieux effort, il avait, des centaines et des milliers de fois, cherché à gagner le port par ses propres moyens. Purifier son âme ; écraser en elle les forces

³³ Le problème de la tour ! merveilleux exemple du *Lutrin* perpétuel que rédigeant, par strophes alternées, catholiques et protestants aux prises. Dans un propos consigné au recueil de Cordatus (juin-juillet 1532), LUTHER contre sa révélation : « Une fois que j'étais dans cette tour (dans laquelle était le local secret des moines, *secretus locus monachorum*) je méditais », etc. (*Tischreden*, W., III, 228, n° 3232 a). Le local secret des moines ! quelle aubaine ! La révélation de Luther avait donc eu lieu « aux latrines », comme l'écrit triomphalement l'abbé Paquier ! (D.-P., II, 316, n° 2). — Une autre version (*Tischreden*, W., III, n° 3232 c) remplace, il est vrai, *locus secretus* par *hypocaustum* : « Cum semel in hac turri et hypocausto specularer. » Voilà le luthéranisme sauvé. — Mais une troisième version parle de *Cloaca*... Tout cela, plus passionnant encore que la tache d'encre de la Wartbourg !

mauvaises ; se transformer de pécheur en homme juste : phrases faciles à dire ; conseils plus difficiles à suivre. L'expérience prouvait à Luther, une expérience cruellement acquise, que toutes ses tentatives pour « mériter » le salut se terminaient pour lui par de sanglants échecs...

Brusquement, il s'avisa d'un chemin tout autre. Au lieu de raidir en vain et de surmener sa volonté débile, le chrétien qui se laisserait aller simplement à subir, avec un indicible mélange de joie et de terreur, l'action seule puissante d'une volonté surnaturelle, infiniment sainte et véritablement régénératrice ; le pécheur qui, désespérant totalement de soi et de ses œuvres, ne s'épuiserait plus à vouloir fuir l'Enfer, mais en viendrait au point de l'accepter, comme mille fois mérité, et au lieu de batailler pour se faire battre, se réfugierait « sous les ailes de la poule », en demandant à la plénitude divine le ^{p033} don de ce qui lui manque, celui-là ne connaîtrait-il point, enfin, la paix et la consolation ?

Révolution totale, d'une singulière audace. Tout à l'heure, l'activité furieuse, et vaine, du gladiateur gonflant ses muscles pour mieux succomber. Maintenant, la passivité totale, et bénie, du résigné qui, s'avouant vaincu avant le combat, ne met d'espérance que dans l'excès même de sa défaite.

Naturellement, c'est en langage théologique que Luther lui-même, et à sa suite tous les commentateurs, ont traduit, ou plus exactement transposé ces réalités d'un ordre différent. Le point de départ, ici, c'est l'idée brusquement perçue qu'il fallait, pour le résoudre, renverser les termes du problème par excellence : le problème de la justice. Pour que Dieu l'agrée, l'Église catholique le disait et Luther le croyait : il faut, de toute nécessité, que l'homme se soit rendu juste. Mais que l'homme se fît juste, là précisément était l'impossibilité. Entre la sainteté de Dieu et l'abjection de la créature, l'abîme s'étend si large que, brandissant au bout de bras ridiculement courts ces petites échelles dérisoires : les bonnes œuvres — l'homme paraît grotesque au point de faire oublier sa faute et son blasphème. Car, seul, Dieu est capable de supprimer l'abîme en se portant vers l'homme, en l'enveloppant d'un amour efficace, d'un amour qui, pénétrant la créature, la régénère, l'élève au Créateur.

De supprimer l'abîme, mais non pas le péché. Luther, nous dit Denifle, n'est qu'un ignorant, un découvreur impavide de vieux-neuf. Voyez-le ici : il attaque l'Église pour des erreurs qu'elle n'enseigna jamais. Car, ce théologien novice aurait dû le savoir : l'Église professe, en propres termes, que par la justification, Dieu rend l'homme juste. Formule luthérienne. Qu'a donc inventé Luther ?

Denifle se trompe et conclut trop vite. Pour l'Église sans doute, la justification est l'œuvre de Dieu. Mais Dieu, par sa justification, ne fait que couronner des mérites acquis par un effort moral, « sous l'impulsion et avec l'aide continue de la grâce »³⁴. Pas d'opposition entre la justice propre ou personnelle, la vertu naturelle acquise et la justice du Christ : ni cette justice qu'il possède lui-même, ni la justice surnaturelle qu'il nous communique quand nous nous l'assimilons par notre coopération. La justification fait disparaître le péché, mais elle laisse à la moralité naturelle et son rôle, et sa place, et sa vertu.

Pour Luther au contraire, la justification laisse subsister le péché et ne fait point de place à la moralité naturelle. La justice propre de p034 l'homme est radicalement incompatible avec la justice surnaturelle de Dieu. Vainement la théologie traditionnelle distingue le péché actuel du péché originel. Le péché est unique : c'est le péché originel, qui n'est pas seulement privation de lumière, mais, comme le dira Luther dans son *Commentaire de l'Épître aux Romains* (Ficker, II, 143-144), privation de toute rectitude et de toute efficacité dans nos facultés tant du corps que de l'âme, tant de l'homme intérieur que de l'extérieur. En somme, une révolte positive contre Dieu. Un tel péché, rien ne le fait disparaître, pas même le blasphème ni la pénitence ; il vicie tout en nous, à commencer par nos bonnes actions, dictées par l'orgueil ou par l'intérêt.

Au surplus, comment Dieu, maître et souverain de ses décisions, serait-il astreint à tenir compte, lorsqu'il statue sur le sort des hommes, de cet élément objectif : l'observation ou la non-observation des prescriptions légales ? Dans les rapports de l'homme avec Dieu, rien de juridique. Tout est amour, un amour agissant et régénérateur, témoigne à la créature déchue par la Majesté redoutable. Un amour

³⁴ STROHL, I, 153.

qui l'incline, non point à pardonner à l'homme ses péchés, mais à ne point les lui imputer. Tout pécheur qui, se reconnaissant comme tel, acceptant sur sa misère morale et sa souillure le témoignage d'une conscience sans complaisance, sent et atteste que Dieu, le seul juste, est pleinement en droit de le rejeter ; en langage luthérien, tout homme qui reçoit le don de la foi (car la foi pour Luther n'est pas la croyance ; c'est la reconnaissance par le pécheur de la justice de Dieu ³⁵) — tout pécheur qui, se réfugiant ainsi au sein de la miséricorde divine, sent sa misère, la déteste, et proclame par contre sa confiance en Dieu : Dieu le regarde comme juste. Bien qu'il soit injuste ; plus exactement, bien qu'il soit à la fois juste et injuste : *Revera peccatores, sed reputatione miserentis Dei justi ; ignoranter justi et scienter injusti ; peccatores in re, justi autem in spe* ³⁶ ... Justes en espérance ? par anticipation plus exactement. Car ici-bas, Dieu commence seulement l'œuvre de régénération, de vivification, de sanctification qui, à son terme, nous rendra justes, c'est-à-dire parfaits. Nous ne sommes pas encore les justifiés, mais ceux qui doivent être justifiés : *non justificati, sed justificandi*.

Donc les œuvres disparaissent. Toutes. *Arbitramur justificari hominem per fidem, sine operibus legis* : Luther rencontrait dans l'Épître ^{p035} aux Romains (III, 28) la formule fameuse. Dès 1516, il repoussait avec force l'interprétation traditionnelle : *opera legis*, les pratiques extérieures. Erreur, s'écriait-il dans une lettre à Spalatin du 19 octobre 1516 ; et déjà, annonçant de futurs combats : « Sur ce point, sans hésitation, je me sépare radicalement d'Érasme » ³⁷. *Opera legis*, toutes les œuvres humaines, quelles qu'elles soient ; toutes méritent la réprobation de l'apôtre. Le salut ? Il nous vient de sentir en nous, toujours, le mal agissant et notre imperfection. Mais aussi, si nous avons la foi, de porter Dieu en nous. De sa seule présence naît l'espoir d'être justifié, de prendre rang parmi ces élus que, de toute

³⁵ En dépit de quelques textes de cette époque qui semblent des réminiscences — et sans tenir compte des modifications que Luther, sur ce point, fera subir à sa conception première. Il y a du vrai dans le mot de Denifle que « chez Luther et chez Mélanchton, la notion de la foi est dans un perpétuel flux et reflux » (D.-P., III, 307).

³⁶ *Comment. in Romanos*, f° 142 (FICKER, II, 104-106).

³⁷ ENDERS, I, n° 25, p. 63.

éternité, il prédestine au salut, parce qu'il les aime assez pour les appeler à la vie éternelle. Ainsi cet insondable mystère de la prédestination — dur et cruel, disent ces hommes de peu de foi qui parlent des desseins de la divinité comme un cordonnier de son cuir — se trouve plein de promesses et d'amour pour les âmes religieuses : celles qui s'épanouissent dans la douceur secrète d'une absolue dépendance de Dieu.

Conception d'accent tout personnel. On voit de suite en quoi, et comment, elle pouvait procurer à Luther ce calme, cette paix que la doctrine traditionnelle de l'Église ne lui ménageait point. Ce mécontentement de lui-même qui ne l'abandonnait jamais ; ce sentiment aigu de la ténacité, de la virulence perpétuelle du péché qui persistait en lui à l'heure même où il aurait dû se sentir libéré et purifié ; cette conscience de ne jamais réaliser, même au prix des plus grands, des plus saints efforts, que des œuvres souillées de péché, d'égoïsme ou de convoitise ; tout ce qui faisait le désespoir, l'anxiété, le doute atroce de Luther — tout cela, il le concevait maintenant avec une force, une clarté indicibles : conditions voulues, par Dieu conditions normales et nécessaires du salut. Quel soulagement, et quelle résurrection !

On comprend, dès lors, que Luther ait toujours présenté sa « découverte » de la tour comme une révélation. L'homme qui tout d'un coup, après l'avoir tant cherché, trouve le remède souverain aux maux qui le rongent ; l'homme qui conçoit, avec une force irrésistible, une vérité qui, valant pour lui, lui paraît d'usage et d'application commune, comment se croirait-il le créateur de la félicité qu'il sent descendre en lui ? Il faut que ce soit là une révélation. Il le faut d'autant plus qu'à ce prix seulement, le remède sera infaillible, et la vérité perçue, universelle : car l'origine en sera sacrée. Et pour son héraut, quelle immense fierté ! Ce n'est pas le secret d'un homme ^{p036} qu'il répandra sur les autres hommes. En laissant tomber de ses lèvres la parole qui vient de Dieu, le secret libérateur que Dieu lui a confié, il goûtera l'orgueil surhumain de participer à la majesté divine, à l'omniscience, à l'infailibilité du Père Commun. — Un fruit de Martin Luther, la découverte de la tour ? Non. Un don de Dieu qu'il brandira très haut et qu'en lui-même tous les hommes devront révéler.

[Retour à la table des matières](#)

II. — Ses conséquences

Doctrine de paix, dans sa fraîche nouveauté. Doctrine de force également, et d'énergie. Il y faut insister, d'autant qu'on le nie avec plus de violence.

À travers ses formules de 1516, de 1517, comme on appréhende directement l'âme inquiète, tourmentée, l'âme violente aussi, l'âme excessive de Martin Luther ! Il va, il saute plutôt de contrastes en contrastes, il bondit avec une aisance, une vivacité, une effrayante hardiesse, du pessimisme le plus désespéré à l'optimisme le plus confiant, d'une acceptation exaltée de l'enfer à l'abandon le plus doux dans les bras de la divinité : de la terreur à l'amour, de la mort à la vie. Rien de plus pathétique, de plus personnel aussi et de moins livresque... C'est ce mouvement prodigieux ; ce sont ces assauts et ces transports si brusques des cimes aux bas-fonds qui conservent au « système » de Luther, en ces années de pleine et jeune énergie (Luther en 1516 a trente-trois ans), une tonicité, une robustesse, une santé qu'il ne gardera pas toujours. Sans elle, on ne saurait d'où jaillit l'énergie virile et l'audace du lutteur de 1517.

On va toujours disant, depuis quatre siècles, que Luther a fait bon marché de la vie morale ; on signale, pour la flétrir ou la déplorer, son hostilité à tout effort humain, soit pour faire le bien, soit pour résister au mal ; on établit sans peine qu'à ses yeux, bonnes ou mauvaises actions s'équivalent, puisque pareillement souillées par le péché. Il est vrai. Luther est bien l'homme qui a mille fois écrit ou prononcé des formules comme celle-ci, recueillie de ses lèvres, à l'automne de 1533, par Veit Dietrich (*Tischreden*, W., I, n° 654) : « Le chrétien est passif devant Dieu, passif devant les hommes. D'un côté, il reçoit passivement ; de l'autre, il souffre passivement. Il reçoit de Dieu ses bienfaits ; des hommes, leurs méfaits... » Seulement, en 1516, au temps du *Commentaire sur l'Épître aux Romains*, quelle est donc sur ce sujet la pensée profonde de l'Augustin ?

^{p037} C'est à sa conception de la Foi qu'il se réfère. Entre l'homme et la Divinité, ce don de Dieu établit, nous dit-il, un contact direct. Il

exalte l'homme, si fort qu'il le transporte, hors de lui-même, en Dieu. L'âme de l'homme ne se distingue plus du Dieu auquel l'unit la Foi. En lui, avec lui, comme lui, elle hait le mal. Avec lui et comme lui, elle a l'amour du bien. Et ce bien qu'elle aime, elle l'accomplit. « Ne pas faire le bien, dit le *Commentaire sur l'Épître aux Romains*, c'est ne pas aimer Dieu »³⁸. En justifiant le pécheur qui se sait pécheur, qui a l'horreur du pécheur qu'il est, Dieu tue cet égoïsme subtil et spécieux, cette concupiscence qui vicie les actions prétendues bonnes des hommes. Et comme il est amour, c'est d'amour qu'il emplit le cœur du croyant, d'un amour débordant qui se déverse sur le faible, le malheureux, le prochain misérable. Don magnifique et vivifiant de Dieu, la foi, en d'autres termes, crée chez l'homme un désir constant de ne point rester indigne de son nouvel état ; elle le travaille activement ; elle ne le transforme pas soudain, par un coup de baguette magique ; elle le pousse, elle l'anime à entreprendre une marche progressive et confiante vers un idéal qui sera atteint dans l'autre vie, lorsque la foi (qui elle-même progresse et arrive à la perfection quand nous mourons) aura fini de chasser hors de nous, d'expulser totalement le vieil Adam pécheur³⁹. Oui, le chrétien jouit de Dieu. Il s'ouvre à lui tout entier. Il se laisse pénétrer par lui, passivement : *passive, sicut mulier ad conceptum*. Il n'essaie pas d'aller au-devant, par l'accomplissement stérile et malfaisant d'œuvres débiles. Mais cette jouissance, bien vite, l'incite à l'action. Quand il a joui de Dieu, il se sert de Dieu : *uti*, après *frui*... Sa vie est un progrès sans trêve, *de bono in melius* ; c'est une bataille, dit encore Luther, ou bien une pénitence ; un labeur, et rude : le labeur d'un homme qui, ne se croyant jamais en droit de s'arrêter sous prétexte que le but est atteint, tend jusqu'à son dernier souffle vers un idéal qui ne se réalisera que par-delà la mort...

Et pareillement, c'est de l'activité variable de la foi, de l'étroitesse ou du relâchement de son contact avec Dieu, que Luther, à la même époque, fait dépendre la certitude plus ou moins assurée de son salut.

Plus tard, en 1518, au cours de sa polémique avec Caiétan (W., II, 13) et dans son cours de 1517-1518 sur l'Épître aux Hébreux, il

³⁸ *Comment. in Romanos*, éd. FICKER, II 78.

³⁹ STROHL, II, 86.

proclamera que le chrétien doit toujours avoir la certitude de son salut : *Christianum oportet semper securum esse*. Il taxera d'erreur la scolastique « qui nie la possibilité de cette certitude ». Celui-là n'est pas justifié, expliquera-t-il, mais « vomit la grâce », qui doute de son salut personnel. La certitude du chrétien ne trouverait-elle pas, dans le sacrifice du Christ pour tous les hommes, une garantie objective, indépendante de ses conditions subjectives ? En 1516, le souci de Luther est autre.

Certes il le dit déjà et le redit avec force : le croyant qui sent son Dieu travailler et commencer son œuvre en lui, possède déjà le germe d'une espérance ; car Dieu qui ne déçoit pas ses créatures, s'il a commencé l'œuvre, c'est pour la parfaire ? Mais la science tout intime du chrétien, son expérience personnelle, si elle engendre en lui quiétude et confiance, engendre-t-elle aussi une certitude vraie, d'où puisse naître l'inébranlable sécurité ?

La sécurité : c'est, à cette époque, la grande ennemie de Luther. Il dirait volontiers alors le contraire, en apparence s'entend, de ce qu'il proclamera en 1518 ; et nous lirions dans le *Commentaire de l'Épître aux Romains* : « *Christianum oportet nunquam securum esse* », la déclaration ne nous surprendrait point. Être assuré ; être entretenu dans une fausse sécurité par la croyance aux effets libérateurs du baptême et de la pénitence, ou par le sentiment d'avoir accompli des œuvres méritoires : n'est-ce pas être entraîné à se croiser les mains dans la quiétude sans se préoccuper de combattre et d'effacer ses fautes par les gémissements, les regrets et les efforts ? En fait, pour le Luther de 1516, telle la foi, telle la confiance de l'homme dans son salut. La foi s'accroît ? La confiance grandit. La foi diminue et le contact avec Dieu se fait moins étroit : la confiance s'évanouit, pour renaître aussitôt le contact repris... Justification par la foi : cette formule d'apparence inerte, on voit en réalité ce qu'elle renferme d'énergie et de dynamisme. On voit ce qu'elle contient, en puissance, de confiance joyeuse, d'élan, d'invincible assurance ; on voit à la veille des événements de 1517 ce qu'elle exprimait pour un Martin Luther : la conviction d'avoir Dieu pour lui, avec lui et en lui, un Dieu qui n'était pas la justice immanente des théologiens, mais une volonté active et rayonnante, une bonté souveraine agissant par amour, et se donnant à l'homme pour que l'homme se donne à Dieu.

Esquisse bien schématique. Nous savons tout ce que nous laissons tomber de la pensée si riche, si touffue de Luther à ses débuts. Nous savons aussi que, pour tracer une ligne à peu près nette, nous avons dû à chaque instant faire abstraction d'une multitude de traits enchevêtrés qui troublaient et brouillaient l'image principale. Reconstituer ^{p039} à une période donnée de sa vie ce qu'on appelle la doctrine ou le système de Luther, c'est dégager d'une multitude d'ébauches ou d'esquisses partielles, une seule traduction, la plus expressive, du monde infini d'images et de représentations qu'il portait en lui et dont il parvenait mal à discipliner l'abondance fougueuse. Ou plutôt (car le génie de Luther n'est pas plastique), d'une multitude de chants qui jaillissent d'une âme vibrante entre toutes, avec une inlassable, une inépuisable fécondité — et parfois s'accordent, se renforcent et s'exaltent, parfois s'opposent en âcres dissonances ou se brisent : c'est dégager une ligne mélodique nette, continue, un peu grêle.

Contradictions : voilà quatre siècles que le mot est prononcé, quatre siècles que les lecteurs les plus superficiels, les moindres grimauds de théologie, voire, ce qui est plus grave, des hommes doctes et bornés — triomphent sans discrétion des mille démentis qu'en formules claironnantes, Luther, d'une page et d'une année à l'autre, s'est infligés sans compter. Jeu facile. Mieux vaut comprendre que l'Augustin d'Erfurt ou de Wittemberg n'a rien d'un assembleur exact de concepts proprement rabotés.

Un théologien, non. Un chrétien avide du Christ, un homme assoiffé de Dieu et dans le cœur tumultueux de qui bouillonnent et frémissent des désirs, des élans, des joies surhumaines et des désolations sans limite, tout un monde de pensées et de sentiments qui, sous le choc des circonstances, débordent et s'étalent en vagues puissantes, pressées, irrésistibles. Chacune suivant sa marche, selon son rythme, sans souci des précédents ni des suivants. Chacune emportant avec elle une part aussi riche, aussi légitime, du cœur et du cerveau dont elle provient. Chacune reflétant un des aspects de Luther. Et c'est ainsi que parfois, concentrant toute sa puissance de vision sur la religion en tant que telle, Luther, dans sa hâte frémissante de posséder Dieu, passe par-dessus la loi pour aller tout droit à l'Évangile. Mais parfois au contraire, hanté du sentiment qu'une fausse certitude engendre les pires défaillances morales, il reproche à

l'Église, avec véhémence, de laisser s'insinuer dans les actions qu'elle proclame méritoires, l'arrière-pensée égoïste et le calcul intéressé ; et alors, comme s'il ne se préoccupait plus que de morale, Luther laisse tomber momentanément ce souci passionné de religion qui, tout à l'heure, l'entraînait, le dominait, le possédait exclusivement...

Trait fondamental de la nature du réformateur. Et qui explique son œuvre. Et qui se marque dès l'origine, dès ce cours sur les Romains qui, pour la première fois, nous permet de saisir, déjà sous les armes et prêt à la lutte, un Martin Luther tenant sa foi en main.

[*Retour à la table des matières*](#)

III. — Luther en 1516

^{p040} Arrêtons-nous un instant à cette date de 1516. Qu'est Luther ? Un de ces chrétiens pieux, si nombreux alors et qu'obsède l'idée d'une déchéance profonde de l'Église ? Ils vont, demandant avec force une réforme complète de la papauté romaine, de l'épiscopat, du clergé tant régulier que séculier. Et Luther mariait sa voix à la leur ? — On le disait naguère. La haine des abus, le désir d'une épuration, d'un redressement du vieil édifice vermoulu : voilà le mobile qu'on prêtait à Luther. Voilà ce qui, pour nous, n'existe plus.

Réforme ? il s'agit bien pour Luther d'apporter un, ou des changements quelconques à l'ordre religieux existant de son temps ! Le fameux voyage à Rome que tous les historiens, et sur la foi de Luther, ont pendant si longtemps mis à l'origine, à la source même de l'activité réformatrice de l'Augustin : nous venons d'esquisser, en raccourci, toute l'évolution spirituelle de Luther, de 1505 à 1515, sans lui faire la moindre place. Nous n'avons même pas pris la peine de reproduire, sur ce mince épisode, les conclusions de travaux récents qui en ont très exactement défini l'importance. À quoi bon ?

Que Luther, dans les quatre semaines tout juste qu'il passa, de la fin de décembre 1510 à la fin de janvier 1511, dans la Ville éternelle ait été plus ou moins troublé dans quelques-uns de ses préjugés, ou choqué dans certains de ses sentiments par des habitudes, des façons de parler et de se comporter qui lui étaient profondément étrangères :

car il y a loin de Wittemberg au Vatican — voilà qui nous importe peu, et à l'histoire de la Réforme moins encore.

Laissons de côté, une fois pour toutes, la « Rome des Borgia » et les historiettes, au reste des plus banales, qu'ont collectionnées les reporters bénévoles des propos du grand homme. Scheel l'a fort bien dit : « A Rome, l'Augustin ne vit ni n'entendit rien d'extraordinaire, *auch in Rom sah und hörte er nichts ungewöhnliches* »⁴⁰. Il fit consciencieusement son métier de pèlerin, et de pèlerin dépourvu de tout sens critique : ce n'était pas la qualité maîtresse de Luther. Il emporta de son contact avec les bureaux du Saint-Siège, comme nous dirions, avec les cardinaux aussi, une impression très favorable et qu'il traduit à diverses reprises. Au demeurant vit-il beaucoup les Romains ? Un moine allemand qui venait à Rome pour les affaires de son ordre, c'était, j'imagine, en compagnie d'Allemands et de Flamands pullulant p041 dans la Ville, qu'il faisait ses démarches ? Et voilà, entre parenthèses, qui doit restreindre la portée de ces contacts avec tel docteur, telle doctrine, que l'ardente curiosité⁴¹ des chercheurs d'influence se plaît, depuis peu, à imaginer comme possibles, au cours de ce voyage fatigant d'un mois qu'on ne se résigne pas à traiter en simple fait divers : *Mirabilia Urbis Romae*. Encore une fois, il s'agit bien de cela !

Ce qui importe à Luther de 1505 à 1515, ce n'est pas la Réforme de l'Église. C'est Luther. L'âme de Luther, le salut de Luther. Cela seul. Et du reste n'est-ce point là sa grande, sa véritable originalité ? A une religion qui installait le fidèle, solidement entouré et encadré, dans une ample et magnifique construction où s'étaient unis à ceux de la Judée les matériaux éprouvés de l'Hellade : au rez-de-chaussée, la masse solide de l'aristotélisme ; au premier étage, bien assis sur les robustes piliers du lycée, un Évangile mué en théologie — substituer une religion toute personnelle et qui mît la Créature, directement et

⁴⁰ SCHEEL, *Luther*, II, p. 295. Pour plus de détails, BOEHMER, *Luthers Romfahrt*, Leipzig, 1914.

⁴¹ Ancien dominicain passé au protestantisme, A. V. MÜLLER s'applique à montrer dans les doctrines de Luther les formules traditionnelles d'une ancienne école augustinienne. Cf., *Luthers theologische Quellen*, Giessen, 1912 ; *Luthers Werdegang bis Zum Turmerlebnis*, Gotha, 1920, etc. Sur l'augustinisme au Concile de Trente, v. plus loin, II^e partie, chap. III, n° 89.

sans intermédiaires, en face de son Dieu, seule, sans cortège de mérites ou d'œuvres, sans interposition parasite ni de prêtres, ni de saints médiateurs, ni d'indulgences acquises en ce monde et valables dans l'autre, ou d'absolutions libératoires vis-à-vis de Dieu lui-même : n'est-ce pas à cela que devait tendre d'abord le grand effort du réformateur ?

Non d'ailleurs que Luther s'abîmât en égoïste dans sa méditation... Ces angoisses qui le laissaient brisé et anéanti, ces angoisses dont il avait éprouvé, lui-même, toute l'horreur — il savait que d'autres hommes les ressentaient comme lui. Son remède, Luther ne songeait pas à le garder pour lui. Le secret que Dieu lui a permis de dérober, il l'enseigne, il le prêche à tous avec une joie évangélique, dans ses lettres, dans ses cours, dans ses prêches. Et comme en 1515, en 1516, les circonstances extérieures de sa vie le sortent petit à petit de l'ombre et du silence ; comme, en avril 1515, sa nomination de vicaire de district pour les couvents de Misnie et de Thuringe, qui l'adjoint à Staupitz, l'entraîne à élargir le champ de sa vision et le cercle de ses relations — on peut suivre également, dans les sermons que nous conservons de lui, des plus anciens datés de 1515 jusqu'aux fameux sermons sur le Décalogue prêché de juin 1516 à février 1517 à la paroisse de Wittemberg, le progrès de sa pensée et l'affermissement de son autorité...

^{p042} Textes bien intéressants pour nous. Tout imprégnés de la théologie personnelle de Luther, ils proclament avec force que l'homme ne peut accomplir le bien. L'Augustin y part en guerre, violemment, contre cet Aristote qui enseigne une volonté libre, une vertu au pouvoir de l'homme : et par derrière Aristote, on sent les humanistes déjà, Érasme, son libre arbitre, son moralisme, son christianisme, ô blasphème ! qui est à la fois une philosophie et une amitié... Mais surtout, ces textes, très exactement, nous renseignent sur ce qu'est pour Luther, à cette date décisive, la notion même de réforme.

Dans un curieux sermon de 1512, un des plus anciens écrits qui nous restent de lui, il s'exprimait déjà sur ce point important avec une

netteté parfaite ⁴². Oui, une réforme est nécessaire, écrivait-il : mais qui commence par redonner aux prêtres la connaissance et le respect de la vérité de Dieu. « Quelqu'un me dira : quels crimes, quels scandales, ces fornications, ces ivrogneries, cette passion effrénée du jeu, tous ces vices du clergé !... De grands scandales, je le confesse ; il les faut dénoncer, il y faut remédier : mais les vices dont vous parlez sont visibles à tous ; ils sont grossièrement matériels ; ils tombent sous les sens de chacun ; ils émeuvent donc les esprits... Hélas, ce mal, cette peste incomparablement plus malfaisante et plus cruelle : le silence organisé sur la Parole de Vérité ou son adultération — ce mal qui n'est pas grossièrement matériel, lui : on ne l'aperçoit même pas ; on ne s'en émeut point ; on n'en sent point l'effroi... » Et déjà, à cette date cependant si précoce, traduisant des sentiments que bien souvent, par la suite, il exprimera avec force : « Combien en trouverez-vous aujourd'hui, de prêtres, pour considérer qu'il y a moins de péché dans une faute contre la chasteté, l'oubli d'une oraison, une erreur commise en récitant le canon, que dans la négligence à prêcher et à interpréter correctement la Parole de Vérité ?... Et cependant, le seul péché possible d'un prêtre en tant que prêtre, c'est contre la Parole de Vérité... »

Ces citations sont longues : mais comment ne pas transcrire encore cette phrase d'un accent, d'un caractère si nettement luthérien déjà, avec sa violence contenue et son excès qui frappe les imaginations : « Faites-le chaste, faites-le bon, faites-le docte ; qu'il accroisse les revenus de sa cure, qu'il édifie de pieuses maisons, qu'il décuple la fortune de l'Église ; si vous y tenez même, qu'il accomplisse des miracles, ressuscite des morts, expulse des démons : qu'importe ? ^{p043} Seul vraiment prêtre, seul vraiment pasteur il sera, celui-là qui, prêchant au peuple le Verbe de Vérité, se fera l'ange annonciateur du Dieu des armées et le héraut de la Divinité ! » — Résumons : réforme ecclésiastique ? Si l'on veut. Réforme religieuse : c'est la seule qui compte...

⁴² W., I, p. 8 sqq. ; cf. E., *Op. var. arg.*, I, 29-41. Il s'agit d'un sermon confectionné par Luther pour M. Gascov, Prémontré, prieur du couvent de Leitzkau. Le texte n'a été publié qu'en 1708. La date de 1512 est incertaine.

Qu'on se reporte maintenant aux Sermons sur le Décalogue. Sans doute, on y a relevé bien des critiques sur les mœurs des clercs. Elles ne paraissent hardies qu'aux modernes, ignorant tout des « libres prêcheurs » d'autrefois, de leurs audaces verbales, de leurs truculentes violences. Ce sur quoi Luther met l'accent, ici encore, c'est sur l'enseignement si négligé ; sur le ministère de la Parole, si délaissé ; sur la paresse et la négligence des pasteurs qui s'endorment, sans souci du troupeau. Non, pas plus à cette époque qu'aux époques antérieures ce n'est une sainte horreur des abus, un désir ambitieux de restaurer l'Église qui meut Luther et le passionne. Un réformateur ? Oui. De la vie intérieure. Et qui déjà proclame le grand principe qu'il formulera, à Worms, sur la scène du monde : Que chacun se tienne ferme dans sa propre conscience ; *Unus quisque robustus sit in conscientia sua*⁴³.

On lit, dans l'*Aurore* de Nietzsche, une curieuse page⁴⁴. Elle est intitulée : le premier chrétien. Nietzsche y retrace l'histoire d'une âme « ambitieuse et importune », d'un esprit « plein de superstition à la fois et d'ardeur » : l'histoire de l'apôtre Paul.

Paul, il le montre malade d'une idée fixe, toujours présente à sa pensée, toujours cuisante à sa conscience. Comment accomplir la Loi ? Et d'abord, il essaye de satisfaire à ses exigences. Il la défend furieusement contre les adversaires ou les indifférents. Avec un zèle fanatique il en accomplit les prescriptions. Ceci pour conclure, après trop d'expériences, qu'un homme tel que lui, « violent, sensuel, mélancolique comme il l'est, raffinant la haine, ne peut pas accomplir une telle loi ». Il s'obstine cependant. Il lutte pied à pied. Pour satisfaire son besoin si âpre de maîtriser, de dominer toutes choses, il s'ingénie. Et de tous ses efforts, il ne tire finalement que cette conclusion désespérée : « Il n'est pas possible de vaincre le tourment de la loi non accomplie... »

Alors, nouveau supplice, nouvelle recherche désespérée, dans l'angoisse et la peine. « La loi devient la croix où il se sent cloué. Combien il la hait ! Combien il lui en veut ! Comme il cherche, de

⁴³ *Comment. in Romanos*, éd. Ficker, I, 122.

⁴⁴ NIETZSCHE, *Aurore*, trad. ALBERT, *Mercur de France*, 1919, n° 68, p. 74.

tous côtés, un moyen de l'anéantir !... » Brusquement, une vision, un ^{p044} trait de lumière, l'idée libératrice qui jaillit : sur une route déserte apparaît le Christ, avec un rayonnement divin sur le visage ; et Paul entend ces mots : « Pourquoi me persécutes-tu ? » — Du coup, le malade à l'orgueil tourmenté se sent revenir à la santé ; le désespoir moral s'envole, car la morale elle-même s'est envolée, anéantie, accomplie là-haut, sur la croix. Et Paul devient le plus heureux des hommes. « La destinée des juifs ; non, la destinée de l'humanité tout entière lui semble liée à cette seconde d'illumination soudaine ; il tient l'idée des idées, la clef des clefs, la lumière des lumières ; autour de lui gravite désormais l'histoire ». Et le champion de la Loi se fait l'apôtre, le propagandiste de son anéantissement. « Je suis en dehors de la Loi, dit-il ; si je voulais maintenant confesser de nouveau la Loi et m'y soumettre, je rendrais le Christ complice du péché ». Car la loi n'était que pour engendrer le péché, continuellement, « comme un sang corrompu fait sourdre la maladie ».

Désormais, non seulement les péchés nous sont remis, mais le péché lui-même est aboli ; la Loi est morte et mort l'esprit charnel où elle résidait — mort, ou en train de mourir, de tomber en putréfaction. Quelques jours à vivre encore au sein de cette putréfaction ! tel est le sort du chrétien, avant qu'uni au Christ, il ne ressuscite avec lui, ne participe comme lui à la grâce divine, ne soit fils de Dieu lui aussi... « Ici, conclut Nietzsche, l'exaltation de saint Paul est à son comble et, avec elle, l'importunité de son âme ; l'idée de l'union avec le Christ lui a fait perdre toute pudeur, toute mesure, tout esprit de soumission — et sa volonté de domination, implacable, se trahit dans son enivrement : anticipation de la gloire divine... Tel fut le premier chrétien, l'inventeur du christianisme ! »

On nous pardonnera d'avoir presque transcrit ce long morceau. Mais est-il besoin de le dire ? Ce n'est pas une fois, lorsqu'on le lit — c'est perpétuellement qu'on s'étonne d'avoir à prononcer « Paul » là où, de soi-même, on a pensé : « Luther. » Peu nous importe d'ailleurs qu'à dire d'expert, la transcription par Nietzsche des idées pauliniennes soit, ou non, exacte dans son détail. Peu nous importe que certaines des formules qu'il applique à Paul ne puissent s'adapter telles quelles et sans retouches, à ce que nous savons de la pensée luthérienne, en ces années d'essai. Nous ne demandons pas au

philosophe cette étude sur le paulinisme de Luther que de doctes théologiens nous ont procurée. Mais, d'une main remarquablement sûre, Nietzsche a tracé le schéma d'une évolution — la courbe, ferme et souple, qui traduit à la fois les mouvements de pensée et de conscience des deux hommes : l'apôtre et l'hérétique, liés par les liens d'une solidarité visible, et qui n'est pas seulement d'ordre doctrinal : d'ordre moral et psychologique.

^{p045} Par là, cette page ne nous fournit pas seulement un résumé clair et substantiel des pages qui précèdent. Elle marque, d'un trait fort, les articulations maîtresses de cette double suite d'états d'âmes parallèles : ceux d'un Paul, vus à travers le prisme luthérien ; ceux d'un Luther, plus ou moins consciemment calqués sur ceux d'un Paul raisonnablement hypothétique... Au moment où nous allons devoir, en face de l'individu, du croyant isolé, uniquement préoccupé de lui, de son salut, de sa paix intérieure — poser toute bruissante la masse des hommes, des Allemands de ce temps qui, s'emparant de la pensée, de la parole luthérienne, la déformant au gré de leurs désirs et de leurs tendances, vont lui conférer sa valeur sociale et sa dignité collective — il n'est pas inutile que Nietzsche nous le rappelle : l'histoire du christianisme est faite de retours. Et plus tard, quand la psychologie, enfin maîtresse de son alphabet, pourra lire les hommes sans hésitation, on saura saisir dans l'individu dont l'effort personnel ouvre une révolution, l'exemplaire de choix, le type robuste et franc d'un groupe, d'une famille d'esprits identiques et divers à travers les siècles.

[*Retour à la table des matières*](#)

1523

Le combattant sûr de lui
Gravure de Daniel Hopfer

[Retour à la table des matières](#)

DEUXIÈME PARTIE

L'épanouissement

Chapitre I.

L'affaire des Indulgences

[Retour à la Table des Matières](#)

^{p049} Ainsi le Luther ulcéré de son séjour à Rome, le Luther refoulant ses dégoûts, mais développant en lui une passion véhémente pour la réforme des abus ecclésiastiques, ce Luther est mort, mort aujourd'hui pour nous. Un chrétien solitaire le remplace, qui a beaucoup souffert et beaucoup médité avant de se forger sa vérité. Comment cet homme, avant tout soucieux de vie intérieure et de religiosité profonde, fut-il tiré brusquement hors de ses pensées et de ses pieuses préoccupations ? Comment expliquer, en accord avec ce que nous croyons savoir aujourd'hui de son évolution première, la transformation brusque d'un chrétien s'abîmant aux pieds de son Dieu, en tribun soulevant et guidant les multitudes ? S'il est vrai que l'affaire des indulgences constitue le prélude, l'ouverture du drame de la Réforme ; s'il est vrai qu'elle forme le premier anneau d'une chaîne qui relie Wittemberg à Worms — on nous laissera consacrer à l'étude de ce qui est plus qu'un épisode, une place justifiée par l'importance même, l'importance décisive des événements de 1517.

[Retour à la Table des Matières](#)

I.- Albert, Fugger, Tetzel

Ces événements, nous commençons à les bien connaître. Mieux qu'il y a vingt ans. Mieux, évidemment, que Luther lui-même ne les connut jamais.

D'abord, et surtout depuis 1904 et les trouvailles de Schulte⁴⁵, nous reconstituons avec précision l'histoire de ce qu'on pourrait nommer, avec un peu de mauvais goût, « la candidature Hohenzollern » au trône archi-épiscopal de Mayence : ce prélude nécessaire de l'affaire des indulgences proprement dite. Nous savons comment, p050 le 30 août 1513, Albert, frère cadet de l'électeur de Brandebourg Joachim, était élu archevêque de Magdebourg par le chapitre cathédral, puis peu après, le 9 septembre, postulé également comme administrateur du diocèse par le chapitre d'Halberstadt. Rien là qui pût beaucoup scandaliser la cour de Rome. Le cumul ? Si Albert de Brandebourg réunissait entre ses mains deux diocèses, il ne ferait que suivre l'exemple de son prédécesseur : celui-ci, Ernest de Saxe, avait possédé simultanément Magdebourg et Halberstadt⁴⁶. Quant à l'âge ?

Certes, le nouvel élu était jeune. Il venait à peine d'entrer dans sa vingt-quatrième année. Mais quoi ? Léon X qui régnait alors, avait reçu la tonsure à sept ans, à huit l'archevêché d'Aix et la riche abbaye de Passignano, à treize le chapeau... En fait, les délégués qui, après la double postulation des chapitres, furent envoyés à Rome par Joachim et par Albert, eurent vite fait d'arranger les choses. Le 9 janvier 1514, les évêques de Lübeck et de Brandebourg étaient chargés de remettre le pallium à Albert.

Sur quoi, le 9 février 1514, l'archevêque de Mayence, Uriel de Gemmingen, mourait. Or, le malheur voulait qu'en quelques années, trois prélats décédés respectivement en 1504, 1508 et 1514, se fussent succédé à la tête de l'archidiocèse rhénan. A chaque nouveau titulaire,

⁴⁵ A. SCHULTE, *Die Fugger in Rom*, t. I, Leipzig, 1904, chap. IV, p. 93 sq.

⁴⁶ L'union continua après la mort d'Albert.

que d'argent à payer en cour de Rome ! Des sommes énormes sortaient des bourses mayençaises, bien garnies, mieux pressurées. On devine l'ennui que causa la mort d'Uriel, et l'irritation des diocésains, à la pensée de tout ce bon or rhénan qui s'en allait partir là-bas, outre-monts, dans une Italie cordialement détestée.

Le 7 mars 1514, Albert de Brandebourg faisait poser sa candidature à l'archevêché de Mayence par-devant les chanoines. Les Hohenzollern poussaient leur fortune. Il ne faut pas l'oublier : l'archevêque de Mayence était électeur, chancelier de l'Empire, président du Collège électoral et primat de Germanie. Sans qu'il y ait eu, comme le veut une tradition qui vit encore, d'engagement solennel pris par Albert et dûment enregistré, les délégués de Joachim laissèrent entendre au chapitre de Mayence, que si le Hohenzollern était désigné, les frais de dispense, de confirmation et de *pallium* ne tomberaient pas à la charge des diocésains. Le 9 mars 1514, Albert était élu.

Restait à faire confirmer l'élection par Rome. Deux archevêchés plus un évêché sur une seule tête, celle d'un jeune homme encore loin de la trentaine ; deux archevêchés et quels ! C'était tout de même ^{p051} beaucoup... Les précédents manquaient. Quelqu'un, à Rome, ne manquait pas de le faire observer : le cardinal Lang, qui aurait bien voulu se faire octroyer Magdebourg et Halberstadt, Mayence seul restant à Albert... Mais la question était, pour une part, politique. Autoriser le cumul : à la veille d'une élection impériale qu'on devinait prochaine, la curie pouvait calculer que c'était, d'un coup, s'acquérir l'appui reconnaissant de deux électeurs, Albert et Joachim, dans le collège des Sept. La question était aussi financière ; les Hohenzollern s'en avisèrent et s'adressèrent aux Fugger.

Jacob Fugger le Riche, financier de génie, avait fondé sur d'immenses entreprises de nature très variée : textiles, minières, finalement bancaires, la prospérité sans précédent de sa maison. Les affaires avec Rome étaient tout spécialement son fait. Schulte, en 1904, a bien montré comment, supplantant les banquiers italiens, il avait peu à peu monopolisé toutes les opérations fiscales de la curie avec les diocèses allemands. Il était naturel qu'en 1514, il s'occupât des intérêts, si considérables, des deux Hohenzollern. De fait, l'affaire

ne traîna pas. Le 18 août 1514, Albert était déclaré archevêque de Mayence en consistoire par le pape. Il payerait, outre les 14 000 ducats ordinaires de la confirmation, une « composition volontaire » de 10 000 ducats ; moyennant quoi il conserverait Magdebourg et Halberstadt en même temps que Mayence. Jacob Fugger avança les fonds. Et c'est après seulement qu'intervint, pour la première fois, une question d'indulgence...

Arrêtons-nous ici un instant. Voici consommé en août 1514, voici connu en Allemagne, patent, évident, un « abus » inouï jusqu'alors. Car, on a beau dire que le cumul des bénéfices était alors chose normale, et que 24 ans, pour un prélat, ce n'était point l'extrême jeunesse : Jamais encore deux archevêchés, et aussi considérables à tous égards que ceux de Mayence et de Magdebourg, n'avaient été réunis, avec un évêché par surcroît, dans les mains d'un seul et unique titulaire. La preuve, c'est que Joachim et Albert furent fort empêchés d'alléguer des précédents à l'appui de leur exorbitante prétention...

Cela, Luther le savait. Il ne pouvait pas ne pas le savoir. Sans doute, il ignorait le détail des événements, les négociations, toutes les modalités ; mais le résultat ? il était assez visible. Belle occasion de s'indigner, pour un religieux obsédé par le misérable état de l'Église, et passionné pour la destruction des abus ? — Luther ne dit rien. Strictement rien. Ni en 1514, ni dans les années suivantes, ni en 1517, au moment de l'affaire des Indulgences. Il vaut la peine sans doute de noter ce silence.

^{p052} On disait, on croyait naguère qu'Albert, désireux de payer les Fugger avec l'argent d'autrui, avait demandé l'octroi d'une indulgence à prêcher, en faveur de Saint-Pierre, dans ses territoires archi-épiscopaux et épiscopaux ainsi que dans les domaines de Joachim. On se trompait. C'est la curie qui proposa l'indulgence aux représentants des Hohenzollern ; et ceux-ci se montrèrent assez peu enthousiastes. Il fallut bien pourtant qu'ils acceptassent. Une bulle, expédiée le 31 mars 1515⁴⁷, établit que moitié des sommes recueillies

⁴⁷ On la trouve, avec les autres documents visés dans notre exposé, dans le bon petit recueil de KÖHLER, *Dokumente Zum Ablassstreit von 1517*, Tübingen, 1902.

iraient dans les caisses pontificales, moitié dans celles d'Albert, qui s'acquitterait à l'aide de cette manne vis-à-vis des Fugger ses créanciers. Mais l'empereur « sans le sou », Maximilien, eut vent de la chose. Il intervint : Part à trois ! Sur le produit de l'indulgence prêchée pendant trois et non huit ans, il emporterait pour sa part 1 000 florins ; après quoi, le reste se diviserait en deux : moitié au pape, moitié à Albert. Disons de suite que l'indulgence ne put être prêchée que pendant deux ans. Elle rapporta peu. Albert, tous frais payés, en retira juste de quoi solder la moitié de sa composition de 10 000 ducats. La prédication ne commença qu'au début de 1517. Alors seulement le dominicain Jean Tetzel, sous-commissaire général de l'archevêque de Mayence, se mit, d'une voix tonitruante, à promettre aux fidèles toute une série graduée de faveurs incomparables.

Ici encore, arrêtons-nous un instant. Des tractations qui ont précédé, en cour de Rome, l'octroi définitif de la bulle d'indulgences, Luther n'a rien connu. Il prétend même, quelque part, avoir ignoré au début que, derrière Tetzel, il y eût Albert de Brandebourg ; on peut penser que cette ignorance-là était diplomatique. Mais put-il être surpris par la nouveauté inouïe de l'événement, lorsque Tetzel, se mettant en branle, parcourut à petites journées, avec tout l'attirail d'un vendeur d'orviétan, le diocèse de Magdebourg et les terres de Joachim ? Il faut dire que non, avec plus de force encore qu'on n'a coutume de le faire...

D'abord, et contrairement à ce qu'on affirmait jadis⁴⁸, Tetzel n'est pas venu à Wittemberg provoquer pour ainsi dire directement l'indignation de Luther. À Wittemberg, on était sur les terres de l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage ; et ce prince n'entendait point qu'on prêchât dans ses domaines l'indulgence de Saint-Pierre de Rome. Par luthéranisme anticipé ? Non, mais par application d'un principe connu : charité bien ordonnée commence par soi-même. La piété de Frédéric était alors des plus traditionnelles. Dans les années qui précèdent la Réforme, il apparaît préoccupé, avant tout, de monter à Wittemberg une collection de reliques précieuses qui attirent

⁴⁸ Sur la foi d'un racontar de J. Oldecorp.

dans sa ville de nombreux pèlerins ⁴⁹. Il en sollicite de toutes parts ; il en achète ; il en échange ; parcelles de langes de l'Enfant Jésus, brins de paille de la crèche, cheveux de la Vierge, gouttes de son lait, fragments de clous ou de verges de la Passion... Des indulgences en nombre croissant s'attachaient à ces insignes trésors. On s'en procurait le bénéfice en visitant, le lundi d'après le dimanche de Miséricorde, les reliques conservées dans la Schlosskirche. On pouvait également obtenir, moyennant une offrande versée le jour de la Toussaint, et après s'être confessé, l'indulgence plénière de la Portioncule : *indulgentia ab omni culpa et poena*.

Ainsi Luther, à Wittemberg, n'avait pas besoin du « scandale de Tetzel » pour voir à l'œuvre les prêcheurs d'indulgence... et les acquéreurs. Mais Tetzel était plus cynique ? N'osait-il pas déclarer, aux badauds ébaudis qu'à peine leur argent tombé dans son tronc, l'âme à libérer s'envolait du Purgatoire et gagnait tout droit le Paradis :

*Sobald das Geld im Kasten klingt,
Die Seele aus dem Fegfeuer springt !*

En fait, on peut ne pas vouloir se faire le dénigreur juré de Tetzel, bonimenteur célèbre, et cependant lui refuser la paternité de ces deux vers de mirliton. Qu'on ouvre le premier des gros in-folio dans lesquels Du Plessis d'Argentré a fait tenir son imposante collection des jugements de la Faculté de Théologie de Paris : on y verra tout au long, sans aller plus loin, qu'en l'an 1482, la Sorbonne jugeait, et condamnait, une proposition qu'on lui avait déférée et que je traduis de son latin : « Toute âme du Purgatoire s'envole immédiatement au Ciel, c'est-à-dire est immédiatement libérée de toute peine, dès l'instant qu'un fidèle met une pièce de six blancs, par manière de suffrage ou d'aumône, dans le tronc pour les réparations de l'église Saint-Pierre de Saintes » ⁵⁰. Voilà ce que prêchait, fort avant 1517, un ecclésiastique anonyme et qui fut censuré. La censure ne prévint pas

⁴⁹ Sur cet aspect de Frédéric, cf. SCHEEL, *M. Luter*, II, chap. II, p. 169 sqq. (notamment d'après KALKOFF, *Abläss und Reliquienverehrung an der Schlosskirche Zu Wittenberg*, Gotha, 1907).

⁵⁰ DU PLESSIS D'ARGENTRÉ, *Collectio Judiciorum de Novis Erroribus*, I, p. 306 sq.

du reste les récidives ; le 6 mai 1518, la Sorbonne devait revenir à la charge, et qualifier de fausse et scandaleuse la même proposition. On le voit, Tetzel n'avait rien d'un inventeur.

^{p054} Et quant à ce qu'il prêchait... Rémission plénière de tous leurs péchés à ceux qui, contrits de cœur, confessés de bouche, ayant visité sept églises révérees et récité dans chacune cinq *Pater* et cinq *Ave*, donneraient à la caisse des indulgences une offrande, tarifiée selon le rang social et la fortune, et variant de 25 florins d'or pour les princes, à un demi-florin, ou même à rien du tout pour les simples fidèles. Droit de choisir un confesseur, régulier ou séculier, et d'obtenir de lui, une fois dans le cours de la vie et, à l'article de la mort, toutes les fois qu'il en serait besoin, l'indulgence plénière et l'absolution, non seulement des péchés ordinaires, mais des cas réservés : ceci, moyennant un quart de florin, prix minimum. Enfin, concession de la rémission plénière des péchés pour les âmes quelconques du Purgatoire, moyennant l'acquit, comme plus haut, d'offrandes tarifiées : telles étaient les trois faveurs principales que Tetzel vendait aux souscripteurs bénévoles. Dans tout ceci, rien d'inédit, rien que de normal, de conforme aux usages et aux idées du temps... Alors ? le scandale soudain ? l'explosion irrésistible provoquée, en quelque sorte, par un spectacle inouï, sans analogue ni précédent ?

[Retour à la Table des Matières](#)

II. — La réaction de Luther

En réalité, il faut, avec plus de décision encore qu'on ne le fait d'habitude — les vieilles façons de juger s'imposent avec tant de ténacité aux esprits libérés et prévenus à la fois — il faut reconstituer en plein accord avec ce qu'on croit savoir de l'évolution intérieure de Luther dans les années décisives 1515, 1516 et 1517, l'histoire d'une crise qui fut tout intérieure et participa fort peu de l'anecdote.

Luther en 1515, en 1516, les notes du cours sur l'Épître aux Romains le montrent jusqu'à l'évidence — Luther a pris possession réellement de ses idées personnelles. Pour le bienfait qu'elles lui procurent, il leur voue tant de reconnaissance, il leur suppose tant d'efficacité qu'il entreprend de communiquer aux autres le cher trésor

qu'il vient de découvrir. Aux autres ? aux étudiants d'abord, dans ses cours. Aux simples gens, dans ses prêches. Aux théologiens également, aux hommes doctes, ses pairs, ses anciens maîtres, ses émules... Et voilà Luther, petit à petit, qui prend figure de chef d'école. Le voilà, en septembre 1516, qui rédige et fait discuter sous sa présidence par un candidat, Bernhardi de Feldkirchen, des thèses *de viribus et voluntate hominis sine gratia* dont le titre seul montre sa libération des doctrines ^{p055} gabriélistes et de l'aristotélisme ⁵¹. Le voilà, un an après très exactement, en septembre 1517, qui de nouveau préside à une dispute *Contra Scolasticam theologiam* et rédige à cette occasion pour un autre candidat, Fr. Gunther, des thèses, 97 thèses, qui sont un exposé des grandes lignes directrices de sa doctrine ⁵².

L'homme, transformé en un arbre pourri, *arbor mala factus*, ne peut vouloir et faire que le mal. Sa volonté n'est pas libre ; elle est servie. Dire qu'il peut, par ses propres moyens, parvenir à ce sommet, l'amour de Dieu par-dessus tout : mensonge et chimère (*terminus fictus, sicut Chimera*). Par nature, l'homme ne peut aimer Dieu qu'égoïstement. Tout ceci, répudiation fort nette par Luther des doctrines scotistes et gabriélistes. Et pour que nul n'en ignorât, il l'indiquait à la fin de chacune de ses thèses : *Contra Scotum, contra Gabrielem, contra dictum commune*... Ensuite, venaient des thèses philosophiques. Avec la même vigueur sans ménagements, Luther proclamait sa haine d'Aristote, de sa métaphysique, de sa logique, de son éthique : « L'exécrable éthique aristotélicienne est tout entière l'ennemie mortelle de la grâce (contre les scolastiques !) — Il est faux que la théorie du bonheur d'Aristote ne soit pas opposée radicalement à la doctrine chrétienne (contre les moralistes, *contra morales* !). — Un théologien qui n'est pas logicien est un monstre d'hérésie : voilà une proposition elle-même monstrueuse et hérétique ! » Après quoi Luther concluait en développant son thème favori, l'opposition fondamentale de la loi et de la grâce : « Toute œuvre de la loi sans la grâce a l'apparence d'une bonne action ; vue de près, elle n'est qu'un péché. — Maudits, ceux qui accomplissent les œuvres de la loi ; bénis, ceux qui accomplissent les œuvres de la grâce. — La loi bonne

⁵¹ W., I, p. 142 ; E., *op. var. arg.*, I, 235 sqq. (1865).

⁵² W., I, p. 221 ; Cf. STROHL, II, 169 sqq.

qui fait vivre le chrétien, ce n'est pas la loi morte du Lévitique ; ce n'est pas le Décalogue ; c'est l'amour de Dieu, répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit ».

Ainsi argumentait Luther en 1516 et en 1517. Avec une pleine et profonde sincérité. Avec, peut-être aussi, un grain de particularisme universitaire qui se glissait à son insu dans ses préoccupations ? C'était l'école de Wittemberg, la doctrine de Wittemberg qu'il s'agissait de poser en face des écoles rivales d'Erfurt, de Leipzig, de Francfort-sur-l'Oder et d'ailleurs... Les thèses de Gunther de 1517, Luther les communique, en envoie des copies à ses amis, les fait tenir à ceux d'Erfurt. Le moment est venu, pour ses idées, d'affronter la critique des maîtres. Ceux qu'elles ne séduiront pas du premier coup, ils argumenteront. Et Luther sait qu'il les convaincra. Il a Dieu avec ^{p056} lui, dans son cœur plein de foi, dans sa conscience maintenant paisible et assurée.

Les thèses de Gunther : septembre 1517. Les thèses sur les indulgences : octobre 1517. Le 31 octobre 1517, à la porte latérale de la chapelle du château de Wittemberg, Martin Luther affiche un placard en latin : « Par amour de la vérité, par zèle de la faire triompher, les propositions ci-dessous seront discutées à Wittemberg, sous la présidence du R. P. Martin Luther, maître dès arts, docteur en la Sainte Théologie et lecteur ordinaire à l'Université. Il prie ceux qui ne pourraient être présents à la discussion orale, d'intervenir par lettre. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, *Amen.* » Le sujet ? *Pro declaratione virtutis indulgentiarum* ⁵³. Donc, Tetzel ?

Tetzel sans doute. Mais d'abord, notons la date. Le 31 octobre 1517, c'est la veille de la Toussaint. Et c'est le jour de la Toussaint que, chaque année, les pèlerins accouraient, innombrables, à Wittemberg pour gagner les pardons en visitant les reliques chères au cœur — et à la bourse — de Frédéric. L'indulgence prêchée par Tetzel : soit. Mais l'indulgence acquise à Wittemberg tout autant...

Tetzel. Mais que contenait le placard affiché par Luther ? de brutales attaques contre ce charlatan trafiqueur des choses saintes ? la

⁵³ W., I, p. 229 ; Cf. STROHL, II, 223 sq.

dénonciation violente du scandale de *son* indulgence à lui, de l'indulgence pour Saint-Pierre de Rome et les menus profits d'Albert de Brandebourg ? Le placard portait contre l'indulgence une accusation essentielle, une accusation de fond : celle de conférer aux pécheurs une fausse sécurité. Cette accusation, elle n'est pas formulée une seule fois, dans un seul article. Elle revient continuellement, à travers toute la pièce, à chaque détour nouveau de la pensée luthérienne. « Quand il a dit : faites pénitence ; N.-S. J.-C. a voulu que la vie entière des fidèles fût une pénitence. » C'est la première thèse. « Il faut exhorter les chrétiens à ce qu'ils suivent le Christ, leur chef, à travers les tourments, la mort et l'enfer, et à entrer au ciel par beaucoup de tribulations (*Act.* 14, 22) plutôt que de se reposer sur la sécurité d'une fausse paix. » Ce sont les deux dernières, la 94^e et la 95^e thèse... Voilà qui encadre la série complète des affirmations de Luther. Voilà qui relie, par le plus étroit des liens, sa doctrine sur les indulgences à sa doctrine générale, à sa conception d'ensemble de la vie chrétienne. Voilà qui fait des 95 thèses du 31 octobre une application particulière, un corollaire précis des 97 thèses du 4 septembre... Et du coup, voilà qui révèle, dans toute cette genèse, l'importance exacte de ce prétexte : Tetzl.

p057 Il y a, dans les 95 thèses, un article 39 où je crois sans peine saisir un aveu, une confidence personnelle de Martin Luther. « C'est, dit-il, une chose extraordinairement difficile, même pour les plus habiles théologiens, d'exalter à la fois devant le peuple la grâce des indulgences et la nécessité de la contrition. » Et l'article 40, qui suit, d'ajouter : « La vraie contrition recherche et aime les peines ; l'indulgence par contre remet les peines et nous inspire une aversion contre elles... » Que ces textes sont clairs, et parlent éloquentement ! Voilà bien les démarches intimes d'un Luther, ses réflexions devant la question brutalement posée à son esprit et plus encore, à sa conscience de prédicateur, par ce conflit violent de thèses incompatibles. Voilà par où le débat sur l'indulgence se soude à sa notion de la vraie religion... Mais alors, quelle probabilité que cet homme, si prompt à aller jusqu'au bout de ses sentiments, ait attendu Tetzl et ses prônes pour avoir conscience d'une telle antinomie ?

Je sais bien qu'il l'a dit. Il l'a dit au soir de sa vie, en 1541, dans un passage de son écrit contre Henri de Brunswick : *Wider Hans Worst*.

Le texte est bien connu ⁵⁴. « Voyant que, de Wittemberg, une foule de gens couraient après les indulgences à Jutterbock, à Zerbst, en d'autres lieux, et *aussi vrai que le Christ m'a racheté, ne sachant alors pas mieux que d'autres en quoi consistait l'indulgence*, je commençai à prêcher gentiment qu'il y avait quelque chose de meilleur et de plus assuré que d'acheter des pardons... » Raccourci trop rapide et inexact. Il était loisible à Luther vieux de résumer ainsi des souvenirs lointains. Il ne nous est pas permis de prendre ce résumé au pied de la lettre... Luther se trompe. C'est parce qu'il savait déjà, ou qu'il croyait savoir « mieux que d'autres » en quoi consistait l'indulgence, qu'il a pris la parole, malgré la prudence que lui commandait son respect pour un prince, Frédéric, qui tenait aux indulgences et s'acharnait à les collectionner... La preuve ? Il n'est, pour l'administrer, péremptoire, qu'à ouvrir le tome I de l'édition critique de Weimar.

1516. Extrait du sermon prêché le dixième dimanche après la Trinité ⁵⁵. Sujet : Les Indulgences. Thème : « Jamais les commissaires et sous-commissaires chargés de prêcher les indulgences ne font autre chose que d'en vanter les bienfaits au peuple, et de l'exciter à en acheter. Jamais vous ne les entendrez expliquer à leur auditoire ce qu'est en réalité l'indulgence, à quoi elle s'applique et quels sont ses p058 effets. Peu leur chaut que les chrétiens dupés se figurent qu'aussitôt leur bout de parchemin acheté, ils sont sauvés... »

Et ce qui suit est particulièrement intéressant. Ce conflit que dénonce la 39^e des 95 thèses, en octobre 1517, cet antagonisme entre la grâce des indulgences et la nécessité de la contrition : mais le voilà précisément, le voilà exposé par Luther en termes tout personnels ; voilà la distinction posée entre *l'infusio* qui est *intrinseca* et la *remissio* qui est *extrinseca*, n'étant que la remise de la peine temporelle, de la peine canonique à laquelle le prêtre a condamné le pécheur... Il la faut accomplir sur terre ; qui meurt avant s'acquittera au Purgatoire ; et si le pape peut la remettre, ce n'est pas par le pouvoir des clefs mais en lui appliquant l'intercession de l'Église entière. Encore, un doute subsiste : Dieu accepte-t-il pour partie

⁵⁴ Cf. par exemple les *Extraits de Luther*, de GOGUEL, Paris, 1925, p. 42-43.

⁵⁵ W., I, p. 65-66.

seulement, ou pour le tout, une semblable remise ? Et Luther d'affirmer : « Prêcher que de semblables indulgences peuvent racheter les âmes du Purgatoire, c'est avoir trop de témérité. » Dès cette date, dès 1516, il ajoute ceci, qu'on donne habituellement comme la grande hardiesse du document de 1517, ceci, que reprend textuellement la thèse 82 de Wittemberg : « Le pape est trop cruel si, ayant en effet le pouvoir de libérer les âmes du Purgatoire, il ne concède pas gratis aux âmes souffrantes ce qu'il octroie pour de l'argent aux âmes privilégiées... » ⁵⁶.

Rien de plus intéressant que ce court document de 1516. On y croit saisir le travail même de la pensée de Luther, en ces années de bouillonnement profond et de genèse. Plus qu'un sermon, plus qu'une dissertation, c'est une suite d'interrogations que l'augustin se pose à lui-même. Et parfois il avoue : « Je ne sais pas ! » Écoutons-le : « Vous me direz : la contrition parfaite de soi abolit toute peine ; les indulgences dès lors, à quoi servent-elles ? l'âme parfaitement contrite s'envole aussitôt vers le ciel, *statim evolat*... Je réponds : « Je vous avoue mon ignorance... Oui, l'âme parfaitement contrite est sauvée sans indulgences ; et toutes les indulgences de la terre ne sauvent pas l'âme imparfaitement contrite. A quoi servent-elles, oui, les indulgences ?... » Mais déjà, la conclusion est assurée : « Prenez garde ! Que les indulgences n'engendrent jamais en nous une fausse sécurité, une inertie coupable, la ruine de la grâce intérieure ! » Tetzel n'était pas né à l'histoire, quand Luther écrivait ces lignes. Ou quand il formulait cette autre interrogation, qui allait loin : « Mais qui nous le garantit, que Dieu accepte ce que le pape propose ?... *Quis certus est, quod ita Deus acceptat sicut petitur ?* »

^{p059} 1516. Au milieu de l'année. Le 31 octobre, un an exactement, jour pour jour, avant l'affichage des 95 thèses — le 31 octobre déjà, à la veille du grand jour des Pardons de Wittemberg, Martin Luther prêchait un sermon sur l'indulgence ⁵⁷. Même argumentation. Et familière à Luther, car il le dit en débutant : « *Dixi de iis, alias,*

⁵⁶ Alioquin, Papa est crudelis si hoc miseris animabus non concedit gratis, quod potest, pro pecunia necessaria, ad Ecclesiam, concedere.

⁵⁷ W., I, p. 94. Le millésime du sermon, prêché un 31 octobre, n'est pas donné. On a dit 1517 ; les éditeurs de Weimar disent 1516.

plura ». — *Alias* ? sans doute dans la chapelle des augustins ? Pour le reste, c'est l'inspiration même des 95 thèses.

[Retour à la Table des Matières](#)

III. — Les 95 thèses

Les 95 thèses : ni un pamphlet ; ni un appel aux armes ; ni la réaction soudaine d'un homme aux yeux de qui s'étale un scandale imprévu et par trop voyant. La manifestation, après d'autres, d'un dessein formé par Luther avant que Tetzel ne parût et qu'Albert de Brandebourg ne fût en question. L'application à un cas particulier (qui ne pouvait pas ne pas se poser devant l'esprit et la conscience de Luther) des principes qu'il avait élaborés, des notions qu'il s'était formées... J'ajoute : la réédition, avec plus d'éclat, plus d'ampleur, plus d'assurance, de thèses qui, depuis au moins deux ans, ne cessaient de hanter l'esprit toujours en travail, l'esprit « infatigable et strident » de Martin Luther. — Albert de Brandebourg, Tetzel, les prônes retentissants et impies de Zerbst, de Juterbock et d'ailleurs : prétextes. Ou occasions, comme on voudra. Ce n'est pas d'une bulle concédant, entre des dizaines d'autres toutes semblables, des indulgences ; c'est du travail intérieur de Martin Luther sur Martin Luther qu'est sortie, toute armée, la protestation du 31 octobre...

Et sans doute, le geste de l'Augustin, à ce midi d'automne, était gros de conséquences. Un geste révolutionnaire ? On le dit toujours, rituellement. Après coup, parce qu'on connaît l'histoire. Et ce n'est point faux au total. Car Luther n'avait pas fait imprimer ses sermons de 1516 et de 1517 sur les Indulgences. Mais les 95 thèses — qui seront très vite imprimées — dès le 31 octobre 1517, il en expédie la copie à l'archevêque de Mayence, Albert de Brandebourg, avec une lettre catégorique⁵⁸. Ce n'était pas cependant une déclaration de guerre. Un avertissement, oui. Un rappel à l'ordre, sévère, au nom de Dieu. L'application de ces idées que déjà, nous l'avons vu, il formulait en 1512 dans le sermon fabriqué pour le prévôt de Leitzkau. Ni dans les thèses, ni dans la lettre à Albert, Luther ne s'empporte en

⁵⁸ END., I. n° 48, p. 113 sqq.

injures, en cris furieux. Au contraire. Il a, pour les charlatans qui trompent les fidèles une sorte de ménagement dédaigneux : « Mon but est moins d'incriminer leurs clameurs (car je ne les ai point entendues) que de détruire les imaginations erronées qu'ils font naître dans l'esprit de leurs auditeurs »⁵⁹. Cette sorte de sérénité était le témoignage d'une force singulière et si Albert de Brandebourg avait été un connaisseur d'hommes, sans doute aurait-il hésité à dénoncer le moine, à entamer contre lui sa procédure...

Révolutionnaire, le document du 31 octobre ? Oui et non. Par sa forme, sa teneur, sa brutalité ? Je ne crois pas. Ici encore, il faut comparer. Révolutionnaire, oui, ce Jean Laillier, prêtre, maître ès arts, licencié en théologie, qui proclamait dans sa Sorbonique, en 1484, que « le pape n'avait pas le pouvoir de remettre aux pèlerins, par des indulgences, la totalité de la peine due par eux en raison de leurs péchés, même si ces indulgences étaient octroyées justement et sainement »⁶⁰. Il ajoutait que les décrets et décrétales des papes n'étaient qu'attrapes et tromperies, *non sunt nisi truphae* ; il faisait pressentir les doctrines de Luther sur le Sacerdoce universel ; il déclarait que l'Église de Rome n'était pas le chef des autres églises, que le mariage des prêtres était licite et, témoignage d'esprit critique qu'un historien se doit de relever au passage, « qu'on n'est point plus tenu de croire aux légendes des Saintz que aux Cronicques de France » ! Ce Laillier s'en tira en abjurant ses erreurs (et comment ! il prétendit froidement avoir ignoré que Wiclef était un hérétique !) L'évêque de Paris le renvoya absous, au scandale de la Sorbonne.

Quatorze ans plus tard, en 1498, un homme bien plus connu et dont on sait l'influence sur Érasme, le franciscain Jean Vitrier, était déféré à la Sorbonne pour avoir professé, entre autres propositions notoirement scandaleuses, celles-ci, « qu'on ne doit point donner d'argent pour les pardons » et que « les pardons viennent d'enfer »⁶¹. Panurge, en ses jours de plus grande licence, n'en dira jamais autant.

⁵⁹ Non adeo accuso praedicatorum exclamations, quas non audiui ; sed doleo falsissimas intelligentias populi ex illis conceptas (END., I, 115).

⁶⁰ D'ARGENTRÉ, *Collectio Judiciorum*, I, 308 ; RENAUDET, *Préréforme et humanisme*, 1916, p. 108.

⁶¹ D'ARGENTRÉ, *ibid.*, I, 340 ; RENAUDET, *ibid.*, 297.

Et Martin Luther, le 31 octobre 1517, n'avait garde d'user d'un tel vocabulaire. Vitrier, censuré, finit sa vie, tranquillement, dans son couvent de Saint-Omer...

p061 Voilà deux exemples, entre bien d'autres, qui nous aident à évaluer exactement l'audace « formelle » d'un geste hardi, mais mesuré dans sa hardiesse. Seulement, précisément : ce qui faisait la force de Luther, c'est qu'il ne se bornait pas à pousser un cri violent, à élever d'un coup une protestation brutale mais sans lendemain. Luther apportait quatre-vingt-quinze thèses. Par-derrière ces quatre-vingt-quinze thèses, il y avait les quatre-vingt-dix-sept thèses de septembre. Par-derrière ces thèses, dix ans de sa vie, dix ans d'efforts héroïques pour retrouver la paix. Et ce n'était même pas une « doctrine » qu'il soutenait. Notre langue, si pauvre, nous oblige à utiliser des mots mal adaptés. Derrière ses protestations et ses affirmations de 1517, Luther se mettait tout entier, corps et âme. Il mettait un homme, et que rien au monde ne ferait reculer, car dans le cœur de cet homme, un Dieu, son Dieu, vivait, sensible et tangible à chaque instant : un Dieu, dont il tirait sa force en lui avouant, en lui confiant pour ainsi dire sa faiblesse et sa misère...

Ainsi jadis, à l'affichage des thèses, mouvement de révolte contre un abus formel, on cherchait un antécédent de même nature. On le trouvait sans peine dans les sentiments de révolte qu'on prêtait également au jeune Luther à Rome. Aujourd'hui ? C'est tout naturellement qu'on voit l'Augustin, enfoncé jusqu'alors dans ses méditations solitaires, se dresser en pied et clamer, quoi ? Sa révolte contre les abus ? Bien plutôt, sa foi profonde, indestructible, illuminée, dans une doctrine possédée au prix de quels efforts — salutaire entre toutes et pacifiante, la seule, et dont des maladroits, des criminels plutôt, s'efforcent de détourner l'esprit des chrétiens. Une catastrophe, l'affaire des Indulgences ? Point. Une affirmation. La suite logique, la conclusion nécessaire de tout l'effort de pensée du moine, depuis son entrée au couvent d'Erfurt.

Seulement, qui jette un cri ne sait jamais quels échos réveillera sa voix. Le 1^{er} novembre 1517, personne ne se présenta pour discuter contre le F. Martin. Mais en quelques jours, les quatre-vingt-quinze thèses, réimprimées, traduites en langue allemande, colportées dans

tous les milieux, apportaient au moine, à sa grande surprise l'écho d'une voix dont la puissance et l'accent le troublèrent profondément. La voix d'une Allemagne inquiète, sourdement frémissante de passions mal contenues, et qui n'attendait qu'un signal, qu'un homme, pour révéler publiquement ses désirs secrets.

Minute décisive, où, sur le devant de la scène, en face de Martin Luther s'avance, collaborateur anonyme mais dont la part dans ^{p062} l'œuvre s'élargira sans cesse, « l'homme allemand » de 1517, rempli d'énergies contradictoires. C'est lui qui, du même coup, va faire naître et avorter l'œuvre originale, l'œuvre tout d'un jet qu'un moine portait en lui — et dont il n'a signé devant l'histoire qu'une épreuve contrefaite.

[*Retour à la Table des Matières*](#)

Chapitre II.

L'Allemagne de 1517 et Luther

[Retour à la Table des Matières](#)

^{p063} On n'a point coutume de le dire, communément : et cependant il faut le noter. S'il y avait en Europe, lorsque s'achevait le premier quart du XVI^e siècle, un grand pays qui n'offrît à une Réforme, au sens courant du mot, et à un réformateur qu'un terrain difficile et qu'un sol ingrat — c'était l'Allemagne.

L'Allemagne de 1517 : des terres fortes, des ressources matérielles puissantes, des cités orgueilleuses et splendides ; du labeur partout, de l'initiative, des richesses ; mais point d'unité, ni morale ni politique. Une anarchie. Mille désirs confus, souvent contradictoires ; l'âpre regret d'une situation trouble et, par quelques côtés, humiliante ; d'ailleurs, une impuissance totale à remédier au mal. Ne répétons pas, inutilement et hors d'œuvre, ce que disent tant de livres éprouvés. N'hésitons pas non plus à rappeler d'un mot tout ce qui peut aider à mieux comprendre l'histoire qui nous occupe. Dans un coin de cette Allemagne un homme vivait en 1517, obscur, inconnu, un moine dont on ne savait s'il méritait seulement, dans une biographie générale des Augustins, une mention de cinq lignes. Cet homme, en quelques mois, allait devenir un héros national. Il vaut la peine de se demander ce qu'une étude attentive de la carte politique et morale de l'Allemagne du temps pouvait faire augurer d'une telle aventure, de ses chances de succès, de ses chances de durée.

[Retour à la Table des Matières](#)

I. — Misères politiques

L'Allemagne était un pays sans unité : voilà l'essentiel. Il y avait, nombreux, forts, actifs, des Allemands, beaucoup d'Allemands parlant des dialectes voisins les uns des autres, ayant dans une large mesure des mœurs, des usages, des façons d'être et de penser communes. Ces Allemands formaient une « nation » au sens médiéval ^{p064} du mot. Ils n'étaient point groupés, tous, solidement, dans un État bien unifié et centralisé, corps harmonieux aux mouvements commandés par un unique cerveau.

Dans une Europe qui, partout, s'organisait autour des rois, l'Allemagne restait sans souverain national. Il n'y avait pas de roi d'Allemagne, comme il y avait, et depuis bien longtemps, un roi de France, un roi d'Angleterre, riches, bien servis, prestigieux, et sachant rallier aux heures de crise toutes les énergies du pays autour de leur personne et de leur dynastie. Il y avait un empereur, qui n'était plus qu'un nom, et un Empire qui n'était plus qu'un cadre. Dans ce cadre démesuré, le nom, le trop grand nom écrasait de son poids un homme faible, un homme pauvre — parfois un pauvre homme — qu'un vote, disputé comme un marché de foire, élevait finalement à la dignité suprême, mais impuissante.

En un temps où se révélait la valeur de l'argent, au temps décrit dans le livre classique d'Ehrenberg ⁶², l'empereur en tant que tel était un indigent. De son Empire il ne tirait plus rien de substantiel. La valeur d'une noisette, disait Granvelle — moins que, de leur évêché, certains évêques allemands. Fondus, les immenses domaines impériaux qui avaient fait la force des Saxons et des Franconiens. Conçédés, aliénés, usurpés les droits régaliens, les droits de collation, tout ce qui aurait pu nourrir un budget régulier. Et cependant, plus que tout autre souverain de son temps, le prince au titre retentissant mais à qui les diètes, s'ingéniant, refusaient tout subside, aurait eu pour agir besoin d'être riche. Car, titulaire d'une dignité éminente et qui ne se

⁶² *Das Zeitalter der Fugger*, 3^e éd., Iéna, 1922, 2 vol. 8^o. Traduction française abrégée, Paris (Centre de Recherches historiques), 1955, 434 p.

transmettait pas, comme un royaume, par hérédité ; né d'un vote en faveur d'un prince chrétien qui n'était pas plus obligatoirement allemand que le pape n'était forcément italien⁶³ — l'empereur, courbé sous le poids d'une couronne lourde d'un trop lourd passé, devait courir partout, et veiller au monde en même temps qu'à l'Allemagne. Si, dans ce pays, son autorité de jour en jour périclitait — c'est que sa grandeur même empêchait d'agir ce souverain d'un autre âge. Elle le tenait enchaîné devant les véritables maîtres des pays germaniques : les princes, les villes.

Les princes avaient sur l'empereur une grande supériorité. Ils étaient les hommes d'un seul dessein. Et d'une seule terre. Ils n'avaient pas de politique mondiale à suivre, eux — pas de politique « chrétienne » à conduire. L'Italie ne les sollicitait pas. Ils ne dédaignaient point, certes, d'y faire de temps à autre un voyage fructueux. Mais ils n'allaient point là-bas, comme les empereurs, poursuivre des chimères vieilles ou d'illusoires mirages. Tandis que les Césars fabriqués à Francfort par les soins diligents de quelques-uns d'entre eux, se ruinaient en de folles et stériles aventures, une seule chose tenait les princes en souci : la fortune de leur maison, la grandeur et la richesse de leur dynastie. Précisément, à la fin du XV^e siècle, au début du XVI^e siècle, on les voit opérer un peu partout, en Allemagne, un vigoureux effort de concentration politique et territoriale. Plusieurs d'entre eux, profitant de circonstances favorables, de hasards heureux, s'employaient à constituer des états solides, moins morcelés qu'auparavant. Dans le Palatinat, en Wurtemberg, en Bavière, en Hesse, dans le Brandebourg et le Mecklembourg, ailleurs encore, la plupart des maisons qui, à l'époque moderne, joueront dans l'histoire allemande un rôle de premier plan, affirment dès le début du XVI^e siècle une vigueur nouvelle et unifient leurs forces pour de prochaines conquêtes.

On va donc vers une Allemagne princière. On y va seulement. N'ayant point à sa tête de chef souverain vraiment digne de ce nom, l'Allemagne paraît tendre à s'organiser sous huit ou dix chefs régionaux, en autant d'états solides, bien administrés, soumis à un

⁶³ Le pape le rappelait volontiers à l'empereur.

vouloir unique. Mais cette organisation, elle n'existe point encore. Au-dessus des princes il y a toujours l'empereur. Ils ne sont souverains que sous sa souveraineté. Et au-dessous d'eux, ou plutôt, à côté d'eux, il y a (pour ne point parler des nobles indisciplinés et pillards), les villes ⁶⁴.

Les villes allemandes au seuil du XVI^e siècle : une splendeur. Et telle, que les étrangers ne voient qu'elles lorsqu'ils visitent l'Allemagne, comme si l'éclat des cités éblouissait leurs yeux. Vingt capitales, chacune possédant en propre ses institutions, ses industries, ses arts, ses costumes, son esprit. Celles du Sud : l'Augsbourg des Fugger, porte d'entrée et de sortie du trafic italo-germain, préface pittoresque avec ses maisons peintes à fresque, du monde ultramontain. Mieux encore, Nuremberg, la patrie de Durer, de Fischer, d'Hans Sachs, de Martin Behaim, assise au pied de son Burg à mi-chemin entre Main et Danube. Mais celles du Nord aussi : l'industrielle et réaliste Hambourg, légère de scrupules et commençant sa magnifique ascension ; Lübeck, reine déjà déclinante de la Hanse ; Stettin, la ville du blé, et, tout au loin, Dantzig, ses vastes édifices, ses grandes églises de brique, enseignes d'une propriété sans défaillance. Sur le front oriental, ^{p066} Francfort-sur-l'Oder, entrepôt du trafic polonais ; Breslau, porte naturelle de la Silésie. Et à l'Ouest, sur le grand fleuve fougueux, la brillante pléiade des villes rhénanes, de Cologne à Bâle ; par-derrière, l'énorme marché francfortois ; et par-derrière encore Leipzig, un carrefour, au vrai cœur de cette Allemagne multiple.

Dans ces cités peuplées, bruyantes, glorieuses, une prospérité inouïe, s'alimentant à toutes sources. Une bourgeoisie d'une activité, d'une robustesse incomparables. Le Turc, s'installant en Égypte en 1517, porte un coup décisif au trafic extrême-oriental de Venise, partant au trafic des villes méridionales d'Allemagne : déjà les villes et les bourgeois allemands ont fait un changement de front. Dès 1503, les Welser d'Augsbourg ont ouvert à Lisbonne un comptoir puissant ; dès 1505, dans une flotte portugaise, trois vaisseaux allemands voguent vers les Indes. Les Ehinger de Constance, avec les Welser,

⁶⁴ Nous ne donnons pas de références. Il faudrait citer une bibliothèque.

rêvent du Venezuela ; les Fugger, du Chili. Métropole de la nouvelle Europe trafiquante, Anvers regorge d'Allemands. Bien plus : la ville qui fournit aux navigateurs les meilleures boussoles, les cartes les plus sûres ; la ville où Regiomontanus, en attendant son disciple Behaim, perfectionne l'astrolabe, relie l'astronomie allemande à la nautique hispano-portugaise et publie en 1475 les éphémérides qu'emportera Colomb dans son voyage, c'est une ville d'Allemagne et toute continentale : la glorieuse Nuremberg.

Au pays des Fugger, des « Foucres » à la fois admirés, enviés et détestés, de colossales fortunes s'édifient à l'envi. Par centaines, des hommes, de gros marchands robustes, pleins d'audace et de confiance en eux-mêmes, peinant dur, jouissant ferme, goûtent les joies de la vie. A eux, les lourdes orfèvreries, signes visibles et tangibles de la richesse ; à eux les tables plantureuses et grasses, les mobiliers massifs en bois sculpté, les tapisseries des Flandres, les cuirs mordorés d'Italie ; sur un coin de table un vase de Murano, et parfois, sur l'étagère, à côté d'un globe, quelques livres... Ces hommes : les rois d'un monde nouveau qui a renversé l'échelle des vieilles valeurs. Les villes, d'où ils sortent : l'orgueil de l'Allemagne. Sa faiblesse aussi.

Implantées au milieu des domaines princiers, elles les trouent, les déchiquent, limitent leur expansion, les empêchent de se constituer fortement. Elles-mêmes, peuvent-elles s'étendre ? Non. Se fédérer ? Non plus. Autour de leurs murailles, le plat pays : des campagnes soumises à un droit dont le droit de la ville est la négation. Là, sous des maîtres avides, des paysans incultes et grossiers, parfois misérables, prêts à se révolter et grondant sous le joug, étrangers en tout cas à la culture urbaine, si particuliers que les artistes peintres et p067 graveurs ne se lassent pas de décrire leurs aspects sauvages, leurs mœurs primitives. Les villes veulent-elles s'entendre, collaborer ? Ce ne peut être que par-dessus de larges étendues, de vastes territoires hétérogènes qui contrastent avec elles, vigoureusement, en tout. Ces civilisations urbaines, si prestigieuses : des civilisations d'oasis. Ces villes : des prisonnières, vouées à l'isolement, et que guettent les princes, et qui se guettent l'une l'autre.

Leurs ressources, leurs richesses, à quoi vont-elles ? Aux arsenaux dont elles s'enorgueillissent, mais qui les ruinent. Aux canonniers, techniciens exigeants, qu'il faut payer très cher. Aux remparts, aux bastions sans cesse à réparer, parfois à modifier de fond en comble... Et encore, ces ressources, elles vont aux ambassades, aux missions diplomatiques lointaines, aux courriers sans cesse sur les hauts chemins et pour quelles randonnées furieuses ! Villes libres, elles payent leur liberté : trop cher. Car malgré tous les sacrifices, elles sont faibles, à la merci du prince qui s'installe sur le fleuve, en amont, en aval, pour barrer le trafic ; à la merci du hobereau qui les détrousse et les nargue, du haut de son nid d'aigle imprenable pour des milices bourgeoises, à la merci de la cité rivale, qui, rompant les accords, se retourne contre la voisine jalousée.

Faiblesse, sous des apparences de prospérité ; surprenante faiblesse politique contrastant avec tant de puissance économique. Ces cités si brillantes et qui offusquent de leur éclat nos villes françaises du temps, comme leurs bourgeois sont loin de ce sens national, de ce sens politique qui, aux époques de crise, groupe autour du roi toutes les bonnes villes de France empressées à maintenir Louis XI contre les hommes du Bien public, ou, contre les princes, Charles VIII ! Parties d'un tout bien ordonné, les cités françaises d'où la culture rayonne sur les campagnes qu'elles « urbanisent » à leur image. Les villes allemandes : des égoïsmes furieux, en lutte sans répit contre d'autres égoïsmes.

D'une telle situation, si fiers de leurs fortunes, de leur sens des affaires, de leurs belles réussites, les Allemands souffraient. Ils souffraient de ne former qu'un pays divisé, fait de pièces et de morceaux, sans chef, sans tête : un amalgame confus de villes autonomes et de dynastes plus ou moins puissants.

Les remèdes ? Nul n'en voulait. Accroître les pouvoirs de l'empereur : halte-là. Les villes disaient non. Que deviendraient leurs libertés, le cas échéant ? et puis, il faudrait payer. Les princes disaient non. Une sorte de président honorifique, dont la prééminence leur donnait l'heureuse certitude qu'aucun d'eux ne parviendrait à primer les autres au point de les dominer : soit. L'institution n'était pas

mauvaise. ^{p068} Il aurait fallu l'inventer, au besoin. Mais de ce président de façade faire un chef réel : jamais !

Ce n'est pas un, ce sont des dizaines de projets de réforme politique qui se publient dans l'Empire à la fin du XV^e siècle. Des dizaines d'élucubrations plus ou moins sérieuses, de propositions plus ou moins réfléchies, de véritables projets de constitution émanant de jurisconsultes, de théologiens, des princes ou de l'empereur. Aucun qui réussisse. Plus on parle d'accroître la force de l'empereur, de créer une armée impériale, une justice impériale, des finances impériales solides et efficaces — plus, finalement, le pouvoir de l'empereur subit de restrictions et d'avanies. En vain Maximilien invoque l'honneur du Saint Empire, la nécessité de repousser le Turc ou de tenir le Français en respect : les diètes se moquent de l'honneur du Saint Empire et refusent de s'inquiéter du Turc ; quant au Français, il ne manque pas d'amis, intéressés ou non. Le seul adversaire que tous redoutent : c'est l'empereur.

Mais, dans un pays pareil, faire triompher une Réforme, la mener à bien, du moins par les voies politiques et, comme nous dirions, par la conquête des Pouvoirs publics — voit-on combien l'entreprise était aléatoire et condamnée d'avance ?

Gagner l'empereur ? Mais y parviendrait-on ? Lui, le rival, mais aussi le soutien du pape, se laisserait-il séduire ? Encore, tout ne serait pas dit si l'on avait César. Il faudrait les princes aussi. Tous les princes. Car, l'empereur sans eux ; eux sans lui, ou même, eux divisés et les villes à côté, tiraillées en sens contraire par les forces rivales qui s'y disputaient l'influence : c'était l'entreprise naufragée, la Réforme en échec, les dissensions partout, les rivalités politiques se doublant, se renforçant de haines confessionnelles... Et pour faire marcher d'accord toutes ces autonomies qui se détestaient et luttaient les unes contre les autres : villes, princes, empereurs et chevaliers, laïcs et gens d'Eglise, quel génie politique ne faudrait-il pas au promoteur de l'entreprise, au réformateur ? Quel talent, quelle volonté aussi d'exploiter les passions rivales, de susciter tant d'intérêts divergents, d'en former un faisceau, d'en diriger les pointes dans le sens voulu ?

L'Allemagne de 1517, si divisée, si inquiète aussi — certes elle pouvait détruire. Pour disloquer une institution cohérente et unifiée,

on pouvait faire crédit à ses particularismes hostiles, à ses passions anarchiques. Pour une œuvre positive, et s'il fallait construire, ou reconstruire ? Incapable de se discipliner elle-même, quel appui saurait-elle fournir aux entrepreneurs d'un ordre nouveau s'ils limitaient à ses frontières leur horizon ? Un simple coup d'œil sur la carte de l'Empire semblait le dire d'avance, et trop éloquemment.

[*Retour à la Table des Matières*](#)

II. — Inquiétudes sociales

^{p069} Pourtant, si l'homme était assez fort, sa voix assez puissante pour soulever, d'un mouvement unanime, les Allemands remués jusqu'au fond d'eux-mêmes, pour susciter et faire déferler sur l'Allemagne une de ces vagues de fond, irrésistibles, qui brisent toutes les barrières, balayent toutes les digues, se grossissent de tous les obstacles ?

À première vue, déclencher un pareil mouvement, la chose n'avait rien d'impossible. Si l'on avait l'homme, s'entend. Car, entre Rhin et Vistule, nombreuses étaient les voix qui depuis longtemps s'élevaient, réclamant une Réforme. Déçue par l'échec de tous les plans successifs d'organisation politique, l'opinion semblait s'intéresser à la réforme religieuse. Et cette réforme ne pouvait-elle fournir à toutes les puissances, grandes ou petites, qui se déchiraient en Allemagne, un terrain d'entente relativement facile ?

L'Empereur ? En face du pape, il avait son rôle traditionnel à jouer, ses conceptions de chef temporel de la chrétienté à faire valoir, son mot à dire avec autorité. Les bourgeois, les paysans : ils payaient ; ils n'aimaient pas payer ; ils entendaient bien discuter leur créance. Les princes enfin et les nobles : ils regardaient avec insistance les beaux et grands domaines de l'Église allemande. Ils les connaissaient bien. Chacun, dans sa maison, pour ses cadets, avait son archevêché, ses évêchés, ses abbayes. Au lieu d'une possession viagère, s'assurer une pleine propriété, héréditaire et dynastique : le beau rêve doré...

Et cependant, toutes les négociations avec Rome avaient échoué. Frédéric III n'avait obtenu que les concessions mesquines du

Concordat de Vienne. Maximilien I^{er} ne réussit pas mieux, en dépit de son beau projet de 1511 : ceindre à la fois, pour résoudre plus aisément les difficultés, la couronne impériale et la tiare pontificale... Toutes les tractations engagées n'avaient abouti qu'à mettre en pleine lumière la mauvaise volonté de la curie. L'opinion demeurait à la fois déçue et inquiète, nerveuse et tendue. Et le malaise se tournait en xénophobie.

Ces Italiens, qui se moquaient des bons, des loyaux Allemands ; ces Italiens vifs, narquois, désinvoltes, sans scrupules ni foi, sans sérieux ni profond et qui, sous prétexte de servir les grands intérêts de la chrétienté ne servant en réalité que leurs appétits, tiraient hors d'Allemagne tant de beaux ducats... Des fureurs s'amoncelaient. Luther, une fois le pas sauté, ne cessera de les sentir, vivaces, au fond de son cœur d'homme allemand, d'homme populaire allemand. « *Es ist khein verachter Nation denn die Deutsch !* Pas de nation plus p070 méprisée que l'allemande ! L'Italie nous appelle des bêtes ; la France, l'Angleterre se moquent de nous ; tous les autres pareillement ! » Cri jailli d'un cœur ulcéré et qui en dit bien long ⁶⁵.

Seulement ces désirs, ces velléités, ces vœux de Réforme — quand on les examinait attentivement ; quand on interrogeait avec soin ceux qui les formulaient ? Les intérêts jouaient, que les hommes en eussent ou non conscience ; et ces intérêts étaient sinon contradictoires, du moins divergents. Quant aux sentiments ? Anarchique dans ses formations politiques, l'Allemagne de 1517 ne l'était pas moins dans ses conceptions morales.

Sans doute il y avait, dans les villes, la masse compacte, relativement homogène, sérieuse et instruite des bourgeois. Mais que leur état d'esprit était complexe, à cette date, et, autant que nous pouvons nous le figurer, instable ?

Gagner de l'argent, je veux dire vouer sa vie au gain ; donner le profit comme but à son activité : la pratique n'est pas indifférente à l'homme moral. Le bourgeois qui, réussissant dans ses affaires, capte la richesse, la vraie richesse et non pas seulement l'honnête aisance, la

⁶⁵ *Tischreden*, W., II, 98, n° 1428, année 1532 : « *Italia heist uns bestias.* »

richesse, avec tout ce qu'elle procure : en même temps que des monnaies à serrer dans ses coffres, et des bijoux, et de somptueuses étoffes, il acquiert bien autre chose encore : un sentiment d'importance sociale tout nouveau, de dignité aussi, d'indépendance et d'autonomie. A la Bourse d'Anvers comme au Stahlhof de Londres ou sur les quais de Lisbonne, c'est chacun pour soi. Mais chacun, précisément, s'habitue à n'attendre d'appui que de soi-même, à ne prendre conseil que de son sens propre.

Or les bourgeois d'Allemagne, au début du XVI^e siècle, les marchands surtout, commençaient à gagner de l'argent, beaucoup d'argent. Et ces hommes à qui souriait la fortune : les traditions d'un monde qui ne leur ménageait point une place honorable, les principes d'une morale faite pour des gagne-petit, comme tout cela leur paraissait importun, ou hostile ? Ils en secouent le joug, impatiemment. Ils en discutent la légitimité. Rien qu'en gagnant de l'argent, de quelles emprises ne se libèrent-ils point ? De la condamnation du prêt à intérêt ; de l'interdiction de prendre un loyer de l'argent : peut-être. De bien autre chose encore, et qui allait plus loin.

Ce qu'ils mettent en question, c'est toute la vieille mentalité artisanale du Moyen Age ⁶⁶. Des métiers, faits sans doute pour nourrir ^{p071} leur homme, mais ne comportant pas de profit, hors celui qui permet au producteur de vivre ; la notion du juste prix maintenue par des magistrats appliqués à garantir, dans l'intérêt du seul consommateur, la bonne qualité et le bas prix des marchandises : conceptions très fortes encore dans l'esprit des hommes du XVI^e siècle, et qui longtemps, bien longtemps, le resteront : sont-elles tout à fait mortes aujourd'hui ? Contre elles, les hommes nouveaux, les premiers représentants d'un esprit véritablement capitaliste, s'inscrivent en faux, violemment. La vente à trop bas prix, préface nécessaire d'une vente à trop haut prix, les jeux alternés de la hausse et de la baisse ; l'accaparement, les « monopoles », la tromperie sur la qualité et sur la quantité ; l'exploitation cynique et sans merci des faibles et des pauvres : voilà ce qu'on apprend à la nouvelle école,

⁶⁶ Celle que décrit Henri PIRENNE dans ce chef-d'œuvre, *Les villes du Moyen Age*, Bruxelles, Lamartin, 1927.

dans ces capitales de l'or où se coudoient, empressés à s'enseigner les malhonnêtes pratiques, des hommes de dix nations tous tendus vers le gain.

À tous, les vieilles défenses pèsent d'un poids importun : celles qu'édicte l'Église, gardienne des traditions et de l'antique morale.

Ils n'aiment pas l'Église. Elle les gêne, les bride, les montre au doigt comme des révoltés et des ennemis publics. Elle est forte, toujours, pour soulever contre eux des haines, des réprobations, des émeutes parfois. Car la révolution morale qu'ils annoncent, eux, et pour leur part accomplissent déjà — à peine si elle commence dans les esprits et dans les consciences. Combien d'hommes, dans les villes, et de femmes, vivent d'usure, s'engraissent par l'exploitation abominable des paysans, pratiquent avec une ténacité sournoise les formes les plus nouvelles du vol, et cependant, dominés par les vieilles idées, n'ayant pas conscience de la solidarité qui lie les uns aux autres toutes les formes de l'exploitation capitaliste, crient les premiers contre les grands banquiers et les grands marchands, leurs chefs de file véritables, leur vivante couverture, mais qu'ils ne savent encore reconnaître pour tels...

Ceux-là, dans l'Église, dans son institution même, dans tout son vieil esprit séculaire — quelque chose encore les heurte et leur déplaît.

Chacun pour soi, dans la lutte économique, au regard du concurrent, au regard de la fortune. Mais au regard de Dieu, pareillement. Ces prêtres, ces religieux qui s'interposent entre l'homme et la divinité ; ces moines, ces nonnes qui se retranchent du siècle, se vouent à une vie pleine d'austérités dans la pensée que Dieu appliquera aux autres hommes le bienfait et les mérites de leur sacrifice : le marchand enrichi d'Augsbourg ou de Nuremberg ne les comprend plus. A quoi bon ce zèle ? Que lui veulent ces oisifs dont le calme semble narguer ^{p072} ses agitations et qui prétendent s'interposer entre les créatures et le Créateur ? Des indiscrets, des inutiles, des parasites. Croient-ils qu'on ne puisse, qu'on ne sache se passer d'eux ? Chacun pour soi. Qu'ils travaillent, au lieu de percevoir la dîme sur ceux qui œuvrent et labeurent. Qu'ils s'emploient, manches

troussées, cœurs vaillants, à la besogne commune. Et qu'ils cessent d'offrir une médiation qu'on ne leur demande plus⁶⁷. Debout en face de Dieu, l'homme répondra de ses actes. Et si les gens d'Église invoquent l'obscurité des dogmes, les difficultés d'interprétation d'une religion que le prêtre seul a qualité pour enseigner, n'est-ce pas qu'ils l'ont compliquée à plaisir pour se rendre indispensables ? La vraie religion : Dieu parlant à l'homme et l'homme parlant à Dieu un langage clair, direct, et que tous comprennent.

Ainsi pensaient, ainsi sentaient, confusément encore mais avec une netteté, une force grandissante, non pas « les Allemands » aux environs de 1520, mais une partie d'entre eux, une partie de la bourgeoisie des villes. Car, là encore, point d'unanimité. Ni les sentiments des paysans, ni ceux des nobles, ni ceux des prêtres n'étaient consonants. La distinction des classes demeurait bien tranchée. Princes, chevaliers, marchands, paysans, autant de castes, autant de genres de vie radicalement différents, d'usages, d'idées, de morales même, pourrait-on dire, opposées. On en prend le sentiment aigu rien qu'à regarder, à côté des portraits qu'un Holbein nous a laissés de ces riches marchands, de ces importants bourgeois aux figures énergiques mais humanisées, ces effigies qui dressent devant nous une faune étrange de princes et de princesses aux costumes inouïs de baroque richesse, aux faces tantôt déconcertantes de bouffissure, tantôt inquiétantes de maigreur chafouine. Deux Allemagnes. Mais voici, dans l'œuvre gravé de Sebald Behem, ces rondes de paysans balourds, sauvages, ivres d'une ivresse faunesque. Et nous ne voyons pas, dispersées un peu partout, les faces couturées des reîtres, les faces d'oiseaux de proie, ravagées et mauvaises, des chevaliers de la *Raubrittertum*.

Allemagnes contradictoires ; Allemagnes ennemies souvent. Tout de même, par sa masse, par sa culture supérieure et son crédit moral, la bourgeoisie prédominait. Elle portait en elle, sans nul doute, de quoi comprendre, appuyer et, peut-être, mener au succès un effort révolutionnaire. Seulement, à quel prix ? au prix de quels malentendus

⁶⁷ C'est la fameuse réponse de Gargantua à Grandgousier, au chapitre XL du *Gargantua* : « Voire mais, dit Grandgousier, ils prient Dieu pour nous ? — Rien moins, répondit Gargantua.. » Et la suite.

p073 d'abord, de quels renoncements ensuite, de la part du héros qui crierait : Suivez-moi ? — S'il n'est pas bourgeois, lui, de cœur ni d'esprit ; s'il ne se soucie pas de réalisations matérielles ; s'il n'est qu'un inspiré, dédaigneux du vain labeur des hommes, les yeux perdus dans son rêve et n'aspirant qu'à Dieu ? Le suivront-ils longtemps ? Ils savaient ce qu'ils voulaient. Ils n'étaient pas de ceux qui, partis sur une piste, empaument le change avec facilité. Entre l'homme qui prendrait leur tête, et eux, qui le talonneraient sans répit, sans défaillance, sans perte d'attention, une lutte fatalement devait s'engager ? Cet homme derrière qui, de 1517 à 1520, l'Allemagne disparate et confuse allait prendre son élan, se laisserait-il dévier facilement de sa route et pousser sur la leur ? C'était toute la question.

[*Retour à la Table des Matières*](#)

III. — Luther devant l'Allemagne

Trop occupé à scruter sa conscience et à chercher sa paix ; d'ailleurs et par surcroît, fort absorbé, en 1516 surtout, par mille soucis que lui procuraient ses fonctions, Luther, avant 1517, n'avait pas eu l'occasion d'analyser beaucoup, ni même simplement de voir se manifester son tempérament personnel. Y avait-il lieu d'ailleurs de parler d'un tel tempérament, alors que l'Augustin docile et soumis n'avait pas fait encore sa découverte ?

Ce que les théologiens nomment son système, ce n'est pas en effet une construction idéologique, un assemblage de concepts extérieur à l'homme vivant, sentant et voulant. Son système, c'est, pour Luther, la raison de vivre, de croire et d'espérer. Une force. La vérité sur la vie chrétienne, ses buts, ses modalités et son esprit.

La vérité : l'homme qui affiche ses thèses en 1517 à la porte de la Schloss-Kirche de Wittenberg, cet homme sait qu'il la possède. Ou plus exactement, il sent qu'elle est en lui. Certes, pour en formuler tous les aspects, il lui reste bien des rapports d'idées à définir, bien des anneaux logiques à river. Les théologiens nous enseignent par quelles étapes passera son enquête sur les indulgences pour aboutir à la constitution d'une théorie achevée de la pénitence. Qu'il doive chercher encore, Luther le sait et le dit. Il sait aussi, s'il ne le dit pas

expressément, il sait d'instinct que, quant au fond, il ne se trompe pas. Et comment se tromperait-il ? Il enseigne ce qu'il croit. Et ce qu'il croit, c'est Dieu qui le lui a révélé. Cela, toute sa lettre du 11 octobre 1517 à Albert de Mayence le crie, d'un bout à l'autre. C'est la lettre d'un homme qui a Dieu pour lui, en lui...

^{p074} Orgueil, c'est le mot de Denifle. Mais la psychologie du sous-archiviste du Vatican était un peu tyrolienne, elle aussi. Orgueil : que d'orgueilleux à ce titre, dans l'histoire religieuse ; que d'orgueilleux parmi les mystiques les plus humbles ! Il faut s'entendre. Luther n'a pas l'orgueil de son intelligence. Il ne pense pas, avec complaisance, à la force, à la vigueur, à l'incalculable puissance de sa pensée. S'il y pensait, ce serait pour s'en méfier ; pour se défendre de tout orgueil intellectuel, le condamner comme l'œuvre du démon, jeter sur lui l'anathème que, dès 1517, il destine à Érasme, incarnation si parfaite du siècle qui veut comprendre.

Luther a le sentiment d'adhérer à son Dieu. Si fort, et dans un tel élan, avec une telle ardeur que, quand il parle aux hommes, c'est pour ainsi dire du sein même de son Dieu. D'un Dieu qui le dirige, entre les mains de qui il se laisse aller docilement — ce qui, au début du moins, lui permet de concilier deux sentiments opposés : l'un, que sa doctrine est inachevée ; l'autre qu'elle est, sans conteste, d'inspiration divine. Il l'écrit en toutes lettres dans son Commentaire de 1516 : « Ceux qui sont conduits par l'esprit de Dieu sont souples de sens et d'opinion et menés miraculeusement par la droite de Dieu, là où précisément ils ne veulent point aller... » Petit à petit du reste, cette doctrine se durcira et se fixera. Le 5 mars 1522, dans sa lettre fameuse à l'électeur de Saxe, Luther proclamera : « Votre Grâce Électorale le sait, ou, si elle ne le sait point qu'elle s'en laisse assurer ici : l'Évangile, ce n'est pas des hommes, c'est uniquement du ciel, par les soins de N.-S. Jésus-Christ, que je le tiens. » Et il revendiquera le droit de se glorifier du titre de valet du Christ et d'évangéliste. Terme naturel d'une évolution fatale, dont nous avons plus haut signalé les débuts ; un texte de 1530 nous explique les raisons de son achèvement. Où est-il, dit Luther⁶⁸, l'hérétique qui dira, qui osera dire : « Moi, voilà *ma* doctrine. » Il faut

⁶⁸ ERL., XLVIII, p. 136. — Pour les deux textes qui précèdent, cf. *Comment. in Romanos*. éd. Ficker, II, 177 ; de WITTE, II, 138-139 et E., LIII, 104.

que tous disent : « Ce n'est pas ma doctrine que je prêche ; c'est la parole de Dieu... » Il faut. Luther, quand il l'écrit, le sait mieux que personne.

À un homme peu doué d'esprit critique, et qui d'ailleurs n'en sent pas le besoin, quelle force irrésistible n'apporte pas une telle conviction, si entière ? Mais du point de vue critique, précisément, quelle faiblesse aussi... Incapacité radicale d'entrer dans la pensée, dans le sentiment d'autrui. Irritation contre toute objection. Colère et fureur, bientôt, contre les opposants : des adversaires, des ennemis de Luther sans doute, mais de la vérité surtout, puisque Luther, ^{p075} ici-bas, c'est le héraut inspiré de la Vérité divine. La vérité ? ils ne la voient pas. Ils sont donc aveugles ? Mais même des aveugles en percevraient le rayonnement à travers leurs paupières closes ! Ce sont, il faut que ce soient des aveugles volontaires, des méchants, des maudits... Et un torrent d'injures jaillit vers eux, des profondeurs d'un cœur sensible, doux et sentimental, à l'allemande... Des injures violentes, brutales, sans mesure et sans esprit, d'une grossièreté qui bientôt passera toutes les bornes, à mesure que la contrainte des mœurs monastiques cessera, petit à petit, de faire frein sur Luther... Grossièreté d'homme du peuple, celle d'un fils de mineur grandi dans un milieu sans élégance, portant en lui les tares héréditaires d'une race toute proche d'origines assez basses. Peut-être aussi, dans quelque mesure, au début tout au moins, truculence de moine mendiant, habitué aux prises à partie directes, aux invectives débridées des prêcheurs en vogue : mais de bonne heure vraiment, il exagéra...

Un être humain de ce type, qui se croit, se sent dépourvu d'arrière-pensée personnelle ; qui se rend et peut se rendre ce témoignage que, seul, l'amour du prochain le guide, avec l'amour de Dieu : s'il rencontre devant lui, non seulement des résistances normales, mais des oppositions sournoises, des haines et des trahisures (ou ce qu'il interprétera ainsi) — de quoi ne peut-il devenir capable ? Surtout si, en même temps et par contrecoup, il se sent, il se croit en parfaite communion avec une foule qu'il domine, mais qui le domine à son tour et lui souffle à la face ses passions fiévreuses... Entre deux meutes, l'une qu'il poursuit de toute sa vigueur enchantée de se détendre librement ; l'autre qui le talonne, furieuse, et l'affole, il ne se connaît plus. Chaque obstacle qu'il rencontre, il le franchit, d'un bond

plus puissant qu'il n'est nécessaire. Il y a du pur sang en lui — en Luther — une sorte de fierté vierge et farouche d'animal bondissant qui ne supporte pas qu'un autre le dépasse, prenne le pas sur lui, marche plus vite que lui..

« Moi, plus ils montrent de fureur, plus je m'avance loin ! J'abandonne mes premières positions, pour qu'ils aboient après ; je me porte aux plus avancées, pour qu'ils les aboient aussi : *ego, quo magis illi furunt, eo amplius procedo ; relinquo priora, ut in illis latrent ; sequor posteriora, ut et illa latrent.* » Cette phrase d'une lettre de mars 1518 à un prédicateur de Zwickau ⁶⁹, est typique. Elle mérite d'être classée au nombre des quatre ou cinq documents qui traduisent le mieux ^{p076} le caractère et la nature d'esprit véritable de Luther... Mais combien d'autres pourrait-on alléguer !

Un an plus tard, c'est à Staupitz que le même Luther écrit ; « Mon Dieu m'emporte, mon Dieu me chasse en avant, bien loin de me conduire. Ce n'est pas moi qui suis maître de moi. J'aspire au repos et me voilà tiré au milieu de la mêlée ⁷⁰... » Ou encore : « Eck, ce surnois, m'induit en de nouvelles disputes, comme tu le verras. Tant le Seigneur prend soin que je ne m'endorme pas ! » Toujours cette attitude de défi, ce progrès par bonds furieux et provoqués, qu'il décrit en 1520 dans les premières pages du *De Captivitate* : « Que je le veuille ou non, je suis bien contraint de devenir chaque jour plus savant, avec tant et de si hauts maîtres pour me pousser et m'exciter à l'envi ! » Et il énumère ceux qui, l'attaquant, l'ont obligé, c'est son mot, à gagner de l'avant, encore et encore : Prierias, Eck, Emser, les vrais responsables de ses progrès. Ainsi plus tard, parlant de son mariage : « Je l'ai fait, s'écriera-t-il, pour narguer le diable et ses écailles... »

Tout Luther est dans de pareils textes, avec sa fougue, ses impulsions jamais calculées, son intempérance verbale, ses redoutables excès de langage : ceux qui lui feront écrire à Melanchton, le 1^{er} août 1521, son « *Esto peccator et pecca fortiter*, sois pécheur et pêche fortement » ou l'étonnante lettre de 1530 à Jérôme Weller,

⁶⁹ END., I, n° 69, *Luther à Sylvius Egranus*, p. 173.

⁷⁰ END., I, n° 154, p. 430-431.

incomparable document psychologique sur lequel nous aurons à revenir. Comme ils montrent bien, tous ces cris passionnés, cette transposition de sentiments tout personnels en système théologique d'application générale, cette interpénétration, cette interaction continue d'un tempérament très caractérisé et d'une dogmatique qui, tout à la fois, en procède et l'exalte !

Or cet homme ainsi fait — fort et redoutable non parce qu'il comprenait, avec une surprenante aisance, les idées d'autrui, mais parce que, bien au contraire, suivant son rêve intérieur et possédant en lui une source toujours jaillissante d'énergie et de passion religieuse, il était très capable de s'imaginer, sur la foi d'analogies verbales, que d'autres le suivaient, alors qu'en réalité, tendeurs d'appâts subtils précédant leur proie d'un pas léger, ils l'entraînaient au plus profond du bois — cet homme, en affichant ses thèses à Wittemberg mettait le pied hors de son petit monde clos de moines et de théologiens. Il faisait un pas, un premier pas, mais décisif, vers cette Allemagne que nous avons décrite. Et, précisément, c'étaient ses faiblesses qui allaient lui conférer sa puissance redoutable.

p077 Une force pleinement consciente d'elle-même, dirigée par une intelligence lucide, aurait-elle trouvé son point d'application dans cette Allemagne divisée, déchirée contre elle-même, dans cette Allemagne faite de vingt Allemagnes hostiles et dont les voix discordantes réclamaient des solutions contradictoires ? Un logicien, défendant en clarté un système d'idées cohérentes, parfaitement liées, ne laissant point de place à l'équivoque : sa voix n'aurait été qu'une voix de plus dans la clameur inutile et confuse des Allemagnes. Un homme de bon sens, prudent, et pesant ses actes avant de les accomplir, ne posant le pied que sur un terrain ferme et d'avance sondé : il aurait fait et dit ce que faisait et disait, précisément, Érasme. Luther n'était pas plus un logicien, ou un sage, qu'un homme pieux, cherchant à accomplir de grandes et belles œuvres, à mener une vie dévote, vertueuse et sainte. C'était un instinct, suivant son impulsion sans s'embarrasser de difficultés, d'oppositions ou de contradictions qu'il ne percevait pas avec son intelligence, mais conciliait dans l'unité profonde d'un sentiment vivant et dominateur. Luther, ni un docteur, ni un théologien : un prophète.

Et parce qu'il était tel, il allait réussir ce tour de force prodigieux : prendre la tête d'une Allemagne anarchique et lui donner pour un instant l'illusion qu'elle voulait, d'une volonté unanime, ce qu'il voulait, lui, de toute sa passion ; il allait, pendant quelques mois, de mille voix dissonantes faire un chœur magnifique lançant à travers le monde, d'une seule âme, un chant unique : son choral.

Seulement, durerait-il longtemps, ce merveilleux accord ? A tout observateur clairvoyant et attentif, il aurait pu, il aurait dû, dès 1517, apparaître que non. Et c'était là tout le secret du drame qui allait se nouer, puis se dénouer, entre un héros solitaire et un pays de discipline grégaire.

[Retour à la Table des Matières](#)

Chapitre III. Érasme, Hutten, Rome.

[Retour à la Table des Matières](#)

^{p079} Luther, de 1517 à 1525, parle, prêche, attaque, se défend. Et dans ce qu'il fait alors, le théologien cherche une doctrine. L'historien, lui, un homme. Un homme aux prises avec des hommes, un homme qu'on attire, qu'on pousse, amis et ennemis, et qui tantôt résiste, tantôt se laisse aller, toujours lutte et bondit... Cette histoire dramatique, si pleine, si variée, nous ne sautions naturellement, ici, la conter en détail. Nous ne saurions même, dans un si court espace, en décrire les péripéties les plus émouvantes. Concentrons nos efforts sur un ou deux problèmes.

[Retour à la table des matières](#)

I. — Du bist nicht fromm !

Initialement, et, par exemple, en 1517, que voulait Martin Luther ? Question mal posée. L'augustin n'avait pas de plan formé. Les événements, et non sa volonté calculatrice et réfléchie : voilà qui de plus en plus le sollicitait à marcher de l'avant, à se manifester, à révéler sa foi. Mais il est vrai pourtant qu'il brûlait de communiquer aux hommes, à tous les hommes, sans distinction de classes ni de nationalités, un peu de la fièvre sacrée qui le dévorait ; il est vrai qu'il tentait de faire passer en eux ce qu'il pourrait, le plus qu'il pourrait, de ce sentiment pathétique, de cette sincérité indifférente à tout calcul, de cette impétuosité comme enivrée, avec quoi il éprouvait au fond de sa conscience, la sainteté absolue de Dieu, l'omnipotence sans limites de sa volonté, la liberté sans mesure de sa miséricorde...

Par là même, il se trouvait travailler à une réforme religieuse prise du dedans et non du dehors. Certes, il ne songeait pas à porter remède aux abus extérieurs et formels d'une église ; ou plutôt, il n'y songeait qu'accessoirement ; c'était à ses yeux une tâche secondaire, ^{p080} et qui s'accomplirait d'elle-même quand le but serait atteint. Et le but, c'était de transformer le cœur, les dispositions intimes, l'attitude envers Dieu des fidèles privés de guide ou plutôt, égarés par des guides dangereux.

Or, d'une réforme de ce genre, dans toute l'Europe chrétienne, un groupe d'hommes nombreux, instruits et de bonne volonté, rêvait depuis des années. Nous les appelons, aujourd'hui, les humanistes et nous formulons en leur nom, rétrospectivement, ce qu'il nous plaît de considérer comme leur programme commun. Non sans complaisance, évidemment, ni parti pris de simplification. Il n'est pas moins vrai qu'à bien prendre les choses : retrouver sous la végétation parasite des siècles l'ordonnance de l'« église primitive » ; d'une doctrine compliquée à plaisir, éliminer ce qui n'était pas expressément contenu dans les Livres saints ; baptiser « inventions humaines » tout ce qu'on proscrivait ainsi et libérer de l'obligation d'y croire les chrétiens soumis à la seule Loi de Dieu, c'étaient tendances assez répandues chez les savants et les lettrés de ce temps.

Gens nourris, par ailleurs de grec et de latin, admirateurs de ces grands anciens dont la philologie naissante et l'imprimerie restauraient et vulgarisaient les œuvres. A ces maîtres d'une pensée indépendante de la pensée chrétienne, ils ne demandaient pas seulement des leçons de bien dire ou des satisfactions proprement littéraires ; ils n'utilisaient pas leurs œuvres à la façon des « Architecteurs » transformant les édifices antiques en mines de motifs décoratifs bons à plaquer sur des bâtisses de style médiéval. Ils s'en assimilaient les idées ; ils en recueillaient l'inspiration largement humaine ; ils y puisaient les principes d'une morale altruiste, indépendante du dogme : trésor dont ils prétendaient bien enrichir et parer un christianisme qu'ils rêvaient humanisé, élargi, et comme assoupli par cet incomparable apport. Un homme, dans l'Europe de ce temps, incarnait puissamment ces tendances ; un homme salué, révérend comme un maître par les Français aussi bien que par les Anglais, par les Allemands, les Flamands, les Polonais, les Espagnols, les Italiens

même : l'auteur d'une œuvre latine de langue, universelle d'esprit, savante et pratique à la fois : Érasme.

Un tribun ? un meneur d'hommes ? Il était bien trop fin, trop mesuré et raisonnable pour pouvoir exercer, en dehors des milieux cultivés où l'on savait le prix d'une vaste science et d'une ironie subtile, l'influence d'un chef d'offensive prêt à donner l'assaut. Et d'ailleurs, un assaut du dehors, brutal, direct, violent ? Connaissant les hommes et l'échiquier compliqué d'une Europe en gestation, comment aurait-il cru au succès final d'une semblable aventure ?

^{p081} Cette Europe, il l'avait parcourue ⁷¹. Il avait séjourné, successivement, dans ses grandes capitales. Il avait eu l'audience non de ses savants seulement, mais de ses maîtres véritables : les grands, les politiques. En particulier, il savait ce qu'était l'Église romaine avec ses ressorts robustes et cachés, ses prises diplomatiques sur les souverains, ses ressources matérielles et morales infinies. Il n'avait garde d'en sous-estimer la puissance. Et il se rendait compte que, pour changer comme il le désirait — mais à sa façon, qui n'était pas celle d'un Luther — les bases traditionnelles de la vie chrétienne ; il sentait avec force que, pour faire triompher cette *Philosophie du Christ*, cette religion de l'esprit qu'il exposait et prêchait avec une conviction dont il faut se garder de douter, et une ardeur qui n'était point sans péril — la condition préalable, absolument nécessaire, c'était de rester dans le giron de l'Église, de la travailler du dedans avec continuité mais sans brutalité ni fracas — et de ne jamais s'en séparer ou s'en laisser expulser par une rupture violente, qui d'ailleurs répugnait à ses sentiments, autant qu'à son esprit.

Or, lorsque parurent les premiers écrits de Luther, lorsque son nom vola de bouche en bouche à travers toute l'Europe, ce furent les gens d'étude, d'abord, qui se sentirent émus. Les humanistes tressaillirent quand l'Augustin opposa à la doctrine adultérée des prêcheurs d'indulgence ses 95 thèses retentissantes ; ils s'arrachèrent les

⁷¹ Sur la vie d'Érasme avant 1517, cf. RENAUDET, *Érasme... jusqu'en 1517* (*Revue historique*, t. CXI-CXII, 1912-1913) ; sur la période 1518-1521, cf. le même, *Érasme, sa pensée religieuse et son action*, Paris, Alcan, 1929 ; sur la période ultérieure, les *Études érasmienne*s, toujours du même, E. Droz, 1939.

protestations, les exhortations de Luther quand le propre éditeur d'Érasme, Froben, en eut fait à Bâle un recueil qu'il dut rééditer en février, puis en août 1519 ; et sur l'heure, non sans ingénuité, ils firent du moins une sorte de second, d'auxiliaire d'Érasme.

Voici, pris au hasard, un personnage sans relief, Lambert Hollonius de Liège. Le 5 décembre 1518, tout chaud d'une lecture de Luther, il écrit à Érasme une lettre enthousiaste et naïve⁷². Combien d'autres comme lui, gens de bonne volonté, rapides à juger sur les apparences, constatent eux aussi que l'Augustin les rend plus libres à l'égard des observances : *mentem reddidit liberiolem, antea caeremoniarum observatiunculis frigidissimis servientem*, et sans entrer plus avant dans ses sentiments, enrôlent d'office ce libérateur sous la bannière de l'humaniste : *o nos beatos, quibus contigit hoc saeculo vivere, quo indice, duce ac perfectore te, et literae et Christianismus verus renascuntur* ? Nous ^{p082} ne citons ce témoignage qu'en raison de la médiocrité même de son auteur. Et cet homme commettait une lourde erreur de diagnostic. Elle était naturelle, et presque inévitable.

Hollonius et ses contemporains, n'oublions pas qu'ils ignoraient les véritables sentiments de Luther pour Érasme, si tranchés cependant, si nets dès l'origine. Ils ignoraient cette lettre, qu'un des protecteurs les plus efficaces de Luther, Spalatin, le chapelain de l'électeur Frédéric de Saxe, écrivait à Érasme, le 11 décembre 1516, de la part d'un Luther encore tout inconnu. Spalatin ne citait même pas le nom du moine. Il appelait Luther « un prêtre, de l'ordre des Augustins, aussi remarquable par la sainteté de sa vie que par son rang de théologien »⁷³. Mais il présentait à Érasme, de la part de cet inconnu qui lui était cher, un certain nombre d'objections diverses, toutes d'esprit déjà foncièrement luthérien⁷⁴. De même, nous connaissons, mais les hommes de 1518 ignoraient, la lettre de Luther à Spalatin du 19 octobre 1516 dans laquelle, un an avant l'affichage des thèses, le « prêtre augustin » remontant à l'une des sources de son opposition de principe à Érasme, écrivait cette phrase qu'il devait par la suite tant de fois retranscrire, sous une forme de plus en plus

⁷² *Opus Epistolarum Erasmi*, éd. Allen, ép. 904, p. 445-446.

⁷³ *Opus Epistol. Erasmi*, éd. Allen, II, ép. 501, p. 416.

⁷⁴ *Ibid*, p. 417-418

violente : « Pour moi, mon dissentiment d'avec Érasme vient de ceci : je préfère, lorsqu'il s'agit d'interpréter les Écritures, Augustin à Jérôme dans la mesure exacte où Érasme préfère, lui, Jérôme à Augustin » ⁷⁵.

Jugement saisissant dans sa précocité. Déjà l'on songe à tous les textes ultérieurs où s'étalera cette double haine, si significative ; pour ne citer qu'eux, à ces propos de 1533, presque juxtaposés dans le recueil de Cordatus ⁷⁶ : « Je hais Érasme du fond du cœur » — et « Point d'auteur que je haïsse autant que Jérôme ; — *inter scriptores, nullum aeque odi ut Hieronimum !* » — Saint Jérôme, le saint patron des humanistes et dont cent tableaux, cent gravures de ce temps nous montrent, dans un cabinet où l'on croit entendre le silence, la bonne silhouette de vieux savant candide, assis à sa table devant de gros livres, un lion placide sommeillant à ses pieds ; sur le mur, le pittoresque d'un vaste chapeau cardinalice ? Mais à quoi bon, ces textes de 1533 ?

C'est le 1^{er} mars 1517 que Luther écrivait à son ami Lang : « Je lis notre Érasme, mais de jour en jour je sens diminuer mon goût pour lui » ⁷⁷. Et précisant sa pensée, le moine avouait redouter que l'humaniste ^{p083} « ne se fît pas assez ardemment le champion du Christ et de la grâce divine ». Avec dédain et clairvoyance, il portait sur ses doctrines théologiques ce jugement assuré : « En ces matières, Érasme est bien plus ignorant que Lefèvre d'Étaples. Ce qui est de l'homme l'emporte, en lui, sur ce qui est de Dieu. » Tous ces textes, si décisifs, si nets, les hommes de ce temps ne les connaissaient point. Ils ne pouvaient même pas en deviner l'existence.

Comment l'auraient-ils fait ? L'homme à qui s'attaquait, dès 1516, un moine inconnu, avec une telle surprenante liberté et, quand était en cause sa Foi, aussi peu de considération pour les supériorités humaines et les autorités reconnues — c'était le prodigieux génie que célébrait, dans l'Univers entier, tout ce qui pensait et écrivait. C'était

⁷⁵ END., I, n° 25, p. 63-64.

⁷⁶ *Tischreden*, W., III, p. 139 : « Ex animo odi Erasmum. » ; *Ibid.*, p. 140. « *Inter scriptores nullum aeque odi ut Hieronimum qui solum nomen habet Christi.* »

⁷⁷ END., I, n° 34, p. 88.

l'humaniste de cinquante et un ans déjà, en pleine possession de sa maîtrise intellectuelle et qui, au prix d'un effort vraiment surhumain, accomplissant en huit mois le labeur de six ans, venait de publier chez Froben, coup sur coup, les dix énormes volumes de son *Saint Jérôme* (1^{er} avril-26 août 1516) ; c'était l'exégète glorieux qui, en février 1516, avait lancé son Nouveau *Testament*, texte grec, traduction latine d'après l'original, indépendante de la Vulgate ; c'était le roi de l'esprit dont les rois de la terre, les princes, les grands, les prélats, les savants, en Angleterre, en France, en Allemagne, partout, célébraient à l'envi les heureuses audaces et les mérites inouïs : celui qu'à Bâle, dans sa chaire de la Cathédrale, Capiton commentait comme il aurait fait d'un Père de l'Église ; celui qu'au lendemain d'un véritable pèlerinage à sa maison, un simple curé de Glaris, un inconnu, Ulrich Zwingli, saluait le 29 avril 1516 d'une lettre touchante, pleine de gratitude et d'humble admiration ⁷⁸. Comment dès lors les contemporains auraient-ils soupçonné en Luther un contempteur du héros intellectuel qu'était Érasme ? comment auraient-ils hésité à l'enrôler dans la grande armée des humanistes et des fervents de la pensée antique ?

Ils erraient sans doute. Mais toute une postérité s'est trompée avec eux. En 1907 encore, au seuil d'un travail d'ailleurs plein de finesse et de perspicacité ⁷⁹, un André Meyer n'exposait-il pas que les projets religieux de Luther « le rapprochaient du grand humaniste » ; qu'à lui aussi, comme à Érasme, « la décadence de l'Église faisait souvent verser des larmes ; qu'il souffrait de voir le pauvre peuple d'Allemagne opprimé et dupé par un clergé avide » ? — L'humble ^{p084} moine, écrivait-il encore, « était arrivé aux mêmes conclusions que le grand théologien de Rotterdam ; il fallait mettre un frein aux abus du papisme et ramener la foi à la pureté des temps évangéliques ». D'où cette suite logique : « Il était dans la nature des choses que Luther songeât de fort bonne heure à se rapprocher d'Érasme — malgré quelques divergences qui pouvaient exister entre leurs idées. »

⁷⁸ *Opus Epistol. Erasmi*, éd. Allen, II, ép. 401, p. 225-226 : « Non alia re magis gloriantes quam Erasmus vidisse, virum de litteris scripturaeque sacrae arcanis meritissimum. »

⁷⁹ Étude critique sur les relations d'Érasme et de Luther, Paris, Alcan, 1909, p. 13-14.

Autant de lignes, autant de vérités à la mesure de 1900 ; autant d'erreurs ou d'inexactitudes à celle de 1927. Mais si nous transcrivons ce passage, ce n'est pas pour reprendre une critique que tout ce livre, d'un bout à l'autre, formule ; ce n'est pas pour dresser, en face de ces affirmations, le catégorique, l'irréconciliable *Du bist nicht fromm !* que déjà Luther a formulé dans son cœur en lisant Érasme ; c'est parce que ce texte du XX^e siècle nous aide fort bien, rétrospectivement, à comprendre un fait très grave du XVI^e : la naissance et l'élaboration, entre 1516 et 1520, d'un malentendu, ou, si l'on veut, d'une équivoque entre Luther et les érasmisants.

Sans s'attarder à ce qu'il y avait de personnel, d'original, et de révolutionnaire, dans une théologie qui prétendait changer toute la conception des rapports de l'homme avec Dieu et, par voie de conséquence, toute la notion de la piété, de la vie chrétienne et de la pratique morale — ceux-ci s'en tenaient aux analogies grossièrement visibles qui apparentent aux idées érasmiennes les idées luthériennes prises par le dehors. Retour aux sources pures de la religion, à sa source unique plutôt, l'Évangile traduit en langue vulgaire et mis entre les mains des fidèles, sans distinction néfaste entre la caste sacerdotale et la masse des croyants ; suppression « d'abus » qu'on ne se souciait pas de définir exactement dans leurs causes et leurs origines ; sur des formules aussi grosses, tout le monde ne pouvait-il s'accorder ? Qu'il y eût, d'homme à homme, des variantes : possible, probable même. Mais le fonds de la charte réformatrice n'était-il pas le même pour Érasme et pour ceux qu'on classait parmi ses tenants ? Personne, en 1518, qui n'eût repris ainsi la formule d'A. Meyer en 1907 : il était dans la nature des choses qu'un Luther s'unît à un Érasme « malgré quelques divergences qui pouvaient exister dans leurs idées ».

Érasme lui-même ? Malgré sa finesse, son tact psychologique si subtil, il ne perçut pas nettement à la première heure tout ce qui opposait, en Luther et en lui, les représentants de deux états d'esprit irréductibles. N'en soyons pas surpris. Encore, une fois, la partie n'était pas égale, à cette date, entre les deux hommes. Luther avait tout pour connaître et juger Érasme : toute son œuvre, si vaste déjà et inachevée. Pour connaître Luther, Érasme n'avait rien encore, ou p085 presque rien. Ainsi s'explique qu'il ait pensé, d'abord, à utiliser

Luther, son ardeur, son talent, pour le succès de la cause qui lui était chère : la diffusion et le progrès de sa *Philosophie du Christ* ⁸⁰.

En 1504, il avait publié pour la première fois un traité destiné à éclairer ceux qui, « faisant consister la religion en cérémonies et en observances judaïques de choses matérielles, négligeaient la véritable piété ». C'était *l'Enchiridion Militis Christiani*, livre hardi qui contenait en substance tout le programme des réformes souhaitées par Érasme ⁸¹. En 1504, il n'avait pas obtenu, semble-t-il, grand succès ; mais il avait été réédité. En 1515, il avait trouvé, en Allemagne notamment, des lecteurs enthousiastes. Dans l'été de 1518, Érasme chargeait Froben de le publier à nouveau et composait pour cette réédition une longue préface dédiée à un abbé alsacien, Paul Volz. C'était un manifeste ⁸². Avec prudence, à son ordinaire, mais avec décision, Érasme y conduisait une opération fort adroite. Il couvrait Luther, tout à la fois, de son autorité et de sa modération. Il se gardait de nommer le fougueux Augustin ; mais dans un passage semé d'allusions, il s'instituait l'avocat d'une liberté de critique qu'il revendiquait et pour lui et, visiblement, pour Luther. « De même, voilà quelqu'un qui nous avertit : mieux vaut se fier à de bonnes actions qu'aux grâces octroyées par le pape. Veut-il dire qu'il condamne absolument ces grâces ? Non, mais qu'il leur préfère les voies que l'enseignement du Christ indique comme plus certaines. » Traduction assez libre des opinions de Luther ; mais la manœuvre était pleine d'adresse ⁸³. « Cet homme est de mes hommes, semblait dire l'humaniste en désignant le moine. C'est une tête chaude, sans doute ; mais écoutez : je vais vous présenter, à ma mode, ses griefs et ses objections ; quand il parlera par ma bouche, vous direz tout d'une voix : il a raison. Au reste, ses critiques, préface d'un programme complet de réforme et de rénovation. Ce programme, dès 1504, je l'ai

⁸⁰ Sur la politique d'Érasme vis-à-vis de Luther, au début, fines notations de RENAUDET, *Érasme, sa pensée religieuse*, p. 48 et surtout p. 50 sq.

⁸¹ Sur *L'Enchiridion* de 1504, RENAUDET, *Préréforme et humanisme*, p. 429-435 ; PINEAU, *Érasme, sa pensée religieuse*, chap. VI, p. 101 sq.

⁸² *Opus Epistol. Erasmi*, éd. Allen, t. III, ép. 858, p. 361 sq.

⁸³ Elle s'amorçait naturellement, à la fin de la longue lettre à Volz (ALLEN, *loc. cit.*, p. 372) : « Non utique damnat illius condonationes, sed praeferit id quod ex Christi doctrina certius est. »

présenté à la chrétienté. Je le lui présente à nouveau, en 1518, dans cette édition revue et corrigée de l'*Enchiridion*. » Tactique habile, intelligente et souple. Elle montre jusqu'à l'évidence qu'en 1518, Érasme connaissait encore bien mal Luther.

Qui l'aurait pu d'ailleurs avertir de son erreur ? Un seul homme, ^{p086} Luther, en rendant publics des griefs qu'il n'avait confiés qu'à des amis choisis, dans des lettres privées. Mais cette révélation brutale, encore qu'elle fût fort dans son tempérament, Luther pour cent raisons ne pouvait la faire. C'eût été la rupture. Or Luther ne pouvait pas rompre avec Érasme. Seul, il n'aurait peut-être pas hésité à le faire. Il n'était pas, il n'était plus seul. Des hommes l'entouraient, des amis, des partisans, dévôts à lui mais dévôts à Érasme, incapables de jeter l'anathème sur l'un pour demeurer fidèles à l'autre. Des hommes l'entouraient, qui pesaient sur lui, l'amenaient doucement à faire le geste nécessaire, celui qu'il accomplit le 28 mars 1519 lorsqu'il rédigea, à l'adresse d'Érasme, une lettre, la première, pleine d'humilité et de soumission extérieure, très orgueilleuse au fond et très brutale ⁸⁴ : une mise en demeure ; avec ou contre moi ?

Mais Érasme non plus n'était pas libre. Pas libre de dire, sinon de voir, que Luther n'était pas un de ses tenants ; pas libre de dénoncer les fautes qu'il lui voyait commettre : énormes cependant, de son point de vue à lui. C'est que tout de suite, avec leur flair grossier, ses ennemis, entre lui et Luther, avaient noué un lien direct. Luther, un suivant ; qui sait, un prête-nom d'Érasme ? L'humaniste avait dû comprendre que dès lors, toute condamnation de Luther serait sa condamnation à lui ; un coup mortel porté à la cause même de la réforme humaniste, à sa cause... A tout prix, il fallait empêcher les moines haineux de rejeter Luther comme hérétique. A tout prix, il fallait protéger Luther, intercéder pour lui auprès des princes, des prélats, des grands esprits ; faire l'opinion et la rendre intangible. A tout prix enfin, il fallait peser sur Luther, obtenir de lui qu'il usât de prudence sans se laisser pousser à l'irréparable. Besogne énorme. Érasme s'y attela virilement, habilement.

⁸⁴ END., I, n° 167, p. 488 ; ALLEN, *Op. Epist. Erasmi*, III. ép. 933, p. 516.

Ainsi s'établit entre deux hommes munis de viatiques empruntés, l'un à cette antiquité païenne dont Érasme se nourrissait avec délices et qui l'aidait sans doute à comprendre Jésus ; l'autre, à la doctrine paulinienne et à la tradition augustinienne — ainsi s'établit entre Luther, uniquement et passionnément chrétien, et Érasme, adepte infiniment intelligent d'une philosophie du Christ toute saturée de sagesse humaine, une sorte de compromis qui permettait l'action. Ainsi, dans l'opinion des lettrés, naquit ce préjugé si fort qu'il vit toujours : Luther ? le fils spirituel et l'émule d'Érasme — le réalisateur de ses velléités réformatrices.

Une équivoque. Une première équivoque. Il y en eut d'autres, bientôt et de plus graves.

[*Retour à la Table des Matières*](#)

II . — Les hutténistes

^{p087} Ce sont, dans l'histoire d'Allemagne, deux années particulièrement troublées que les années 1518 et 1519. La seconde s'ouvre sur un événement dont la première, dans les chancelleries, avait été tout employée à prévoir les conséquences et à régler les suites : la disparition de Maximilien.

Depuis des mois, quand le 12 janvier s'éteignit le Weisskûnig, les candidats étaient aux champs. François I^{er} achetait les votes des électeurs. Mais Maximilien, pour le compte de Charles, les rachetait ensuite avec obstination. Les Fugger, dans la coulisse, finançaient les surenchères. Cependant Henri VIII supputait ses chances. Et le protecteur de Luther, l'électeur Frédéric, vu d'un œil favorable par une diplomatie pontificale hostile au Valois comme au Habsbourg, attendait son heure si elle devait venir. Une fièvre montait : plus forte, quand la mort de Maximilien eut posé la question, nettement, devant le collège. On citait tel électeur qui se vendit six fois : trois à Charles, trois à François.

Or la partie n'était pas qu'entre princes. Toute l'Allemagne la suivait de près, avec une passion grandissante. Et d'habiles, d'audacieux pamphlétaires, agissant avec force sur l'opinion troublée,

mêlaient dans une vive campagne, aux déclamations contre l'étranger, contre le roi français trop fort et trop autoritaire, des attaques passionnées contre Rome et le pape. Ainsi se manifestait cette xénophobie dont nous avons plus haut indiqué les motifs.

Liberté, liberté ! c'était le mot d'ordre de tous ces partisans. C'était, pour ne retenir que lui, le mot d'ordre du plus éloquent de ces journalistes avant le journal : un homme dont il est bien difficile de définir le programme, mais dont l'action sur les masses était saisissante : cet étrange Ulrich de Hutten que P. Kalkoff, dans ses récents travaux⁸⁵, voudrait jeter à bas de son piédestal de « héros national allemand » et d'actif promoteur de la Réforme luthérienne pour le réduire au rôle d'un chevalier sans scrupules, uniquement attentif aux intérêts des chevaliers ; mais son talent demeure hors de cause ; sa prodigieuse activité également, l'étonnante fécondité avec laquelle il alimente, par lui et par tous ceux qui se groupent autour de lui, une campagne de presse d'une ampleur insolite ; le succès enfin qu'il contribue si fort à procurer...

p088 Au moment décisif, lorsqu'il fallut en venir au vote — des tractations, des conventions, des ventes aux enchères, plus rien ne tint. Une grande vague de nationalisme germanique submergea toutes ces misérables petites choses. Sous la pression d'une opinion émue, troublée jusque dans ses profondeurs et qui réunissait dans une étrange unanimité les bourgeois, les nobles et les humanistes, Crotus Rubianus à Hutten et Franz de Sickingen, roi des chevaliers pillards, à Jacob Fugger le Riche, d'Augsbourg — tandis que 12 000 piétons et 2 000 cavaliers prêts à faire front contre le roi de France, se massaient spontanément aux portes de Francfort, Charles de Habsbourg, le 28 juin 1519, sortait vainqueur de l'urne électorale.

Le 28 juin 1519. Or, le 24, à Leipzig, dans des voitures qu'escortaient, à la suite du jeune duc Barnim de Poméranie, deux cents étudiants de Wittemberg en armes, le F. Martin Luther, son récent et enthousiaste ami Mélanchton, son émule Carlstadt et le

⁸⁵ P. KALKOFF, *U. von Hutten und die Reformation (1517-1523)*, Leipzig, 1920, in-8°. — Du même, *Huttens Vagantenzeit und Untergang*, Weimar, 1922, in-8°.

recteur de Wittemberg avaient fait une entrée solennelle. Ils venaient, sur invitation du duc Georges, se rencontrer dans la grande salle du palais de Pleissenburg avec un redoutable tenant de l'orthodoxie romaine : le théologien d'Ingolstadt, Jean Eck.

Débat de pédants conviés, selon des rites médiévaux, à se lancer par-devant notaire des syllogismes pesants, des citations improvisées et des textes assenés avec une vigueur de prédicateur populaire ? Si l'on veut. Mais derrière les bancs de Leipzig, garnis d'auditeurs, il y avait toute une Allemagne encore frémissante de l'élection impériale et qui écoutait avec avidité. Une Allemagne qui, de plus en plus nettement, percevait en Luther une force de combat et de destruction.

Le 3 avril 1518, écrivant à un ami ⁸⁶, Hutten ricanait : « Peut-être l'ignores-tu encore ? À Wittemberg, en Saxe, une faction vient de s'insurger contre l'autorité du souverain pontife ; une autre prend la défense des indulgences papales... Des moines mènent les deux camps à la bataille ; ces généraux impavides, véhéments, échauffés et gaillards, hurlent, vocifèrent, versent des larmes, accusent la fortune ; voici même qu'ils se mettent à écrire et recourent aux libraires ; on vend des propositions, des corollaires, des conclusions, des articles meurtriers... J'espère qu'ils vont s'administrer réciproquement la mort... Car, nos ennemis, je souhaite qu'ils se divisent le plus radicalement et s'écrasent le plus obstinément possible ! »

Le 3 avril 1518... Mais, le 26 octobre 1519, Hutten ne plaisantait ^{p089} plus. Il envisageait la possibilité de recevoir Luther en confidence de ses projets ⁸⁷. Lesquels ? Il est difficile de le dire avec précision. Ce qu'il y a de sûr, c'est que leur pointe était tournée contre Rome. — Rome, la grande, la vieille et capitale ennemie de Hutten et de ses amis. Haine d'humaniste opposant volontiers à la Rome païenne, si glorieuse, la Rome mercantile et rapace des pontifes : c'est le mot de Crotus Rubianus, l'ami de Hutten, celui qui l'avait poussé, jeune homme, à s'enfuir de l'abbaye de Fulda, celui qui de 1515 à 1517,

⁸⁶ *U. von Hutten Schriften*, éd. Böcking, Leipzig, 1859, t. I, ép. 75, ad Hermannum de Neuvenar, p. 167.

⁸⁷ *Ibid.*, I, 313, *Huttenus Eobano Hesso* : « Lutherus in communionem huius rei accipere non audeo, propter Albertum principem. »

collabora avec le chevalier à la rédaction des fameuses *Épîtres des Hommes obscurs* : « A Rome, écrira-t-il à Luther lui-même⁸⁸, j'ai vu deux choses : les monuments des anciens et la chaire de pestilence. Le premier spectacle, quelle joie ! Le second, quelle honte ! » Haine d'envieux aussi, de chevalier pillard qui, porte-parole des hommes de sa classe, d'un Franz de Sickingen, maître et symbole de la *Raubrittertum*⁸⁹, jette sur les biens d'église des regards luisants, haït moines et prêtres, parle de leur couper les oreilles et souffle sur tous les feux, parce que, vienne l'incendie, et qui sait ? Haine d'Allemands enfin et surtout, contre ces Italiens avides et faméliques, ceux que Crotus Rubianus dépeint, cardinaux, protonotaires, évêques, légats, prévôts, juristes, comme autant de rapaces faméliques en quête de cadavres pourris⁹⁰.

Hors d'Allemagne ces voraces, le pape florentin aux doigts crochus de banquier, ses séides, ses légats, ses nonces ! « L'Allemagne veut être libre et maîtresse chez soi... » Assez de ces menaces, assez de ces chantages qu'au moment de Worms un Jules de Médicis rééditera encore, dans ses instructions au légat Aléandre⁹¹ : « Que l'Allemagne file doux ! Le Saint-Siège naguère lui a donné l'Empire. Il le lui laissera, si les Allemands persévèrent dans leur dévotion et leur fidélité à l'égard du Saint-Siège ; sinon !... » Là-dessus, le même Aléandre s'étonnera d'entendre Chièvres lui parler avec affectation non du pape, mais de « son Pape », à lui légat et italien⁹². Et voilà qui p090 explique les lettres de Crotus Rubianus à Luther, leur haine, leur mépris pour le pontife à la tiare cinq fois couronnée, roi de théâtre fastueux qui, dans les grandes fêtes s'avance

⁸⁸ END., II, n° 234, p. 207, 16 octobre 1519.

⁸⁹ END., II, n° 300, p. 392, *Crotus R. à Luther* : « Franciscus de Syckingenn, magnus dux Germanicae nobilitatis. »

⁹⁰ END., II, n° 234, p. 207 : « Quando progreditur Rex sacrificulus, tot Cardinales, tot Protonotarii, tot Episcopi... circa ipsum glomerantur, quot famelicae aves ad putrida cadavera... Sequitur Eucharistia in quodam asino, in extrema cohorte, quam impudicae mulieres ac prostituti pueri constituent. »

⁹¹ BALAN, *Monumenta Reformationis Lutheranae*, 1884, in-8°, doc. n° 63, 15 août 1521, p. 166 : « Ma è possibile che... a sede Apostolica possi revocare il beneficio quale gli ha dato et conferito in altri... »

⁹² BALAN, *op. cit.*, doc. 54, p. 132 : « Non potei però fare di non responder audacemente quanto aquella parola : *Vostro Papa*, che, se erano christianir, il Papa era cosi ben suo come nostro. »

avec sa pompe, son luxe et ses trésors : mais à la queue de la procession, minablement, dans une arrière-garde de filles et de mignons, vient l'Eucharistie, sur un âne ⁹³...

Tout cela, avec adresse, avec persévérance, ils l'insinuent à Luther, ils le lui soufflent sur tous les tons. Comme ils le connaissent bien ! Crotus Rubianus, avec quelle diabolique habileté il lui dit une des choses qui doivent le plus mettre hors de lui ce controversiste enragé : « Il est condamné d'avance, quoi qu'il fasse, quoi qu'il dise... Est-il assez comique, avec ses arguments ! Mais quand il s'appuierait sur une armée de saints Paul, voilà qui laisserait Rome placide et méprisante. Non ! il lui faut, pour vaincre, mieux que des raisons : des hommes, la Germanie ! Déjà elle tourne ses yeux vers lui, déjà elle attend ; qu'il l'entende : « Pour moi, Martin, souvent j'ai coutume de t'appeler Père de la Patrie. Et tu es digne qu'on t'élève une statue d'or, digne qu'on te voue une fête quotidienne, toi qui, le premier, as osé te faire le vengeur d'un peuple abreuvé de criminelles erreurs » !

Des lettres qui se croisent ainsi, dans ces mois trépidants : d'Hutten à Mélanchton puis à Luther lui-même ; de Crotus Rubianus à Hutten et à Luther ; du chevalier Silvestre de Schaumbourg à Luther, note-t-on toujours suffisamment le sens et la portée ?

Luther est en toutes choses de sa race et de son pays. Il est, foncièrement, un Allemand, par ses façons de penser, de sentir et d'agir. On l'a dit. On l'a même trop dit, parfois. Encore faudrait-il se rappeler qu'au couvent, c'était non aux Allemands : aux chrétiens qu'il pensait. Quand, ayant compris sa certitude, il entreprit d'en communiquer le secret, ce fut à tous les hommes qu'il s'adressa, non à ses frères de race, ou de langue.

Les érasmiens le comprirent bien ainsi, eux qui les premiers tressaillirent à sa parole. Leur horizon n'était pas limité aux frontières d'un État. Pour maître, ne reconnaissaient-ils pas un homme dont il était bien malaisé de définir la nationalité ? Les gens de Rotterdam s'enorgueillissaient de sa naissance dans leur cité. Mais en quoi ce génie vraiment universel leur appartenait-il, plutôt qu'aux Bâlois, aux

⁹³ Texte cité plus haut, p. 89, n. 2.

Parisiens ou aux Anversois ? La patrie d'Érasme s'appelait la chrétienté savante. Pour elle il travaillait, pensait, publiait ses grandes p091 éditions, ses doctes traités. Et ce dont il rêvait, ce n'était pas d'une réforme de l'Église compartimentée, cloisonnée dans les limites étroites de tel ou tel pays : mais d'une rénovation, d'un élargissement total du christianisme. Si libre et si vaste, qu'à l'étroit dans l'immense domaine défini par les Apôtres, les Pères et les Docteurs, Érasme, pour mettre en harmonie sa religion avec les appétits de ses contemporains, faisait appel par surcroît au magnifique trésor de la pensée antique.

Comme il devait jouir, non dans sa vanité, mais dans son sens et son amour de l'unité, quand il recevait de partout, de tous les pays à la fois, latins ou germaniques, anglo-saxons ou slaves, de la Pologne et de l'Espagne, de l'Angleterre et de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, ces témoignages non pas seulement d'admiration, mais d'acquiescement à ses idées et, plus encore, ces sortes de bulletins de victoire triomphants de la Renaissance et de l'esprit nouveau qui, si souvent, se rencontrent dans sa correspondance ? Alors que partout se développaient des nationalités ardentes et vivaces ; alors que déclinaient les puissances supranationales d'un Moyen Âge qui s'effaçait ; alors qu'un observateur sagace pouvait déjà se rendre compte que, les faits religieux suivant les faits politiques, l'esprit de nationalité commençait à menacer dans le domaine des croyances l'esprit d'unité chrétienne : une magnifique espérance ne se levait-elle pas ? par la Renaissance, par la formation et la diffusion d'un esprit fait de raison humaine et nourri de culture antique, allait-on voir refleurir cette unité de civilisation spirituelle et morale que les hommes du XIII^e siècle avaient conçue comme leur idéal — et que les humanistes du XVI^e siècle réaliseraient avec plus d'ampleur, plus de liberté, et de sagesse profonde ?

D'instinct, les humanistes, tous ceux dont l'élan, la foi, l'activité candide et enthousiaste pouvaient encourager et soutenir en Érasme un tel rêve : quand ils enrôlaient Luther, sans lui demander compte de ses pensées secrètes, dans cette fraternelle et glorieuse armée qui, d'un bout de la chrétienté à l'autre suivait les bannières d'Érasme, ils le tiraient, lui aussi, hors de son pays, hors de sa petite patrie, au grand soleil qui luisait par le vaste monde pour tous les disciples du Christ

rédempteur. Ils lui montraient une voie : celle-là même qu'ils parcouraient, chacun selon ses forces, derrière leur chef à tous. Une voie rude, difficile à suivre bien qu'elle fût la voie royale de la chrétienté. Campée en son milieu, Rome la surveillait jalousement. Mais elle menait à une Réforme universelle — à la Réforme, non de telle ou telle province de l'Église mais, dans le plein sens du mot, de la chrétienté.

^{p092} Or, un Ulrich de Hutten au contraire, un Crotus Rubianus et tant d'anonymes derrière ces chefs de file *prestigieux* — *c'est* une bien autre voie qu'ils indiquent du doigt à Martin Luther. Ce qui les intéresse, ce n'est pas la religion, ni la civilisation chrétiennes : c'est l'Église d'Allemagne. Les rapports de l'Allemagne avec la Papauté : politiques, économiques, autant sinon plus que religieux... *Ego te, Martine, saepe Patrem Patriae soleo appellare* : formule glorieuse. Que de séductions, que de prestiges en elle ? En réalité, les huttenistes, lorsqu'ils saluaient de ces mots retentissants le moine révolté de Wittemberg, le demi-vaincu du tournoi de Leipzig, incriminé par Eck de hussitisme au grand applaudissement des hussites eux-mêmes ; lorsqu'ils s'efforçaient de l'engager ainsi dans la voie plus étroite et, en apparence, plus facile du nationalisme, comme ils l'invitaient à rétrécir ses ambitions et ses desseins ? Ils dressaient devant Luther une grande tentation. « Sois Allemand. Songe à l'Allemagne. Réalise ton œuvre ici, pour nous, sur place. Des partisans ? Ouvre les yeux ; vois tous ces bourgeois des villes qui attendent ; tous ces paysans que de sourdes révoltes travaillent ; tous ces nobles prêts à te secourir. Pourquoi chercher plus loin ? Tu n'as qu'à vouloir. Tu n'as qu'à faire un geste. L'œuvre s'accomplira. »

Or, Hutten trouva auprès de Luther un auxiliaire imprévu : le Saint-Siège. Car, réalisable ou non dans l'état de fait où se trouvaient alors et l'Europe et l'Église, une réforme intérieure du christianisme ne pouvait du moins être tentée que par un homme demeuré dans l'Église, agissant du dedans et avec prudence. Cela, Érasme le savait. Luther, moins bien. Et Rome, s'empressant, l'accula vite au schisme...

[Retour à la table des matières](#)

III. — *Credis, vel non credis ?*

Fût-ce par l'effet d'un plan machiavélique et savamment déduit ? Téméraire qui l'affirmerait⁹⁴. On s'émut vite sans doute, autour de Léon X, des nouvelles qui vinrent, rapides et alarmantes, de Wittemberg et de Mayence. Mais des inimitiés, des rancunes, des jalousies jouèrent dans la tragédie un rôle important. Avoir laissé des comparses, dès la première heure, manifester une sorte de volonté préméditée, et en quelque sorte *apriorique*, d'exclure Luther de la catholicité, c'est très certainement l'une des responsabilités graves p093 du pape Médicis dans la genèse du schisme. Qu'il s'agisse de ce pédant vaniteux, Mazzolini (Prierias), ou de ce hanneton pseudo-diplomatique, Miltitz : l'un montrant dès le début le parti pris romain ; l'autre donnant au conflit l'allure, odieuse à Luther, d'un maquignonnage politique. Même ce chrétien de bonne volonté, de vie respectable, Thomas de Vio, cardinal de Gaëte (Caïetanus) n'était pas bien choisi. Dominicain et thomiste, il ne pouvait entendre le langage d'un Luther. Mais il y eut autre chose... Si ces hommes, si promptement, crièrent à l'hérésie, demandèrent des sanctions, allèrent tout de suite au pire, c'est que les diplomates et les calculateurs qui dirigeaient l'Église étaient devenus incapables de comprendre et d'admettre l'effort, même brutal, d'un croyant passionné pour retrouver au fond de son âme les sources profondes de la vie religieuse.

De l'enseignement de Luther, de sa prédication, ils virent avant tout les « fruits » temporels, pour redire le mot qui remplit leurs dépêches ; un danger politique, que l'activité d'hommes comme Hutten leur rendait immédiatement sensible. Luther, c'était, dans une Allemagne fragile, un démolisseur menaçant. Allait-on le laisser tout jeter à bas ? — Tout, quoi ? les bases d'une piété traditionnelle ? une construction dogmatique ? Eh non, mais les positions du Saint-Siège dans le monde germanique. Politique d'abord ! Qu'on écrase ce

⁹⁴ Le lecteur français trouvera un exposé suffisant du procès de Luther à Rome dans la traduction de l'*Histoire des papes* de PASTOR, t. VII de la traduction, chap. VIII.

brutal, sans perdre une minute ; on verrait ensuite à discuter ! Et voilà comment, en juillet 1518, Ghinucci et Prierias, juges constitués, citaient Luther à Rome. Voilà comment le pape poussait l'« hérésiarque » là précisément où Hutten s'efforçait de l'amener. Voilà comment l'Église, une fois encore (mais plus cher qu'en écus, cette fois !) dut solder les frais de la grande politique italo-européenne des Alexandre VI, des Jules II et des Léon X. Et si Maximilien poussa à la roue : politique encore. Il lui fallait servir la curie pour que celle-ci, en échange, acceptât la candidature de Charles à l'Empire. Le bref du 23 août fut d'une violence froide.

Caïetan citerait le moine devant lui, en Allemagne. Il ne discuterait pas. Il le sommerait de se rétracter. Si Luther obéissait, on le recevrait en grâce. S'il persistait, on l'arrêterait pour l'amener à Rome. S'il fuyait, on l'excommunierait et les princes devraient le livrer au pape. Ayant vu Frédéric, Caïetan essaya de rattraper ses maladresses. Au début d'octobre 1518, il eut avec Luther muni d'un sauf-conduit une entrevue sans résultat. Sans autre résultat, du moins, que d'amener Luther à faire afficher le 22 octobre 1518, à la porte de la cathédrale d'Augsbourg, son appel au pape mieux informé. Et de lui permettre de dire : je suis celui qu'on frappe, mais qu'on ne réfute pas...

p094 Certes, il est facile de dire, après coup : « Clairvoyance ! Rome avait bien vu ce que recelait de malice la théologie des 95 articles... » Mais Luther, à cette date, cherchait-il la rupture de propos délibéré ? Consentait-il au schisme par avance ? Était-il l'homme au cœur léger ? Le sourire est facile, et la réplique : « Oui, oui... Luther volontiers se serait soumis. À condition que Rome devint luthérienne... » Est-ce si vrai ? En face de l'hérésie, l'Église n'a pas toujours réagi par la violence. Elle a su, bien souvent, faire la part du feu. Mieux, absorber, quitte à éliminer ensuite, après digestion totale... A Luther disant : « Prouvez-moi que j'ai tort ? » était-il sage de répondre sans plus : « Obéis, ou la mort ? »

Faut-il des exemples ? Quand Caïetan vit Luther à Augsbourg, il incrimina notamment son interprétation de la doctrine des « trésors de l'Église, d'où le pape tire ses indulgences ». Ces trésors, avait écrit Luther, ne sont ni suffisamment définis ni assez connus du peuple chrétien. D'un mot mordant, il précisait qu'ils ne comportaient pas de

richesses matérielles : de celles-là, les prêcheurs d'indulgence ne distribuent point : ils en récoltent ! Mais il argumentait que le trésor de l'Église ne consiste pas dans les mérites du Christ et des saints. Tout ceci, reposant sur la notion profonde et personnelle de ce qu'il appelle alors la théologie de la croix ; tout ceci, tenant au cœur du moine, intimement. Caïetan refusa toute discussion : Question réglée, sans appel, par bulle de Clément VI. Mais, disait Luther, cette bulle me donne raison ? Caïetan, brisant net : Crois-tu, ou non ? *Credis, vel non credis* ? Ceux qui s'extasiaient sur la simplicité du procédé devraient bien établir qu'on ne pouvait en 1518 discuter la question sans s'exclure soi-même de la communion des fidèles ?

Il est vrai, Caïetan reprochait autre chose à Luther : sa doctrine de la justification : *neminem justificari posse nisi per fidem*. Question capitale sans doute ; mais enfin, telle qu'il la formulait avant la dispute de Leipzig et dans l'été de 1518, la doctrine de Luther était-elle hérétique, sans hésitation ni scrupule quelconque ? Un historien n'est pas qualifié pour le dire. Il peut seulement, il doit rappeler un fait.

L'attention s'est portée dans ces dernières années sur l'activité doctrinale d'un groupe de théologiens, dont certains parvinrent, dans l'Église, à de hautes situations et qui, sur la justification, professèrent fort tard (en plein concile de Trente) des opinions toutes proches, pour un profane, des opinions luthériennes. Tel, ce Girolamo Seripando, général des Augustins de 1539 à 1551, qui reçut le chapeau (1561) et remplit jusqu'à sa mort (1563) les fonctions de cardinal-légat au concile. Là, à l'indignation de certains (ce n'étaient p095 pas des Augustins !) il exposa et défendit avec acharnement des idées hardies, opposées à celles des thomistes, proches des idées luthériennes. Les tenait-il de Luther ?

Le chanoine Paquier, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, s'empresse de laver Seripando d'un tel soupçon. Peu nous chaut. Le fait demeure. Un légat pontifical, un cardinal romain, pouvait impunément, quarante ans après la condamnation de Luther par la bulle *Exsurge*, dix-sept ans après la mort de l'hérétique, soutenir en plein concile des doctrines telles que M. Paquier se croit tenu d'écrire : « La manière fort opposée dont l'Église a traité ces idées et

ces hommes (Seripando, Luther)⁹⁵ ne doit pas scandaliser... À toutes les époques de la vie de l'Église, certaines théories se côtoyant ont éprouvé ainsi, des traitements fort divers... La vraie raison de cette différence... tient à la doctrine elle-même... Seripando et les siens ont toujours maintenu la responsabilité de l'homme envers Dieu et l'obligation d'observer la morale. Luther au contraire a nié fougueusement la liberté. Et pour affirmer qu'à elle seule, la foi neutralise les péchés les plus réels, il a des textes d'une massivité déconcertante. » Oui, mais ces textes, de quand datent-ils ? Ces déclarations « d'une massivité déconcertante » sont donc antérieures à la dispute de Leipzig ? Rappelons-nous les dates, et que Luther, quand il comparaît à Augsbourg devant Caïetan, du 12 au 14 octobre 1518, près d'un an avant son tournoi avec Eck — déjà ses juges romains, sans plus de façon l'ont déclaré hérétique ; déjà l'ordre a été transmis aux chefs des Augustins d'Allemagne d'avoir à incarcérer leur confrère pestilentiel ; déjà le bref du 23 août 1518 mobilise contre lui et l'Église et l'État...

Or, qu'on se reporte à l'écrit en allemand, *Unterricht auf etliche Artikel*, que Luther publia en février 1519, à la veille de la dispute de Leipzig⁹⁶. Des idées réformatrices, sans doute. Un effort hardi pour épurer la théologie du temps. Mais qu'il s'agisse du culte des saints, à travers qui l'on doit honorer et invoquer Dieu lui-même (p. 70) ; ou des âmes du Purgatoire qui peuvent être secourues par des prières et des aumônes, encore qu'on ne sache rien des peines qu'elles endurent et de la manière dont Dieu leur applique nos suffrages — *weiss ich nit, und sag noch das das niemant genugsam weiss* — qu'il soit question encore des commandements de l'Église : ils sont, écrit Luther, au Décalogue ce que la paille est à l'or, *wie das Golt und edel Gesteyn uber das Holtz und Stroo* ; qu'il vienne à traiter, enfin, de l'Église romaine^{p096} qu'on ne saurait quitter en considération de saint Pierre, de saint Paul, des centaines de martyrs précieux qui l'ont honorée de leur sang, ou même du pouvoir papal qu'il faut respecter comme tous les pouvoirs établis, tous venant également de Dieu : rien

⁹⁵ Article *Luther*, fasc. 74 (t. IX), 1926, col. 1199-1202. — Sur l'Europe de la Justification, au temps des premières réunions du Concile de Trente, V. le remarquable chapitre de M. BATAILLON dans *Erasme et l'Espagne*, p. 533 sq.

⁹⁶ W., II, 66. Le texte est court (p. 69-73) et divisé en paragraphes.

dans tout cela que vingt, que quarante théologiens ou humanistes en vue de ce temps n'aient dit de leur côté, avec autant ou même parfois avec plus de vivacité et de hardiesse, sans qu'ils fussent traqués, cités en cour de Rome, réputés hérétiques et dénoncés d'avance aux pouvoirs séculiers...

Qu'on imagine Luther, ce Luther tel que nous l'avons décrit, cet homme qui ne professait pas magistralement des idées de théologien, mais qui vivait, s'exaltait et s'enchantait de sa foi : Oui ou non ? *Credis vel non credis* ? Quelle révolte intérieure ! Oui ou non, alors qu'il s'agissait de ce qui lui était plus précieux que la vie, de cette certitude, de cette conviction profonde qu'il s'était faite, au prix de quelles transes mortelles, et comment ? uniquement en méditant, sans relâche, la Parole de Dieu...

Et puis quand il regardait autour de lui... Quoi, il était hérétique ? de ceux qu'on jette en prison sans plus d'hésitation, qu'on traîne, chaînes aux mains, devant le juge pour entendre prononcer une sentence faite d'avance ? Mais l'électeur Frédéric de Saxe, n'était-ce donc point un homme pieux, un fervent catholique ? lui, ce collectionneur trop dévôt, naguère, d'indulgences et de reliques ; lui, dont toute l'ambition pendant longtemps avait été d'obtenir du pape la Rose d'Or ? Or il soutenait Luther. Il refusait de le livrer à Caïetan. Il le tenait donc pour bon chrétien, incapable de nuire ?

Et ces docteurs, des Augustins, certes, mais des Dominicains aussi, des thomistes avec qui Luther s'était rencontré, à la fin d'avril 1518, à Heidelberg, pour discuter : ils avaient pu rester sur leurs positions, refuser de suivre Luther dans ses déductions ; du moins ne l'avaient-ils pas fui comme un pestiféré ? L'Université de Wittemberg, vomissait-elle Luther ? Staupitz, son maître, son conseiller paternel et bon, avait-il rompu avec son protégé ? réprouvait-il son action, lui qui se tenait à ses côtés devant Caïetan et se refusait à l'incarcérer ? Et ces jeunes hommes si passionnément chrétiens qui venaient à Luther : un Bucer, séduit à Heidelberg ; un Mélanchton enthousiasmé par la parole ardente du moine, quoi, tous hérétiques ? tous partisans, soutiens d'un hérétique et séduits par un criminel redoutable ?

Non. Érasme avait raison pour une fois. Si Rome poursuivait Luther avec tant de hâte passionnée, c'est qu'il avait touché « à la

couronne du pape et au ventre des moines ». Et Hutten avait raison ^{p097} aussi : c'est que Luther était un Allemand qui, dangereusement, se dressant à la porte de l'Allemagne, prétendait en interdire l'exploitation fructueuse aux Italiens. Comment Luther, l'impulsif, l'impressionnable Luther aurait-il fermé les yeux à cette évidence ?

Ainsi Rome faisait tout pour le pousser, l'incliner dans la voie des Hutten et des Crotus Rubianus. En le classant sans répit et presque sans débat parmi ces hérétiques criminels dont il faut étouffer les idées dans l'œuf, elle le chassait peu à peu hors de cette unité, de cette catholicité au sein de laquelle pourtant, de toute son évidente sincérité, il proclamait vouloir vivre et mourir. Elle acceptait le schisme, elle courait au-devant de lui. Elle fermait, sur la route de Martin Luther, la porte pacifique, la porte discrète d'une réforme intérieure.

Ne nous demandons pas si Luther aurait passé par elle, ni ce qu'il serait advenu, s'il y eût consenti. Constatons uniquement que, même s'il l'eût voulu, même s'il l'eût pu dans l'Allemagne de 1518, Luther aurait été en tout cas, de par Rome, empêché de prêcher sans éclat ni rupture, une « théologie de la croix » s'opposant à cette « théologie de la suffisance » qu'il n'avait pas assez de sarcasmes pour railler. Et ne sous-estimons pas la puissance réelle, la vitalité prodigieuse de l'Église, son aptitude éprouvée, vingt siècles durant, à se refaire de la chair et du sang avec des aliments parfois fort suspects — ne suivons pas ceux qui vont disant : « Chimère ! puisque le moine prêchait des hérésies ! » Ce sont eux, par un paradoxe, qui semblent ici manquer de confiance dans leur Église. Hier encore, en deux gros volumes, un érudit ne nous montrait-il pas comment un pape avait concédé à l'Allemagne, pour aider à sa reconquête, la communion sous les deux espèces, mais aussi comment en très peu de temps les successeurs de ce même pape avaient anéanti toutes les conséquences de cette concession ? Qu'on nous passe l'expression : ce n'est jamais l'estomac qui a manqué à l'Église...

Le destin, en tout cas, avait ses ironies. C'était l'Église romaine vouée, entre toutes, à faire vivre, à maintenir au-dessus des particularismes ethniques et des divergences nationales, la solidarité fraternelle des croyants dans un espoir commun, c'était l'Église « catholique » qui s'employait, avec une précipitation maladroite, à

hâter l'heure où, par un luthéranisme subordonnant, comme on l'a dit, l'universalité du message sauveur au programme limité d'une institution nationale autonome, ce résultat serait acquis à l'histoire : qu'il y aurait *des* réformes ; mais *la* Réforme, non.

[Retour à la Table des Matières](#)

Chapitre IV. L'idéaliste de 1520.

[Retour à la table des matières](#)

^{p099} Toute étude d'influences pose un grave problème. L'être humain, l'individu dont il s'agit d'expliquer les actions et les réactions, jusqu'à quel point s'est-il laissé entamer, dans ses parties vives, par le jeu des forces massives que l'historien dresse autour de lui ?

Il est des hommes pour subir des emprises si docilement et complètement qu'ils s'anéantissent ou tout au moins se fondent, se dissolvent en autrui. D'autres demeurent clos, impénétrables, inaccessibles ; tout sur eux semble glisser, rien ne mordre. Luther, dans sa complexité vivante, se prête à beaucoup, ne se donne à personne, emprunte à tous, et se retrouve lui-même dans sa conscience enrichie.

[Retour à la table des matières](#)

I. — Le *Manifeste* à la noblesse

Qu'il se soit prêté largement : rien de surprenant. Non seulement il y était obligé puisqu'il voulait agir, et qu'on n'agit pas seul, et que l'univers n'est pas peuplé de purs esprits, de consciences immatérielles, d'êtres désincarnés. Mais on voit très bien par quels côtés de son caractère, par quels traits de sa nature cet homme sanguin, violent, foncièrement peuple et furieusement tendu dans son effort, allait au-devant des sollicitations et justifiait l'espoir de partisans empressés à capter en lui une force vierge d'incalculable prix...

Polémiste-né, impatient de toute contradiction, insoucieux du scandale, son allure favorite, c'est le bond. On le rejoint ? D'un brusque élan le voilà, projeté loin, et qui rit de voir, en arrière, des essoufflés penauds. Mais on le rejoint encore ? Alors, nouvel élan, si violent celui-là que l'audacieux, demeure seul, tout chargé d'une stupeur, d'un effroi dont il jouit... Même lorsqu'il est en paix et que nul ne le presse, il procède par sauts, aussi vifs et déconcertants que possible. Ces procédés nous laissent stupéfaits. Ses compatriotes s'en effarouchaient, s'en effarouchent encore moins que nous. La constatation n'est rassurante qu'à demi...

^{p100} Ne prenons qu'un exemple, mais célèbre : ce *Pecca fortiter* que déjà nous rappelions plus haut⁹⁷. Lorsqu'il écrit ces mots devenus si fameux, notons que Luther est calme. Il ne se bat point. Il écrit une lettre à un ami, et quel ami, Mélanchton. Son thème : la puissance souveraine de la grâce. Et le voilà qui explique : « Si tu la prêches, prêche une grâce non pas fictive mais réelle. Si la grâce est réelle, il faut qu'elle enlève des péchés réels : Dieu ne sauve pas les pécheurs imaginaires. Sois donc pécheur, et pêche fortement ! Mais, plus fortement, mets ta foi, ta joyeuse espérance en Christ, le vainqueur du péché et de la mort ! »

On suit la gradation. On sent l'homme plein de son idée qui s'avance pas à pas, puis brusquement s'échauffe et bondit : « Allons, accepte ! Sois pécheur ! *Esto peccator* ! Et ne pêche pas à moitié : pêche carrément, à fond, *pecca fortiter* ! Des péchés pour rire ? Non ; mais de vrais, solides, énormes péchés ! » Texte célèbre. Et j'entends l'exégèse ; je suppose bien qu'adressée de la Wartbourg au pieux et sage Mélanchton, cette lettre n'avait point pour objet d'inciter le délicat et chétif helléniste à se vautrer dans le stupre et dans la

⁹⁷ END., III, 208 : Luther à Mélanchton, de la Wartbourg, 1^{er} août 1521. En raison de son importance, donnons le texte dans toute son étendue : « Si gratiae praedicator es, gratiam non fictam sed veram praedica ; si vera gratia est, verum, non fictum peccatum ferto. Deus non facit salvos fictos peccatores. Esto peccator et pecca fortiter, sed fortius fide et gaude in Christo qui victor est peccati, mortis et mundi. Peccandum est, quamdiu sic sumus... Sufficit quod agnovimus... Dei agnum qui tollit peccatum mundi. » Et alors, cette autre phrase célèbre : « Ab hoc, non avellet nos peccatum, etiamsi millies uno die fornicemur aut occidamus... » Puis la conclusion, avec son balancement antithétique : « Ora fortiter ; es enim fortissimus peccator. »

crapule. J'imagine également que la vie de Luther lui-même ne fut point toute tissée de ces menus plaisirs... Mais ce qu'il faut retenir, c'est ce mode outrancier de raisonnement qui cent fois nous dérouté, heurte en nous un esprit de mesure dont un Spengler dirait, avec mépris, qu'il n'a rien de faustien : sans doute. Seulement, le nerveux qui raisonne ainsi, l'impulsif qui se jette à l'aveugle dans un océan sans limites ni moyens de salut — le manœuvrer, le pousser, l'exciter : quel jeu pour les habiles ?

D'autant que c'est un moine qui pendant des années vient de vivre dans un couvent, sans contact réel avec les hommes. Du monde, de la politique, de l'art malaisé de gagner sa vie, que sait-il ? Les hommes, quand il commence à se lancer parmi eux, ce sont des êtres de raison : pour lui, des assemblages factices de vertus et de vices, dont il ignore les véritables comportements et les réactions probables. Comment, dès lors, tiendrait-il compte de tout ce que l'existence oppose de difficultés, impose de renoncements ou de limitations, ^{p101} inflige de désillusions aussi et de démentis aux enthousiastes, perdus dans un rêve, et qui vont droit devant eux sans savoir mesurer les périls de la route ?

Or, après quelques semaines de calme relatif, voilà qu'à partir du début de 1520, les événements, se pressant, viennent inquiéter Luther. Le 18 janvier, son ennemi le plus redoutable, Jean Eck, était parti pour Rome avec l'intention avouée d'enlever, à la curie, une condamnation dont il faisait sa chose. Nommé membre d'une commission de quatre personnages — dont Caïetan et lui — Eck eut la joie de lui voir rédiger un projet favorable à ses vues. Le 15 juin 1520, après de longues délibérations consistoriales, la bulle *Exsurge Domine* était publiée à Rome. L'irréparable s'accomplissait.

La bulle cependant n'excommuniait pas Luther. Condamnant ses opinions, livrant au feu ses ouvrages, elle lui laissait un délai de soixante jours pour se soumettre. Mais on savait qu'il ne se soumettrait pas. Et dès le milieu de juillet deux commissaires, Eck et Aléandre, étaient délégués aux fins de publier la bulle dans les diocèses de Brandebourg, Meissen et Magdebourg. Eck remplit sa mission les 21, 25 et 29 septembre. Aléandre, à la fin du même mois, rencontra Charles Quint à Anvers, s'assura de ses intentions et le 8

octobre, à Louvain, présida un autodafé solennel des livres et des écrits de l'excommunié.

Ainsi le cercle, de janvier à juin puis à octobre 1520, allait se rétrécissant autour de Luther. À Leipzig au début de juillet 1519, Eck procédant par allusions commençait à lancer dans le débat les noms redoutables de Wiclef et de Huss. En août, Emser se bornait encore à reprendre le même thème dans sa lettre à Jean Zack : il défendait hypocritement Luther contre l'accusation de hussitisme. Avec la bulle, plus de ces ménagements. Luther n'était plus un hérétique par ressemblance : il était hérétique en lui et par lui. Ainsi le voulait Eck et le déclarait Rome. Hérétique : qu'allait-il devenir ?

Sans doute l'électeur de Saxe, Frédéric, lui était favorable. Mais ces faveurs des grands, qu'elles sont précaires ! Si l'empereur se jetait personnellement dans le débat ; s'il mettait tout en œuvre pour faire exécuter la bulle, que deviendrait Luther ? ou plutôt, car il était brave, que deviendrait sa cause ? Il lui fallait des appuis. Il s'en offrait. Érasme s'employait pour lui. Hutten travaillait pour lui. Fermant les yeux sur ce qui le séparait du savant et du chevalier, Luther accepta l'aide qu'ils lui apportaient.

Érasme : lui si prudent, il fait campagne à ce moment, au point de se compromettre, « pour obtenir du Saint-Siège et au besoin lui ^{p102} imposer, avec toute la déférence nécessaire, la suspension de la sentence et, vis-à-vis de Luther, une autre procédure ». Et il écrit à Léon X, à d'autres, des lettres adroites, courageuses aussi. Pour sauver Luther ? sans doute, mais avant tout sa propre espérance d'une réforme chrétienne ⁹⁸ ...

Hutten ne s'active pas moins. Il assure à Luther la protection éventuelle de Franz von Sickingen. Puis, un peu gêné d'abord pour se mettre en relations directes avec un chrétien aussi entier dans sa foi, il saute le pas, et le 4 juin 1520 adresse au moine une première lettre, aussitôt répandue à travers l'Allemagne ⁹⁹ : une lettre dont les deux

⁹⁸ RENAUDET, Érasme, sa pensée religieuse, p. 88 sq.

⁹⁹ BÖCKING, *Huttens Schriften*, I : *Epistolae*, p. 355 ; END., II, n° 310, p. 408 ; sur les traductions et éditions diverses de cette lettre, GÖCKING, *op. cit.*, I, IV (index).

premiers mots étaient : *Vive la liberté ! Vivat libertas !* La bulle *Exsurge* pouvait venir. Luther savait qu'abandonné par Frédéric, il ne serait pas livré sans résistance. Précieuse certitude ; elle ne lui donnait pas le courage de faire front, il le puisait en lui — mais l'espoir que son cri ne serait pas étouffé.

C'était beaucoup. Et cependant, ne réduisons pas à ce seul bienfait l'action sur Luther d'un Hutten. Le redoutable polémiste mène alors contre Rome une campagne enragée. En avril 1520 à Mayence, chez Scheffer, paraît avec d'autres dialogues le fameux *Vadiscus seu Trias Romana*, bientôt suivi d'écrits violents sur le schisme, contre les Romanistes, avec la devise répétée : Le sort en est jeté, *Jacta est alea*¹⁰⁰ ! La bulle publiée, Hutten s'en empare. Il l'imprime avec des commentaires mordants, toute une glose antipapale ; il la répand à profusion dans l'Allemagne¹⁰¹. « Ce n'est pas de Luther qu'il s'agit, c'est de nous tous ; le pape ne tire pas le glaive contre un seul, il nous attaque tous. Écoutez-moi, souvenez-vous que vous êtes des Germains ! » Tout cela en latin. Mais à ce moment précis, il s'avise qu'il faut élargir son public. Et voilà qu'au latin se mêle l'allemand, dans des pamphlets rapides, violents, qui font balle¹⁰²...

Luther les connaît. Luther les lit. Luther leur emprunte des mots, des formules, l'*alea jacta est* qui lui sert, le 10 juillet 1520, dans une lettre à Spalatin, à notifier de façon définitive sa volonté de rompre avec les romanistes : *Nolo eis reconciliari.. Alea jacta est*¹⁰³ ! Il leur p103 emprunte encore ce souci d'une liberté à laquelle bientôt, dans son beau et pur traité de la Liberté chrétienne, il donnera un sens nouveau. Il en tire enfin des arguments. Non sans candeur, dans une lettre du 24 février 1520, il fait part à Spalatin des sentiments d'indignation qu'il éprouve, en lisant dans la réédition de Hutten, l'ouvrage de Valla sur

¹⁰⁰ Cf. la *Bibliographie* de BÖCKING, t. I, au début ; les ouvrages de Hutten y sont classés dans l'ordre chronologique.

¹⁰¹ *Bulla Decimi Leonis contra errores Lutheri* ; BÖCKING, loc. cit.

¹⁰² *Ein Klag über den Luterischen Brandt Zu Mentz*, 4 ff. in-4° ; *Clag und Vormanung gegen dem Gewalt des Bapsts*, 26 ff. in-4° ; *Anzeig wie allwegen sich die Romischen Bischoff oder Bapst gegen den teutschen Kayseren gebalten haben*, 8 ff. in-4°, etc. Cf. BÖCKING, loc. cit.

¹⁰³ END., II, n° 323, p. 432 : « A me quidem, jacta mihi alea, contemptus est Romanus furor et favor. »

la *Donation de Constantin* ¹⁰⁴. Et il se laisse aller ; il glisse peu à peu ; les arguments, les thèmes, les invectives du nationalisme allemand, anti-romain, lui deviennent familiers... Déjà ils inspirent certaines pages de son rude pamphlet contre la papauté de Rome, écrit en mai, publié en juin 1520 : premier appel aux Princes contre la rouge prostituée de Babylone : *Du, rote Hur von Babilonien !* Plus nettement, ils se retrouvent dans sa réponse violente à un libelle de Prierias : on y voit, à l'adresse des chrétiens, une invitation fameuse à se laver les mains dans le sang des curialistes. Surtout, en août 1520, ils pénètrent, ils échauffent ce *Manifeste à la noblesse chrétienne de nation allemande*, qui sonne comme une trompette le ralliement des Germains contre l'ennemi public...

Le *Manifeste*, ce *Vadiscus* de Luther, visiblement inspiré par celui de Hutten, quel étrange document pour l'historien, lorsque, résistant à l'entraînement, à la séduction puissante de ces pages frémissantes de vie et de passion, il analyse, dissèque et décompose ?

Une charge à fond contre Rome, le pape, la curie. Des injures, proches parentes de celles d'un Crotus Rubianus et de ses amis. La dénonciation véhémement des abus du Saint-Siège. Une exhortation à la résistance, à la révolte d'une Allemagne exploitée par une papauté spoliatrice. Contre un clergé trop souvent scandaleux, l'appel aux princes, aux nobles, à ceux qui ont la force et doivent maintenir les libertés chrétiennes, au besoin en déposant un pontife infidèle ou coupable. Voilà pour contenter Hutten et les siens.

Mais l'affirmation que tous les chrétiens sont, en vérité, de l'état ecclésiastique ; qu'il n'y a point entre eux de différences, sinon de fonction ; que tous sont consacrés prêtres, évêques et pape par le baptême ; que l'ordination n'est pas un sacrement, conférant aux prêtres un caractère indélébile, mais simplement une désignation d'emploi, révocable au gré du pouvoir civil : voilà de quoi réjouir les bourgeois, si fiers de leur dignité, si impatients de tout intermédiaire entre eux et la divinité.

¹⁰⁴ END., II, n° 274, p, 332. « Deus bone, quantae sunt tenebrae, nequitiae Romanensium ! »

Puis c'était la revendication, pour tous les chrétiens, du droit de ^{p104} lire la Bible, de se nourrir de la parole de Dieu, patrimoine commun des fidèles. C'étaient des déclarations d'un libéralisme absolu sur le droit de chacun de penser et d'écrire selon son sentiment ; des attaques aussi vives que pressantes contre la scolastique et ses représentants : de quoi rallier, somme toute, les hommes d'étude, les humanistes, les érasmisants, même si certaines digressions sur la réforme des Universités, certaines attaques injurieuses contre Aristote et l'aristotélisme ne leur plaisaient qu'à demi...

Enfin, venait l'esquisse d'un programme de réformes politiques, économiques et sociales singulier, et au total plus qu'inconsistant. Une improvisation d'irresponsable, semblait-il. On y trouvait, pêle-mêle, se coudoyant, la revendication du mariage pour les prêtres ; une déclaration de guerre aux épices, ces symboles du luxe ; une offensive violente contre l'ivrognerie et la débauche des Allemands ; un plan d'assistance et de lutte contre la mendicité ; des déclamations de paysan contre l'usure, les usuriers, la banque et les Fugger : tout cela pouvant, devant émouvoir et rallier des centaines et des centaines de mécontents : les uns, parce qu'ils souffraient des maux que Luther dénonçait ; les autres, parce qu'à ces maux, ils auraient voulu trouver ou donner des remèdes.

Ainsi ce petit livre, écrit en allemand à l'usage de tout un peuple, qu'il se soit enlevé chez les libraires avec une rapidité inouïe ; qu'en six jours, on en ait débité quatre mille exemplaires, chiffre sans précédent : rien d'étonnant. Il visait tout le monde ; tout le monde l'acheta. Quand il vint en Allemagne publier la bulle, Aléandre put noter ¹⁰⁵ : « Les neuf dixièmes de l'Allemagne crient : Vive Luther ! et tout en ne le suivant pas, le reste fait chorus pour crier : Mort à Rome ! »

¹⁰⁵ J. PAQUIER, *Jérôme Aléandre*, p. 154 et tout le chap. VII.

[Retour à la table des matières](#)

II . — Construire une église ?

Mais alors, Luther va se mettre à la besogne ? *alea jacta est* ? il va s'atteler, corps et âme, à l'exécution de son vaste programme ? En définitive, le *Manifeste*, c'est un appel aux Princes. Luther va donc travailler les princes, joindre ses efforts à ceux de Hutten et des siens, chercher avec eux et comme eux le grand personnage qui, prenant la tête du mouvement national allemand, mènera l'assaut contre Rome : Charles de Habsbourg, ou son frère Ferdinand, ou qui sait ? le louche prélat cumulant de Mayence et de Magdebourg, Albert de Brandebourg ?

^{p105} Point. Luther ne bouge pas. Luther n'agit point. Aux invites directes de Hutten, il ne répond ni par des actes ni par des démarches. Il écrit, simplement. Le *Manifeste*, mais aussi le *De Captivitate*, le *De Libertate*... Et même dans le *Manifeste*, visiblement, il hésite. Il tâtonne. Sans peut-être qu'il s'en rende pleinement compte, il lutte. Quel est son dessein ? Réformer l'Allemagne, ou la chrétienté ? Réforme nationale, ou réforme « catholique » ? Voici vingt passages qu'Hutten signerait, qui ne visent que l'Allemagne... Mais cette réforme de la papauté ; cette réforme de la curie ; cet appel au concile : ceci regarde bien toute la chrétienté ; ceci trahit un peu de confusion sans doute, une pensée très complexe en tout cas et difficile à réduire en formules trop simples ?

Luther s'est prêté, peut-être. Il ne s'est pas donné. Il demeure lui : l'homme du cloître, l'homme de la tour. L'homme qui a fini par se créer, enfin, une certitude à sa mesure ; l'homme qui s'est forgé, pour ses besoins à lui, cette puissante conception de la justification par la foi, d'allure et d'accent si intime, si vraiment personnelle, si émouvante...

Il ne faut pas dire qu'entre une Réforme nationale et une Réforme universelle, qu'entre une réforme allemande et une réforme catholique, Luther ne choisit pas. Il ne sent pas le besoin de choisir. L'alternative lui échappe. Il emploie des mots qu'on dit autour de lui. Il puise à pleines mains dans son expérience d'Allemand ouvrant les

yeux sur les choses d'Allemagne. Et, tout naturellement, le grand artisan du verbe, cet orateur né qui a le besoin de posséder son public, utilise pour ses discours, ses pamphlets, ses appels passionnés, les formules, les injures, les images qu'on lui tend. Mais il est pur dans ses intentions, pur de toute compromission avec des intérêts temporels. Ses vues politiques sont courtes, si peu machiavéliques, si vraiment candides ! Les âpres visées des hommes de proie, des partisans aux mâchoires serrées qui le poussent de l'avant, dans l'attente d'une curée, comme il s'indignerait si un clairvoyant lui en révélait, lui en faisait toucher du doigt la bassesse et l'égoïsme ? Magnifique et naïf, son idéalisme absolu plane au-dessus de ces misères.

Rome s'est mise en travers de sa route, de sa route solitaire de chrétien uniquement soucieux de son salut et du salut d'autrui. Rome, sans vouloir entendre ses raisons, ni descendre au fond de son cœur tout plein de Dieu, ni ouvrir ses yeux à l'évidence du Christ et de la Parole, Rome l'a condamné. Malheur à Rome ! Car Luther, qu'était-il, sinon le traducteur, le héraut du Christ et de l'Évangile ? Rome donc condamnait le Christ et l'Évangile. C'était ^{p106} là le fond. Une Rome pieuse et sainte, sans fiscalité, sans bureaucratie, sans politique temporelle et mondiale, sans besoins par conséquent : croit-on qu'aux yeux de Luther, elle n'eût pas été la personnification même de l'Antéchrist, si elle l'avait condamné, elle aussi, sans l'entendre ?

En fait, Rome n'était pas sainte. Rome était la mère des vices, la sentine des péchés, le siège des désirs mauvais, des besoins malfaisants, des damnables cupidités. Rome, contre Luther, agissait de façon oblique et déloyale. Rome luttait, non pour des principes mais pour des intérêts, pour maintenir sous sa botte une Allemagne pressurée... Tout le monde, autour de Luther, le répétait ; lui-même, ne le savait-il pas ? Il le disait, il le clamait de sa voix puissante, renforcée en écho par cent mille voix d'Allemands. Mais c'était l'accessoire. Et si, emporté par le torrent qu'il déchaînait, déployant toutes ses puissances de polémiste, Luther contre une telle Rome menait la guerre sainte aux applaudissements d'un public mêlé : ce n'était qu'un épisode. Le pape était l'Antéchrist, oui ; parce qu'il n'admettait pas, parce qu'il refusait d'admettre la justification par la

foi et cette théologie de la croix qui, tout à la fois, pacifiait et exaltait Luther.

Et Luther alors, le second des Luther, qui agit à ce moment avec une énergie, une puissance décuplées, le théologien qui écrit en latin à l'usage de ses pairs — Luther de creuser son sillon, de pousser de l'avant, de tirer de ses principes des conséquences sans cesse plus hardies. Nous n'avons pas ici, naturellement, à esquisser l'histoire de ces démarches. Nous ne voulons que restituer la courbe d'un destin. Mais à la connaissance de ce destin, l'allure de cette théologie n'est pas indifférente. Or, à quoi s'occupe Luther dans ces mois troublés ? Précisément, à formuler une doctrine de l'Église.

Sujet brûlant. Quelle Église ? Une Église d'Allemagne, hiérarchisée, mais plaçant à sa tête, non le pape de Rome : le primat de Germanie ? Une Église catholique, vraiment œcuménique, l'Église de Rome débarrassée de ses tares et régénérée : mais comment ? centralisation sur un plan nouveau ? fédération d'Églises nationales ? Problèmes qu'un historien peut formuler dans l'abstrait. Luther ne s'en pose point de semblables. Et rien, mieux que son indifférence pour de telles contingences, ne nous renseigne sur ses sentiments profonds.

L'Église dont en 1520, après quelques tâtonnements préalables, il définit la notion : ce n'est pas une vaste et puissante organisation comme l'Église romaine, cette institution séculaire qui, groupant p107 en diocèses tous les hommes qui ont reçu le baptême, leur impose l'autorité de prêtres consacrés, prédicateurs d'un credo dogmatique et monnayeurs de grâces par le canal magique des sept sacrements. Le tout, avec l'appui des pouvoirs temporels. A cette Église visible, et si l'on peut dire massive, Luther oppose sa véritable Église : l'Église invisible. Elle est faite, elle, de ceux-là seuls qui vivent dans la vraie foi ; de ceux qui, croyant aux mêmes vérités, sensibles aux mêmes aspects de la divinité, espérant les mêmes béatitudes célestes, se trouvent unis ainsi, non par les liens extérieurs d'une soumission toute militaire au pape, vicaire de Dieu, mais par ces liens intimes et secrets que tisse de cœur à cœur, d'esprit à esprit, une communion profonde dans les joies spirituelles.

Liens secrets dans toute la force du terme. Car, ces vrais croyants, comment se sépareront-ils de la masse qui les entoure ? Comment auraient-ils l'orgueil de se proclamer les vrais croyants, de se réunir en groupements spéciaux, en « communion de saints » sentant l'hypocrisie et le pharisaïsme ? La religiosité sectaire ne fut jamais selon le cœur d'un Luther. Les vrais croyants : plongeant dans le monde et ne s'en retranchant point, qu'ils se contentent, pense-t-il, d'être le levain qui fait lever la pâte, l'âme vivante et chaude qui anime un corps pesant et trop souvent glacé...

À l'intérieur du peuple, entre chrétiens, point de distinctions ni de hiérarchie. Tous égaux, ceux qui, par le baptême, l'Évangile et la foi sont devenus des enfants de Dieu. Tous prêtres. Et si quelques-uns d'entre eux, plus spécialement, sont chargés de certaines fonctions d'enseignement par exemple et de prédication : qu'ils ne se croient point d'une essence supérieure ; ils sont, sans plus, des fonctionnaires voués à une tâche humaine et toujours révocables au gré de qui les désigne... Pareillement, si quelques règlements sont élaborés ; si, dans un État monarchique, le Prince agissant en tant que membre de la communauté des croyants, ou, dans un État démocratique, si les représentants valables du peuple Souverain s'occupent d'organiser l'enseignement de la Parole, de former un corps de ministres qualifiés, de doter villes et villages d'écoles suffisantes, qu'on le sache bien : ni ces groupements, ni ces règlements ne participent en rien, jamais, de l'autorité divine.

Il n'y a pas, il n'y a jamais eu, il n'y aura jamais de collectivité religieuse qui se puisse dire chargée par Dieu même de définir le sens de la Parole ; il n'y en a pas qui puisse, à ce titre, exiger la soumission aveugle des consciences ; il n'y en a pas qui ait le droit enfin, de faire appel au bras séculier pour imposer aux hommes des croyances déterminées ou l'usage des sacrements. « Que celui qui ne veut pas ^{p108} du baptême le laisse », déclare catégoriquement Luther en 1521 : parole énorme dans la bouche de ce prêtre ¹⁰⁶. Et il ajoute (le texte est de 1521) : « Celui qui veut se passer de communion en a le droit. Le droit aussi, celui qui ne veut pas se confesser ». Un peu plus tard, en

¹⁰⁶ *Von der Beichte*, W., VIII, p. 157 ; cité par STROHL, II, 325

1523, même profession : « La foi est chose absolument libre... On ne peut forcer les cœurs, même en se mettant en quatre. On arrivera tout au plus à contraindre les faibles à mentir, à parler autrement qu'ils ne pensent au fond d'eux »¹⁰⁷. Contre l'indifférence, l'hostilité, l'incroyance, le Luther de 1520 ne sait qu'un remède : prêcher la Parole et la laisser agir. « Si elle n'obtient rien, la Force obtiendra beaucoup moins encore, même si elle plonge le monde dans ces bains de sang. L'hérésie est une force spirituelle. On ne peut la frapper avec le fer, la brûler avec le feu, la noyer dans l'eau. Mais il y a la Parole de Dieu : C'est elle qui triomphera ! »

Église de moine fervent, rêvée dans la paix du cloître par un homme qui n'a avec le monde aucune collusion. Magnifique idéalisme et qui, dans le matin du siècle, rend un son pur et doux.

Ainsi, Luther détruit. Luther nie. De l'Église catholique avec sa forte hiérarchie, ses vieilles traditions, ses puissantes assises territoriales et juridiques ; de l'Église visible, nettement délimitée, s'opposant en vigueur aux églises rivales ; de l'Église gardienne d'une civilisation entretenant en Europe une puissante unité de culture et de tradition, de cette construction séculaire et grandiose, véritable héritière de l'Empire romain, Luther se détourne et se désintéresse. Le 10 décembre 1520, il brûle à Wittemberg la bulle *Exsurge*. Mais il y avait un an que, dans les *Résolutions* des thèses de Leipzig, il avait écrit : « Je veux être libre. Je ne veux devenir l'esclave d'aucune autorité, que ce soit celle d'un concile, ou de n'importe quelle puissance, ou d'une université, ou du pape. Car je proclamerai avec confiance ce que je crois la vérité, que ce soit avancé par un catholique ou par un hérétique ; que ce soit approuvé ou rejeté par n'importe quelle autorité. » Après de telles déclarations, plus rien ne subsiste de l'ancienne Église. Elle est détruite jusqu'à la racine. Rasée jusqu'aux fondements.

Donc Luther va reconstruire ? Sur quoi, sur quelles bases ? La Loi ? Ne s'épuise-t-il pas à proclamer : le chrétien est libéré de la Loi mosaïque ; et non seulement de la Loi cérémonielle de l'Ancienne Alliance : du Décalogue non moins, de ces dix commandements p109

¹⁰⁷ *Ibid.*, et W., XI, 264.

que Moïse a donnés aux juifs. Aux juifs, oui, non aux chrétiens. Et Moïse, un Docteur, un grand Docteur sans doute ; notre législateur à nous, chrétiens ? jamais. La Loi ? qu'en ferait donc un chrétien ? Christ ne l'a-t-il pas supprimée et vaincue ? Né sous elle, ne s'est-il point plié à ses exigences, afin de racheter tous ceux qu'elle écrasait de son poids meurtrier ? La Loi ? Christ nous a donné l'Évangile, son contraire.

Alors la Parole ? Mais qu'entendre par ce mot, si cher à Luther, qu'il répète si souvent, avec un accent d'amour et de tendresse si particulier ? Qu'est-ce que cette Parole ? L'ensemble des livres saints ? Luther qui nie l'autorité du pape vivant, va-t-il à son usage dresser au-dessus des croyants un pape de papier ? A cette date il n'y songe pas. Le droit qu'il refuse à toutes les autorités du monde, le droit d'asservir sa liberté de chrétien, il n'entend pas le reconnaître à un livre, fût-ce la Bible, lui qui cependant traduira cette Bible en allemand, tout entière, et fera à ses compatriotes ce don magnifique dont la richesse parfois l'effraye... La foi ne dépend pas d'un texte, quel qu'il soit. La foi ne peut être asservie à une lettre, de si haut qu'elle tombe. La foi est la maîtresse de tous les textes. Elle a droit de contrôle sur eux, au nom de cette certitude qu'elle-même tire d'elle-même. La foi se réfère à la Parole, directement ; et la Parole, ce n'est pas l'Écriture, une lettre morte, « le méchant petit coffret de joncs dans lequel était enfermé l'enfant Moïse ». C'est Moïse lui-même : quelque chose de vivant, d'agissant, d'immatériel, un esprit, une voix qui remplit l'Univers. C'est le message de grâce, la promesse de salut, la révélation de notre rédemption.

Ainsi, face à face, le Luther des années ardentes place l'homme et son Dieu. Entre eux, point d'intermédiaires. « Il faut, dit-il, que j'entende moi-même ce que dit Dieu. » Mais comment l'entendre ? En adhérant de sa raison à un Credo, à une somme doctrinale ? Quelle sottise ! « On peut prêcher la Parole ; personne, sinon Dieu seul, ne peut l'imprimer dans le cœur de l'homme. » Pour les choses spirituelles, point de juge sur cette terre, « sinon l'homme qui porte dans son cœur la vraie foi en Dieu ». Tout tombe ainsi, tout ce qui est vain, superflu, nuisible : le dogme édictant ce qui doit être cru par tous, toujours, partout ; la caste sacerdotale, s'arrogeant le droit sacrilège et dérisoire de transmettre la grâce de Dieu aux fidèles ;

l'institution monastique enfin, avec ses membres, les religieux de toutes règles, de tous ordres et de tous habits, offrant orgueilleusement à Dieu, comme autant de sacrifices, leurs prières inutiles et leurs mortifications entachées d'orgueil. Tout tombe, tout ce qui n'est pas la foi, ce contact intime de l'âme misérable pleinement consciente ^{p110} de sa misère avec la prodigieuse, l'inimaginable sainteté de Dieu : divines épousailles d'une créature souillée et d'un Dieu qui, la relevant de son ignominie, prend à son compte ses péchés inexpiables et lui donne en échange les dons de sa sagesse et de sa félicité.

Sur la base de telles relations entre le Créateur et la Créature ; sur cette notion de l'Église invisible groupant en secret des âmes et des esprits communiant dans une foi, comment Luther, le Luther de 1520, aurait-il bâti pour la substituer à cette Église romaine qu'il prétendait détruire en la niant, une Église nouvelle, conforme aux sentiments qui débordaient de son cœur, à cette ardente piété qui bouillonnait en lui, à cette foi qu'il portait et qui le soutenait ?

[*Retour à la table des matières*](#)

III. — La vaillance de Worms

Et d'ailleurs, bâtir, édifier, construire : aucun de ces mots n'est de la langue de Luther, de celle qui traduit le fond de sa pensée et de ses sentiments, son cœur.

Certes sa foi ne l'entraîne pas à dire au monde : « Je ne veux pas te connaître. Tu es le mal ; tu es le péché, la laideur et l'injustice ; je te fuis. » S'enfermer dans une cellule ? Il en sort, et de toute son âme renie cet ascétisme. Le monde, Dieu l'a fait. Et c'est Dieu pareillement qui nous y a placés. Restons où il nous a mis. Accomplissons, en conscience notre tâche quotidienne. Le paysan qui laboure ; la servante qui nettoie ; le forgeron qui bat l'enclume font œuvre aussi louable et saine que le bon prêcheur évangélique dont le métier est d'endoctriner le peuple chrétien — beaucoup plus que l'odieux moine marmottant ses patenôtres sempiternelles. Luther le dit dès 1520 ; il le redira avec une force croissante ; et l'on devine quel écho ces paroles trouvaient dans cette bourgeoisie laborieuse, dans ce peuple discipliné et consciencieux dont il magnifiait les tâches les plus

humbles, lui l'homme de Dieu, le prêtre qui de ses mains s'ôtait son auréole.

Mais ce monde, la foi de Luther le domine. Elle en use à la façon d'Abraham qui avait femmes, enfants, domestiques, le tout comme s'il n'avait rien ; car il savait, le patriarche, que des richesses spirituelles seules se tire une vraie jouissance. Vivre dans le monde, oui. User des biens qu'il nous offre, librement, honnêtement, en toute tranquillité d'âme : oui encore. Joie des sens et du cœur ; plaisirs et affections de la nature : un verre de vieux vin ensoleillé, les grâces bondissantes et flexibles d'un jeune animal, l'éclat profond d'un ^{p111} regard vivant, le col d'une femme ployée sous un baiser, la tendresse bavarde et spontanée d'un enfant : dans ces trésors qu'un Dieu prodigue met à sa portée, que le chrétien puise à discrétion, sans remords. Qu'il use des dons du Père en toute sérénité. Mais qu'il soit prêt, toujours, à s'en détacher. Qu'au moment de se les approprier, il sache y renoncer intérieurement. Qu'il voie en eux ce qu'ils sont réellement : les accessoires d'un théâtre aménagé par Dieu, spécialement, pour que l'homme puisse y éprouver sa foi.

Et comment se laisserait-il dominer par les choses de la terre, ce chrétien, ce dominateur à qui Dieu a remis le sceptre et la couronne ? Luther promène, sans hâte et sans crainte, sa royauté chrétienne à travers le péché, la mort et le malheur, ces hôtes du monde terrestre. Il ne fuit pas les puissances du mal. Il ne les craint pas. Dans sa certitude absolue qu'aucune d'elles, ni le diable ni la mort, la faim, la soif, le fer ou le feu ne peut mordre sur lui, sur son véritable lui, il les maîtrise. Bien plus, il les asservit, les plie à ses besoins et, de chacune extrayant son contraire, tire sa justice du péché et, de la pauvreté, sa richesse.

Ainsi la foi donne à Luther la maîtrise royale du monde : la foi, la confiance absolue en Dieu. Mais cette confiance qui l'inspire, qui le soutient dans toutes ses démarches, c'est elle en même temps qui nous fait comprendre son peu de souci des réalisations et ce dédain des constructions équilibrées où se marque si fort l'un des traits permanents de son génie.

Un réformateur ? On a pu refuser ce titre au père de la Réforme, et non sans apparence. Un conducteur d'hommes ? Il répondait sans

doute à l'appel de son Dieu. Mais ce qu'il demandait au fond de lui-même, ce n'était pas de conduire, c'était d'être conduit, d'être mené par Dieu où Dieu voudrait le mener, avec l'aveugle confiance de l'enfant qui marche la main dans la main de son père, et va, sans vaine curiosité. Organiser ? légiférer ? édifier ? à quoi bon ? Pourquoi tant d'importance à ces œuvres vaines ? l'Église, cette communion purement spirituelle, l'Église invisible est présente partout où se trouvent, où manifestent leur foi de vrais croyants. Voilà qui importe. Le reste, recrutement de ministres, constitution de groupes : questions sans intérêt. Pourquoi les trancher pour une éternité ? Des règlements provisoires suffisent.

Quant à négocier avec les grands de ce monde, pour assurer à la doctrine de Dieu les meilleures conditions de développement et de rayonnement : autre vanité. Politique, chose des princes. Affaire d'État. Et quoi de commun entre une affaire d'État et le christianisme intérieur ^{p112} d'un croyant ? Que l'État protège l'Église ; qu'il la défende si elle est attaquée injustement ; qu'il gère ses biens si elle en a ; en assumant ces fonctions, qu'il libère les fidèles de soins importuns : soit ; ils seront libres ainsi de se donner tout entiers à ce qui seul vaut pour un chrétien. Mais ici encore, pourquoi s'agiter ? Le triomphe de l'Évangile, le salut de l'Église de Dieu : quoi, d'efforts humains dépendraient de si grandes choses ? Luther sait bien que non : « C'est par la Parole que le monde a été vaincu et l'Église sauvée. Par la Parole elle sera restaurée ! » Texte de 1520 ¹⁰⁸. Par avance, il en annonce un autre, plus célèbre : celui de sa fière déclaration à l'Électeur, quand, ému par les nouvelles qui montent de Wittemberg, le reclus de la Wartburg rompt sa réclusion ¹⁰⁹ : « Pour remédier à cette affaire, Votre Grâce Électorale ne doit rien entreprendre. Car Dieu ne veut, ni ne peut souffrir les inquiétudes ou les mesures de Votre Grâce Électorale, ni les miennes. Il veut qu'on lui remette tout entre les mains ! »

Abandon total, quiétude parfaite en Dieu... Par là, notons-le en passant, s'explique également ce détachement, cette indifférence de Luther vis-à-vis de la morale, qu'on lui a si souvent reprochée

¹⁰⁸ Autres textes cités dans WILL, p. 198-200.

¹⁰⁹ Cf, plus loin, notes des pages 140 et 141.

âprement. On sait avec quelle force Luther établit, maintient au fond de lui sa distinction de l'homme pieux et du chrétien. « Qu'on le sache ! être un homme pieux ; accomplir de grandes, de multiples œuvres ; mener une vie belle, honorable et vertueuse, c'est une chose ; être un chrétien, c'en est une tout autre » ¹¹⁰. Or on n'est pas chrétien parce qu'on est bon, juste et pieux. On l'est quand, par la foi, on fait pénétrer Dieu dans son cœur. Alors, plus à se soucier de moralité. La morale ne saurait être le fruit d'une volonté humaine. C'est un fruit de la foi. Si l'homme possède son Dieu ; si Dieu agit dans l'homme, la volonté humaine transformée par l'Esprit accomplit naturellement de belles et bonnes actions. Et cette transformation n'est pas momentanée. Elle est acquise à jamais : Agie par l'Esprit, la volonté « veut, aime, chérit constamment le bien, comme jadis elle voulait, aimait, chérissait le mal » ¹¹¹. Quiétisme d'abandon, sans doute ; mais viennent les tempêtes, les menaces, les souffrances et les persécutions : alors cette confiance absolue en Dieu sera, au cœur du croyant, comme une source inépuisable de patience, de force, d'énergie, d'héroïsme. *Eine feste Burg ist unser Gott* ; c'est une forteresse, notre Dieu ! Cri jailli des profondeurs de l'âme luthérienne. Le sentiment qu'il traduit a, vingt fois dans sa vie, prêté à Luther une vaillance et ^{p113} une joie proprement surhumaines. La vaillance et la joie dont il fit preuve à Worms.

Luther à Worms. Pourquoi faut-il que tant de braves gens n'aient réussi à tirer de cet épisode dramatique qu'une imagerie à la Paul Delaroche, assez ridicule dans sa boursofflure ? Essayons de regarder avec des yeux neufs cette histoire, si précieuse pour la connaissance intime d'un Luther.

Pourquoi et dans quel esprit l'Augustin s'est-il rendu à la diète ? On ne songe jamais à se le demander. La tradition tue l'étonnement. On répète, docilement, la leçon apprise : « Convoqué devant l'assemblée, Luther s'y rendit avec un sauf-conduit. Et là... » Mais qu'il se soit rendu à la convocation, est-ce donc un fait si ordinaire ?

¹¹⁰ E., IX, 152.

¹¹¹ Pour tout ceci, WILL, p. 248-249.

Une bulle l'avait mis au ban de la chrétienté. Il fallait que cette bulle fût exécutée. Qui avait le pouvoir de changer sa lettre en réalité cruelle ? L'empereur, ou pour parler plus exactement, le roi des Romains ? Mais Charles était un tout jeune homme, presque inconnu des Allemands, sans grande expérience, sans crédit, sans force réelle : contraint dès lors à négocier avec les princes. De ceux-ci, l'un surtout avait son mot à dire : l'électeur de Saxe, Frédéric le Sage. Or il protégeait Luther. Les autres princes ne partageaient pas tous ses sentiments. Mais tous se sentaient solidaires de lui, en tant que souverains territoriaux. Tous se serraient les coudes quand il s'agissait de droits sur leurs sujets, ou de droits que l'empereur revendiquait sur eux. Par ailleurs, la bulle était fort discutée. La bulle avait une mauvaise conscience. À Rome même, certains n'avaient pas vu sans inquiétude le pape écouter les conseils des violents. En Allemagne, beaucoup, qui ne suivaient pas Luther dans toutes ses nouveautés, se scandalisaient de le voir condamner sans que ses erreurs eussent été démontrées. Et la tactique d'Érasme, à ce moment, était de tenir ouverte la porte à une révision, en déclarant et en feignant de croire que la bulle n'était qu'un faux.

Les deux légats, Caracciolo et Aléandre, que le Saint-Siège avait chargés de l'affaire, se trouvaient donc en posture difficile. Ils se rendirent auprès de Frédéric, le prièrent de faire brûler les écrits de Luther et de s'assurer de sa personne. L'électeur, à la fin de 1520, les paya de mots, et peu encourageants. Arrêter Luther ? Non. Il en avait appelé de la sentence papale. Cet appel était suspensif. Brûler ses écrits ? Non. Ils n'avaient pas été assez examinés, assez discutés pour qu'on eût ce droit. Mieux vaudrait faire comparaître le moine devant des juges impartiaux et éclairés...

Ainsi naquit, au grand dépit des nonces, l'idée de faire comparaître ^{p114}Luther devant la diète. Elle fit son chemin à travers mille obstacles qui nous importent peu : nous n'avons pas à refaire, ni même à résumer, l'histoire du Reichstag de 1521 ; elle vient d'être reprise dans un livre excellent, par Paul Kalkoff, Le 6 mars 1521, Charles de Habsbourg signait un sauf-conduit pour son « honorable, cher et dévoué » Martin Luther. Le 26, jour du vendredi saint, ce sauf-conduit était remis au moine par le héraut d'Empire Gaspard Sturm. Et le 2 avril, dans un char précédé par Sturm et qui contenait quatre

personnes dont un Frère augustin, compagnon requis par la règle monastique, Martin Luther se mettait en route pour la ville impériale...

C'est très simple. Mais que signifiait cette convocation ? Lorsqu'elle parvint à Luther, il y avait longtemps déjà que la Diète s'occupait de lui. Dès le 13 février, Aléandre avait fait, devant les députés, un long discours sur l'affaire. Le 19, le Reichstag avait déclaré, en réponse, qu'on ne saurait condamner un Allemand sans l'entendre. Et il avait soulevé l'épineuse question des Griefs de la nation allemande contre Rome. Charles alors était intervenu. Il avait déclaré que si Luther comparaissait, ce ne serait pas pour discuter. On lui demanderait s'il reconnaissait les écrits publiés sous son nom et s'il voulait, ou non, rétracter les erreurs qu'ils renfermaient. Et le jour même où Luther, à Wittemberg, recevait du héraut Sturm son sauf-conduit, un édit, condamnant au feu les écrits de l'hérésiarque, était publié par toute l'Allemagne...

Luther savait tout cela. Il savait qu'Aléandre s'agitait furieusement et conservait sur le roi des Romains une influence dont l'édit du 26 attestait l'efficacité. Il savait également qu'on le prierait uniquement de se rétracter. À quoi bon se rendre à Worms ? Dans une lettre à Spalatin du 19 mars — il n'avait pas encore reçu son sauf-conduit — il déclarait tout net : « Je répondrai à l'empereur Charles qu'appelé seulement pour une rétractation, je n'irai pas à Worms. C'est tout comme si j'avais déjà fait le voyage, aller et retour »¹¹². Or, le 26, il reçoit le héraut et le 2 avril, se met en route... Pourquoi ?

Une phrase de sa lettre à Spalatin du 19 nous met peut-être sur la voie. Pour rétracter, disait-il, je n'irai pas à Worms. Mais il ajoutait : « Si l'empereur me cite par après pour me faire mourir et me ^{p115} déclare, à la suite de mon refus, « ennemi de l'Empire », je m'offrirai à venir à son appel. Je ne fuirai pas, avec l'aide du Christ, et ne désertai pas la Parole. Je suis très certain que ces hommes de sang ne s'arrêteront pas avant d'avoir ma vie ; mais je désire, si possible,

¹¹² END., III, n° 414, p. 113 : « Respondebo ergo Carolo Imperatori, solius palinodiae causa vocatum me non venturum : quando quidem idem sit ac si jam illuc venissem et huc rediissem. »

que les papistes soient seuls coupables de ma mort... » ¹¹³. Voilà qui nous révèle une exaltation assez surprenante. Si du moins, nous ne connaissions Luther, et son absolue confiance en Dieu...

Luther n'est point parti à Worms en homme respectueux des pouvoirs constitués, et qui, recevant une convocation, s'y rendrait sans plus hésiter ni réfléchir. Luther est allé à Worms comme on marche au feu. En fonçant droit devant lui, en faisant le sacrifice intérieur de sa vie, en nourrissant d'ailleurs cette foi invincible dans son salut final que tout homme en péril puise aux sources profondes de sa vitalité et qui, chez un Luther, est une foi en Dieu, aveugle, inébranlable. Luther est allé à Worms comme au martyre, ou au triomphe : deux aspects, après tout, d'une même réalité. Mais triomphe ne doit s'entendre que devant Dieu et par Dieu. Ce n'était pas sur les hommes, sur les secours humains qu'il comptait. De toutes ses forces au contraire, il les répudiait. Jamais son idéalisme ne fut plus pur qu'alors et plus intransigeant. A Spalatin, le 27 février 1521, se défendant d'être violent, ou plutôt de faire appel à la violence : « Je n'ai pas commis cette faute, écrivait-il ¹¹⁴ ; ce n'est point par le fer que j'ai poussé la noblesse allemande à imposer des limites aux romanistes : c'est par des résolutions et des décrets, chose facile. Combattre contre la tourbe sans armes des gens d'Église, ce serait combattre contre des femmes et des enfants. » Et peu avant, au même, le 16 janvier, il avait déclaré : « Je ne voudrais pas que l'on combattît pour l'Évangile en se servant de la force et du meurtre... L'Antéchrist même a commencé sans violence, et sera pareillement brisé par la Parole, seule. »

Qu'il ne courût point de risques, en se rendant à la convocation ; que son voyage à Worms fût sans périls et sans imprévu : libre à de béats controversistes, les pieds bien au chaud, de nous en prodiguer l'assurance. A cette minute décisive, dans cette Allemagne troublée, alors que les plus obtus sentaient l'importance et la grandeur des forces engagées, la pensée de Jean Huss et de sa fin à Constance hantait naturellement l'esprit de Luther, de tous ses amis et, sans nul doute, de tous ses ennemis... Mais quoi ? Son Dieu le poussait, ^{p116} son

¹¹³ END., *ibid.* : « Certissimum autem habeo, illos non quieturos sanguinarios, donec occiderint me. »

¹¹⁴ END., III, n° 390, p. 73.

Dieu l'entraînait. Il n'hésita plus. Il partit, pour rendre témoignage de sa foi, pour attester son Dieu.

Voyage anxieux et triomphal. A Erfurt, la réception fut solennelle et enthousiaste. L'Université dont il avait été l'élève, accueillit Luther en hôte illustre. Il prêcha aux Augustins, lui, l'excommunié, dans la chapelle même de son ancien couvent. Il prêcha de même à Gotha, à Eisenach. Il était malade cependant, se plaignait de maux inconnus. La pensée de Satan, de ses ruses et de ses embûches ne le quittait point. Mais non plus son héroïsme, une espèce d'allégresse intime et passionnée qui lui donnait la force de tout affronter. Le diable, que pouvait-il ? « Le Christ est vivant, écrivait-il de Francfort à Spalatin, le 14 avril ; le Christ est vivant et nous entrerons dans Worms en dépit de toutes les portes infernales et de toutes les puissances de l'air » ¹¹⁵. Le 14 avril. Le lendemain 15, son disciple Bucer dépêché au-devant de lui, le rencontrait à Oppenheim.

L'atmosphère, à Worms, était chargée d'orage. À Charles, sans ressources ni troupes, les princes tenaient tête. Les nonces s'effrayaient. La populace dans les rues, sous les fenêtres de leur hôtel, venait chanter les *Litanies des Allemands*, toutes pleines d'injures furieuses. Des troubles éclataient, dans les villes, dans les campagnes aussi, contre le clergé, les religieux, les gens riches. La popularité du moine excommunié ne cessait de grandir. Son portrait s'étalait partout, avec le portrait de Hutten. Celui-ci, du haut des murs d'Ebernbourg, la forteresse de Sickingen, précipitait sur l'Allemagne des monceaux de pamphlets. On sentait frémir, le poing sur l'épée, une noblesse famélique et brutale. On attendait la curée, le signal d'Ebernbourg ...

Alors des conciliabules s'étaient tenus. Si Luther tombait dans toute cette confusion... On redoutait sa venue chez ses amis, chez ses ennemis aussi. Finalement, un projet était né : Aiguiller le voyageur non sur Worms, mais sur Ebernbourg. Là-haut, en sûreté, sous la

¹¹⁵ END., III, n° 420, p. 121 : « Verum Christus vivit, et intrabimus Vormaciam invitis omnibus portis inferni et potentatibus aëris. » — Sur le séjour à Worms, curieux récit de Luther dans le *Recueil* de CORDATUS (*Tischreden*, éd. de Weimar, III, p. 281-287).

garde de Sickingen, sous la surveillance de Hutten, Luther ne craindrait pas le sort de Huss. Il pourrait attendre, voir venir, discuter... Voilà ce que Bucer venait lui proposer. Il refusa tout net.

Il allait à Worms. Rien ni personne ne l'empêcherait de s'y rendre. Il entrerait dans la ville. Il planterait son pied dans la gueule, entre les grandes dents du Béhémoth, afin de proclamer Christ et ^{p117} de tout remettre entre ses mains. C'était une force en marche. On ne l'arrêterait point. Le 16 avril au matin, il entra dans Worms. Cent chevaux escortaient sa voiture. Deux mille personnes le suivaient jusqu'à son logis. Et le lendemain 17, pour la première fois, il était mis en présence de l'empereur.

L'épreuve fut peu brillante. A l'official de Trèves qui lui posait deux questions : s'il reconnaissait pour siens tous les ouvrages publiés sous son nom, et s'il rétractait, ou non, ses affirmations erronées, il répondit d'une voix basse, fort émue semblait-il, qu'il ne reniait aucun de ses livres ; quant au reste, la question était si grave qu'il sollicitait encore, humblement, un délai. Cette demande étonna ; on fut désappointé. On lui octroya vingt-quatre heures, et de mauvaise grâce. Le lendemain, 18 avril 1521, un jeudi, sur les six heures du soir, dans une salle surchauffée, bourrée de monde, à la lueur des torches et tout en fin de séance, Luther fut introduit à nouveau. Cette fois, il parla clair.

Ses livres ? Il y en avait de trois espèces. Les uns : des exposés de doctrine chrétienne, et si évangéliques que ses adversaires eux-mêmes les tenaient pour salutaires... Rien à rétracter de ce côté. Les seconds : des charges à fond contre la papauté et les pratiques du papisme... De ce côté non plus, rien à rétracter. Ou alors, ce serait ouvrir portes et fenêtres à l'Antéchrist. Les derniers : des écrits de circonstance contre des adversaires qui l'avaient provoqué. Un peu trop mordants, sans doute. Mais quoi ? c'étaient la tyrannie et l'impiété que Luther combattait. Au lieu de le condamner sans vouloir l'entendre, qu'on lui donne des juges ; qu'on discute ses idées ; qu'on lui montre en quoi elles étaient pernicieuses.

L'official de Trèves reprit la parole. « Pas de discussion ; oui ou non, rétractait-il ? » Alors ce fut la déclaration fameuse, dont bien des versions circulèrent aussitôt à travers l'Allemagne. Traduisons la plus

probable ¹¹⁶ : « A moins qu'on ne me convainque par des témoignages scripturaires ou par une raison d'évidence (car je ne crois ni au pape ni aux conciles seuls : il est constant qu'ils ont erré trop souvent et se sont contredits eux-mêmes), je suis lié par les textes que j'ai apportés ; ma conscience est captive dans les paroles de Dieu. Révoquer quoi que ce soit, je ne le puis, je ne le veux. Car agit contre sa ^{p118} conscience, ce n'est ni sans danger, ni honnête. Que Dieu me soit en aide, *Amen* ! »

Un grand tumulte se fit. Au milieu des injures et des acclamations, Luther se retira. Il regagna l'auberge. Et levant les mains, du plus loin qu'il vit ses amis anxieux : *Ich bin hindurch*, cria-t-il par deux fois : j'en suis sorti, j'en suis sorti ! Le lendemain, le monde entier apprenait le grand refus du F. Luther, « qui écrit contre le pape ». Et ceux qui croyaient le connaître et l'aimaient, s'étonnaient d'une audace dont ils ne devinaient point la raison surhumaine.

« Il revint le jour suivant, disant qu'il était vrai qu'il avait écrit telle et telle chose... et qu'aussi longtemps qu'il ne verrait quelqu'un le convaincre du contraire, il soutiendrait ses dires et ne craindrait pas de mourir pour eux. » Ainsi le secrétaire de la factorerie portugaise d'Anvers racontait au roi de Portugal, dans une lettre datée de Berg op Zoom le 25 avril (les nouvelles volaient) la scène fameuse du 18. « Entre autres choses notoires, continuait l'informateur, on racontait que le nonce du pape était mort en l'entendant. Il ajoutait : « Tout le peuple d'Allemagne et les princes lui sont acquis. Il me semble qu'il échappera cette fois » ¹¹⁷.

Tout un peuple en effet se serrait autour de lui, l'adoptait, le couvait de sa tendresse, l'investissait d'une redoutable confiance. Il n'avait pas cédé. En vain l'archevêque de Trèves, son official

¹¹⁶ *Deutsche Reichstagsakten unter K. Karl V*, éd. Wrede, II, 555 : « Nisi convictus fueros testimoniis Scripturarum aut ratione evidenti... victus sum Scripturis a me adductis et capta conscientia in verbis Dei ; revocare neque possum neque volo quicquam, cum contra conscientiam agere neque tutum neque integrum sit. *Gott helf mir, Amen.* » Voir, dans WREDE, *loc. cit.*, la discussion au sujet de l'adjonction traditionnelle, à rejeter : « His stehe ich, ich kann nicht anders. »

¹¹⁷ Ce texte curieux est dans BRAAMCAMP, *Noticias da Feitoria de Flandres*, Lisbonne, 1920, p. 116.

Cochlaeus et d'autres s'épuisaient à le faire revenir en arrière : Luther ne reculait pas, Luther ne reniait rien. Attitude qui aurait pu lui coûter cher. Mais il n'y pensait pas. Ou, s'il y pensait, c'était peut-être, au fond de lui, dans son exaltation de visionnaire, dans sa tension violente de prophète descendu de sa solitude afin de jeter à la face des grands et des rois la parole de vérité, brutale et nue — c'était pour caresser je ne sais quels espoirs de martyr triomphant, en songeant à Jean Huss et à Savonarole.

« Je me laisse enfermer et cacher, je ne sais moi-même pas encore où, prévenait-il Lucas Cranach, le 28 avril, à la veille de son enlèvement. Ah ! Combien j'aurais mieux aimé la mort de la main des tyrans, de la main surtout du duc Georges en furie ! Mais je ne dois pas mépriser le conseil des gens de bien, jusqu'au temps voulu »¹¹⁸. Il y a de la déception, dans ces lignes, et aussi comme un besoin de s'excuser auprès de ses amis : quoi ? tant d'exaltation n'aboutissait p119 qu'à cela... Son sacrifice, pourtant, il l'avait fait : qu'on se rappelle sa lettre à Spalatin, du 19 mars... Par ailleurs, qu'on relise cette lettre de Hutten à Luther, du 20 avril : « Tu ne manqueras, écrivait le chevalier, deux jours après le grand refus, tu ne manqueras ni de défenseurs, ni *au besoin de vengeurs* »¹¹⁹. Et la phrase de Ruy Fernandez, que nous citons plus haut : « Il me semble qu'il *échappera cette fois*. » On ne sera plus tenté de croire, avec certains, que Luther ne courait point de dangers à Worms. Moins encore, de faire sur ses vrais sentiments, pendant ces jours d'exaltation tout intime et de fièvre religieuse qui l'élevaient au-dessus de tous et de lui-même, un contresens cruel — pour ceux qui le commettent.

Son héroïsme, à Worms, ce n'est pas l'audace d'un partisan qui fonce droit sur l'ennemi, veut dompter l'adversaire, le réduire à merci. Bon pour Hutten d'écrire : « Je vois qu'il faut ici des épées et des arcs, des flèches et des boulets pour s'opposer à la folie des misérables démons. » Bon pour lui de regretter qu'on le force à l'inaction ; sans

¹¹⁸ Signalée dans END., III, n° 426, p. 128 ; texte imprimé dans E., LIII, n° 28, p. 64.

¹¹⁹ END., III, n° 424, p. 126, datée d'Ebernbourg. « Opus esse video gladiis et arcubus, sagittis et bombardis ut obsistatur cacodaemonum insaniae... Non carebis defensoribus, neque deerunt inquam vindices tibi. »

quoi, « j'aurais suscité dans la cité même une émeute contre ces esclaves mitrés »¹²⁰. Luther, son héroïsme est tout spirituel. Il se sent, comme le dit M. Will dans son beau livre sur *La liberté chrétienne*¹²¹, il se sent en rapports constants avec le monde invisible. Il sait qu'il a Dieu pour lui, que sa doctrine est invincible, que ses ennemis ne sont que des outils de Satan. Il a Dieu en son pouvoir, comme il l'a dit hardiment au livre de *La liberté : Wir sind Gottes mächtig*, et la profonde joie de le posséder ainsi, dans ses profondeurs intimes, éveille en lui l'allégresse, la joie dyonisiaque qui maintient, si haut au-dessus des hommes, cet amant de l'absolu, gorgé de possession.

Pareillement, faut-il le redire ? Qu'on se garde de faire du *Conscientiam agere* de Worms, la proclamation solennelle, à la face du vieux monde, de ce que nous appelons liberté de conscience, ou liberté de pensée. Luther ne fut jamais « un libéral » : le mot même, prononcé à propos de lui, pue l'anachronisme. Ici encore, M. Will dit très bien : « Sa conscience était bien moins hantée d'un désir d'émancipation que d'un besoin d'obligation intérieure »¹²². Il n'entendait pas défendre la thèse que chacun doit disposer librement de ses facultés, ni proclamer les droits de la raison humaine sur le ^{p120} dogme. Il prétendait, au contraire, soumettre raison et conscience à la seule autorité qu'il reconnût. Il ne la cherchait pas en dehors de lui, comme un catholique se référant à l'Église, à la tradition, à l'autorité. Il la puisait en lui. C'était cette Parole de Dieu qu'il concevait comme une force vivante ; cette Parole de Dieu, créatrice en chacun de nous d'une nécessité plus puissante que toutes les contraintes.

Mais les paroles des hommes ont leur vie personnelle. Qu'importait le sens que Luther lui-même donnait à ses protestations ? Déjà elles ne lui appartenaient plus. Dans cette foule qui se groupait autour de lui — et dont l'attitude fit tant pour écarter de lui les périls — politiques et savants, chevaliers et bourgeois, petites gens et clercs travaillés d'inquiétudes : chacun, quand le moine parlait, percevait un son différent. Chacun, derrière ses actes, mettait ses désirs. Et pour une heure, Luther les satisfaisait tous : entendons

¹²⁰ *Ibid.* : « Alioqui ad ipsos muros concitassem aliquam turbam pileatis istis. »

¹²¹ Cf. notamment, p. 161-163.

¹²² P. 161.

que tous, lorsqu'ils l'écoutaient, pouvaient continuer à caresser leur rêve, en pensant que ce prophète inspiré et sans peur lui prêtait sa voix puissante. Illusion d'une heure, et qui ne pouvait durer. Entre les réalismes divergents et son idéalisme dédaigneux des contingences, au moment même où ils se croyaient le mieux d'accord, le divorce fatal déjà s'accomplissait.

[*Retour à la table des matières*](#)

Chapitre V.

Les mois de la Wartbourg

[Retour à la table des matières](#)

^{p121} Le 4 mai 1521, un chariot traversait la forêt, au-delà d'Altenstein, sur la route de Gotha. Il portait Martin Luther qui, après une visite à sa parenté, regagnait Wittemberg en compagnie de deux hommes : son collègue Amsdorf et son confrère l'Augustin Jean Petzensteiner, compagnon de voyage requis par la règle de l'ordre. Soudain des cavaliers bondissent. L'Augustin s'enfuit éperdu. Le cocher se fait houspiller. Amsdorf à grands cris feint de résister. Luther, entraîné sous bois, juché sur un cheval, est par de longs détours conduit à la nuit dans un château haut perché de Thuringe. En habits de junker, chaîne d'or au cou, épée au côté, laissant pousser sa barbe et ses cheveux, le « chevalier Georges » allait y séjourner près d'un an, du 4 mai 1521 au 1^{er} mars 1522.

Soucieux de ne pas livrer Luther, mais sans braver ouvertement l'empereur, l'électeur Frédéric, renard rusé, avait approuvé cet ingénieux coup de main. Par là, par cet enlèvement bien préparé et qui n'avait pas eu de témoins gênants, il sauvegardait l'hérésiarque que ses ennemis voyaient déjà aux abois, réduit à se réfugier au Danemark ou en Bohême. Il le soustrayait aux conséquences redoutables de l'édit qu'Aléandre, avec une habile ténacité, achevait d'arracher à Charles Quint et à ses conseillers et qu'on lisait solennellement au Reichstag assemblé, le 15 mai 1521. En se tirant astucieusement d'un pas difficile pour lui-même, il exerçait d'ailleurs sur l'œuvre naissante, sur l'action escomptée du réformateur à ses débuts, une influence qu'il sied d'examiner et de peser sérieusement — d'autant plus sérieusement qu'on ne l'estime point toujours à sa vraie valeur.

[*Retour à la table des matières*](#)

I. — L'Allemagne troublée

L'Allemagne était en grande fermentation. Cette succession d'événements dramatiques : l'élection impériale et ses péripéties ; le sacre de l' élu à Aix-la-Chapelle ; les scènes de Worms ; la rédaction des ^{p122} Cents Griefs de la nation allemande contre Rome par catholiques et luthérisants coalisés ; le grand refus de Luther enfin, son attitude à la fois courageuse et obstinée : tout avait tendu les nerfs à l'excès. Et les pamphlets de Hutten, de ses partisans, de Luther lui-même et des siens, avaient achevé d'exciter furieusement les esprits.

Ces écrits chargés de violences et d'éclats, en prendre connaissance dans les pauvres in-octavo d'Erlangen ou dans les in-quarto trapus de Weimar, c'est vraiment leur faire tort. Comment les aborder, ainsi présentés, autrement qu'avec l'âme d'un honnête érudit appliqué à noter les « rapprochements », à colliger froidement les citations ? Qui veut les lire vraiment, pour le plaisir, pour l'intelligence, pour sentir en lui passer la flamme, qu'il recherche les éditions originales, les livrets eux-mêmes tels qu'ils sortirent des presses de Wittemberg : maniables, légers, sans luxe, mais de typographie claire et si parlants : aux yeux, à l'esprit, à l'imagination... Les voici, titres nets et sonores inscrits dans de beaux cadres ornés à l'allemande ; pas de date généralement ni de nom d'éditeur, mais en larges lettres sur la première page, le nom retentissant du Frère Martin Luther, augustin de Wittemberg. Souvent, son portrait gravé : ni un anonyme, ni un pur esprit ; un homme, en chair et en os ; et l'on voit sur l'image, au-dessus des pommettes osseuses, du menton carré et des traits assez rudes, ces yeux qui frappaient tant les contemporains par leur éclat et leur mobilité, ces yeux où ses ennemis lisaient on ne sait quoi de démoniaque : mais tous en subissaient l'étrange fascination si les mots leur manquaient, dans leur épais langage, pour en traduire l'effet. « Comme ce frère a les yeux profonds ! il doit dans son esprit nourrir d'étranges

fantaisies ! » Ce mot de Caïetan avait frappé Luther ¹²³ ; il aurait pu sans peine en collectionner d'autres.

Dès la première page, les formules se ramassent, prêtes à bondir sur l'esprit du lecteur. *Liber, candidum et liberum lectorem opto !* L'appel se lit, sous l'image du Christ crucifié ou déposé de croix, en tête des *Resolutiones* de 1518 qui firent le tour d'Europe. Sur le *De abroganda Missa* de 1521, juste au-dessous du titre : *Leo rugiet, quis non timebit ?* interroge le moine lutteur avec les paroles d'Amos ; et l'esprit s'envole, sur les ailes des prophètes, vers la sèche et violente Judée... Mais, dès qu'on entre dans le texte, comme aussitôt on se sent troublé ! Quel mélange à la fois spontané et savant, adroit et sans calcul, de déclarations qui rassurent, de hardiesses qui font peur ? *De abroganda Missa privata* : titre alarmant. Abolir la messe, n'est-ce point attenter ^{p123} au Christ ? Mais le livre ouvert : JHESUS lit-on en grosses lettres. C'est le premier mot. En dessous, cette dédicace : « A mes frères du couvent des Augustins de Wittemberg : la grâce et la paix du Christ soient avec eux ! » Ainsi le livre est d'un chrétien fidèle, d'un religieux dévoué ? N'en doutons pas : à la page qui suit, on lit : PROTESTATION. Sous ce titre qui tire l'œil, une déclaration véhémence : « Je proteste au seuil de ce livre contre ceux qui, tels des fous, clameront contre moi que je parle contre le rite de l'Église, les décisions des Pères, les histoires vérifiées et l'usage reçu... » ¹²⁴.

Comme tout semble bien fait pour troubler les fidèles hésitants ! Mais dans les *Resolutiones*, ce sont les mêmes démarches, les mêmes jeux alternés. D'abord, une Préface respectueuse et filiale à Staupitz, ce modéré, ce conciliant, cette lumière révéralée de l'Ordre. Puis une lettre à Léon X, grave mais véhémence. Puis encore, bien en vue, une grande déclaration : « Je ne dirai rien, je ne soutiendrai rien qu'en m'appuyant sur les Saintes Écritures en premier ; puis sur les Pères reconnus comme tels par l'Église romaine » ¹²⁵. Rassurante

¹²³ *Tischreden*, W., II, 421 : « Cardinalis Augustae dixit de me : iste frater habet profundos oculos ; ideo et mirabiles phantasias in capite habet. »

¹²⁴ *De Abroganda Missa Privata*, éd. de 1521 (Bib. Strasbourg, E 151, 124) f^o Aiii : « PROTESTOR IMPRIMIS ADVERSUS eos qui insanis vocibus sunt in me clamaturi quod, etc. »

¹²⁵ *Resolutiones Disputationum de Indulgentiarum virtute*, éd. de 1518, Wittemberg (Bib. Strasbourg, E 151, 126) f^o A 4 v^o : « Primum protestor me

orthodoxie ; mais les docteurs scolastiques ? « Usant des droits de la liberté chrétienne, reprend Luther, je garderai d'eux le bon ; je rejetterai le reste. » Les timides peuvent s'inquiéter ? déjà, en deux lignes brèves et fortes, l'augustin remet la main sur eux : « Hérétique ? Quoi que disent, quoi que fassent mes ennemis, je ne le serai jamais »¹²⁶ ! Ici et là, même façon de procéder, même mélange troublant de hardiesses révolutionnaires et de protestations d'orthodoxie.

On se défend mal contre un tel dosage. On n'est pas en présence d'une raison raisonnante, d'une logique toute droite et toute claire. Une créature s'offre à nous, dont la vie s'affirme au milieu des contrariétés et des hostilités. Une pauvre créature, qui lutte et se débat contre les inexorables lois de la pensée, et parfois flotte à la dérive. Un homme fort, qui d'un bond s'installe dans l'absolu, domine les contingences en les méprisant, prend et ravit les cœurs passionnés...

Luther : mais il y avait Hutten. Il y avait les autres, tous les autres, les comparses, les anonymes, la masse innombrable des *Flugschriften*, des pamphlets ardents rédigés « en vulgaire » et forçant les portes. Il y avait les prédications, les entretiens, les paroles véhémentes des p124 amis de Luther. Il y avait le vieux levain des haines sociales, des rivalités de classe, des antagonismes d'intérêt, qui fermentait. Et sur tout cela, des mots qui volaient, des paroles aiguës qui se fichaient dans les cœurs, pénétrant les esprits, ne s'oubliant plus.

Historiens, nous expliquons Luther, prudemment, à l'aide de Luther. Les théologiens, à côté, commentent, interprètent, conduisent leur exégèse. Et c'est très bien ainsi. Mais ce n'était pas en historien, ni en théologien, que les hommes de ce temps écoutaient Luther quand il criait : Point de douane pour les pensées : *Gedanken sind Zollfrei* ! En eux surgissait, nette et impérieuse, l'image simplifiée du moine qui, devant la diète, devant les légats du souverain pontife, devant l'empereur lui-même siégeant en majesté, n'avait pas faibli, et sommé de se rétracter avait crié : Non. En eux vivaient, d'une vie

prorsus nihil dicere aut tenere velle nisi quod in et ex Sacris Litteris... habetur et haberi potest. »

¹²⁶ *Ibid.* : « Errare quidem potero, sed haereticus non ero. »

étrange, active et comme pénétrante, des mots que le moine avait jetés au vent et qui bondissaient, qui devaient bondir longtemps par-dessus les barrières les plus hautes, les plus saintes, dans l'absolu.

L'âme humaine, avait dit cent fois Luther : rien ne la lie. Éternelle, c'est elle qui domine le monde. Comment se laisserait-elle ligoter du dehors ; comment écouterait-elle d'autres voix que la sienne ? Papes, conciles, docteurs, rien ne vaut. La lettre même du Livre sacré ne compte pas. Si l'âme cherche en elle et en elle seule sa vérité, elle la trouvera. Et qu'à cette âme humaine ainsi magnifiée, Luther refusât toute initiative, toute intelligence et toute volonté proprement personnelle ; que pour lui, elle dominât les choses de ce monde dans la seule mesure où Dieu venait l'habiter et l'animer : les théologiens ont raison de le faire remarquer. Mais ils s'en souciaient peu, les esprits avides qui buvaient, à la bouche même d'un moine en bataille, le vin grisant de la révolte méthodique. Plus leur importait qu'à l'heure où, renversant toutes les autorités, il mettait en poudre le système des croyances et des représentations collectives les mieux enracinées, les plus vénérées de son temps — Luther leur offrît, pour qu'ils pussent recréer le milieu nécessaire au libre développement de leurs conceptions, l'asile tout prêt d'une Église d'esprits bercés au souffle d'une même inspiration, et le secours de sa doctrine si bien adaptée de la justification : merveilleusement propice à rassurer, à soutenir, à grouper autour d'expériences communes ceux qui allaient se faire, avec un mélange d'intrépidité et de regret, les *fuorusciti* de la catholicité...

Ainsi, dans cette Allemagne nerveuse et prompte à s'émouvoir, l'action luthérienne introduisait une cause de troubles supplémentaires... L'enlèvement mystérieux du 4 mai acheva de surexciter les passions mal contenues.

^{p125} Qu'était-il devenu, ce Luther que des gravures montraient, aux côtés de Hutten, champion lui aussi de la loyauté et des franchises allemandes ? Était-ce Sickingen qui l'avait fait saisir pour le mettre en sûreté ? Aléandre qui, malgré le sauf-conduit, l'avait fait arrêter ? un ennemi de Frédéric, un noble, Behem, qui avait pour ainsi dire soufflé à l'Électeur son protégé ? Des rumeurs sinistres couraient. « Ils » l'avaient tué. On avait trouvé Luther sanglant, percé de coups de

poignard, au fond d'une galerie de mine. L'indignation montait, avec les regrets. Qu'on ouvre seulement le journal de Dürer¹²⁷. Le grand peintre était à Anvers quand le vendredi 17 mai, la nouvelle lui parvint : « Vit-il encore ? l'ont-ils assassiné ? Je l'ignore. S'ils l'ont tué, il a souffert la mort pour la vérité chrétienne. » Mais quoi ? l'œuvre entreprise va-t-elle être brisée ? « O Dieu, reprend Dürer, redonne-nous un homme pareil à cet homme, qui, inspiré de ton esprit, rassemble les débris de ta sainte église et nous enseigne à vivre chrétiennement ! O Dieu, si Luther est mort, qui nous expliquera désormais ton saint Évangile, avec une telle clarté ? » Qui ? l'homme dont Dürer, quelques mois plus tôt, avait tracé au crayon une esquisse d'une largeur et d'une âpreté singulière : le maître du savoir sacré et profane, dont tant d'Allemands comme lui, tant de chrétiens attendaient toujours avec anxiété l'arbitrage souverain entre Rome et Luther : « O Érasme de Rotterdam, à quel parti vas-tu t'arrêter ? Vois la puissance de l'injuste tyrannie sur le siècle ; vois la force des ténèbres. Écoute, chevalier du Christ ; chevauche hardiment, aux côtés du Seigneur Christ ; protège la vérité ; gagne la couronne des martyrs : n'es-tu donc pas déjà un tout vieil homme ?... Laisse, qu'on entende ta voix : et les portes de l'Enfer, et le trône de Rome, comme a dit le Christ, ne pourront rien contre toi ! » Cri poignant, car, à cette heure même, Érasme se sentant dépassé et vaincu, prévoyant d'ailleurs l'avenir et que les bonnes lettres, prises entre les partis, allaient recevoir les coups de deux côtés, écrivait sa lettre mélancolique à Mountjoy¹²⁸ : La vérité, la pure vérité vaut-elle qu'on ébranle tout l'Univers en la prêchant ? « Il est permis, il est bon de la taire, quand de sa révélation on ne peut espérer aucun fruit. Le Christ s'est tu devant Hérode. »

¹²⁷ Cf. la belle édition, en deux in-folios, par VETH et MULLER du voyage de Dürer : *A. Dürers niederländische Reise*, Berlin-Utrecht, 1918, t. I, *Urkunden*, p. 80, 17 mai 1521. Le texte de l'invocation à Érasme et de la déploration sur Luther, vraiment pathétique, se développe sur quatre grandes colonnes (80-82).

¹²⁸ *Opus Epist. Erasmi*, éd. Allen, IV, ép. 1219, p. 544 [100] : « Et arbitrotur esse tacere quod verum est, si non sit spes fructus. » — Cf. également plus haut [42] cette déclaration toute érasmienne : « Si Lutherus omnia vere scripsisset, mihi tamen magnopere displiceret seditiosa libertas. »

[*Retour à la table des matières*](#)

II. — L'héroïque labeur de la Wartbourg

^{p126} Luther, lui, n'en était pas à se taire. Ni devant le pape, ni devant les rois. Essayons de bien comprendre son état d'esprit, durant qu'il vit lentement ces mois de la Wartbourg, à la fois si vides et si pleins ¹²⁹. Cherchons à nous dégager de tant de formules traditionnelles, toujours et partout répétées : déchets d'une controverse qui, ne désarmant jamais, excelle à se parer des couleurs spacieuses d'un bon sens désabusé — et d'une expérience un peu sceptique de l'homme...

Qu'on se figure un nerveux, un imaginatif, un être tout de flamme et d'élan, qui vient de vivre les mois que Luther a vécus depuis l'autodafé de la bulle pontificale jusqu'à la comparution devant l'empereur à Worms. Tout bourrelé de scrupules, mais fort de sentir en lui bouillonner une source intarissable d'émotions et de convictions pathétiques, cet homme, ce chrétien fervent vient de proclamer à la face du monde sa rupture avec l'Église et de la consommer sans défaillance, sinon sans déchirement, au nom d'un Dieu qu'il écoute vivre et parler en lui. Il sort tout chaud de la lutte. Il sent vibrer en lui les puissances d'énergie accumulées pour le voyage à Worms et qu'il est bien loin d'avoir dépensées à la diète. Et brusquement, le voilà saisi par des hommes d'armes, dans des conditions dramatiques, au milieu d'un décor dont sa vive imagination n'avait point d'avance réalisé le détail pittoresque et sensible. Un château ; des murs épais ; une porte bien gardée qui se referme sur son passage ; d'autres portes encore qu'on verrouille ; et ce silence, cette solitude, cette paix d'oisiveté tombant soudain sur lui. Personne. L'incertitude non seulement de l'avenir, mais même du présent. Qu'est-il, dans ce réduit, où on le cache ? un homme libre, ou un prisonnier ? Qu'est le vrai dessein de l'Électeur ; quelle sa constance, et comment l'empereur réagira-t-il quand il saura ? A ces interrogations, Luther ne s'arrête guère. Mais à quels destins son Dieu va-t-il l'appeler ? Il

¹²⁹ « Ego hic otiosissimus et negotiosissimus sum » (A Spalatin, 10 juin 1521 ; END., III n° 441, 171 ; W., II, 354).

cherche et c'est à peine s'il se retrouve lui-même ¹³⁰, sous son déguisement de chevalier, avec sa barbe qui pousse, son épée gênante, le trouble d'un régime inaccoutumé et cette nourriture de château dans les bois, abondante en salaisons sans doute et en venaisons épicées...

Alors, crise de santé ; aggravation d'un mal d'estomac et d'entrailles ^{p127} déjà ancien. Luther s'en explique, dans des lettres souvent citées à Mélanchton ; il s'en explique sans périphrases, avec la crudité d'un homme de son temps : ils ne sacrifiaient guère à la pudeur que les siècles polis dressent, avec scandale, devant leurs confidences physiologiques trop naïves ¹³¹... Crise d'activité aussi : comment organiser une vie dépourvue d'occupations extérieures et de points de repère — une vie de reclus, sinon de prisonnier. Luther, un instant, tournoie sur lui-même, dans ce vide ¹³². Il hésite et se reproche d'hésiter, et jouit en même temps de son hésitation. Au matin froid, il paresse un peu, se complaît dans la tiédeur du lit. A midi, le soir, bien traité par le châtelain Hans von Berlepsch ¹³³, il se prend à goûter trop curieusement aux mets que deux petits pages lui montent des cuisines. Et quand vient la nuit ; quand il s'étend sur sa couche sans qu'un labour physique l'ait assez fatigué, des images passent devant ses yeux et des regrets ; des besoins de tendresse inassouvie obsèdent cet individualiste résolu qui ne sait vivre s'il n'a, autour de lui, d'autres créatures vivantes dont le souffle spirituel se mélange au sien...

Dans le silence froid et cru de la Wartbourg, dans cette obscurité des nuits qu'une vive imagination peuple de fantômes — comme il serait doux de sentir auprès de soi une présence amie, la tiédeur vivante d'une caresse humaine ? Et voilà « les feux dévorants de la chair indomptée », voilà les appétits, les désirs sensuels, la paresse,

¹³⁰ « Ut tu me difficile nosses cum ipse me jam dudum non noverim » (A Spalatin, 14 mai 1521 ; END., III, n° 435, 155).

¹³¹ Cf. dans END., III, p. 149, 171, 189, 199, 204.

¹³² « Nunc sum hic otiosus, sicut inter captivos liber » (15 Mai 1521 ; END., III, 150). — « Ego otiosus hic et crapulosus sedeo tota die. Bibliam graecam et hebraeam lego » (14 mai ; *ibid.*, 154). — A rapprocher du texte cité à l'autre page. Là aussi, Luther ajoutait : « Hebraica et Graeca disco et sine intermissione scribo » — ce qui précise le sens d'*otiosus*. Cf. également END., III, 164, 26 mai : « Cum sim eremita, anachorita, vereque monachus. »

¹³³ « Tractat me vir loci hujus ultra meritum longe » (END., III, n° 441, p. 171).

l'oisiveté, l'amour du sommeil, tous les affreux péchés dont Luther, le 13 juillet 1521, dans une lettre fameuse à son cher Mélanchton, s'accuse avec une candeur trop heureuse de se noircir¹³⁴ ; voilà les aveux, les « cyniques aveux » de Martin Luther, dont triomphent contre lui, sous les yeux attristés des luthériens couverts d'une p128 confusion assez comique, des adversaires ardents à exploiter une sincérité trop explicite — une sincérité où il entre sans doute, avec un reste d'humilité monacale et un excès certain de scrupule, une pointe de complaisance secrètement savourée ?

Car Luther ne serait pas « l'homme allemand » qu'il est, s'il ne trouvait, ancré au fond de lui, un goût un peu maladif de dévoiler des tares cachées, le besoin à moitié sensuel, à moitié morose, de les exhiber nues au grand jour — et, pour tout dire, un souci obsédant d'aller chercher, au fond d'un amas de souillures étalées et remuées sans pudeur, une virginité neuve et le sentiment libérateur d'une totale justification.

Tels étaient, à la Wartbourg, les compagnons un peu indiscrets des heures désœuvrées de Martin Luther. Ils faisaient bon ménage avec le compagnon par excellence, « l'adversaire », pour lui donner un de ses vieux noms, ce diable dont les *Propos de Table* nous narrent les exploits avec tant d'abondance. Contre lui, le reclus de la Wartbourg combat sans trêve¹³⁵ ; mais comme il lui manquerait, s'il cessait d'incarner, en face de ses élans les plus exaltés vers la pureté et l'harmonie, cet appétit de jouissance, cette tentation du sacrilège, cette

¹³⁴ END., III, 189 : « Displicuerunt mihi literae tuae... quod extollis nimio... Confundit ac discruciat me tua egregia ista suspicio mei, cum ego hic insensatus et induratus sedeam in otio pro dolor parum orans, nihil gemens pro ecclesia Dei, quin carnis meae indomitae uror magnis ignibus ; summa, qui fervere spiritu debeo, ferveo carne, libidine, pigritia, otio, somnolentia ac nescio an quia vos non oratis pro me aversus sit... » — Cf. également END., III, 193, 13 juillet 1521, à Mélanchton : « Orate pro me, quaeso vos ; peccatis enim immergor in hac solitudine. » — END., III, 230, 9 septembre 21, à Spalatin : « Adhuc sum stertans et otiosus ad orandum et opponendum ut mihi vehementer displiceam et onerosus sim, forte quod solus sim et vos me non juvetis. » — END., III, 243, 1^{er} novembre 21, à Spalatin : « Non tamen sum monachus, assunt enim multi et mali et astuti daemones, qui mihi tempus, quod aiunt, eludunt sed moleste. » On nous saura gré de donner ces textes, si discutés, dans leur teneur véritable.

¹³⁵ Voir p. 127, n. 4 in fine, l'allusion aux *multi et mali et astuti daemones*.

affreuse convoitise du péché — tout ce dont un Luther a besoin, tous les accessoires dont il faut qu'il s'entoure pour assouvir ses goûts de souffrance et de rédemption, pour refaire de l'innocence avec de la souillure... Compagnon de toutes les heures, ce démon ; Luther en parle sans violence, avec un intérêt paisible, une sorte de bienveillance. On croirait entendre par avance dans le *Prologue* du premier Faust — du temps que Goethe, prêtant sa voix aux diables et aux sorciers, mangeait « son héritage d'enfant du Nord » avant d'aller s'asseoir à la table des Grecs — on croirait entendre le discours du Seigneur à Méphistophélès, cette autre illustre incarnation du Satan germanique : « Je n'ai jamais haï tes pareils. Entre les esprits qui nient, l'esprit de ruse et de malice me déplaît le moins de tous... L'activité de l'homme se relâche trop souvent. Il est enclin à la paresse. Et j'aime à lui voir un compagnon actif, inquiet et qui même, au besoin, puisse créer : le Diable... »

Gardons-nous de rien exagérer d'ailleurs. *Otiosus, otiosus et crapulosus* ? Ainsi écrit Luther parlant de Luther, Luther souffrant de l'inaction physique de Luther, de ses excès de sédentarité, de cette vie assise d'homme de cabinet intolérable à l'homme d'action : *sedeo tota die*. Ainsi écrit Luther souffrant, se plaignant, et non pas du ^{p129} tout Luther se complaisant dans cette bonne et grasse vie. *Otiosus* : de grâce n'omettons pas *negotiosissimus* qui suit. Ni cette petite phrase : *Sine intermissione scribo*. L'*otium* de Luther à la Wartbourg, cet *otium* générateur de mauvaises pensées — qui de nous, je veux dire parmi les plus forts, les plus actifs, les plus robustes travailleurs — qui de nous n'en admirerait l'héroïque, la prodigieuse fécondité ?

Ses adversaires même s'inclinent devant tant de labeur. C'est dans le gros livre de Grisar qu'on trouve un essai de relevé total de la production luthérienne. Mais à la Wartbourg « où il n'a rien à faire » — à la Wartbourg, quel prodigieux effort ! L'explication du Magnificat, *Das Magnificat verdeutscht und ausgelegt*, que les Strasbourgeois mettront en latin à l'usage des Français ; les Sermons pour les dimanches et fêtes (*Kirchenpostille*) qui vont créer pour longtemps le type de la prédication nouvelle ; l'*Évangile des Dix lépreux* que traduiront également en latin, puis en français, les propagandistes des « nouvelletez » ; la *Mise en garde contre la Sédition* (*Eine Treue Vermahnung zu allen Christen, sich zu hüten vor*

Aufbruch und Empörung) ; le *Passional du Christ et de l'Antéchrist* qui sert de support à des images parlantes ; deux écrits sur les vœux monastiques, deux sur la messe, quelques combats d'arrière-garde sur les vieilles positions de Worms ou sur la bulle *Coena Domini* — quoi encore ? Rien, que la traduction de la Bible en allemand, entreprise d'un élan magnifique et furieux. Rien que, pour commencer, à la Wartbourg même, la traduction du Nouveau Testament entreprise en décembre 1521, terminée et publiée en septembre 1522...

[Retour à la table des matières](#)

III. — La forge d'un style

Les luttes de Luther avec le diable. L'encrier, et tout le reste. Oui : de beaux combats et qui parlent à l'imagination. Et qui donnent par surcroît au plus modeste de nos contemporains un flatteur sentiment de supériorité sur ce pauvre Luther, au cerveau peuplé de si noires coquecigrues... De beaux combats, mais enfin ? Si on parlait un peu des combats de Luther entreprenant de traduire la Bible en allemand — de donner en allemand la Bible aux Allemands — toute la Bible, toute l'énormité de la Bible : *Biblia, c'est-à-dire la Sainte Écriture entière* en allemand ?

Combats, oui. Avec une langue rebelle d'abord, avec deux langues plus exactement, dont il lui fallait accorder en lui et fondre ^{p130} les disparates : deux métaux défectueux dont il lui fallait faire un seul métal, solide, souple, bien trempé. Ici, la forte langue, la rude et grosse langue des gens du peuple, triviale, épaisse, mais charriant tout un flot d'images et de nourritures. Là, la langue froide, artificielle, alambiquée de l'administration, la langue dont usait depuis le XIV^e siècle la chancellerie saxonne. Alors, accorder les deux idiomes, chercher le mot juste, la tournure naturelle et simple, la tournure vraiment allemande, celle qui permettra aux hommes du peuple allemand d'aborder, de comprendre la parole du Christ comme l'enfant entend, comprend la parole de sa mère — *wie die Mutter mit ihren Kindern spricht* — n'avoir pour se guider que son instinct, son sens de ce qui est ou n'est point allemand ; chercher, et trouver ; lutter, et triompher : oui, en vérité, de quoi peupler le désert ?

Combats de la langue et du style : il en est d'autres encore, et non moins durs : les combats de Luther avec un texte qui n'a jamais passé, précisément, pour simple et facile à comprendre. Ses colletages perpétuels avec tant de difficultés, tant d'obscurités qui rebutent les plus doctes. Et sans doute il a Mélanchton derrière lui, qui le conseille, mais de loin tout de même. C'est beaucoup plus tard, c'est à partir de 1539 surtout, qu'il jouira des conseils d'une petite commission biblique de docteurs et d'amis. Pour l'instant il est seul ; il se bat seul ; quelques pages manuscrites, toutes couvertes de ratures, nous montrent, dans l'édition de Weimar, Luther en action. Et quant au résultat, on le connaît. Une étonnante résurrection de la Parole. Rien d'un froid exposé, rien d'un labeur didactique de philologue. Encore moins, un « travail d'artiste » en quête d'écriture personnelle. L'effort dramatique certes, heureux, d'un prédicateur qui veut convaincre — pas même, d'un médecin qui veut guérir, apporter à ses frères les hommes, tous les hommes, le remède miraculeux qui vient de le guérir, lui — le remède qu'il a trouvé en lisant l'Évangile, en méditant sur Paul, sur sa chère Épître aux Romains, ce pain des âmes : Évangile de Jean, Épîtres de Paul, l'armature même de la Bible, *der rechte Kern und Mark unter allen Büchern*.

Le style de Luther : quel admirable sujet d'études ! Mais il n'y faudrait pas un philologue statisticien, un pédant de grammaire. Un homme, oui, et qui sente. Un historien doublé d'un psychologue — qui sache et plus encore devine, qui évoque dans cette langue, par cette langue, tout un âge, toute une époque de la pensée : si loin de nous déjà, avec son primitivisme persistant, sa logique étrangère en partie à la nôtre, sa prédominance des images acoustiques ^{p131} et olfactives sur les images visuelles, sa passion musicienne sans contrepoids ¹³⁶.

Dans quelques très belles pages, et très intelligentes, W. G. Moore a esquissé les grandes lignes d'une étude littéraire du style de

¹³⁶ Je ne peux que renvoyer à ce que j'ai écrit sur cette langue des hommes du XVI^e siècle dans *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle, La religion de Rabelais*, P., Albin Michel, 1942, p. 461-487.

Luther¹³⁷. Reste à esquisser, puis à mener à bien, l'étude psychologique, en profondeur, de cette langue étonnante et de cette syntaxe si personnelle. De ce style d'assaut aux procédés si brusques, et dont la connaissance importe tellement à l'intelligence même du texte de Luther : je veux dire de la pensée du réformateur, et de ses intentions. Dialogues pathétiques ; tutoiements, prises à partie directes, véhémentes : du lecteur, mais du Christ également, ou du Diable. Incarnations d'idées qui deviennent des êtres, et des êtres qui se battent. Tout se bat chez Luther : c'est plus fort que lui ; il s'en excuse parfois¹³⁸ : « Ce n'est pas ma faute... Je suis ainsi fait... voué à me battre sans cesse contre les diables... C'est vrai, mes bras sont trop combatifs, trop belliqueux : qu'y puis-je ? » — Et nous cependant, nous allons voilant nos faces pudiques : ce grossier Saxon, comme il parle du pape¹³⁹, comme il parle même du Christ ; comme il parle de tout, ce scandaleux ! — Il parle. Mais étudiez donc le mécanisme de sa parole. Étudiez son style, en historiens, en psychologues. Transportez-vous dans l'univers mental, explorez le monde des images et des pensées, retrouvez le mode d'enchaînement des idées de ce Luther si proche et si lointain, si fraternel et si rebutant : celui qui laisse chanter son âme rustique en marge des cantiques du roi Salomon :

*Ich byn eyne blüme zu Saron, und eyne rose um tal ;
wie eyne rose unter den dornen,
so ist meyne freudyn unter den tochteren ;
wie eyn apffelbaum unter den wilden bewmen,
so ist meyn freund unter den sonen...*

(WEIMAR, *Bibel*, I, 633.)

Deux Luthers. Là, celui qui se rendait aux disputes à Leipzig, avec en main un bouquet de fleurs des champs qu'il portait de temps p132 en

¹³⁷ W. G. MOORE, *La Réforme allemande et la littérature française*, p. 27-45 . V. aussi, plus récentes, quelques notes de GRAVIER (qui n'a pas l'air de connaître Moore) en tête de sa traduction des *Grands écrits réformateurs*.

¹³⁸ Ich bin dazu geboren das ich mit den rotten und teufeln mus kriegem, darumb meine bücher vil stürmisch und kriegisch sind. Ed. de Weimar, XXX², 68.

¹³⁹ Sur ce point spécial, V. MOORE, p. 32-33 : réflexions pas assez poussées, mais pleines d'intelligence.

temps à ses narines. À côté le Luther qui, se grisant de mots violents, d'apostrophes haineuses et de figures grossières, plonge dans sa passion, oublie son objet, oublie tout sauf sa force qu'il tend comme un furieux. — Oui, un beau sujet, le style de Luther...

[Retour à la table des matières](#)

IV. — Idéalisme avant tout

Laissons cela. Reprenons, au tome III de l'édition Enders, les lettres de la Wartbourg ; lisons-les avec des yeux neufs, sans souci des vieux commentaires : comme nous croirons voir clair dans l'état d'esprit d'un homme qui, fort capable d'habileté — et même d'habiletés, sur le moment et en face d'un adversaire à séduire ou d'un allié à maintenir — observait malaisément par ailleurs les précautions calculées d'une longue prudence.

Et d'abord, quand il arrive, on sent très bien une hantise en lui. Le pape l'a mis hors de l'Église. La bulle *Decet Romanum Pontificem* du 29 avril 1521, reprenant et conformant la condamnation portée par la bulle *Exsurge*, a parachevé l'œuvre pontificale¹⁴⁰. L'empereur l'a mis hors la loi. L'édit de Worms, du 26 mai 1521, fait de lui un ennemi public, un *outlaw* — et tout chrétien le rencontrant, peut le tuer impunément, sans rien redouter que des applaudissements... Qu'importe ? Dans sa conscience, la voix même de Dieu ne crie-t-elle pas bien haut à Luther : tu as raison, persévère ! Et cependant, comme on sent percer des angoisses secrètes et l'anxiété d'une interrogation dans cette lettre écrite peu de temps — dix jours exactement¹⁴¹ — après son enlèvement, et où Luther raconte à Spalatin quel accueil enthousiaste, à son retour de Worms, lui a fait l'abbé d'Hersfeld empressé à loger, à faire prêcher au peuple l'excommunié — ou

¹⁴⁰ On sait qu'il y eut trois bulles pontificales rédigées contre Luther : la bulle *Exsurge* ; une bulle rédigée à Rome, mais non publiée sur représentations d'Aléandre et qui ne nous est pas parvenue ; la bulle *Decet Romanum Pontificem* enfin, du 3 janvier 1521, excluant définitivement Luther et ses partisans de l'Église.

¹⁴¹ END., III, n° 435, p. 154, 14 mai 1521.

encore, la population d'Eisenach, ménageant au combattant de Worms la récompense magnifique de son courage ?

Luther ne se complaît pas orgueilleusement dans ces souvenirs. Il n'admire pas en lui le héros de Worms. Certes, ces scènes du retour le touchent. Elles le confirment dans l'idée qu'il a vraiment donné de la Parole une traduction féconde et salubre, puisque tant d'hommes pieux en réclament, en attestent les bienfaits éminents. Mais elles ^{p133} accroissent sa profonde rancœur à l'égard des persécuteurs qui, en lui, poursuivent de leur haine cette Parole salubre. Surtout elles posent devant sa conscience inquiète une question et qui (on le voit à de courtes phrases qui lui échappent) le préoccupe singulièrement : à Worms, a-t-il vraiment rempli sa tâche dignement ? héraut de la Parole, interprète du Christ qu'il sentait l'animer tout entier de son souffle et dont la présence seule lui donnait du courage, son inébranlable résolution, sa foi — n'a-t-il pas trahi par trop d'humains soucis, de concessions aux habiles, aux prudents, à la sagesse mondaine si ennemie de la sagesse divine — n'a-t-il pas trahi cette sorte de mission que Dieu lui a confiée ; inférieur à sa tâche, indigne du maître qu'il sert, n'a-t-il pas subordonné à de misérables contingences politiques et sociales cette affirmation de la Parole à laquelle sans doute il aurait dû donner une autre violence, une autre intransigeance, une force d'expansion digne des Prophètes, digne de la Majesté souveraine de l'Esprit ? Qu'il en dit long, ce passage d'une lettre à Spalatin, éternel et prudent conciliateur des possibilités humaines et des nécessités divines ¹⁴² : « je suis dans le tremblement, et ma conscience se trouble, parce qu'à Worms, cédant à ton conseil et à celui de tes amis, j'ai laissé faiblir l'esprit en moi au lieu de dresser en face de ces idoles un nouvel Élie. Ils en entendraient d'autres, s'il m'arrivait à nouveau de siéger devant eux ! Assez sur ce sujet ! »

Soudaine et vive explosion : d'un jour cru, elle éclaire pour nous les sentiments intimes du reclus de la Wartbourg. Les biographes qui périodiquement racontent la vie du Réformateur, les uns pieusement, les autres aigrement, certains de temps à autre sans parti pris (ce qui ne veut pas dire, nécessairement, sans œillères), les biographes

¹⁴² END., III, 229, 9 septembre 1921.

passent fort vite en général sur ces longues semaines : tout un été, un automne, un long hiver... On les remplit des travaux d'un Luther qui étudie courageusement son grec et son hébreu, traduit la Bible, compose des sermons, des lettres et des traités. Son lit, sa flûte et son diable suffisent à meubler le reste. Maintenant, dans quel esprit acceptait-il sa réclusion ? On ne se pose guère la question. Ou plutôt, on dirait que la réponse va de soi. Complice de l'enlèvement, Luther ne pouvait qu'être heureux de son internement. Derrière les murs épais de la Wartbourg, il respirait. On ne viendrait pas le prendre. Il ne craignait pas pour sa vie.

Mais en vérité, croit-on que Luther fût hanté par l'idée du péril ? qu'il vécût dans l'effroi perpétuel du martyre ? Certes, il était homme. Ses lettres à Mélanchton le montrent. Heureusement. Et le monde ^{p134} est rempli, aujourd'hui, d'hommes qui savent, par une expérience personnelle et encore toute proche, à quel degré peut atteindre la révolte instinctive d'une créature humaine contre une menace de mort planant sur sa tête. Mais, du même coup, le monde est rempli d'hommes qui savent combien ces réactions instinctives de l'organisme, l'esprit les maîtrise aisément, ou plutôt, qu'il est assez fort pour soulever l'être humain au-dessus de la terre et l'entraîner, malgré lui, le jeter en plein péril, face à la mort... Luther ? mais il avait fait son sacrifice quand il allait à Worms. Mais il portait en lui l'appétit secret du martyre, l'image de Jean Huss et de son bûcher. Il l'acceptait tout au moins. Et quand il parle de son voyage à Worms dans les mois qui suivent immédiatement, ce n'est jamais sans un accent de regret indéfinissable. Il vivait. Il avait échappé au Béhémoth. La volonté de Dieu soit bénie ! mais n'avait-il pas, vraiment, montré trop de prudence ?

En fait, il n'y avait pas huit jours qu'il était à la Wartbourg, le 12 mai 1521, dans une lettre à Jean Agricola, il traçait ces mots ¹⁴³ : « Je suis un prisonnier plutôt extraordinaire... C'est de mon gré et c'est contre mon gré que je demeure ici. De mon gré, car Dieu le veut. Contre mon gré, parce que tout mon désir serait d'être debout, publiquement, pour la défense du Verbe. Mais je ne m'en suis pas

¹⁴³ END., III, 151, 12 mai 1521 : « Ego mirabilis captivus qui et volens et nolens hic sedeo » (W., n° 409, II, 336).

encore rendu digne ! » Le même jour, à un ami bien plus proche de son cœur, à Mélanchton, il adressait des paroles plus nettes encore et plus émues¹⁴⁴ : « Salut ! toi, mon Philippe, que fais-tu à cette heure ? ne pries-tu point pour moi, pour que, de cette retraite que j'ai acceptée malgré moi, sorte quelque grande chose à la gloire de Dieu ? Ah, comme il me tarde de savoir si mon parti te plait ! Je craignais de paraître abandonner le front ; mais le moyen de résister à leurs volontés, à leurs avis, je ne l'ai pas vu... Et cependant, je ne souhaite qu'une chose : courir, le cou tendu, au-devant des fureurs ennemies ! »

Ainsi, on l'avait persuadé qu'il devait se laisser faire. Dans son intérêt à lui, Luther ? Il aurait répondu que depuis longtemps, Sickingen lui offrait ses châteaux, ses hommes d'armes et qu'il avait dit non au roi des chevaliers. D'autres arguments l'avaient décidé. Réserver l'avenir, consentir à jouer un instant le jeu que p135 souhaitait l'Électeur, n'était-ce point le vrai moyen de sauvegarder son œuvre et — ce qui le touchait sentimentalement beaucoup — de pouvoir bientôt retrouver, sans doute, et sentir à nouveau, tout autour de son cœur fidèle, le petit cercle familial des amitiés Wittembergeoises ? Et il avait cédé. Et il exécutait, honnêtement, la convention. Il gardait le secret sur sa cachette, tant bien que mal. Il démentait sa présence à la Wartbourg, avec plus ou moins de conviction. Mais comme on sent lui peser son isolement, sa réclusion, sa condition d'ermite au fond d'un désert ! A peine à l'abri, déjà il songe à quitter son asile, à descendre à Erfurt d'abord, plus tard à Wittemberg. En tout cas, s'il plie son corps aux consignes, il n'entend point asservir sa pensée, sa parole, sa conscience aux injonctions d'autrui. L'Électeur ne le lie pas plus que le pape, ou que l'empereur.

L'Électeur ? Fait frappant, qu'on ne met jamais assez en lumière : dans toute la correspondance de Luther à la Wartbourg, on ne trouve pas un mot, un seul, de gratitude ou de reconnaissance pour lui. Par

¹⁴⁴ END., III, 148 : « An non pro me oras, ut secessus iste quem invitatus admisi operetur aliquid majus in gloriam Dei ?... Verebar ego ne aciem deserere viderer... Nihil magis opto quam furoribus adversariorum occurrere objecto jugulo. » — Six mois plus tard dans une lettre à Gerbel, répétition des mêmes sentiments (END., III, 240) : « Ego quidem arbitrabar cervicem esse objectandam publico furoti, sed illis aliud visum... »

contre, que de déclarations brutales, de propos violents contre les princes : et parmi ces princes, Frédéric est compris... Souvent, c'est lui, c'est son attitude qui sert de prétexte à ces sorties de Luther. Le 11 août, dans une lettre à Spalatin, l'hôte forcé de la Wartbourg manifeste des scrupules quant à son entretien. Qui donc en supporte la charge matérielle ? Serait-ce le châtelain, Hans von Berlepsch ? Luther espère que non. Sans quoi, il ne vivrait pas un instant de plus aux dépens d'un homme excellent, mais de ressources médiocres. Non, le Prince sans doute subvient aux dépenses de Luther. Alors, tout est bien. Luther n'est plus le bénéficiaire d'une libéralité, mais l'occasion d'une restitution, et il le dit crûment ¹⁴⁵ : « On sait que s'il faut dépenser l'argent de quelqu'un, c'est l'argent des princes. Car, être prince mais non larron de quelque manière, la chose est impossible, ou presque ! » Rencontre imprévue du Réformateur et de cet « enfant de la matte » joyeux et goguenard dont le sire de Brantôme nous conte la pendaïson ; lui aussi, du haut de son échelle, en Grève, enseignait au peuple qu'il n'avait oncques volé les pauvres gens, mais les princes et les grands : « plus grands larrons que nous, et qui nous pillent tous les jours ; ce n'est que bien fait de répéter d'eux ce qu'ils nous dérobent... ».

En tout cas, Luther se rendait bonne justice quand il confiait à Spalatin, dans une autre lettre ¹⁴⁶ : « Moi, de ma nature, j'ai l'horreur ^{p136} des cours. » La confiance ne dut point étonner l'aumônier de Sa Grâce.

Ainsi Luther à la Wartbourg ne se sent, ne se croit pas l'obligé de l'Électeur. Il le tiendrait plutôt pour son obligé. Pour ne pas lui créer d'embarras, il a accepté sa réclusion physique. Mais renoncer le moins du monde à sa liberté d'appréciation et de pensée, cela non, jamais. Non, avec une indicible violence. Spalatin lui ayant transmis un désir impératif du prince, quelle explosion furieuse ! « D'abord, s'écrie

¹⁴⁵ END., III, 219 : « Principem esse et non aliqua parte latronem esse, aut non aut vix possibile est ; eoque majorem quo major Princeps fuerit. »

¹⁴⁶ END., II, 327, 12 avril 1522 : « Ego natura mea ab aula abhorreo. » Le texte de Brantôme est dans les *Dames*, éd. Bouchot (Jouaust), 5^e Discours, II, 80.

Luther ¹⁴⁷, je ne supporterai pas ce que tu me dis, que le prince ne souffrira pas qu'on écrive contre le Mayençais (entendez Albert de Brandebourg) et qu'on trouble la paix politique. Plutôt vous perdre, toi, le Prince lui-même et tout le monde ! J'ai résisté au créateur du Mayençais, au pape, et je céderais à sa créature ? Tu parles d'or : il ne faut pas troubler la paix publique ; mais qu'il trouble, lui, la paix éternelle de Dieu par ses œuvres impies et sacrilèges de perdition, tu le souffriras ? Non pas, Spalatin, non pas, Prince. Dans l'intérêt des brebis du Christ, et pour l'exemple des autres, il faut se mettre en travers de ce loup dévorant, de toutes ses forces. » Et, quelque temps après, à Capiton, alors secrétaire du Mayençais lui-même ¹⁴⁸ : « Vous demandez de la douceur et des ménagements ? Je vous entends. Mais existe-t-il quelque commune mesure entre un chrétien et un hypocrite ?... Mon opinion, c'est qu'on doit tout reprendre, tout censurer, tout confondre, ne prendre égard à rien, ne se faire complice de rien, ne rien excuser — tant que la Vérité ne se dresse debout, sur la place, libre, pure et nue ! » Non. L'idéaliste de 1520 n'a pas changé d'esprit ni de sentiment, derrière les verrous massifs de la Wartbourg.

[*Retour à la table des matières*](#)

V. — La violence ou la parole ?

Cependant, depuis le début de sa captivité, Luther suivait avec une attention inquiète les événements qui se déroulaient dans sa chère ville de Wittemberg. Il gardait au cœur le plus vif souci du petit troupeau qui semblait lui avoir été confié plus particulièrement. ^{p137} Et si dès cette époque, il restreignait volontiers son horizon aux choses d'Allemagne — le 1^{er} novembre 1521 dans une lettre à Gerbel, n'écrit-il pas ces mots significatifs ¹⁴⁹ : Je suis né pour mes Allemands

¹⁴⁷ I. END., III. n° 465. p. 246, 11 novembre 1521 : « Primum non feram quod ais, non passurum Principem scribi in Moguntinum... Potius te et Principem ipsum perdam et omnem creaturam. !... Non sic, Spalatine ; non sic, Princeps ! sed pro ovibus Christi resistendum est summis viribus lupo isti gravissimo, ad exemplum, aliorum ! » (W., n° 438. II, 402).

¹⁴⁸ END., III, n° 479, p. 280 (17 janvier 1522).

¹⁴⁹ END., III, n° 461, p. 240. La phrase suit une liste d'ouvrages que Luther vient de composer : tous en allemand, souligne-t-il, *omnia vernacula*.

et je les veux servir, *Germanis meis natus sum, quibus et serviam* ? — c'est aux Wittembergeois parmi tous les autres qu'il pense avec le plus de tendresse et de sollicitude.

Non pas qu'accessible à un sentiment personnel, il estime que, lui absent, tout soit perdu. Certes, il se sait bon interprète de l'Évangile ; il rapporte à Dieu le mérite de sa maîtrise ; mais il y a, datées des mois de la Wartbourg, une série de lettres extrêmement touchantes, d'une délicatesse de sentiment et d'expression fort rare en ce siècle brutal, et toutes destinées à inspirer à son Philippe une confiance en lui que sa modestie et une certaine timidité de savant redoutant les contacts vulgaires l'empêchaient trop, au gré de Luther, de manifester. « Lors même que je périrais, rien ne serait perdu pour l'Évangile, écrit-il à son disciple, dès le 26 mai 1521¹⁵⁰. Tu me surpasses aujourd'hui. Tu es Élysée succédant à Élie inspiré d'un double esprit. » Plus tard : « C'est toi qui me succèdes à mon poste, toi plus riche que moi en dons de Dieu et en grâces. » Plus tard encore : « Vous errez sans pasteur ? Ah comme ce serait triste, comme ce serait cruel à entendre... Mais tant que toi, tant qu'Amsdorf et les autres sont là, vous n'êtes pas sans pasteur ! ne parle pas ainsi, n'irrite pas Dieu, ne te montre pas ingrat envers lui ! » Et quand en octobre la peste menace Wittemberg : « Je t'en supplie, écrit aussitôt Luther à Spalatin : que Philippe s'en aille si la peste vient. Il faut sauver une pareille tête, et que ne périsse point la Parole que Dieu lui a confiée pour le salut des âmes ! »

Non, ce Luther qui ne cesse de pousser Mélanchton, de l'exhorter à parler et à agir en chef, ce Luther à la Wartbourg pas plus qu'un reclus craintif et béat n'est un politicien tremblant qu'on ne lui vole son siège, et chaque matin s'inquiétant : « Quelqu'un chez moi ne prendrait-il pas trop d'influence ? » Le spectacle qu'il donne est autrement curieux : d'un idéaliste impénitent aux prises avec de rudes réalités, les caprices, les passions, les volontés des hommes...

De près, d'aussi près qu'il peut, depuis sa Thuringe et son château des bois, Luther suit le grand travail qui se fait dans les esprits. Idées

¹⁵⁰ END., III, p. 163 ; et pour les citations suivantes, *ibid.*, p. 148, 164, 165, 189, 230, 236.

hardies, semées au vent par les novateurs ; initiatives souvent ^{p138} prématurées ou mal calculées ; impatiences, colères, excès des foules — il accueille tout, pèse tout, éprouve tout — sans impatience ni timidité, sans peur lâche, en toute sincérité et largeur d'esprit. Le reclus malgré lui a d'ailleurs fort à faire. Dans ces mois d'été et d'automne 1521, les événements marchent vite. Partout des troubles, des cris, des rixes, des paroles violentes et sans mesure, un fracas de sédition. Remuée par des centaines de pamphlets anticléricaux, surexcitée par des prêtres transfuges et des religieux en rupture de cloître, la foule, ici et là, semble amorcer une révolution violente contre le clergé. À Erfurt, en juin, des bandes se ruent sur les demeures des ecclésiastiques, les pillent et les saccagent. L'exemple est suivi. Partout les incidents se multiplient. Les gens paisibles s'effrayent, parlent d'exemples nécessaires, de répression. Luther résiste au courant. « Non, proteste-t-il ¹⁵¹, l'Évangile n'est pas compromis si quelqu'un des nôtres prêche contre la modération. Et ceux qu'une telle cause détournerait de la Parole, ce n'est pas à la Parole, c'est à la fumée de la Parole qu'ils se sont attachés... Siffler un prédicateur d'impiété : péché moindre que d'accepter, sans révolte, sa doctrine. » Il avait dit plus haut : « Serions-nous les seuls dont on exigerait que le chien n'aboyât pas ? »

Il n'en est pas moins vrai que, de plus en plus, par des initiatives dont le contrôle échappe à Luther, une grosse question se trouve posée par l'action pratique à la spéculation théorique : est-il légitime de faire la réforme par la violence, d'aider par la force à la victoire du Christ sur l'Antéchrist romain ? Par centaines, dans les villes, les Luthériens opinent que oui en agissant. Et Luther répond non : mais pourra-t-il maintenir longtemps sa position ?

Car voici d'autres problèmes qui surgissent : aussi pressants, et peut-être plus ardues à résoudre. En mai 1521 un disciple de Luther, le Bernhardt des thèses de 1518, donne l'exemple, étant prêtre et curé de

¹⁵¹ END., III, n° 465, à Spalatin, 11 novembre 1521, p. 147 : « Soli nos sumus, ex quibus exigitur ne canis mutiat ? » — Cf. également dans la lettre n° 455, à Spalatin, 9 septembre 1521, une apologie de la violence contre Érasme : « Illorum scripta, quia abstinere ab increpando, mordendo, offendendo, simul nihil promovent » (p. 229). Éternel procès du révolutionnaire contre le réformiste.

Kempfen, de contracter un mariage régulier. Le célibat des prêtres n'étant pas d'institution divine, Luther n'y trouve rien à redire, doctrinalement parlant. Pratiquement ? il est plutôt embarrassé, mécontent, un peu narquois. Cependant un vent de révolte souffle sur les couvents. Partout des religieux, des Augustins surtout, rompent la clôture et se muent en laïcs. Les voilà qui réclament le droit au mariage. Eux qui librement ont fait vœu de chasteté, peuvent-ils ^{p139} rompre ce vœu ? le peuvent-ils sans commettre ce que Luther en 1518 nommait le plus grave des sacrilèges ?

Il se trouve précisément quelqu'un pour dire oui, quelqu'un que connaît bien Luther : Carlstadt, l'ex-champion de Leipzig, depuis longtemps chanoine à Wittemberg, professeur à l'Université et archidiacre de la cathédrale. Nominalelement désigné comme hérétique par la bulle *Exsurge*, cet homme opiniâtre, passionné et brouillon était parti, en mai 1521, au Danemark où le roi Christian II songeait à une réforme. Vite congédié, il revient à Wittemberg en juin et se jette en pleine mêlée. Tout de suite, la question du célibat l'attire. En attendant de la trancher pratiquement pour son compte — il célébrera son mariage le 26 décembre 1521 — il prétend la trancher doctrinalement pour les autres. A grands renforts de textes et de citations scripturaires, il établit sa thèse, claironne ses avis — et le retentissement de sa parole est grand.

Que dit cependant Luther ? Rien de curieux comme son attitude. D'abord il hésite. Il louvoie. Le mariage des religieux ? mais s'ils ont prononcé le vœu de chasteté, c'est de leur plein gré, librement, par choix. Comment pourraient-ils dès lors se délier ? La difficulté paraît insurmontable. Cependant Carlstadt continue sa campagne et Luther ses méditations. Et il hésite toujours. Il a des scrupules. Le 6 août 1521, il écrit encore à Spalatin ¹⁵² ces mots amusants : « Par Dieu, nos Wittembergeois donneront femmes même aux moines ! A moi du moins, jamais ! » Cependant il réfléchit. Il porte l'idée en lui. Elle l'habite, elle le travaille. Et brusquement, le 9 septembre 1521, une lettre part à l'adresse de Mélanchton ¹⁵³. Luther a trouvé. Les arguments de Carlstadt ? défectueux. Son point de vue ? mal choisi.

¹⁵² END., III, 415 : « At mihi non obtrudent uxorem. »

¹⁵³ END., III. n° 454, p. 222-227.

Le vrai, c'est que les vœux sont faits dans un esprit d'orgueil. C'est que les moines, quand ils les prononcent, les considèrent comme autant de bonnes œuvres, comptent sur eux pour s'acquérir la sainteté et, par-delà, l'éternelle béatitude. De tels vœux sont viciés. Ils sont mauvais. Ils sont nuls de plein droit.

Hésitation d'abord et recul instinctif devant la nouveauté révolutionnaire des solutions proposées, à l'école de la vie, par un Carlstadt. Puis, lent travail d'accommodation et de réflexion. D'une idée étrangère à Luther faire une idée luthérienne, qui puisse vraiment jaillir de la conscience profonde du réformateur : quand l'œuvre est accomplie ; quand Luther a pris possession réellement des pensées qui lui ont été comme tendues par autrui ; quand il les a tendues ^{p140} siennes, dans toute la force du terme : alors, une explosion soudaine, un de ces sauts brusques dont nous parlions plus haut. Et voilà l'hésitant du début, l'indécis, l'inquiet qui devance en pleine audace ceux qui l'ont mis en branle. Et voilà tout Luther, à cette date.

Ainsi pour le mariage des moines. Ainsi pour la communion sous les deux espèces et pour la messe. Là encore Carlstadt engage l'affaire, aidé d'un Augustin éloquent, Zwilling. Là encore Luther hésite, tâtonne, tournoie, puis brusquement se décide — quand il a trouvé le lien, le moyen de rattacher à ses idées propres des doctrines qui d'abord lui paraissent étrangères. Efforts toujours pareils et bien curieux. Doit-on même parler d'efforts ? Il est instinctif chez Luther, ce besoin de constance et d'unité sentimentale, ce besoin de ne rien tirer que de son expérience propre, de ne jamais prendre parti pour des raisons de logique, fausse ou vraie, mais d'éprouver longuement les solutions au fond de sa foi profonde. Il n'a point changé. Pendant qu'on se bat dans les villes, autour des autels où se bousculent des hommes grossiers et des femmes curieuses, avides de ces nouveautés à goût d'abomination et de scandale : boire, à même le calice, le vin consacré ou, sans avoir observé le jeûne, souvent même sans s'être confessé la veille, manger une hostie qu'on se passe de main en main — Luther, amené par les événements à tirer plus au clair ses idées sur le culte et sur la pratique des sacrements demeure, au-dessus des conflits, des ruées, fidèle à son idéalisme fervent de toujours ; dans sa confiance absolue en Dieu, dans son quiétisme aussi plein d'espoir

que jamais, il maintient sa large tolérance, son irréductible opposition aux contraintes...

[*Retour à la table des matières*](#)

VI. — Croyant, mais non pas chef

Non, point d'autorité. Pas de violences non plus, ou plus exactement : pas de voies de fait. Le peuple s'agite, les jeunes gens impatients descendent dans la rue. On attaque les prêtres, on pille quelques maisons, on insulte des moines. Certes, de tout cela, il ne faut pas feindre de se scandaliser, avec une fausse pudeur de pharisien. Mais de pareilles agitations le principe est mauvais. Pour détruite le papisme, à quoi bon ces troubles et ces violences ? Qu'on laisse faire la Parole, seule efficace et souveraine ¹⁵⁴... Le faux zèle des agitateurs, ^{p141} ne serait-ce point Satan qui l'inspirerait, Satan cherchant à diffamer les évangélistes ! « Moi, s'écrit Luther, en décembre 1521 ¹⁵⁵, moi : le pape, les évêques, les prêtres, les moines, c'est avec la bouche, tout seul, sans glaive que je les ai combattus... » Ainsi, à la Wartbourg, sur ce point-là non plus il n'a pas changé ; mais le monde change autour de lui déjà — l'Allemagne et ses disciples, rapidement et très fort.

Lui, les faits lui importent peu. Dès lors qu'il a tiré au clair ses idées sur la communion sous les deux espèces ou sur la messe privée : que les fidèles prennent le calice ou s'en tiennent à l'hostie ; que les prêtres célèbrent ou non des messes privées, peu lui chaut. Il n'a du reste pas le fétichisme de l'uniformité. D'accord sur l'essentiel, c'est-à-dire possédant de la foi la même notion vivante — que deux communautés ne s'entendent pas sur les rites : divergence sans intérêt, ou diversité louable. Seulement, ses contemporains, ses compatriotes,

¹⁵⁴ W., VIII, p. 678 : « Ncmlich das durch das Wort Christi, wilchs ist der Geyst, Stang und Schwerd seynes Mundisz, wirt seyne Buberey, Trigerey, Schalckeyt, Tyranny, Vorfurerey auffdeckt und fur aller welt blosz tzu schanden werden... »

¹⁵⁵ « Der Mund Christi musz es thun... Hab ich nit dem Bapst, Bischoffen, Pfaffen und Munchen alleyn mit dem Mund, on allen Schwerd schlag, mehr abbrochen, denn yhm biszher alle Keyszer unnd Konige unnd Fursten mit alle yhr Gewalt haben abbrochen ? » (W., VIII, 683).

ses disciples ne le comprennent pas. Sa notion d'une Église toute spirituelle, ils ne la désavouent pas, mais ils ne s'en contentent plus. En face de l'Église séculaire dont ils repoussent les sacrements, la hiérarchie et les lois, ils brûlent de voir se dresser une autre église, pure de tous les abus qu'ils dénoncent à l'envi, avec d'autres cérémonies, d'autres rites, d'autres lois... Premier malentendu et qu'un Carlstadt, un Zwilling exploitent sans ménagements.

Ce n'est pas le seul, ni même le plus grave. Les exhortations de Luther à la patience, ses conseils d'abstention et de désintéressement, beaucoup les comprennent mal et se montrent fort peu disposés à les suivre. N'agira-t-elle pas plus vite, la Parole, si les hommes de résolution hardie l'aident selon leurs forces ? Ils le pensent. Ils le disent. Ils font mieux, ils agissent. Et Luther s'inquiétant multiplie ses appels au calme... Cette attitude passive, pourra-t-il la conserver longtemps ? Déjà, dans cet écrit, la *Treue Vermahnung*, qu'il composa en décembre 1521 au retour de sa fugue secrète à Wittemberg, une phrase surprend. Un repentir ? Non certes ; car déjà, dans le *Manifeste à la noblesse allemande*, Luther a dit des choses assez pareilles. Pas de révolte. Monsieur Tout le Monde, *Herr Omnes*, n'a qu'un droit : se taire. — *Herr Omnes* ; mais ses maîtres, les princes ?

Ah ceux-là, s'ils agissaient, s'ils réalisaient eux-mêmes l'œuvre de réforme que beaucoup d'Allemands prétendent illicitement mener à bien, ce ne serait pas sédition, violence coupable, révolte contre ^{p142} la volonté de Dieu. Ce que l'autorité régulière établit n'a pas le caractère d'une sédition. Oui, pour débarrasser l'Allemagne du papisme ; pour déblayer le sol des ruines encombrantes d'une Église dont Luther a dénoncé les abus et les périls, « la puissance séculière et la noblesse devraient exercer leur autorité régulière, chaque prince et chaque seigneur dans son domaine. » Et résumant sa pensée : « Prends garde à l'autorité, s'écrit Luther ¹⁵⁶. Tant qu'elle n'entreprend ni ne commande rien, tiens en repos ta main, ta bouche, ton cœur... Mais si

¹⁵⁶ W., VIII, 680 : « Darumb hab acht auff die Ubirkeyt, so lange die nit tzu greyfft und befilhet, szo haldt du Stille mit Hand, Mund unnd Hertz, und nym dich an, kanstu aber die Ubirkeyt bewegen, das sie angreyffe und befelhe, szo magistu es thun... »

tu peux l'émouvoir pour qu'elle agisse et commande, il t'est permis de le faire... »

Qu'on ne se hâte pas de crier à la contradiction. Luther lorsqu'il écrit ces lignes, réserve toujours le for intérieur. Il n'abandonne aux princes que le domaine des manifestations extérieures de la pensée et de l'activité religieuse. Il peut le dire du moins, et le penser. Mais qu'elle est grosse de renoncements futurs et de déviations, cette phrase conditionnelle, modeste et obscure dans son imprécision : « La puissance séculière et la noblesse devraient exercer leur autorité régulière, chaque prince et chaque seigneur dans son domaine. » A l'arrière-plan de la pensée luthérienne, tandis que le réformateur affirme d'une voix tonnante : Pas d'Église visible ! pas de douane pour la pensée ! pas d'action des hommes, hors la prédication et la méditation de la Parole ! — voilà que nettement se profile devant nos yeux l'édifice paradoxal du territorialisme spirituel.

Soucis du lendemain. Tant qu'il reste à la Wartbourg, Luther les ignore. Il maintient sans peine ses positions. Bien plus, il les élargit, il les consolide. Dans ce que les théologiens nomment son système, dans l'ensemble cohérent et pour ainsi dire organique de sentiments et de vérités subjectives dont il éprouve, chaque jour plus fortement, l'accord avec ses dispositions et ses tendances intimes, il a réussi à faire entrer des idées, des critiques, des innovations (ou des rénovations) que d'autres, à son gré, présentaient mal et prêchaient pour de mauvaises raisons : entendez, des raisons anti ou extra-luthériennes. Fruits d'un premier contact avec les hommes.

Ainsi son idéalisme, encore conquérant, ne se retranche point derrière un mur rigide, une barrière arbitrairement dressée. Il n'est point, pour Luther, une sorte de réduit et d'asile de sûreté, un donjon où, lassé de ses combats de jeunesse, un vieil homme désabusé ^{p143} s'enferme pour braver l'Univers et narguer de vaines agitations qui viennent mourir au pied de ses murailles. Il est vrai. Et il faut connaître l'avenir, l'histoire de Luther et du luthéranisme, pour discerner dès lors, dans cet effort passionné d'annexion, le germe de faiblesse et de mort qui brisera tout. Mais ce qu'on peut dire déjà dit tout. Car, ce qui sort de l'âme ardente de ce grand visionnaire, de ce grand lyrique chrétien, c'est un poème. Ce n'est pas un plan d'action.

[*Retour à la table des matières*](#)

1540

Le replié de Wittemberg
Gravure de Heinrich Aldegrever

[Retour à la table des matières](#)

TROISIÈME PARTIE

Repli sur soi

Chapitre I. *Anabaptistes et paysans*

[Retour à la table des matières](#)

^{p147} L'histoire traditionnelle de Martin Luther avait un grand mérite : sa simplicité. Elle ne s'embarrassait point de subtilités. Luther s'était dressé contre les abus. Séquestré à la Wartbourg, il avait perdu la direction du mouvement. Des énergumènes avaient tout brouillé. Si bien que, pour dominer une situation devenue inquiétante, Luther jetant du lest s'était contredit. Ou même démenti.

Contradiction, le mot des gens polis ; démenti, celui des adversaires. Un gros mot d'un côté, un mot gros de l'autre : nous n'emploierions ce dernier, en tout cas, que sous réserve d'une ou deux observations préliminaires.

« On ne dessine pas sans choisir, écrivait un jour André Gide, parlant précisément de souvenirs personnels. Mais le plus gênant, c'est de devoir présenter comme successifs des états de simultanéité confuse. » Formule très frappante. La leçon qu'elle contient, combien de fois, historiens, la négligeons-nous ? Comme s'il n'y avait pas d'artifice dans cette chronologie « strictement objective » dont nous sommes si fiers, lorsque ayant donné aux façons de penser d'un

Luther des numéros d'ordre en suite régulière, nous les appelons les uns après les autres, méthodiquement, comme le bon caissier derrière son guichet ?

« Je suis un être de dialogue, insiste André Gide. Tout en moi combat et se contredit. » A l'expression près, on cueillerait la phrase sans étonnement dans les *Tischreden*. Au plus serait-on tenté, avec Nietzsche, de protester contre dialogue, et de remarquer avec lui : un Allemand, disons Martin Luther, qui oserait s'écrier : « Je porte, hélas, deux âmes en moi ! » se tromperait d'un joli chiffre d'âmes. Luther et Faust sont des contemporains. — Retenons qu'avant de crier : contradiction, il faut s'assurer qu'on ne salue point comme neufs des sentiments dont on a négligé de relever les premières expressions, ou les dernières répétitions ?

En second lieu, mais ceci va de soi : nous ne saurions plus voir ^{p148} dans le réformateur un architecte malchanceux, contraint de changer ses plans par de mauvais clients. L'histoire des rapports de Luther et de ses contemporains nous paraît un peu plus compliquée qu'à nos pères. Faire de Luther un homme qui voyant se dresser des contradicteurs, change aussitôt de personnalité comme un serpent de peau et, au prix d'un reniement brutal, rétablit son ascendant sur les masses : c'est à la fois diminuer et le rôle de Luther et celui de ses contemporains. Ni lui n'était capable de se retourner avec une telle indifférente brusquerie ; ni eux de l'imiter avec une aussi totale plasticité. D'eux à lui, de lui à eux, il y eut échanges, actions et réactions multiples.

Les notes qui suivent sont pour rendre sensible ce commerce d'âme et d'esprit.

[Retour à la table des matières](#)

I. — Zwickau

Supportant mal son isolement, et d'ailleurs impatient de connaître les événements autrement que par des lettres trop brèves — Luther,

s'échappant de la Wartbourg avait fait du 4 au 9 décembre 1521 une réapparition secrète à Wittemberg¹⁵⁷. À tous, il avait redonné confiance et allégresse ; puis il était remonté au pays de l'air, dans son château des Oiseaux. L'âme en paix, l'esprit rasséréné, il se disait résolu à y séjourner encore jusqu'à Pâques. Trois mois ne s'étaient pas écoulés, brusquement le 1^{er} mars 1522, il quittait de nouveau son asile. Revêtu de son habit de chevalier, tel que deux jeunes Suisses le rencontrèrent un soir à l'Ours Noir d'Iéna, il se hâtait vers son cher Wittemberg. Il ne devait plus revenir à la Wartbourg.

Or, tandis qu'il faisait route, le 5 mars, il adressa de Borna près Leipzig à l'Électeur de Saxe une lettre célèbre¹⁵⁸. Longue, mais combien riche : essentielle à la connaissance d'un Luther, brusque, impérieuse, hautaine, merveilleuse à coup sûr de liberté et d'aisance, avec quelque chose de tendre en même temps, d'humain et d'exalté, d'héroïque pour tout dire. Un de ces textes, bien rares, que quatre siècles ne sont point parvenus encore à dessécher. On y lit, il faut y lire tout ce que Luther apportait au fond de lui, lorsqu'en cet aigre printemps de 1522, il descendait en hâte vers les villes troublées et les champs en rumeur.

^{p149} D'abord, en deux mots, il rappelait au prince que, s'il était allé à la Wartbourg, c'était dans son intérêt à lui, l'Électeur. « J'ai fait une assez grande concession à Votre Altesse Électorale en me retirant pendant une année pour lui plaire. Le diable sait que ce n'est point par peur que je l'ai fait ! Il voyait bien mon cœur, quand je suis entré à Worms et que, si j'avais su qu'il y eût là autant de démons que de tuiles sur les toits, je me serais quand même jeté, joyeux, au milieu d'eux ! » Toujours le même regret, la même hantise, ce retour sur un passé qui, si héroïque qu'il fût, laissait Luther déçu, troublé, plein de scrupule. Aujourd'hui, renonçant à l'asile que Frédéric lui avait ménagé, sa première pensée était encore pour lui. S'il allait se figurer que Luther, par sa brusque décision, s'arrangeait pour le compromettre, l'obliger à abattre son jeu, à déclarer qu'il

¹⁵⁷ END., III, 252, à Spalatin : « Wittembergae, apud Philippum meum, in aedibus Amsdorffianis. »

¹⁵⁸ Signalée dans END., III, n° 485, p. 296 ; texte allemand dans E., LIII, n° 40, p. 104, et de WETTE, II, 362, p. 137 sq. ; W., n° 455, II, 453.

n'appliquerait pas l'édit de Worms ? Il fallait repousser ce soupçon possible ; l'évadé de la Wartbourg s'y employait vivement. « Je n'ai nullement dans l'esprit de solliciter votre protection... Je saurais à Votre Grâce le pouvoir et l'intention de me protéger, je ne viendrais pas à Wittemberg... »

En fait, il s'y rendait « sous une bien plus haute protection que celle d'un Électeur »¹⁵⁹ ; et puisque Dieu veillait sur tout, point besoin d'intervention humaine. « Ici, qui croit le mieux protège le mieux. Or comme, je le sens, Votre Grâce est encore bien faible dans la foi, je ne puis voir en Elle l'homme capable de me défendre et de me libérer... »¹⁶⁰. Frédéric n'avait rien à faire, qu'à laisser faire. Et Luther lui traçait fermement son devoir « Devant les hommes, voici comment V. G. É. doit se comporter : Obéir à l'autorité comme il sied à un Prince Électeur. Laisser la Majesté Impériale gouverner dans vos villes et vos campagnes, sur les personnes et sur les biens, conformément aux règlements d'Empire. Ne pas résister, ne pas s'opposer, ne pas mettre le plus petit obstacle à l'Autorité, si elle veut me prendre ou me tuer. Car l'Autorité, personne ne doit la briser ni aller contre — personne que Celui-là qui l'a établie. » Et Luther concluait : « Qu'ils viennent me chercher, ou qu'ils me fassent chercher, tout se passera sans souci, sans participation, sans inconvénient si petit soit-il pour V. G. É. Car, être chrétien au risque et péril d'autrui, cela, Christ ne me l'a point enseigné, à moi »¹⁶¹ !

^{p150} Paroles d'un noble accent et d'une indéniable sincérité. Ce n'était pas un danger imaginaire que Luther bravait. Frédéric le savait, lui qui, la veille encore du départ de Luther¹⁶², lui enjoignait de rester à la Wartbourg, d'attendre au moins l'issue de cette diète de

¹⁵⁹ « Ich Komme gen Wittemberg in gar viel einem höhern Schutz, denn des Kurfürsten. Ich habs auch nicht im Sinn von E. K. F. G. Schutz begehren. Ia, ich halt, ich wolle E. K. F. G. mehr schützen denn sie mich schützen Könnte » (W., II, 455).

¹⁶⁰ « Gott muss hie allein schaffen, ohn alles menschlich Sorgen und Zutun. Darumb, wer am meisten glaübt, der wird hie am meisten schützen. »

¹⁶¹ « Denn Christus hat mich nicht gelehrt mit eines andern Schaden ein Christ seyn. » (W., II, 456).

¹⁶² END., III, n° 484, p. 292 : « Instruction des Kurfürsten Friedrich für J. Oswald, Amtmann in Eisenach » (Lochau, derniers de février 1522.).

Nuremberg qui s'annonçait pour mars 1522 et au cours de laquelle, à plusieurs reprises, des menaces redoutables devaient être formulées à l'adresse tant du moine que de son haut protecteur. Paroles honnêtes et fortes, que Luther prononçait de toute son âme. Mais comme elles trahissaient, à la veille même du jour où il allait se replonger dans la mêlée, comme elles éclairaient sa nature ?

Faire le sacrifice de sa vie. S'en aller tout seul, sans armes, innocent dans son rêve, sur la route battue de feux ; s'engager si avant qu'à l'heure du haut-le-corps instinctif devant le péril brutalement surgi, tout recul se trouvant impossible une seule issue paraisse facile et nécessaire, la mort : cela, des millions et des millions d'hommes l'ont fait et sont capables de le faire. Par un très juste sentiment de ce qu'il était et de ce qu'il pouvait, Martin Luther s'offrait au martyre, comme eux. Comme eux, qui n'étaient que des disciples, des servants de l'idéal, mais non des constructeurs.

Or, quelle nécessité impérieuse poussait, en mars 1522, le réformateur à désobéir aux vœux de Frédéric et à regagner, avec tant de hâte, Wittemberg ?

Depuis le mois de mai 1520, des troubles avaient éclaté dans une petite ville de Saxe, au nord de l'Erzgebirge et du pays hussite : Zwickau. Un prêtre, un illuminé, Thomas Münzer, s'appuyant sur les artisans et de préférence sur les drapiers, avait tenté d'établir là un « royaume du Christ » : royaume sans roi, sans magistrat, sans autorité spirituelle ou temporelle, sans loi non plus, ni Église ni culte, et dont les libres sujets, ressortissant directement à l'Écriture, éprouveraient les bienfaits d'un communisme dont le rêve édénique hantait les esprits simples. Le magistrat de Zwickau, effrayé, réagit durement. Des arrestations en masse brisèrent le mouvement. Münzer s'enfuit. Ses lieutenants l'imitèrent. Et le 27 décembre 1521, trois d'entre eux, le foulon Nicolas Storch, Thomas Drechsel et Marcus Thomae dit Strübner, entraient à Wittemberg comme dans un asile sûr. Il y avait trois semaines que Luther, après sa première fugue, avait regagné sa chambre de la Wartbourg.

Sitôt installés dans la ville, les trois apôtres commencèrent à ^{p151} remplir leur mission d'hommes de Dieu, comblés des grâces et des révélations directes de l'Esprit. Bientôt, l'étrangeté de leurs doctrines,

leur assurance de visionnaires, le mélange de considération et de dédain avec lequel ils parlaient de Luther, réformateur timoré et tout juste bon à fournir aux vrais prophètes, pour leur saut dans l'absolu, le tremplin d'une doctrine terre à terre — tout cela, et leurs déclamations contre la science génératrice d'inégalité, leurs apologies du travail manuel, leurs excitations à briser les images qui allaient remuer, au fond des âmes populaires, ce vieux legs de croyances et de superstitions, héritées et transmises par les femmes, les guérisseurs, les inspirés et dont nous ne saurons jamais rien de précis — mais nous ne risquons guère d'exagérer ses prises sur les hommes de ce temps : voilà qui conquit, en quelques semaines, aux fugitifs de Zwickau, aux « prophètes Cygnæens », la faveur inquiétante des Wittembergeois. Au premier rang de leurs auditoires Carlstadt, embrasé soudain de la grâce nouvelle, apportait aux illuminés sans diplômes l'appréciable adhésion d'un savant et, comme nous dirions, d'un intellectuel connu et représentatif.

Bientôt les prophètes passèrent aux actes. Se ruant sur les Églises, ils les saccagèrent abominablement. N'était-il point écrit : « Tu ne feras point d'images taillées ? » Le malaise grandissait. Personne ne tentait de s'opposer à Storch et à ses acolytes. Mélanchton ne savait que faire. L'assurance magnifique des nouveaux venus en imposait à ce timide, toujours inquiet de laisser passer à côté de lui, sans le reconnaître à temps pour le saluer, l'Esprit de Dieu... Se tournant vers Luther, il l'appelait : lui seul, dans ce chaos, était capable de voir clair, de remettre en place les choses et les gens. Lui seul, avec sa lucidité de prophète authentique.

Luther n'hésita point. Il partit. Par peur d'être devancé, supplanté dans la faveur du peuple par des rivaux, des concurrents ? Quelle sottise ? Parce que, pour Luther, le devoir était de se rendre où l'appelait Mélanchton et ce troupeau chrétien dont il avait la charge. Parce que sa conviction d'ailleurs lui dictait sa conduite : les prophètes n'étaient point de Dieu ; donc ils étaient du diable ; du moins Satan se servait d'eux contre la vérité ; il les fallait mettre à nu et démasquer. Parce qu'enfin, contre nos hommes que déjà le magistrat de Zwickau avait poursuivis, beaucoup réclamaient des mesures de rigueur ; et cela, non, Luther ne pouvait le souffrir. Ce fut son premier souci : pas de sang, pas de supplices ! Dès le 17 janvier

1522, il écrivait à Spalatin ¹⁶³ : « Je ne voudrais pas qu'ils fussent emprisonnés, surtout ^{p152} par ceux qui se réclament de nous... Sans verser le sang, sans tirer la glaive, qu'on n'en doute pas : nous éteindrons gentiment ces deux bouts de brandons fumants... Mais toi, veille bien à ce que notre Prince ne souille pas ses mains dans le sang de ces nouveaux Prophètes ! » Sa foi dans la Parole lui dictait ces lignes. Mais de cette Parole, précisément, Dieu ne l'avait-il pas fait héraut et exégète ? La dresser comme un mur devant les entreprises surnois de Satan, n'était-ce pas pour lui une stricte obligation ? Que pesaient, en face, les convenances de l'Électeur, les ménagements vis-à-vis de l'Empire, les prudences politiques ? Le 6 mars, Luther arrivait à Wittemberg. La veille, de Borna, il avait adressé à Frédéric sa lettre fameuse. Trois jours plus tard, le dimanche 9, il montait en chaire. Il prenait la parole. Il la garda huit jours.

Pendant huit jours il prêcha, avec une simplicité, une force, une clarté irrésistibles, une modération singulière aussi, un sens supérieur de la mesure et de l'équité. Hommes, femmes, savants et gens du peuple, tous purent à leur aise rassasier leur appétit d'enthousiasme avec un génie fait, à la fois, pour séduire et dominer. En Luther ils retrouvèrent un héros, leur héros. Et taillé à la bonne mesure physique du héros, du tribun puissant, un peu vulgaire, solide sur ces bases et dont la poitrine sonne au choc des poings fermés. Mais, enfoncés sous la voûte surplombante d'un front bien dégagé, les yeux de Luther lançaient leurs étranges flammes, et dans sa parole passait en vibrations toniques cette allégresse que versent, depuis des siècles, aux hommes brusquement mis sur pied, les cloches bondissantes en haut des beffrois.

Ainsi, en une semaine, les cœurs furent reconquis, les violents même touchés par cette force tranquille. Il avait eu raison de le proclamer : prêchée par lui, la Parole était souveraine. Et puis, comme ailleurs aussi les esprits se troublaient et se laissaient séduire, il partit. On le vit, on l'entendit, on subit sa puissance à Altenbourg, à Borna, à Zwickau même, à Erfurt aussi et à Weimar. Partout le succès, les foules subjuguées, la même démonstration d'une force et d'une

¹⁶³ END., III, n° 480. p. 286.

modération pleine de maîtrise. L'idéalisme magnifique qui animait Luther, se révélait à tous comme une force unique de conquête et de domination. Chaque voyage valait une victoire.

[*Retour à la table des matières*](#)

II. — Prêcher ou agir ?

Seulement, le lendemain, tout se trouvait à refaire... S'emparer d'une foule, l'amener au point précis où on veut la conduire : jeu d'enfant pour un tribun en pleine possession de ses moyens et de ses ^{p153} dons. Mais il y a les comités, de quelque nom qu'ils se nomment, les comités et leur action patiente, obstinée, invincible...

Luther n'était pas reparti, déjà le travail recommençait contre lui, sa timidité, ses demi-mesures : bientôt on dira, selon la règle, sa trahison. Et c'était le tragique de la situation : ces hommes, à qui Luther disputait les foules, c'était de Luther lui-même, de son exemple, de sa révolte qu'ils se réclamaient pour le dépasser ; c'est en foulant aux pieds son corps renversé qu'ils prétendaient s'élever beaucoup plus haut que lui. Individualistes mystiques, uniquement avides de plonger leur âme, de la rouler voluptueusement dans les abîmes de l'invisible et de savourer au fond de leur conscience, sans nul besoin d'Église, de culte ou de docteurs, l'ivresse morose de cette délectation solitaire ; anabaptistes illuminés et sectaires, en quête d'un royaume de Dieu groupant les seuls élus, inspirés de l'Esprit, et goûtant, dans une égalité parfaite, les joies d'un communisme sans restriction : tous semblaient dire, tendant à Luther un miroir gravé à leur propre effigie : « Regarde. C'est bien toi. Toi dans tes jours d'audace. Comment nous blâmerais-tu ? Ce que nous disons, tu l'as dit avant nous. Seulement, plus logiques, plus indépendants aussi, nous allons jusqu'au bout. Toi, lâchement, tu t'assieds sur les côtés de la route pour nous regarder passer en haussant les épaules... » Argumentation bien spécieuse. Luther, très vite, en put mesurer le succès.

Comme le 24 août 1522, il était allé à Orlamonde, fief de Carlstadt, pour y réfuter son ancien compagnon, le peuple s'amassa, menaçant, devant la maison de l'échevin qui l'avait reçu, puis autour de sa

voiture. Et il fut insulté : « Va-t-en à tous les diables, lui criait-on, et casse-toi le cou avant de sortir d'ici ! » Cependant des artisans, un cordonnier surtout, controversistes improvisés, brandissaient contre lui des textes ridicules. Le tout fit sur Luther l'effet le plus violent. D'autant qu'à Iéna, quelques jours plus tôt, il s'était heurté à Carlstadt en personne. Et le heurt avait été brutal. Luther ayant prêché contre ce qu'il nommait « l'esprit d'Allstädt », l'esprit de sédition et de meurtre des briseurs d'images et des pilleurs d'églises — l'aigre Carlstadt, non sans crânerie, vint à l'Ours noir trouver son adversaire. La scène fut étrange, tourna au défi : un défi que les deux théologiens dressés l'un contre l'autre — Carlstadt tendu et amer, Luther affectant un calme ironique que ses propos démentaient — s'adressèrent dans les formes et devant témoins. Luther sortit de sa bourse un florin et le tendit à son contradicteur. Celui-ci le montrant à l'assistance : « Chers frères, ceci s'appelle Arrogance. C'est le signe que j'ai le droit d'écrire contre le D^r Luther. Soyez-m'en tous témoins ! » Et mettant dans sa bourse la pièce enveloppée de papier, il toucha la main de ^{p154} Luther. Celui-ci but un coup à sa santé. Carlstadt lui fit raison. Ils échangèrent encore quelques mots aigres-doux — puis sur une dernière poignée de mains se séparèrent ¹⁶⁴.

Un homme d'action, un réformateur, le Luther de la tradition — c'est alors qu'ému par ces résistances, il se serait recueilli, et disposant sous son clair regard les éléments du problème, il aurait fait son choix, fixé sa décision, agi. Il était tard sans doute. Mais enfin, on pouvait jouer.

D'un côté, un fort groupe de princes catholiques, qui menaçaient Luther, persécutaient ses adhérents, traquaient ses écrits. Par attachement aux traditions. Par crainte aussi des troubles qu'ils devinaient tout prêts à éclater. Ces troubles, les princes n'étaient pas seuls à les voir venir. Dans les villes, des bourgeois influents, lettrés d'ailleurs, et qui d'abord avaient soutenu un Luther marchant avec

¹⁶⁴ Détails rapportés par un ami de Carlstadt, le prédicant Reinhardt d'Iéna, dans le récit connu sous le nom d'*Acta Jenensia* (W., XV, p. 323) : il raconte l'entrevue d'Iéna et la visite à Orlamonde. — Sur le symbolisme de la scène du florin, voir dans W., XV, p. 339, la note 3 ; sur l'opinion qu'avait Luther de Reinhardt et de sa relation, cf. ENDERS, V, n° 835, p. 39 (à Amsdorf, 27 octobre 1524)

leur Érasme : des hommes comme Willibald Pirkheimer, le patricien nurembergeois, l'ami d'Albert Dürer, sentaient venir l'orage et lassés déjà, déçus, ébranlés se reprenaient, faisaient marche en arrière...

De l'autre côté, les extrémistes, ceux qui accusaient Luther de ne pas aller jusqu'au bout de sa pensée. Ce qu'ils lui reprochaient ? De conserver trop, beaucoup trop de rites, des pratiques, des sacrements du catholicisme. Et en même temps, de ne pas chercher comme eux et avec eux à réaliser sur cette terre le royaume du Christ ; de proclamer nécessaire et voulue de Dieu l'autorité des princes ; bref, de ne pas travailler, de toute sa force, à cette révolution politique et sociale dont ils saluaient déjà l'aube joyeuse.

Entre deux, la petite armée des fidèles de Luther — confiants, mais inquiets et qui trouvaient, à part eux, que leur guide les faisait trop piétiner sur place. Sans doute, quand Luther parlait, ils subissaient son influence, à fond. Ils se laissaient bercer, griser par son bel et candide optimisme, par la générosité d'un cœur tout débordant d'amour. Et puis, lorsqu'il s'était tu, ils se reprenaient dans l'ombre, en silence. En face de l'Église qu'ils avaient quittée à sa voix, pourquoi Luther tardait-il tellement à dresser une Église toute neuve, claire, vaste, spacieuse, moderne, son Église, leur Église, avec un bel ordre bien établi, des cérémonies parfaitement réglées, des dogmes définis, des rites uniformes ?

p155 En vérité, la partie pouvait se jouer. Un homme d'action l'aurait jouée. Comment ? Selon son tempérament. Il y avait bien des façons de se tirer d'affaire. Couper les ponts ; se retrancher dans une église solidement fondée, solidement plantée dans la bonne terre allemande et qui fournit à tous un asile, un rempart inexpugnable contre les réactions et les révolutions ? Ou bien, au contraire, prendre la tête du mouvement ; confondre et briser les extrémistes en entraînant leurs troupes à l'assaut ; se mettre à l'extrême pointe d'une vague formidable qui briserait tout, et laisserait au vainqueur, pour les reconstructions nécessaires, un terrain déblayé et des coudées franches... Un homme d'action, un ami du risque. Mais Luther ? Il ne sentait même pas qu'il y eut lieu d'agir.

Écartons les explications qui n'expliquent rien. Sans doute Luther était, de par ses origines, un petit bourgeois aux idées courtes. Il était,

de par sa longue profession monastique, un contemplatif : le contraire d'un de ces politiques, d'un de ces juristes contre lesquels il nourrissait une haine instinctive. Il ignorait tout du monde qui l'entourait. Problèmes politiques, économiques, sociaux : quand il avait prétendu, dans le *Manifeste à la noblesse*, apporter des solutions à certains d'entre eux, il avait montré, de façon évidente, qu'il en ignorait, à peu près l'énoncé. Ceci peut être exact. L'important, le vrai, c'est qu'en 1524 comme en 1520 déjà, ces questions étaient, pour lui, comme si elles n'étaient point.

Luther était un héraut de la parole. Enseigner cette Parole, telle que le Seigneur la lui faisait connaître et le contraignait à la manifester : telle était sa mission sur terre ; sa seule et unique mission. Or, pensait-il, la Parole ne s'applique point aux problèmes du siècle. L'Évangile ne s'occupe pas des choses temporelles, ni de savoir si la justice règne sur cette terre, ou ce qu'il faut faire pour qu'elle y règne. Souffrir, pâtir, subir l'injustice, porter la croix, il l'enseigne au chrétien, tout au contraire : tel est son lot humain, et il doit l'accepter d'un cœur soumis ; ou bien, c'est qu'il n'est pas chrétien.

Qu'on ne cherche point, dès lors, en Luther (et pas plus dans le Luther de 1523 que dans son devancier, le Luther des grands écrits de 1520) le souci d'agir pour introduire sur terre plus d'équité. Il vit dans le monde, sans doute, en tant qu'homme. Il est un Allemand, plongé dans le milieu allemand, soumis à des lois humaines, régi par de multiples institutions. Comme tel, il peut avoir sur la politique des princes, la condition des paysans ou l'activité des banquiers, ses idées, justes ou fausses. En fait, il les a ; et l'on peut dire hélas, parfois, quand on lit les *Propos de table*. Peu importe. Ce n'était pas du royaume ^{p156} de ce monde que Martin Luther avait à s'occuper. Sa foi s'attachait au sang du Christ, elle ne se souciait pas d'autre chose. Et quant à construire une Église luthérienne strictement définie dans ses dogmes, régulièrement ordonnée dans ses rites et ses cérémonies : non, sur ce point-là non plus, Luther n'avait pas changé en 1523, en 1524.

[Retour à la table des matières](#)

III. — L'Église, L'État

Une Église luthérienne ? Combien de fois, à cette date, s'élève-t-il contre le mot, contre la chose ? « Vous ne croyez pas à Luther mais à Christ seul... Luther, laissez-le courir, qu'il soit un vaurien ou un saint ¹⁶⁵... Je ne connais pas Luther ni ne veux le connaître. Ce que je prêche n'est pas de lui, mais de Christ. Le diable emporte Luther s'il peut : qu'il nous laisse Christ et la joie ! » De l'uniformité, il persiste à marquer les dangers. « Il ne me paraît pas prudent de réunir les nôtres en concile pour établir l'unité de cérémonie... Une Église ne veut pas imiter l'autre d'elle-même en ces choses extérieures : qu'est-il besoin de la contraindre par des décrets conciliaires qui se changent bientôt en lois et en filets pour les âmes ? » Libre aux églises de prendre modèle l'une sur l'autre ou de se complaire dans leurs usages particuliers, pourvu que l'unité spirituelle soit sauvegardée : « celle de la Foi, celle de la Parole » ¹⁶⁶.

Qu'on n'essaye même pas d'obtenir de Luther qu'il légifère sur les images, la communion sous les deux espèces ou la confession, ces questions brûlantes qui divisaient si fort. A ceux qui insistent pour avoir son avis, il ne répond qu'un mot : « minuties, détails sans intérêt »... Aux chrétiens de Strasbourg, dans sa lettre du 15 décembre 1524, il le dit nettement ¹⁶⁷ : le grand tort, ou plutôt l'un des torts de Carlstadt, c'est de donner à penser au peuple que l'essence du christianisme, il fallait la chercher dans « le bris des images, la suppression des sacrements, l'opposition au baptême ». Vapeurs et fumées, s'exclame Luther, *Rauch und Dampf* ! Et d'ailleurs : « Paul dit (I Cor., 8, 4) : Nous savons que les idoles ne sont rien en ce monde. Si elles ne sont rien, pourquoi pour ce rien, emprisonner,

¹⁶⁵ « Denn Luther, lassen sie fahren, er sei ein Bub oder heilig » (Luther à Hartmuth von Kronberg, ami de Sickingen, mars 1522 ; END., III, n° 494, p. 308 pour les notes ; texte dans E., LIII, n° 45, p. 119 (passage cité, p. 127) et dans de WETTE, II, 161 (p. 168).

¹⁶⁶ END., IV, 52-53 ; Luther à Hausmann, 17 novembre 1524.

¹⁶⁷ Signalée dans END., IV, n° 855, p. 83 ; texte dans E., LIII, n° III, p. 270-277 et dans de WETTE, II, n° 642 ; passages cités, p. 577 et 578.

martyriser ^{p157} la conscience des chrétiens ? » Bien plus, vingt fois, Luther proclame : « La confession est bonne quand elle est libre et non contrainte. » Ou encore : la messe n'est ni un sacrifice ni une bonne œuvre ; elle représente cependant « un témoignage de la religion et un bienfait de Dieu » ¹⁶⁸. On reconnaît l'homme qui, en 1523, déclarait sans ambages : « Les personnes désireuses de rester dans les couvents, à cause soit de leur âge, soit de leur panse (*Bauch*), soit de leur conscience, qu'on ne les expulse point... Car il y faut songer, c'est l'aveuglement et l'erreur de tous qui les a engagées dans un pareil état ; on ne leur a rien appris qui leur permette de se nourrir elles-mêmes » ¹⁶⁹. Et c'était lui encore qui, jusqu'à l'automne de 1524 (exactement, jusqu'à l'après-midi du 9 octobre) s'obstinait à porter son froc d'Augustin, par défi sans doute et en dérision du pape ; mais aussi, il l'écrit, pour le soutien des faibles ¹⁷⁰.

Ce Luther, on le presse, on le pousse, on le somme. Tout ce qu'on obtient, c'est qu'il médite à nouveau les solutions déjà éprouvées par lui, qu'il les reprenne, les approfondisse et qu'ainsi, mieux ancré dans ses sentiments, il possède pour ne point agir des raisons plus conscientes. À force d'insistance, on lui arrache quelques esquisses d'organisation cultuelle. Mais provisoires. Mais partielles. Et comment en serait-il autrement ?

La foi en Christ, trésor incomparable, contenant en elle seule tout le salut de l'homme, un culte extérieur ne saurait qu'entraver les libres rapports de Dieu et du fidèle. Luther, en 1523, consent à s'expliquer sur l'ordonnance du culte. Il publie, la même année, en décembre, sa *Formula Missae et Communionis* pour l'église de Wittemberg. Il travaille ensuite à sa messe allemande. En janvier 1526, la *Deutsche Messe und Ordnung Gottesdiensts* voit le jour. Tout cela, peu cohérent, peu logique et manifestant ce souci de transaction que

¹⁶⁸ Lettre à Michel von der Strassen, 16 octobre 1523 ; signalée dans END., IV, n° 719, p. 246 ; imprimée dans E., LIII, n° 86, p. 218.

¹⁶⁹ Préface de *l'Ordnung eines gemeinen Kastens* adressée à la communauté de Leisnig, fin de janvier 1523 ; signalée dans END., IV, n° 620, p. 71 ; imprimée dans E., XXII, 106 et de WETTE, II, 519, p. 382.

¹⁷⁰ « Nam et ego incipiam tandem cucullum abjicere, quem ad sustentationem infirmorum et ad ludibrium Papae hactenus retinui » (à Capiton, 25 mai 1524 ; END., IV, 797, p. 348).

Luther portait en toutes les questions. Des compromis. Qu'on en agisse avec eux comme avec des souliers éculés : une fois usés, on les jette. Encore, s'il était seul en cause, Luther ne publierait rien de semblable. Les vrais croyants font leur service divin en esprit. C'est p158 pour les humbles, les ignorants qu'à contrecœur il fait des concessions. Mesurées d'ailleurs : l'Église visible, celle que les « cérémonistes » l'invitent à délimiter nettement sur ses frontières — ce n'est pas à lui qu'incombe le soin de l'organiser, de l'administrer, d'en gérer les biens. Ce soin, Luther persiste à le laisser à l'État. C'est assez dire combien il le juge secondaire, et peu digne d'intérêt.

Mais l'État précisément, la politique, les princes ? Déjà Luther s'est expliqué sur ces questions brûlantes dans sa *Treue Vermahnung* de 1521. Puisqu'on insiste, puisque les anabaptistes à leur tour les traitent, et dans un esprit de violence intransigeante ; puisque des nuages s'amassent sur l'Allemagne, si noirs et menaçants que les plus aveugles, les plus indifférents sont bien forcés de les voir monter à l'horizon, il répétera à nouveau en décembre 1522, dans le traité *De l'autorité séculière*, ce qu'il avait déjà indiqué auparavant, avec plus de force seulement, d'ampleur et de méthode.

Les princes, qu'on n'accuse pas Luther de les aimer, lui qui tenait sur l'électeur Frédéric les propos que nous avons cités plus haut, lui qui se défendait comme d'une tare de l'avoir jamais vu ou fréquenté ¹⁷¹. En tant que chrétien, annonciateur de la Parole, il méprise ces puissants du monde ; il ne tait rien au peuple de leurs vices, de leurs exactions, de leurs crimes même. Les troubles qui se préparent contre eux, il les prévoit. « Le peuple s'agite de tous côtés, et il a les yeux ouverts, écrit-il dès le 19 mars 1522. Se laisser opprimer par la force, il ne le veut plus, il ne le peut plus. C'est le Seigneur qui mène tout cela et cache aux yeux des Princes ces menaces, ces périls imminents. C'est lui qui consommera tout par leur aveuglement et leur violence ; il me semble voir la Germanie nager

¹⁷¹ W., XVIII, 85, *Wider die bimmlischen Propbeten* : « Ich habe meyn Leben lang mit dem selben Fursten nie keyn Wort geredt, noch horen reden, dazu auch seyn Angesicht nich gesehen, denn eyn mal zu Worms, fur dem Keyser. » — Le *Von Weltlicher Obrigkeit* est dans W., XI, p. 229-281.

dans le sang ¹⁷² » ! Passés, bien passés, les temps où les princes pouvaient, impunément, aller à la chasse des hommes comme à celle des bêtes fauves... Mais quoi ? Faut-il se dresser contre ces despotes iniques et cruels, ces mauvais tyrans qui pressurent des chrétiens ? Ce serait folie et impiété. Ces princes exécrables, Dieu les veut ainsi. Et si tel est le dessein de sa Providence, ils expieront. Sinon, toute tentative des hommes pour se dresser contre eux est plus que ridicule : blasphématoire. ^{p159} Les princes sont des fléaux, mais des fléaux de Dieu. Les estafiers, les happe-chairs, les bourreaux qu'il emploie pour dompter les méchants et faire régner par la terreur l'ordre et la paix extérieure dans une société d'hommes vicieux. « Notre Dieu est un puissant monarque, écrit Luther retrouvant le ton des sermonnaires ardents à proclamer le néant des grandeurs. Il lui faut de nobles, illustres et riches bourreaux : les princes » ¹⁷³. Dès lors, ces personnages hautains et antipathiques sont nécessaires, légitimes et, quelles que soient leurs tares, respectables. Dans l'ordre temporel du moins, le seul où les princes soient princes et où il faut bien que les bons les supportent, avec résignation, par esprit de charité, en pensant à ces mineurs irresponsables : les criminels, les inconscients, les malfaisants, qui ont besoin, eux, des verges et des cachots. Dans l'ordre spirituel, il n'y a plus que des chrétiens en présence de leur Dieu ¹⁷⁴. Et que les Princes n'y prétendent point à leurs prérogatives ; qu'ils ne s'avisent pas de vouloir statuer sur des points de foi, édicter ce que les chrétiens doivent croire ou ne pas croire. Mais inversement, leurs sujets : cet esprit de miséricorde et de charité prêché par l'Évangile, dans le royaume du Christ seul il doit fleurir ; dans le royaume terrestre, ce n'est point la charité, la miséricorde, la grâce qui

¹⁷² END., III, 498, p. 316, Luther à W. Link. — Luther ajoute, citant Ezéchiel : « Ora cum tuis nobiscum et ponamus nos murum contra Deum pro populo in ista die furoris sui magni. » — C'est cette lettre qui se termine par le fameux : *Sobrius haec scribo et mane, piae plenitudine fiducia cordis*, où Denifle voyait l'aveu cynique d'un ivrogne !

¹⁷³ W., XI, 268 (*Von weltlicher Obrigkeit*) : « Denn es sind Gottis Stockmeyster und Hencker, und seny gotlicher zorn gebraucht yhr, zu straffen die bösen und eusserlichen fride zu hallten. Es ist eyn grosser Herr, unser Gott... »

¹⁷⁴ Aussi Dieu a-t-il institué deux gouvernements. L'un, spirituel, agit par le Saint-Esprit, sous l'action du Christ ; il faut des chrétiens et des gens pieux ; l'autre, temporel, contient les impies et les méchants en les obligeant à se tenir tranquilles (*ibid*, W., XI, 2).

mènent toutes choses — mais la colère, et la stricte justice, et le droit humain fondé sur la raison...

Ainsi Luther, fidèle à sa pensée ancienne, persistait à dresser face à face, dans une opposition brutale, vie spirituelle et vie matérielle. Il continuait à définir l'être humain comme l'agrégat d'un chrétien et d'un mondain juxtaposés : le mondain, assujetti aux dominations, soumis aux princes, obéissant aux lois ; le chrétien affranchi des dominations, libre, vraiment prêtre et roi. Solution ingénieuse sur le papier du moins : là, les frontières des deux royaumes se laissent tracer sans difficulté. Mais qu'une crise survint, qui dans les consciences mît en conflit violent les sentiments chrétiens et les devoirs mondains : résisterait-elle à l'épreuve, la subtile distinction ? Dès l'été de 1524, les paysans de Souabe se chargeaient de la réponse.

[*Retour à la table des matières*](#)

IV. — Les paysans

^{p160} La guerre des paysans : le grand reniement de Martin Luther. Ainsi le veut la tradition. Peut-être oui, peut-être non ?

Nous n'avons pas à dire ce que fut le soulèvement de 1524-1525, ni comment d'autres révoltes l'avaient précédé, ni quels hommes, d'origines et de tendances très diverses y prirent part, soit comme chefs, soit comme exécutants ¹⁷⁵. Mais que, dès le début, Martin Luther ait été mis en cause et par les deux partis à la fois, il faudrait être naïf pour en marquer quelque surprise. Aux yeux des uns, il était tout naturellement le père et l'auteur de la sédition ; ses doctrines, ses prédications, son exemple funeste l'avaient provoquée ; et si l'on devait réprimer les mutins, encore plus fallait-il châtier le suppôt de Satan qui, ayant semé le vent sur la paisible Allemagne récoltait la tempête. Les autres, non moins naturellement, saluaient en Luther l'avocat d'office de tous les opprimés, le patron-né de tous les révoltés, l'adversaire obligé de toutes les tyrannies. Et d'ailleurs, n'étaient-ils pas, eux les paysans, les véritables champions de

¹⁷⁵ Le livre de Gunther FRANZ l'explique de façon remarquable.

l'Évangile contre les Princes ? En tête de leurs articles, ne revendiquaient-ils pas le droit d'élire des pasteurs ¹⁷⁶ qui, traduisant clairement la Sainte Parole et la prêchant sans adultération, leur donnassent occasion de prier, d'entretenir en eux la véritable foi ? Ne soyons pas surpris qu'à la fin d'avril 1525, Luther, intervenant enfin, ait publié sa fameuse *Exhortation à la paix à propos des douze articles des paysans de Souabe, et aussi, contre l'esprit de meurtre et de brigandage des autres paysans ameutés* ¹⁷⁷.

Le plan est net, la thèse simple. Une courte introduction ; puis, deux discussions séparées, l'une, avec les princes, l'autre, beaucoup plus longue, avec les paysans ; pour conclure, quelques phrases d'exhortation aux deux partis. Or, que veut Luther ? Examiner ce qu'ont de juste, ou d'injuste, les demandes des paysans ? Arbitrer un différend politico-social ? En aucune façon. Traiter un point de religion, oui.

Les paysans articulent : « Nous ne sommes ni des rebelles, ni des révoltés, mais les porte-parole de l'Évangile. Ce que nous réclamons, l'Évangile nous justifie de le réclamer. » Voilà la prétention contre ^{p161} laquelle Luther s'élève uniquement, mais avec une violence, une passion, une fougue incomparables. Aux Princes, il dit peu de choses, et vagues : que ceux d'entre eux ont tort, qui défendent de prêcher l'Évangile ; tort aussi, ceux qui accablent leurs peuples de fardeaux trop pesants. Ils devraient reculer devant la colère qu'ils déchaînent, traiter les paysans « comme l'homme sensé traite les gens ivres ou hors de leur bon sens ». Ce serait prudence ; justice aussi, au sens humain du mot ; l'autorité n'est pas instituée pour faire servir les sujets à l'assouvissement des caprices du maître. Mais une fois ce pâle discours au conditionnel terminé, quelle voix claire et sonore retrouve Martin Luther, sitôt qu'il harangue, qu'il accable les paysans ! Pour eux, avec eux, l'Évangile ? Quelle monstrueuse sottise ! Qu'on le brûle, lui, Luther, qu'on le torture, qu'on le mette en morceaux — tant qu'il lui restera un souffle, il clamera la vérité : l'Évangile ne justifie pas, mais condamne la révolte. Toute révolte.

¹⁷⁶ C'était l'article I des fameux *Douze articles des paysans*.

¹⁷⁷ *Ermahnung Zum Frieden auf die zwölf Artikel der Bauerschaft in Schwaben*, W., XVIII, 279- 334.

Ils disent, les paysans : « Nous avons raison, ils ont tort. Nous sommes opprimés et ils sont injustes. » Il se peut. Luther va plus loin. Il dit : je le crois. Et puis après ? « Ni la méchanceté, ni l'injustice n'excusent la révolte. » L'Évangile enseigne : « Ne résistez pas à celui qui vous fait du mal ; si quelqu'un te frappe à la joue droite, tends l'autre. » Luther ? a-t-il jamais tiré l'épée ? prêché la révolte ? Non, mais l'obéissance. Et c'est pour cela, précisément, qu'en dépit du pape et des tyrans, Dieu a protégé sa vie et favorisé les progrès de son Évangile. Ceux qui « veulent suivre la nature et ne pas supporter le mal », ce sont les païens. Les chrétiens, eux, ne combattent pas avec l'épée ou l'arquebuse. Leurs armes sont la croix et la patience. Et si l'autorité qui les opprime est réellement injuste, ils peuvent être sans crainte : Dieu lui fera expier durement son injustice. En attendant, qu'ils se courbent, obéissent et souffrent, en silence ¹⁷⁸.

Voilà la doctrine de *l'Exhortation à la paix*. Et certes, il est facile d'ironiser, facile de souligner le contraste et son énorme comique : ici tumulte, hurlements de haine, campagnes remplies de cris de rage et de lueurs d'incendie ; et là, le D^r Martin Luther, les yeux au ciel, jouant de toute son âme et de ses joues gonflées, comme s'il ne voyait et n'entendait que lui, son petit air de flageolet chrétien. Il est facile. Mais il y a une chose qu'on n'a pas le droit de dire : c'est que Luther en mauvaise passe invente sur-le-champ, en 1525, des arguments pharisaïques.

Sa doctrine ? Elle ne naît pas, comme un expédient, de la révolte paysanne. N'inspire-t-elle pas, déjà, la lettre à Frédéric ¹⁷⁹ du 5 mars 1522 ? « Celui-là seul qui l'a instituée de ses mains peut détruire et ruiner l'Autorité : autrement, c'est la révolte, c'est contre Dieu ! » N'anime-t-elle pas, d'un bout à l'autre, le traité de 1523 sur l'Autorité séculière : royaume du Christ, royaume du monde, et dans ce royaume, à ses rois l'obéissance absolue, même si l'ordre est injuste ? Car le proverbe dit vrai : qui rend les coups a tort ; et nul ne doit juger

¹⁷⁸ « Da habt yhr alle beyde Teyl ewer gewis Urteyl von Gott, das weys ich fur war. — C'est la conclusion » (W., XVIII, 333-334).

¹⁷⁹ V. plus haut p. 148-149. Et, dans la lettre même, le passage visé : « Denn die Gewalt soll niemand brechen noch widerstehen, denn alleine der, der sie eingesetzt hat ; sonst ist Empörung und wider Gott. »

sa propre cause ¹⁸⁰. Non, en vérité, Luther n'invente rien en 1525, lorsqu'il crie aux serfs de se résigner, aux paysans de s'incliner. Et quand il ajoute : la seule liberté dont vous deviez vous soucier, c'est la liberté intérieure ; les seuls droits que vous puissiez légitimement revendiquer, ce sont ceux de votre spiritualité — ces formules, brandies sur la tête de rustres poussés à bout et qui se battent comme des bêtes pour leur vie, peuvent bien sembler énormes de dérision. Luther, en s'y tenant avec obstination est logique avec lui-même : Luther, le vrai Luther, celui de Leipzig, de Worms, de la Wartbourg.

Oui, ironiser est facile. Mais le Français né malin, ou l'antiluthérien qui ricane, sont-ce des guides à choisir pour comprendre un Luther, et par-delà la Réforme allemande, et par-delà encore, un des aspects les plus saisissants du germanisme dans l'histoire ?

Michelet ne le pensait pas, qui, dans ses Mémoires de Luther, écrit (et précisément à propos de *l'Exhortation*) : « Nulle part peut-être, Luther ne s'est élevé si haut. » Sans doute, à la date où il composait son recueil, l'historien se montrait-il sensible tout particulièrement à la force torrentielle, à la fougueuse puissance de ce sentiment religieux qui domine, ravit, emplit, emporte le réformateur tout entier et, sortant de son cœur pour s'épancher sur le monde avec des bouillonnements pleins d'écumes, des remous, et puis des coulées d'un seul jet, irrésistibles, explique précisément ce qu'il faut expliquer : la fortune historique, l'emprise sur les hommes, le mystérieux et vivant rayonnement d'un Luther. Mais il y a autre chose. La crise de 1525, ce qui fait son importance capitale, c'est que, dans un grand déchirement de tous les voiles, elle permet pour la première fois de voir et de mesurer, à la brutale lumière des faits, les conséquences redoutables de la parole, de l'action historique d'un Martin Luther.

Certes, les historiens ont raison qui, sensibles aux faits, notent ^{p163} combien l'attitude de Luther, à cette date, scandalisa, meurtrit les paysans, les révoltés, tous ceux qui prolongeaient bien au-delà des

¹⁸⁰ WEIMAR, VIII, 680-681 : « Da her kommt das ware Sprichwort ! Wer wydderschlegt der ist Unrecht. *Item*, niemant Kan seyn eygen Richter seyn. »

limites qu'il lui assignait, le mouvement qu'un Augustin sans peur avait inauguré. Ils ont raison d'insister sur ceci, qu'ayant lancé de haut son *Exhortation* et fulminé contre la révolte cette condamnation doctrinale, mais qui se terminait du moins par un vœu d'arbitrage — Luther se garda bien de se taire et de demeurer, pitoyable et serein, au-dessus de la mêlée. Pendant le printemps de 1525, la révolte paysanne n'avait cessé de s'étendre. Partout des villes pillées, des châteaux forcés, des abbayes saccagées. En Thuringe, Thomas Münzer établissait la communauté des biens et dans ses appels au refrain sinistre, sonnait comme un tocsin : « Sus, sus, *dran, dran* ! » — suppliait ses adhérents de ne pas laisser refroidir le glaive tiède de sang. Mais les princes, peu à peu, s'étaient organisés. Le 15 mai 1525, à Frankenhäusen, l'armée de Münzer était défaite, le chef capturé et bientôt supplicié. Le 18, à Lupfenstein, le duc Antoine écrasait les Rustaubs puis s'emparait de Saverne. En juin, ceux de Franconie étaient taillés en pièces à Adolzfurt. Les représailles commençaient, féroces. Dans une Allemagne dévastée, encombrée de ruines fumantes et qui voyait sur ses champs ravagés, sur ses étables vides se lever le spectre horrible de la famine — les seigneurs, dit l'un d'eux, jouaient aux boules, à leur tour, avec des têtes de paysans...

Luther, le Luther qui en décembre 1522, dans le traité *De l'autorité séculière*, déclarait avec tant d'énergie : le juge doit être dur, le pouvoir implacable, la répression poussée sans fausse sensiblerie jusqu'à la cruauté : car la miséricorde n'a rien à voir avec le monde temporel — Luther, le Luther qui en 1524, dans son écrit *Contre les prophètes célestes* opinait avec une si parfaite netteté : *Herr Omnes* ? le seul moyen de lui faire faire ce qu'il doit faire, « c'est de le contraindre par la Loi et le Glaive à la piété extérieure, comme on tient les bêtes fauves par les chaînes et la cage »¹⁸¹ ; Luther qui dans le même ouvrage écrivait, pour établir le droit du prince à expulser Carlstadt : « Donc j'opine ainsi : le pays est aux princes de Saxe et non à Carlstadt qui n'y est qu'un hôte et n'y possède rien... Un maître de maison ne doit-il pas avoir le droit et le pouvoir de renvoyer un hôte ou un valet ? s'il lui fallait au préalable donner ses raisons et

¹⁸¹ *Wider die himmlischen Propheten*, W., XVIII, 66 : « Wie man die wilden Thiere mit Ketten und Kercker hellt. »

discuter juridiquement avec lui, il serait un pauvre homme de maître prisonnier sur son propre bien, et ce serait l'hôte le vrai maître, à sa place ! » ¹⁸² — ce ^{p164} Luther n'était pas homme à changer d'opinion devant les excès des paysans et l'ampleur des troubles de 1525. Lorsqu'on sait par ailleurs combien on prétendait l'y impliquer, combien aussi les objections, les accusations, les reproches directs le fouettaient au vif et l'incitaient, par esprit de bravade, à s'avancer toujours plus loin — on ne s'étonnera pas qu'à la fin de mai 1525, après les premiers succès des princes, lorsque les représailles commençaient, il ait repris la plume et composé « contre les bandes pillardes et meurtrières des paysans » un petit livre d'une dureté, d'une violence sanguinaires ¹⁸³.

Ses lettres, déjà, ne respirent que fureur. « Quelle raison aurait-on de montrer aux paysans une si grande clémence ? S'il se trouve des innocents parmi eux, Dieu saura bien les protéger et les sauver, comme il a fait de Loth et de Jérémie » ¹⁸⁴. C'est presque le mot fameux : tuons-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! « Si Dieu ne les sauve pas, c'est qu'ils sont criminels. Le moindre mal qu'ils aient pu commettre, c'est de se taire, de laisser faire, de consentir... » « Mon sentiment est net, écrit-il à Amsdorf ¹⁸⁵ le 30 mai 1525, sitôt que la fortune vient de tourner : mieux vaut la mort de tous les paysans que celles des princes et des magistrats. » Le voilà qui apprend la capture de Münzer : « Qui a vu Münzer peut bien dire qu'il a vu le diable incarné, dans sa plus grande furie ! O Seigneur Dieu, s'il règne un tel esprit parmi les paysans, il est grand temps de les égorger comme des chiens enragés » ¹⁸⁶ ! Et lui, le banni de Worms, l'homme mis solennellement au ban de l'Empire, il déclare sans ambages : « Un homme qu'on peut convaincre du crime de rébellion est au ban de

¹⁸² *Ibid*, p. 100 : « So meyne ich, das land sey der Fursten zu Sachssen und nicht D. Carlstads, darynnen er Gast ist, und nichts hat. » Et tout le passage.

¹⁸³ *Wider die räuberischen und mörderischen Rotten der Bauern* (W., XVIII, 344-361).

¹⁸⁴ *De WETTE*, II, 669.

¹⁸⁵ *END.*, V, n° 935, p. 183 : « Ego sic sentio, melius esse omnes rusticos caedi quam Principes et magistratus, eo quod rustici sine autoritate Dei gladium accipiunt... Nulla misericordia, nulla patientia rusticis debetur, sed ira et indignatio Dei et hominum. »

¹⁸⁶ *END.*, V, n° 934, p. 181. — *E.*, LIII, p. 306.

Dieu et de l'Empereur ; et tout chrétien peut et doit l'égorger et fera bien de le faire !... » C'est un chien enragé. On ne l'abat pas ? il vous tue.

On s'explique dès lors la fureur homicide de son écrit de mai 1525 : « Pour toutes ces raisons, chers Seigneurs ¹⁸⁷, déchaînez-vous, sauvez-nous, aidez-nous, ayez pitié de nous, exterminatez, égorgez et que celui qui en a le pouvoir agisse ! » Et Luther va jusqu'à oublier, dans les mots, sa théologie, quand il conclut : « Nous vivons en des temps si extraordinaires qu'un prince peut mériter le ciel en versant le sang, beaucoup plus aisément que d'autres en priant ! »

[*Retour à la table des matières*](#)

V. — Les deux cités

^{p165} Les conséquences d'une telle attitude on les devine, et comment elle isolait Luther, comment elle détournait de lui toute une partie, et la plus ardente, de cette masse humaine que sa parole avait émue et troublée profondément. Mais quoi ? Fallait-il, à cause d'elle, revenir en arrière et retomber dans les vieux errements ? On voit très bien Luther, dans ces heures tragiques, Luther angoissé malgré lui, reprendre une fois de plus la chaîne de ses pensées. Et s'assurer dans son sentiment.

Le monde est mauvais, disait la piété catholique. Tellement mauvais, que l'homme a beau s'efforcer : tant qu'il y demeurera plongé et, si héroïques, si soutenus que soient ses efforts, sa méchanceté foncière viciera toujours ses actes et ses résolutions. Pour ceux qui portent en eux un haut idéal de sacrifice et de sainteté, un seul recours : fuir le monde. Se retrancher vivants de la société des vivants. Mener hors du siècle, dans des asiles clos, une existence toute de prière, de mortification et de renoncement ; s'offrir à Dieu en sacrifice expiatoire pour ses péchés et ceux d'autrui.

¹⁸⁷ « Drumb, lieben Herren, loset hie, rettet hie, hellft hie, erbarmet euch der armen Leute, etc. » — W., XVIII, p. 361.

Chimère et blasphème, avait crié Luther. Le monde est le monde. Le spectacle qu'il donne, Dieu l'a réglé lui-même. Et c'est lui également qui nous a placés, comme acteurs, sur cette scène tragique et misérable. N'essayons pas de fuir. Vivons dans le siècle. Remplissons, princes ou marchands, juges, bourreaux ou soudards, les fonctions qui nous seront confiées. Acceptons-les, pour l'amour de ceux qui en bénéficient. Mais, chrétiens, vivons en esprit dans une autre sphère : dans ce royaume du Christ où, tout occupés du souci de notre salut, nous pratiquerons la charité, la miséricorde, les vertus supérieures qui n'ont rien à voir avec le monde terrestre — cet empire de la colère, de la force et du glaive...

Et certes, se soumettre aux nécessités politiques, économiques et juridiques ; accepter l'oppression des lois, les maux sanglants de la guerre, les iniquités des princes : le sacrifice est pénible. Certes, une personnalité puissante comme la sienne, Luther sent bien qu'elle étouffe dans les cadres étroits de la vie terrestre, et qu'au moindre mouvement, elle risque de tout faire éclater. Il le sent, il le sait. D'autant plus fort crie-t-il : « Restons immobiles. Tout briser, tout démolir pour reconstruire une maison plus large : à quoi bon ? Plions-nous, au prix d'une perpétuelle contrainte, aux dures nécessités du monde terrestre. Qu'importe, puisque notre âme, elle, notre ^{p166} âme de chrétien et de croyant, s'évade librement hors de la cage ? Dans l'éther subtil de ce monde spirituel où il n'y a ni lois, ni douanes, ni frontières, qu'elle s'enivre de sa puissance et savoure sa liberté royale. Se mouvant sans crainte de la cime des vertus à l'abîme des vices, qu'elle atteigne à travers les immondices et les souillures, à la jouissance candide de la paix intérieure. Au terme de ses expériences, enfin, qu'elle entre en communication directe et immédiate avec le foyer de toute énergie créatrice, avec l'animateur souverain, Dieu. Dans la flamme qui l'entoure, qui embrase ceux qui s'approchent de lui avec l'horreur d'être ce qu'ils sont, le sentiment pathétique de leur indignité, une infinie confiance dans sa miséricorde, tout fond, tout se liquéfie : péchés et vices, misères et faiblesses, impuretés et scories. C'est la libération parfaite et le pardon, l'entrée dans cette sphère où, la loi abolie, le péché anéanti, la mort vaincue, l'âme se trouve au-delà du bien et du mal. C'est le salut par la foi.

Quelle certitude, alors, pour le chrétien ? Dieu s'installe en lui, le pénètre et l'inspire, fait de sa vie une suite ininterrompue de créations fécondes et de son cœur une source d'amour intarissable. Les œuvres sortent de la foi qu'elles nourrissent. Un circuit sans fin s'établit. « La foi se déverse dans les œuvres et par les œuvres retourne à elle-même, comme le soleil se lève jusqu'au moment de se coucher et revient à son point de départ jusqu'au lever »¹⁸⁸. Devant de telles perspectives et puisque l'homme est maître d'en goûter l'ivresse, qu'importent la gêne de ce monde, la contrainte d'ici-bas ?

1525. — La révolte des paysans. Un brusque éclair déchirant les nuées d'illusion. Et Luther vit, tel qu'il était réellement, il vit, sa faux en mains, son épieu levé, l'homme du peuple misérable, inculte, grossier. Et qui n'acceptait pas, mais de toute sa force sauvage ébranlait furieusement les parois de sa cellule. Lui promettre les fruits magnifiques de la liberté chrétienne ? Dérision trop forte. Prendre part à ses peines, épouser ses revendications ? Jamais. C'était contre Dieu. Et d'ailleurs, le raisonnement que Luther oppose aux iconoclastes : « Les images sont sans vertu ? pourquoi donc s'insurger contre elles ? » — ce raisonnement s'appliquait trop bien aux princes : « Quel pouvoir possèdent-ils sur les âmes ? Aucun. Pourquoi donc se dresser contre une tyrannie qui ne mord pas sur la vraie personne ? » Non, pas de collaboration avec les mutins. Les réprimer, durement. Cogner sans scrupules sur ces museaux insolents.

^{p167} À ce prix, toutes choses redeviendraient claires. Tout s'ordonnerait à nouveau, de façon satisfaisante. D'un côté, les héros. Quelques rares génies, quelques puissantes individualités, acceptant avec indifférence les contraintes extérieures, subissant sans prendre la peine de protester ou de résister, toutes les gênes et toutes les mesquineries, mais connaissant au-dedans d'eux-mêmes la véritable liberté, la joie surhumaine d'échapper aux servitudes, de tenir les lois pour nulles, de conduire contre les nécessités mécaniques la révolte du libre esprit. De l'autre côté, la masse, soumise aux contraintes, éprouvant leurs rigueurs salutaires, possédant elle aussi en théorie sa liberté intérieure, mais incapable d'en user et menant sa vie dans les

¹⁸⁸ Cité par WILL, p. 246.

cadres d'un état patriarcal agissant et prévoyant pour tous, appliquant à son cheptel humain les recettes d'un despotisme plus ou moins éclairé...

Contraste brutal d'une société luthérienne se développant dans sa médiocrité avec son moralisme pharisaïque et timoré, sa parfaite réussite dans les petites choses, sa passivité et sa lâcheté dans les grandes, et d'une foi visionnaire animant quelques génies héroïques à qui rien ni personne n'en impose, et dont l'esprit parcourt des espaces infinis : mais leur corps reste à terre, dans la boue commune. Des citoyens ? Oui, de la cité céleste. La cité terrestre, ils n'aspirent ni à la diriger ni à l'améliorer. Sujets dociles, fonctionnaires modèles, ils donnent l'exemple de la soumission parfaite aux ordres d'un Prince, qui finalement, se dressant au-dessus de toutes les têtes courbées, détient seul un pouvoir que nul ne lui conteste.

C'était toute l'histoire, toute la philosophie de l'Allemagne luthérienne qui se dessinait ainsi, au printemps de 1525, dans les rêveries sans doute, dans les exhortations en tout cas d'un Luther, troublé au fond de son cœur et d'autant plus fort criant ses certitudes.

[*Retour à la table des matières*](#)

Chapitre II.

Idéalisme et luthéranisme après 1525

[Retour à la table des matières](#)

^{p169} À qui rencontre, si souvent renouvelée dans la correspondance de ces années de crise, l'expression des regrets de Martin Luther : « Pourquoi le Seigneur n'a-t-il pas accepté l'offrande de ma vie terrestre, faite d'un cœur si pur ? pourquoi a-t-il retenu la main des méchants et des bourreaux ? » — il est impossible qu'une question ne monte pas aux lèvres. N'aurait-on point là, simplement, la traduction en langage mystique d'un sentiment obscur, mais fort : celui de l'homme qui, monté très haut, sur une cime inaccessible aux autres et où lui-même ne saurait s'organiser pour vivre, tremble de ne savoir s'il pourra s'y tenir ?

À Wittemberg, à Worms, à la Wartbourg, à Wittemberg encore lors de son retour, Luther s'était grisé, il avait grisé les autres de son idéalisme intransigeant. Sans souci des contingences, sans égard pour les puissances du monde, il avait crié sa foi. Il avait développé le beau, l'héroïque et vivant poème de la liberté chrétienne. Projetant sur les foules d'abord étonnées, puis conquises, les rayons et les ombres romantiques de son espoir et de son désespoir en Dieu, il avait fait chanter tour à tour, en chants violemment contrastés, l'omnipotence souveraine de la grâce et l'abjecte impuissance du vouloir humain. Lui, le moine, demeuré solitaire, haut et pur dans son froc symbolique. Et voilà : des envieux étaient venus. Des rivaux. Des adversaires dont il avait délié la langue et qui profitaient de la liberté qu'ils lui devaient pour le dénigrer, le railler, à coup de surenchères ruiner son crédit. À leur appel, sous leur influence, de pauvres gens incultes et grossiers s'étaient dressés, en révolte contre les princes, les lois et les mœurs établies. De la liberté chrétienne, si radieuse en

1520, ils avaient donné d'affreuses caricatures... Oui, Luther aurait dû mourir avant d'assister à de tels spectacles : n'avait-il pas dit tout ce qu'il avait à dire ?

[Retour à la table des matières](#)

I. — *Pro fide* : Érasme, c'est la raison

^{p170} Luther n'était point mort. Il fallait donc qu'il s'adaptât. Mais il y a tant de façons de s'adapter... Exposer en détail celle, ou celles, qu'il choisit, nous n'y prétendons pas. Ce serait tout un livre, et nouveau, sans rapport avec celui que nous écrivons. Fidèles à notre dessein, restons dans le domaine des faits psychologiques et contentons-nous de marquer, le moins mal possible, quelques-unes des attitudes, quelques-unes des réactions du Luther d'après 1525.

Dès lors qu'il l'était, dire : je suis touché, et puis rompre : voilà qui ne ressemblait pas à un Luther. Des furieux se liguaient pour anéantir son œuvre. Sa force de propagande semblait brisée. Il ne recula pas. Il ne commença pas par « se contredire », ou « se démentir », tout d'un bloc. Il fit front. Et pour mieux montrer qu'il avait raison, que son parti était seul bon, comme seul vrai le Christ qu'il prêchait il s'opposa vigoureusement à ceux qui, l'entourant, voisinaient avec lui. Il ne circoncrivit pas sa doctrine, sur les bords, d'un trait net et appuyé ; il ne la définit point rigoureusement du dedans ; sur tous ceux qu'il accusait de la réformer, il fonça, et selon la tactique éprouvée et connue (mais chez lui, c'était instinct plutôt que calcul) il se défendit en contre-attaquant.

À tous égards, sa situation était inconmode. En 1523, en 1524, pour vivre au sens le plus matériel du mot, Luther connaît d'amères difficultés. Ses lettres ne sont qu'une suite de plaintes. Parcimonieux et négligent, indifférent à qui le sert ¹⁸⁹, l'Électeur de Saxe fait attendre ses secours. Luther se débat comme il peut. Il n'est pas seul. Tous ceux qui rompent avec Rome et violemment se dégagent de l'Église, accourent à Wittemberg, veulent voir « l'homme de

¹⁸⁹ « Notum est ingenium principis, quod viros levipendit », END., V, 849, p. 74, 24 novembre 1524.

Worms », lui demander des conseils, un appui, un soutien. Il en vient d'Allemagne, des pays du Nord, d'Angleterre, de France même. Il vient des femmes aussi, des religieuses échappées du couvent, repoussées de leur famille et qui demandent leur pain quotidien, un asile et un établissement si possible à celui dont la voix a ébranlé les cloîtres. Luther doit assister, héberger tout ce monde. Il implore ; il menace ; parfois il se redresse dans un sursaut de colère. Relevant durement les procédés de Frédéric : « Je pense cependant, écrit-il un jour à Spalatin ¹⁹⁰, que nous n'avons été ni ne sommes à charge au prince... A profit ? ^{p171} je n'en parle pas : peut-être ne considérez-vous pas comme un profit ce lever de l'Évangile que vous nous devez : vous en tirez pourtant, avec le salut de vos âmes, combien et combien de cette bonne pécune du monde, déjà enfouie et qui chaque jour davantage s'enfouit dans sa grande poche, au prince ? » L'amertume perce, ici et dans d'autres lettres : avoir tant donné de soi, et ne récolter qu'indifférence...

Tant pis, Luther s'obstine. A nouveau, contre les spiritualistes mystiques uniquement avides d'immerger leur âme dans les profondeurs du divin, il prononce une attaque de front à la fin de 1524, au début de 1525, dans un traité qui résume ses critiques « contre les prophètes célestes, sur les images et le sacrement ». Les anabaptistes, les illuminés, compagnons des Carlstadt et des Münzer, il ne cesse de les poursuivre de ses sarcasmes et de ses invectives. Quant aux paysans brandissant au-dessus de leurs têtes dures leurs gros souliers d'écraseurs de glèbe, symbole traditionnel de leurs ralliements : *Bundschuh*, *Bundschuh* ! — il leur a signifié catégoriquement ce qu'il pensait de leur évangélisme d'insurgés. Ces combats ne lui suffisent pas. Le voilà, rompant le front unique des adversaires de Rome, qui maintient et brandit en face des chefs de la Réforme alémanique et rhénane, un Zwingli, un Œcolampade, un Bucer, sa doctrine de la présence réelle...

Aux fidèles de Strasbourg, en 1524, il parle des tentations qu'il a eues au début, de ses velléités d'adopter la thèse que, « dans le Saint-Sacrement, il n'y a que pain et vin. Je me suis tordu, écrit-il ; j'ai

¹⁹⁰ END., V, p. 75, n° 849, 27 novembre 1524 : « Et substantia mundi non parva ad marsupium Principis redire coepit ac quotidie magis redit. »

lutté ¹⁹¹ ; je voyais bien que je pouvais ainsi porter au papisme le coup le plus dur ». Mais quoi ? « Je suis enchaîné, je n'en puis sortir, le texte est trop puissant, rien ne peut l'arracher de mon esprit. » Luther s'illusionnait. C'était son sentiment, son instinct religieux qui « l'enchaînait ». Sans changer son cœur ni troquer son âme, comment aurait-il pu, lui, renoncer à absorber dans la Cène, chair et sang, la substance palpitante d'un Dieu qui, pénétrant en lui, exaltât ses puissances ? Tout son être s'insurgeait contre les conceptions raisonnables des Suisses, leur théologie vide de mysticisme. Dans son pamphlet contre les prophètes célestes, discutant l'opinion de Carlstadt « qu'on ne pouvait raisonnablement concevoir que le corps de Jésus-Christ se réduisît à un si petit espace » : raisonnablement, s'écriait-il : « Mais, si on consulte la raison, on ne croira plus aucun mystère ! » Voilà le grand mot lâché ¹⁹². Voilà l'ennemi contre qui ^{p172} Luther — croyant mais non pas chef — fonçait aveuglément dès qu'il le découvrait...

Et c'est ce même esprit précisément, ce même adversaire à la même époque qu'il pourchasse en Érasme. Luther n'était pas encore Luther, déjà il abhorrait, nous l'avons vu, dans l'auteur de *l'Enchiridion* l'intelligence claire qui se glorifie de sa clarté, la raison ennemie du mystère et de toutes ces choses obscures que perçoit l'intuition. Il a dit un jour un mot saisissant, qu'on trouve dans le recueil de Cordatus ¹⁹³. Il date du printemps de 1533 : « Il n'est pas d'article de foi, si bien confirmé soit-il par l'Évangile, dont ne sache se moquer un Érasme, je veux dire la Raison ». — *Ab Erasmo, id est a ratione* ; voilà le secret d'une haine atroce, d'une de ces haines recuites et hallucinantes dont les hommes de Dieu ont le secret : cette haine du péché incarné dans le voisin et qui conduit jusqu'aux vœux homicides. En ces années-là, les recueils de *Tischreden* le prouvent surabondamment : Luther radotait de fureur contre Érasme. Et qu'il ait consenti, lui qu'aucune considération ne savait retenir quand un flot de sang lui montait du cœur au cerveau, qu'il ait consenti pendant

¹⁹¹ Lettre (en allemand) signalée dans END., V, p. 303, texte imprimé dans E., LIII, p. 364, n° 159.

¹⁹² A rapprocher, le texte cité par CRISTIANI, *Du luthérisme au protestantisme*, p. 118 (W., VI, p. 290-291) ; et bien d'autres.

¹⁹³ *Tischreden*, W., III, p. 264, n° 3316.

tant et tant de mois à tenir presque cachée cette haine furieuse ; qu'en avril 1524 encore, il ait écrit « au roi de l'amphibologie », à ce « serpent », une longue lettre pour lui mettre une dernière fois le marché en mains : « Ne publie pas de livre contre moi, je n'en publierai pas contre toi » — en vérité, parmi tous les hommages qu'a reçus de son vivant le grand humaniste, je n'en sais pas de plus beau et, venant d'un tel ennemi, si fort de son triomphe, qui trahisse plus d'involontaire respect.

Mais enfin, il fallut bien que le duel s'engageât ? Ce fut Érasme qui le premier croisa le fer. Ce fut lui, pour des raisons aujourd'hui bien connues, qui publia le 1^{er} septembre 1524 sa fameuse diatribe sur le libre arbitre. Le choix seul du sujet témoignait, une fois de plus, de sa haute et vive intelligence critique. Luther ne s'y trompa point. Il tint à le proclamer très haut dans les premières lignes de sa réplique¹⁹⁴ : « Toi, tu ne me fatigues pas avec des chicanes à côté, sur la papauté, le purgatoire, les indulgences et autres niaiseries qui leur servent à me harceler. Seul tu as saisi le nœud, tu as mordu à la gorge. Merci, Érasme ! » Cette réplique de Luther, son traité *Du serf arbitre*, ne parut du reste qu'à l'extrême fin de 1525, le 31 décembre. Et c'est seulement en septembre de la même année, un an après l'attaque, p173 que Luther se mit à la composer. L'adversaire était redoutable et si intrépide fût-on, on ne pouvait pas ne pas être intimidé à la pensée de l'affronter. Mais, dès que Luther se fut décidé à écrire, la pensée coula avec une force, une abondance, une violence irrésistibles. C'est que, ce qui était en jeu, c'était toute sa conception de la religion.

On l'a bien dit : au lieu d'intituler leurs deux écrits *Du libre arbitre* et *Du serf arbitre*, les deux antagonistes auraient pu leur donner ces titres : *De la religion naturelle* et *De la religion surnaturelle*. Entre l'omnipotence de Dieu et l'initiative de l'homme, libre à un semi-rationaliste comme Érasme de négocier un compromis et d'accepter sans émoi que soit battu en brèche ce sentiment véhément de la toute-puissance irrationnelle de Dieu en qui Luther voyait, lui, l'unique, l'indispensable garant de sa certitude subjective du salut. L'auteur du *Serf arbitre* ne pouvait s'attarder à semblables besognes. Ne voyant

¹⁹⁴ W., XVIII, p. 602.

pas le moyen de concilier avec l'affirmation du libre arbitre sa foi personnelle dans la toute-puissance absolue de Dieu ; se révoltant à l'idée que la volonté humaine pût limiter en quoi que ce soit la volonté divine et la supplanter — par une démarche conforme à son génie, il se porta d'un coup aux extrêmes. Il nia le libre arbitre purement et simplement. Il proclama, une fois de plus, que tout ce qui arrivait à l'homme, y compris son salut, n'était que l'effet de cette cause absolue et souveraine, à l'action irrésistible et continue : Dieu, le Dieu « qui opère tout en tous ». Et ce n'était pas là, pour Luther, une thèse philosophique, étayée d'arguments rationnels, mais le cri spontané d'un croyant qui confessait sa foi « à pleine bouche et sans mettre une feuille devant » ; c'était la protestation passionnée d'un chrétien « qui ne voulait pas vendre son cher petit Jésus » et qui, toujours prisonnier de ses expériences, ayant toujours à l'esprit « ces angoisses spirituelles et ces naissances divines, ces morts et ces enfers » à travers quoi il avait cherché et trouvé son Dieu, ne rencontrait la paix libératrice que dans l'abandon total, l'abdication sans réserves de sa volonté propre entre les mains du guide souverain.

Seulement les contemporains n'avaient pas le loisir de s'intéresser, en spectateurs curieux, à toute cette psychologie religieuse, si riche fût-elle. Ils virent, dans le choc brutal des deux « arbitres », le libre et le serf, la rupture définitive, irrémédiable de la pensée humaniste et du sentiment chrétien tel que Luther l'interprétait. Les uns applaudirent, les autres déplorèrent. Mais, après cette controverse retentissante, il fallut choisir. Il devint impossible, à moins de trahir l'un ou l'autre des deux ennemis, de concilier la fidélité à Luther et ^{p174} à ses enseignements avec l'admiration pour Érasme et son œuvre, à la fois critique et positive. Et de cela, Luther ne s'était pas inquiété. Il avait obéi, sans plus, à l'aveugle poussée de son génie. Le fait était là cependant. Creusé par ses mains, un nouveau fossé s'étendait désormais entre le groupe savant des Érasmiens et cette petite troupe des stricts luthériens dont le chef, à ce moment, plutôt qu'à les accroître, travaillait, semble-t-il, à restreindre les effectifs.

[*Retour à la table des matières*](#)

II. — Narguer le monde : Catherine

Le chef ? Luther aurait protesté contre un pareil titre. Avec raison d'ailleurs ; car un chef précisément, un meneur d'hommes aurait tout fait pour éviter, ou du moins, pour masquer aux yeux ces ruptures. Au lieu de se dresser furieusement contre Érasme, adroitement au contraire, avec une douce et invincible obstination, quoi qu'eût dit ou écrit l'humaniste, il aurait salué en lui un précurseur, un nécessaire préparateur. Que de tels soucis lui fussent étrangers, Luther pouvait y voir la preuve qu'il demeurerait un idéaliste impénitent, poussé par une force intérieure plus forte que tout calcul. Mais ce qu'il ne voyait pas, c'est comment son idéalisme, de conquérant jadis se faisait conservateur. Les thèses qui d'abord heurtaient son sentiment, il ne s'efforçait plus de les repenser afin de pouvoir les reprendre à son compte ; il ne s'appliquait plus à les absorber, à en élargir sa pensée, à en nourrir son sentiment. Il distinguait, au contraire ; il discriminait et rejetait. Cessant de s'enrichir, il s'appauvissait.

Mais quoi ? ne demeurerait-il pas toujours le même, avec ses brusques explosions, ses coups de passion véhéments, ce je ne sais quoi de sauvage et d'ingénu qui attire à la fois et repousse l'homme de goût modéré ? La violence de ses impulsions religieuses par moment le suffoque. Et bien loin de chercher à la calmer, il s'en glorifie. Il jouit de déconcerter les autres et peut-être lui-même. Il étale complaisamment son goût de la bravade et du scandale. Il l'affirme une fois de plus, avec éclat, en juin 1525. Il épouse Catherine de Bora, jeune nonne défroquée...

Dieu sait pourtant s'il avait dit et redit qu'il ne se marierait pas ! Le 30 novembre 1524, développant à nouveau un thème familial : « Dans les dispositions où j'ai été jusqu'à présent et où je suis toujours, je ne prendrai pas femme, écrivait-il à Spalatin ¹⁹⁵. Non que je ^{p175} ne sente ma chair et mon sexe ; je ne suis ni de bois, ni de pierre ; mais mon esprit n'est pas tourné au mariage lorsque j'attends chaque jour la

¹⁹⁵ END., V, p. 77, n° 450, 30 novembre 1528 : « Animus est alienus a conjugis, cum exspectem quotidie portem et meritum haereticis supplicium. »

mort et le supplice dû aux hérétiques. » Il est vrai qu'il ajoutait, dans la même lettre : « Je suis dans la main de Dieu, comme la créature dont il peut changer et rechanger le cœur, qu'il peut tuer ou maintenir en vie à toute heure et à toute minute. » Mais en avril, il demeurerait encore dans les mêmes dispositions ¹⁹⁶ : « Ne t'étonne pas que je ne me marie point, moi l'amoureux que tous décrivent ! » Deux mois plus tard, il était l'époux de la douce et docile Catherine de Bora.

Nous ne saurons jamais, et il est vain de se demander jusqu'à quel point traduit exactement la réalité psychologique cette phrase de Luther ¹⁹⁷ à son collègue Amsdorf : « Pas d'amour, pas de passion ; une bonne affection pour une femme ! » Les raisons que le nouveau marié présente à son ami pour lui faire approuver son union furent-elles les seules, et les vraies ? « J'espère n'avoir plus qu'un court temps à vivre ¹⁹⁸ et, par un dernier égard pour mon père qui m'en priait, je n'ai pas voulu lui refuser l'espoir d'une postérité. Et puis, du même coup, j'accorde mes actes et mes déclarations : il y en a tant au contraire qui sont pusillanimes, dans ce grand éblouissement de l'Évangile ! » Il faudrait donc, dans la précipitation insolite et, pour les contemporains, assez énigmatique d'une union décidée en quelques jours, voir un dernier, un éclatant démenti donné par Luther lui-même à ceux qui s'en allaient criant que le héros avait quitté la place à un pleutre, et qu'à l'homme de Worms, mort et bien mort, avait succédé un valet des princes ?

Si indifférent qu'on le suppose aux conséquences matérielles de ses actes et de ses déclarations, il paraît difficile que Luther n'ait pas ressenti profondément le contrecoup d'événements dramatiques qui tous l'atteignaient par quelque côté : la révolte paysanne, l'exécution

¹⁹⁶ END., V, p. 157, n° 916, 16 avril 1525 : « Nolo hoc mireris, me non ducere, qui sic famosus sum amator. »

¹⁹⁷ « Nec amo, nec aestuo, sed diligo uxorem », END., V, p. 204, n° 957, 12 juin 1525.

¹⁹⁸ END., *id.*, *ibid.* Pour le sens que nous donnons à la première phrase : « Spero enim me breve tempus adhuc victurum », cf. END., V, p. 77, n° 850, 30 novembre 1524 : « Spero autem quod (Deus) non sinet me diu vivere. »

de Münzer — « elle me pèse sur le cœur » dira-t-il souvent ¹⁹⁹ — l'exil de Carlstadt, le duel avec Érasme, les campagnes d'injures des anabaptistes, des illuminés et, de l'autre côté, des catholiques, mettaient en jeu ses responsabilités. Dans son mariage soudain, il faudrait alors ^{p176} recueillir le témoignage d'un trouble, d'un désarroi qu'à maints indices, au cours de ces années mouvementées, on croit saisir : désarroi d'un homme qui, vivant un grand rêve, se voit brusquement réveiller par des ennemis injurieux, et tombe de trop haut sur une terre trop basse ?

Je n'en disconviens pas. Mais il y a autre chose : ce sentiment si fort qu'exprime une lettre du 5 janvier 1526 adressée par Luther ²⁰⁰ à Schuldorp qui venait d'épouser sa nièce : « Moi aussi, je me suis marié, et avec une nonne. J'aurais pu m'en abstenir et je n'avais pas de raisons spéciales pour m'y décider. Mais je l'ai fait pour narguer le diable et ses écailles, les faiseurs d'embarras, les princes et les évêques — puisqu'ils sont assez fous pour défendre aux clercs de se marier. Et ce serait de grand cœur que je susciterais un scandale encore plus grand, si je savais seulement quelque autre chose qui puisse mieux plaire à Dieu et les mettre hors d'eux ! » Traduction claire, mais assez médiocre d'un état d'esprit complexe et que nous avons déjà plus d'une fois rencontré : fait de défi sans doute et de bravade ; d'intempérance verbale aussi, mais plus encore, du sentiment qui lui dictait en 1521 son *Esto peccator et pecca fortiter*, et quelques années plus tard, en 1530, son étonnante lettre à Jérôme Weller ²⁰¹ : Luther y expose avec un abandon et un luxe de détails vraiment remarquable, une méthode de traitement du diable par l'alcool et la joie, à la fois naïve et subtile : « Il y a des fois où il faut boire un coup de trop, et prendre ses débats, et s'amuser, bref commettre quelque péché en haine et en mépris du diable, pour ne pas lui laisser lieu de nous faire un cas de conscience de niaiseries

¹⁹⁹ Cf. également *Tischreden*, W., I, p. 195, n° 446 (Recueil de Veit Dietrich, début de 1533) : « Sic occidi Muncerum etiam, der todt ligt auff meim hals. Feci autem ideo quia ipse voluit occidere meum Christum. »

²⁰⁰ Signalée dans END., V, p. 303, n°1022 qui identifie le destinataire. Texte allemand dans E., LIII, p. 364 et dans de WETTE, III, p. 83, n° 771, *loc. cit.*, p. 84.

²⁰¹ Il y a plusieurs lettres à Weller de 1530, toutes intéressantes. Celle que nous citons est de juillet (?), porte le n° 1737 au t. VII de ENDERS, *loc. cit.*, p. 160.

minuscules... Donc, si le diable vient te dire : « Ne bois pas ! » réponds-lui aussitôt ! « Précisément je boirai, puisque tu le défends, et même je boirai un bon coup ! Il faut toujours faire le contraire de ce que Satan défend ! » Et Luther d'ajouter : « Quelle autre raison crois-tu que j'aie, pour boire de plus en plus mon vin pur, tenir des propos de moins en moins retenus, de plus en plus souvent faire de bons dîners ? C'est pour moquer le diable et le vexer, lui qui naguère me vexait et me moquait ! » Et alors, le cri célèbre qui a fait, qui fera encore couler tant d'encre hors des encriers confessionnels, noire celle-ci et rose celle-là : « Oh ! si je pouvais enfin imaginer quelque énorme péché pour décevoir le diable et qu'il comprenne que je ne reconnais aucun péché, que ma conscience ne m'en reproche aucun ! »

^{p177} Ainsi écrivait le Luther dont Mélanchton disait, avec un gros soupir : *Utinam Lutherus etiam taceret* : ah ! s'il pouvait seulement se taire !... Ainsi faisait-il, l'un des premiers, au nom d'une immense famille d'esprits pareils au sien, la confession publique des hommes qui, angoissés de scrupules imprécis, hantés de remords vagues et de craintes sans objet, tendent un effort de damné pour projeter hors d'eux leur angoisse, l'incarner dans quelque péché classé, tangible, bien connu des hommes — puis, se roulant en lui avec une espèce de joie libératrice, cherchent dans l'excès même le moyen d'échapper au bourreau intérieur, d'exténuer leur démon et de « regagner l'azur par-delà »...

[*Retour à la table des matières*](#)

III. — Obéir à l'autorité

On voit quelle pauvre traduction des réalités donnait l'histoire traditionnelle. Non, Luther ne s'est pas empressé de renier son passé. Contraint de céder par la poussée convergente des hommes et des faits, il se masque à lui-même l'étendue de son recul en faisant ferme, brusquement, contre les adversaires qui le pressent trop. Ou même, en se ruant sur d'autres qui ne le pressent point, pour l'exemple, gratuitement, afin de montrer sa force. Mais sa doctrine, ses idées, ses affirmations d'autrefois ?

Certes, de toute son âme il s'y attachait. Dans son cœur, souvent, en tête à tête avec sa conscience, il jurait : non, je ne chanterai pas la palinodie ! Et il était sincère. Mais médite-t-on jamais impunément, pendant des mois, les objections, les idées d'adversaires acharnés à mener contre vous une lutte sans répit ? Dès l'instant qu'on cherche avec passion dans leur doctrine ce qu'on doit repousser, on ne saurait empêcher de s'accomplir un sourd travail de l'esprit sur l'esprit, un lent aménagement de doctrine, mi-volontaire et mi-inconscient, mais nécessaire pour la justification d'une attitude de lutte. Et voilà qui advint à Martin Luther, d'autant plus aisément que son tempérament était d'un polémiste.

Nous ne saurions tout noter. Aussi bien les théologiens l'ont fait, avec leur coutumière subtilité, leur aptitude à saisir les nuances fugaces d'une pensée excessivement touffue. Prenons quelques exemples, simplement, parmi les plus voyants.

Formuler un credo bien défini ; enclore sa foi dans une somme précise d'articles limités dans leur texte, dans leur nombre ; déclarer : hors de ces textes, point de salut — voilà qui ne répondait guère au ^{p178} sentiment originel d'un Luther. N'avait-il pas été jadis, opposant vigoureusement la lettre à l'esprit ²⁰², jusqu'à revendiquer la liberté de « nommer par son vrai nom toute insuffisance de la pensée religieuse, se trouvât-elle dans la Bible même » : non pas, bien entendu, au nom de ce principe du libre examen dont la seule idée l'aurait couvert d'horreur, mais du témoignage intérieur de la Parole que le chrétien éprouve, vivant, dans son cœur. Or on le vit d'abord se répandre en propos opportunistes. « Ne te fie pas trop à l'esprit, lorsque tu n'auras pas pour toi la Parole concrète. Cela pourrait ne pas être un bon esprit, mais le diable des enfers... Et après tout, l'Esprit-Saint n'a-t-il pas renfermé toute sagesse et tout conseil et tout mystère dans la Parole ? » Certes, il ne s'inscrivait pas en faux contre ses hardiesses passées. Mais bourgeoisement, prudemment, il y mettait une sourdine. Et, chose grave, il faisait maintenant la Parole synonyme de la lettre. Un pas encore : il dira : « Aucun trait de lettre n'est inutilement transmis ; à plus forte raison, aucune parole. » Et voilà que sur la foi

²⁰² Pour tout ceci, cf. par exemple : WILL, p. 107-110.

nouvelle, un pape de papier, succédané du pape de chair et d'os, projettera de plus en plus son ombre stérile.

Autre exemple. Luther avait dit : « Le chrétien est au-dessus des lois. » Des illuminés, s'emparant de la formule, avaient convié les masses à la mettre en pratique. Halte ! revenons sur nos pas, prudemment. L'expérience est là. « Jusqu'à maintenant, j'avais eu la folie d'attendre des hommes autre chose que des réactions humaines. Je pensais qu'ils se pourraient conduire par l'Évangile. L'événement nous apprend que, dédaignant l'Évangile, c'est par les lois et le glaive qu'ils veulent être contraints »²⁰³. Et voilà l'antinomiste farouche de 1520, l'homme à l'instinct de réfractaire qui, de cent façons, en cent occasions diverses a développé le vieux thème libertaire : « *Lege lata, fraus legis nascitur* »²⁰⁴, établir la douane, c'est créer la contrebande » — voilà Luther en quête d'une loi. Ce n'est pas au Nouveau Testament qu'il la demande. Il ne relit point le Sermon sur la Montagne, sinon pour lui et ses lieutenants, *sibi et amicis*. Il va droit à l'Ancien Testament.

Avec verve, jadis, il avait relégué le Décalogue parmi les accessoires périmés de la piété juive. Maintenant, il le dresse bien haut au-dessus des fidèles : pour eux, « pour les têtes dures et les gaillards grossiers, il faut avoir recours à Moïse et à sa loi, à Maître Jean et à ses verges ». Et pas de discussion. Qu'on obéisse. Sans hésitation^{p179} ni murmure. « Il est défendu de demander pourquoi Dieu ordonne ceci et cela ; il faut obéir sans phrases. » *Rund und rein*, comme il dit quelque part²⁰⁵. Tu ne veux pas faire comme les autres, accepter la règle commune ? Va-t-en. Les champs sont libres, les routes de l'exil faites pour les réfractaires. Peut-être l'une d'elles te conduira-t-elle, enfin, dans un pays où le prince, partageant tes idées, en aura fait la norme de ses sujets ? Alors, tu retrouveras un établissement ; et tu diras à ton tour, à qui ne pense pas comme toi : Décampe. Va là-bas, d'où je viens...

²⁰³ END., VI, p. 6 (7 janvier 1527).

²⁰⁴ *Tischreden*, W., III, p. 113, n° 2948 a et b (Rec. de Cordatus, février 1533).

²⁰⁵ Pour tout ceci, cf. WILL, p. 296 sq.

Quant aux glaives ? Les princes sont là, et l'État, « mainteneur » du nouveau cours. Jadis, aux beaux temps du pur idéalisme, le prince était un fléau, l'État un châtiment ; le libre chrétien ne les acceptait que par charité envers les débilés, qui en avaient besoin. Maintenant, Luther laisse dans l'ombre réserves et restrictions, le devoir de charité du libre chrétien. L'État est d'institution divine : voilà l'important. Vingt fois, dans des textes surabondants de 1529, 1530, 1533, Luther développe ce thème : c'est lui, lui seul, qui a le premier légitimé vraiment, fondé pleinement en Dieu le pouvoir absolu des princes ²⁰⁶. « Notre enseignement, s'écrie-t-il fièrement en 1525, a donné à la souveraineté séculière la plénitude de son droit et de sa puissance, réalisant ainsi ce que les papes n'avaient jamais fait ni voulu faire. »

Il est vrai : « au temps de la papauté », comme il dit ailleurs, on ne pensait pas que les sujets dussent exécuter sans réflexion des ordres, même injustes. On pensait qu'à ces ordres, ou à des ordres donnés par une autorité illégitime, la résistance s'imposait. Mais, autorité illégitime ? Toute autorité est légitime, professe Luther, puisqu'elle n'existe que du vouloir explicite de Dieu. Le tyran le plus odieux doit être obéi, autant que le plus paternel des rois. Ses actes ? Dieu les veut ce qu'ils sont. Ses ordres ? Dieu consent qu'il les dicte. Les princes, tous les princes sont ses lieutenants. Ils sont des dieux, Luther n'attend pas Bossuet pour le dire : « Les supérieurs sont appelés dieux, écrit-il en 1527, en considération de leur charge, parce qu'ils tiennent la place de Dieu et qu'ils sont les ministres de Dieu. » Ailleurs, sa pensée s'exprime plus brutalement : « les princes du monde, des dieux ; le vulgaire, Satan » ²⁰⁷. Comment dès lors se révolter ? Qui l'oserait ? au nom de quoi ? Non non, « mieux vaut ^{p180} que les tyrans commettent cent injustices contre le peuple, plutôt que le peuple une seule injustice, contre les tyrans ». Et un flux de proverbes jaillit des lèvres de Martin Luther, de gros proverbes vulgaires où se condense, en termes sans finesse, une expérience médiocre : « Il ne faut pas que les bancs montent sur les tables... Il ne faut pas que les enfants mangent sur la tête des parents ». Aphorismes

²⁰⁶ G. de LAGARDE, *Recherches sur l'esprit politique de la Réforme*, 209 sq.

²⁰⁷ « Principes mundi sunt dei, vulgus est Satan », *Tischreden*, W., I, p. 79, n° 171 (Veit Dietrich, début de 1532). Autres textes, E., XLI, 209, W., XXVIII, 612 ; W., XVI, 106, etc.

de prudhommes saxons. Ils obligent le lecteur à se souvenir des humbles origines du prophète qui, descendu des Lieux Hauts, retombe fâcheusement dans sa petite bourgeoisie d'Eisleben ou de Mansfeld, parmi des contremaîtres et des entrepreneurs...

Qu'on ne s'étonne pas du moins qu'à cet État, directement autorisé par Dieu, Luther remette des droits de plus en plus étendus : celui de veiller à la pureté et à la santé intérieure de l'Église, en contrôlant son enseignement, en s'assurant de son orthodoxie, en expulsant les hérétiques. En vérité, il avait le droit d'écrire en 1533 : « Depuis les temps apostoliques, pas un docteur, pas un écrivain, pas un théologien, pas un juriste n'a, avec autant de maîtrise et de clarté que, par la grâce de Dieu, je l'ai fait — assis sur ses fondements, instruit de ses droits, rendu pleinement confiante en soi la conscience de l'ordre séculier »²⁰⁸.

Die gewissen der weltlicher Stande : la formule élargit le problème. Elle traduit une nouvelle conception d'ensemble de la vie, qu'adopte de plus en plus Luther en ces années de repli. Le pouvoir du prince est une délégation du pouvoir divin. C'est que, dans sa totalité, le monde est un monde divin. L'indifférence hautaine avec laquelle l'idéaliste de 1520 le contemplait n'est plus de mise après 1530. Les biens de la terre prennent à ses yeux une valeur presque absolue. Ne sont-ce pas les dons de Dieu ? En user, c'est se rendre agréable à lui ; se les approprier par son travail, c'est lui plaire. N'est-ce pas lui qui, à chacun de nous, assigne ici-bas sa tâche, sa fonction professionnelle, sa « vocation » ? Certes la distinction subsiste des deux domaines : celui de la spiritualité, celui de la temporalité. Mais de l'un à l'autre le contraste s'atténue, perd de sa vigueur. Ce n'est plus un contraste à vrai dire ; c'est une gradation.

Et ainsi de toutes choses. *Philosophiam de coelo in terram evolavit* : on pourrait, parodiant la vieille formule, l'appliquer au Luther d'après 1525. Plus exactement, lui qui naguère ne s'intéressait qu'à ce que nous nommons, dans notre jargon, spontanéité vivante, autonomie créatrice, élan vital et poussée intérieure, il fait appel maintenant, et fréquemment, à la contrainte mécanique des lois, à ^{p181}

²⁰⁸ W., XXXVIII, 102.

l'action coercitive et répressive des autorités, à la pression du milieu social. Nécessité fait loi.

Seulement tout ceci n'est pas simple. Luther ne renie pas ses enseignements passés. Il les reprend parfois, il les répète. On sent qu'ils demeurent, vivants, au fond de son cœur. Intacts ? C'est trop dire. Plutôt qu'une foi, ils sont maintenant pour lui un idéal. Un idéal qu'il se réserve pour son usage particulier et celui de ses amis, du petit nombre d'hommes capables de le suivre par les voies scabreuses de sa révélation, sans se perdre ni s'égarer.

En d'autres termes, Luther n'est pas l'homme qui, conscient de ses responsabilités, change ses batteries devant une situation nouvelle, renonce sans effort à tous projets antérieurs, et sans y plus penser, élève dans les airs l'édifice que réclament les circonstances. C'est un nerveux, un inquiet, un instable, qui demeure enfermé en lui ; mais devant les difficultés, les protestations des uns, les exagérations des autres, l'épaisse sottise de la masse, il connaît de brusques révoltes, des défaillances, des colères brutales. Et le vieil homme reparaît, l'homme du commun qui s'irrite, menace, ne parle que de fouet ou de cravache. Ou bien, pour la contrepartie, rêve d'organiser en dehors des groupements où se coudoient ignares et cultivés, une communauté de véritables évangéliques ; s'associant dans la pratique d'un culte en esprit, ils réaliseraient entre chrétiens de foi éclairée ce que Luther renonce à proposer aux brutes... Seulement le spectre du « sectarisme » anabaptiste se levait alors devant l'ennemi de Münzer et de Carlstadt. Et il n'organisait rien. Il parlait, il écrivait, parce qu'il le fallait, pour *Herr Omnes*. Et dans sa langue à lui, dans son « vulgaire », comme on disait au XVI^e siècle. Grand fait, qu'on n'observe pas assez : Luther, après 1525, n'écrit plus guère qu'en allemand. Il renonce au latin, langue universelle, langue de l'élite. Ce n'est pas à la chrétienté qu'il s'adresse : à l'Allemagne seule ; même pas, à la Saxe luthérienne. Qu'on ne s'étonne plus de voir, après 1530, le luthéranisme marquer le pas en Europe et même reculer. C'est Luther lui-même, et de plus en plus à mesure que le siècle s'avance, qui renonçant à la catholicité, limite ses efforts, humblement, au troupeau de Wittemberg.

Contradictions, oui. Mais sans rien de systématique. Des poussées brusques, des explosions, des boutades. Un effort suivi d'adaptation ? jamais.

Lui-même, Luther, il s'assied dans la vie. Un peu pesamment. Marié, il a des plaisanteries de gros mari vulgaire. Il serre dans ses ^{p182} bras, sans discrétion, sa Catherine, sa « chère côte », son « impératrice Ketha ». Il lui vient des enfants. Parfois il travaille de ses mains pour se procurer quelques ressources. Il tourne, jardine ou fait de l'horlogerie. Installé dans son ancien couvent par l'Électeur, il y vit médiocrement, bravement aussi, et dignement au milieu des cris, des tracas, des langes qui sèchent et des souillures d'enfants. C'est un homme, un gros homme qui s'alourdit, s'épaissit, prend du ventre. La graisse envahit le bas de son visage. L'Augustin ardent aux yeux de flamme, l'Augustin des estampes de 1520 est loin. Quand on regarde les portraits du docteur, datés de 1530, de 1533, on a la sensation gênante d'avoir, bien des fois, rencontré dans les villes allemandes des personnages quelconques faits à sa ressemblance. Trop de personnages, dans trop de villes... Un homme habitué à de fins visages de prélats, ces chefs-d'œuvre vivants de la piété catholique — lèvres minces, traits menus, au fond des prunelles claires le reflet voilé d'une flamme perpétuelle — l'espèce de vulgarité agressive du gros Luther de la cinquantaine lui demeure une surprise ²⁰⁹.

Lui cependant, le docteur, il enseigne et catéchise à Wittemberg. Il y mange aussi. Il y boit. De temps en temps lui vient un tonneau de vin claret ; aux jours de fête, délaissant sa bière du cru, il en tire une bonne pinte. On lui envoie des chausses dont il remercie les donateurs. Il trouve, pour célébrer ces petits bonheurs, des accents qui parfois surprennent un peu. Cependant son prestige demeure intact. Et ses vertus. Il ignore l'avarice, et même l'économie. Il aime donner. Il se montre très simple, très accessible à tous. Peu à peu, il reçoit dans son logis des pensionnaires. Des privilégiés, enviés de tous, et qui, à la table du grand homme, ouvrent les oreilles pour bien tout écouter. Souvent Luther se tait. Il s'assied sans mot dire ; on respecte son silence, lourd de méditation et de rêverie. Souvent aussi, il parle. Et

²⁰⁹ DENIFLE, dans sa première édition, a consacré une étude assez méchante, et d'un subjectivisme un peu complaisant, aux *Portraits de Luther*.

des propos épais sortent de sa bouche : grossiers même, car le maître a pour un certain genre d'ordures, pour la scatologie, un goût qui ne fait que s'affirmer davantage, à mesure que passent les années²¹⁰. Mais parfois aussi, de ce gros corps qui s'enlaidit, un autre homme se dégage et surgit. Un poète, qui dit sur la nature, sur la beauté des fleurs, le chant des Oiseaux, le regard brillant et profond des bêtes²¹¹, toutes sortes de choses fraîches et spontanées. ^{p183} Sans grand raffinement, si l'on veut. Mais c'est, sous la conduite d'un homme sensible et bon, au cœur tout neuf, aux yeux tout frais, comme une visite sentimentale à l'un de ces jardins rustiques, plantés de roses et parfumés d'œillets, que les peintres rhénans nous décrivent à foison. Ou, si l'on préfère, un tour de promenade dans ce Paradis naïf qu'il aimait à décrire²¹² : on y verra des chiens, des chats, toute la ménagerie familière des hommes ; mais la peau des chiens sera dorée, leurs poils constellés de perles ; ils iront, magnifiques, au milieu de serpents sans venin, de fauves sans morsures et les hommes innocents joueront avec eux tous : *et cum ipsis ludemur...*

Imaginations d'une innocence un peu plate. Elles suffisent à ravir le docteur, quand il ne suit pas, d'un œil amusé, ces nuages qu'il aime et qui lui fournissent de faciles allégories²¹³ : « Voyez ces nuées qui passent sans crever ? c'est l'image des faux Évangéliques. Ils se targuent d'être chrétiens ; mais où sont les fruits qu'ils donnent ? » À ces moments-là, le prophète somnole en Luther. Mais il a des réveils.

Ce n'est pas sans doute pour agir. Pour clamer, au contraire, qu'agir est inutile, et bonne une seule chose : se réfugier dans le sein de Dieu, abdiquer en lui toute volonté propre, toute initiative humaine. Sur ce point, Luther ne transige pas ; et la dernière chose dont il faille l'accuser, c'est, pour des raisons de succès et d'opportunité, de s'être fait le porte-queue docile et l'auxiliaire des princes. Il les connaît. Il sait ce qu'ils valent personnellement. Il n'est pas leur avocat d'office,

²¹⁰ Nombreux textes, recueillis avec amour (ou haine) dans D.-P., *passim*, v. à la table, t. IV.

²¹¹ Cf. par exemple, *Tischreden*, W., III, p. 26, n° 2849 : « Oculi sunt donum praestantissimum omnibus animantibus datum, etc. »

²¹² *Tischreden*, W., I, p. 567, n° 1150 (1530 ; Veit Dietrich et Melder).

²¹³ *Tischreden*, W., III, p. 210, n° 3 174 a (1532 ; Cordatus).

leur agent diplomatique. En un sens, il serait plutôt leur victime. Jusqu'au bout et à toutes occasions il a montré, avec éclat, que la Réforme à ses yeux n'était pas une politique, et que son succès ne dépendait pas pour lui de batailles ou de négociations. Lorsque Zwingli et Philippe de Hesse projetèrent, pour abattre Charles Quint, une ligue universelle de tous les adversaires de la politique impériale, le Turc y compris, quelqu'un se dressa, et ce fut Luther. Il refusa d'avaliser cette entreprise. Une fois de plus, avec une vigueur redoutable, il proclama que nul n'avait le droit de se défendre les armes à la main contre son légitime souverain, César. Et c'est bien son attitude qui amena, pour une part, une large part, la catastrophe de Mühlberg.

Ironie singulière des destinées : Jean Frédéric, le neveu de l'électeur Frédéric le Sage, perdit dans la bataille, avec sa liberté, son électorat ; il le dut largement au protégé de son oncle, au Luther de la Wartbourg. Mais au lendemain de Cappel déjà, quelle explosion ^{p184} de joie chez Luther : d'une joie sauvage, sans doute, d'une joie haineuse d'homme qui, professant que la fin justifie les moyens dans certains cas privilégiés, n'hésitera pas à dire un jour, si l'on en croit le recueil de Cordatus ²¹⁴ : « Il vaut bien mieux, il est bien plus sûr d'annoncer la damnation, plutôt que le salut de Zwingli et d'Æcolampade... Car ainsi l'on sauve et l'on protège les vivants qui leur survivent... » Mais il faut s'arrêter à des déclarations comme celles-ci : « Si j'avais conclu le pacte de concorde avec les Sacramentaires, j'aurais sur les mains, le sang de Cappel » ²¹⁵. Ou encore : « Zwingli a crié publiquement : « Rien ne nous arrêtera, fonçons ! et vous verrez en moins de trois ans l'Espagne, l'Angleterre, la France et toute l'Allemagne conquises à l'Évangile » ²¹⁶ ! Hélas, de sa victoire imaginaire, il a péri lui-même ; il a déformé scandaleusement les leçons évangéliques ; il a renforcé si bien la Papauté qu'aujourd'hui, tous les Suisses, à nouveau, lui redeviennent fidèles... »

²¹⁴ *Tischreden*, W., III, p. 22, n° 2845 a (fin 1532 ; Cordatus).

²¹⁵ *Tischreden*, W., I, p. 6, n° 140 (fin 1531 ; Veit Dietrich).

²¹⁶ *Tischreden*, W., III, p. 55, 2891 b (Cordatus).

Ici, ce n'est pas seulement le verdict qui tombe, impitoyable ²¹⁷ : « Zwingli a eu la mort d'un assassin ! » — c'est la joie d'un homme qui, ayant érigé l'inaction politique en loi absolue, se félicite, pour une fois, des avantages séculiers de son abstention. « Attendre. » Luther attend, et parfois s'échappe en prédictions étranges. Le monde est si mauvais, les princes sont si lâches, toutes les puissances terrestres si infidèles à leurs devoirs... N'est-ce pas l'Antéchrist qui triomphe ? Le Christ ne se prépare-t-il point à venir le terrasser ? Les signes précurseurs de sa venue, les signes annonciateurs du Jugement ne se multiplient-ils point ? Luther attend, Luther annonce. Il fixe des dates. Quand le Turc, avec une fureur accrue se précipite sur l'Allemagne, il salue en lui Gog et Magog frappant aux portes du monde chrétien. Le jour de Pâques 1545, il le sait et le dit, le grand mystère s'accomplira. L'Univers terrestre s'effondrera. Et les justes naîtront à la vie éternelle.

[*Retour à la table des matières*](#)

IV. — Luthérisme et luthéranisme

On comprend mieux ces rêveries, d'ailleurs familières à beaucoup d'hommes de ce temps, on s'explique davantage ces élans vers un au-delà dramatique et tout proche, quand on se replace devant les ^{p185} yeux, dans leur décevante réalité, les expériences quotidiennes que vivait le prophète embourgeoisé, domestiqué et comme tenu en laisse par les mille liens de sa vie d'homme marié. Mal domestiqué du reste, et mal tenu en laisse. Car des liens du mariage, il a toujours parlé de façon singulière, en homme qui comprend mal et parfois se rebelle...

Moine encore, ayant fait vœu de chasteté et nourrissant d'infinis scrupules — de l'avoir défini un remède, un exutoire, le moyen de guérir cette plaie du concubinage et de la fornication que trop d'ecclésiastiques étalaient, sans vergogne, aux yeux des populations goguenardes : il devait, toute sa vie, lui rester une gêne. Certes, il essaya plus tard, d'élargir, d'assouplir sa conception de l'union chrétienne. Le mariage, affirme-t-il en 1532, c'est la base de

²¹⁷ Propos recueillis par SCHLAGINHAUSEN.

l'économie, de la politique, de la religion ²¹⁸. Et parfois il abonde en ce sens. Il le montre béni par Dieu, le premier genre de vie qui ait plu au créateur, celui qu'il recommande, maintient et glorifie. N'existe-t-il pas dans toute la nature, joignant les animaux aux animaux, les plantes aux plantes, les pierres, mêmes et les minerais entre eux ²¹⁹ ? Un jour, avant Panurge et le huitième chapitre du *Tiers-Livre*, il va jusqu'à proclamer les parties sexuelles, les plus honnêtes et les plus belles de tout le corps humain ²²⁰, *honestissimae et praestantissimae partes corporis nostri*, parce qu'elles conservent et perpétuent l'espèce. Et l'on sait au reste sa réponse gaillarde, touchant les eunuques ²²¹. Tout cela, fort cohérent. Seulement, Luther a commencé, au temps de ses débuts, par déclarer le devoir conjugal un péché. Un préjugé de moine scrupuleux l'a dominé ; son pessimisme a fait le reste, sa notion de la chute, de la corruption intégrale de l'homme par la faute d'Adam... *Honestissimae partes* ? Oui ; mais, *per peccatum*, elles sont devenues les parties honteuses, *turpissimae factae sunt*... Conclusion grave, si Luther enclôt le mariage dans la satisfaction d'un instinct naturel.

Ce besoin, universel, inéluctable, il l'assimile aux autres nécessités physiques des hommes, « boire, manger, cracher ou aller à la selle ». Après quoi, il déclare : « Mais c'est un péché ; et si Dieu ne l'impute pas aux époux, c'est pure miséricorde. » Ambiguïté, conflit de sentiments. Et qui mène à ne guère distinguer le mariage de la fornication ^{p186} ou de l'adultère. Destiné à assurer la satisfaction d'un besoin, n'y suffit-il pas en fait ? Voilà la porte ouverte à une seconde union, à une *Neben Ehe* salubre et libératoire. Au bas de la pente, il y a Philippe de Hesse, sa Marguerite von der Saale et la lamentable histoire du « Conseil de Conscience » de 1539... Mais on comprend aussi ces boutades célèbres et retentissantes : « Si ta femme refuse,

²¹⁸ *Tischreden*, W., III, p. 6, n° 2815 (1532 ; Cordatus).

²¹⁹ « Conjugium est in tota natura... Etiam arbores maritentur, item gemmae. » (*Tischreden*, W., I, p. 4, n° 7, 1531, Veit Dietrich). Sur le mariage au XVI^e siècle, et de façon plus générale, sur l'histoire du mariage, cf. Lucien FEBVRE, *Autour de l'Heptaméron*, p., 1944.

²²⁰ E., *Op. exeg. lat.*, I, 412, Comm. sur la Genèse, cap. 3-7.

²²¹ « Ich wolt mir lieber zwey par ansetzen, den eins ausschneiden ! (*Tischreden*, W., III, p. 38, n° 2865 a, 1532, Cordatus).

prends ta servante » ²²² ! Ou encore, l'étonnant propos qu'a conservé le recueil de Cordatus ²²³ : « *Ach, lieber Hergott!* s'exclamait l'homme de Dieu : quelle affaire, aimer sa femme et ses enfants ! » Et laissant fuser, une fois de plus, ce vieux fonds d'anarchisme anti-légalitaire qui s'agitait en lui : « La loi crée la révolte. C'est vrai aussi dans la vie privée : si vrai que pour cela précisément, nous aimons les filles et n'aimons pas nos femmes. Ah, c'est un bon mari, oui, l'homme qui aime sa femme et ses petits ! » Tout cela étrange, qui nous surprend, qui nous choque. Et qui traduit sans doute un malaise, l'inquiétude et la nervosité d'un homme qui, s'étant jeté à l'eau, nagerait, mais parfois en se disant : si je me laissais couler à pic ?

Du moins, trouvait-il dans son entourage de disciples et d'amis un réconfort intellectuel et moral ? A sa table de bons jeunes gens, dociles mais médiocres ; tempéraments de suiveurs, de caudataires, bons à mettre en règles sèches les libres enseignements d'un maître. Au pied de sa chaire, un peuple grossier, un peuple de brutes à qui l'on doit parler sans nuances, pour que les vérités élémentaires forcent l'entrée de son cerveau rebelle. Que signifie pour lui cette maîtrise spirituelle du monde que l'Évangile nouveau permet aux croyants, cette foi ardente et créatrice qui seule « justifie » ? Rien, disait Mélanchton, tristement, en 1546 — l'année même de la mort de Luther. Mais Luther lui-même ²²⁴ : « Les paysans ? des brutes. Ils s'imaginent que la religion c'est nous qui l'inventons, et non Dieu qui la fait... Quand on les interroge, ils répondent : *Ia, ia* ; mais ils ne croient à rien ! » Des bourgeois du moins, avait-il meilleure opinion ? Hélas ! Quel scepticisme radical traduit cette boutade, recueillie en avril 1532, par Veit Dietrich ²²⁵ : « Moi, si je voulais — *si vellem* — en trois sermons je ramènerais tout Wittemberg aux anciennes erreurs. J'excepte Philippe, et deux ou trois d'entre vous, mais combien peu... Oh, je ne condamnerais pas ce que j'ai précédemment enseigné ! ^{p187} J'en dirais grand bien. J'ajouterais seulement cette petite particule :

²²² W., t. X, partie II, p. 290. — Le texte a suscité naturellement d'interminables discussions. Cf. GRISAR, II, 505.

²²³ *Tischreden*, W., III, 29, n° 2858 a et b (1532 ; Cordatus).

²²⁴ *Tischreden*, W., III, 440, n° 3594 (Lauterbach et Weller) ; *ibid.*, p. 292, n° 3366 (Cordatus).

²²⁵ *Tischreden*, W., I, p. 103, n° 244.

Mais... « Tout cela, c'est parfaitement juste ; *mais...* nous devons nous élever plus haut... » Il y a dans un tel propos quelque chose d'effrayant. Mais quoi : « Désapprendre le pape aux gens, voilà qui est plus dur que de leur apprendre Christ » ; il le confiait souvent à ses commensaux. Et quel curieux dialogue, entre Ketha et lui ²²⁶, un jour de janvier 1533 ?

« Ne te tiens-tu pas pour sainte », demande brusquement le docteur à Catherine tout éberluée ? — « Sainte, proteste-t-elle ? Comment pourrais-je l'être, moi, si grande pécheresse ! » Alors le docteur, prenant l'auditoire à témoin : « La voyez-vous, l'abomination papistique, comme elle a empoisonné les âmes, comme elle s'est insinuée au fin fond des moelles ! Elle ne nous laisse plus d'yeux que pour nos bonnes et nos mauvaises actions ! » Et revenant à Catherine : « Tu crois bien que tu as été baptisée, et que tu es chrétienne ? oui ? alors crois donc que tu es une sainte ? Car la vertu du baptême est si grande, qu'elle fait de nos péchés non qu'ils n'existent plus, mais qu'ils ne damnent plus ! » Candide dans son audace, la doctrine est purement, spécifiquement, essentiellement luthérienne. Mais Catherine de Bora retint-elle la leçon ? Elle qui, chaque jour partageait la vie du docteur, fut-elle en ce sens luthérienne, mieux et autrement que tous ceux pour qui, Luther, c'était la mort du pape, le calice dans la cène, les pasteurs mariés, la messe en allemand et des saucisses le vendredi : Andouilles contre Carême Prenant, pour parler rabelaisien ? Et encore, Catherine de Bora ; mais d'autres et bien plus intelligents, et bien plus importants qu'elle ? Catherine de Bora, mais Mélanchton ?

On sait si, dans la première partie de sa carrière, l'humaniste, l'helléniste si fin qui avait apporté à la nouvelle doctrine le prestige et la parure de sa culture littéraire mérita le titre de disciple du maître. C'est lui, en 1521, dans ses *Loci Communes* qui donna de la doctrine luthérienne le premier résumé solide, exact et officiel. La pensée de son maître l'avait comme envahi. Il était un second Luther, sans la sève puissante du premier, sans son étonnante richesse d'imagination et d'invention, sans la fougue non plus ni la brûlante ardeur

²²⁶ *Tischreden*, W., III ; nombreuses versions, p. 94-97, n° 2933.

prophétique de l'augustin : plus logicien par contre, meilleur metteur en œuvre, sincèrement irénique avec cela et conciliateur : l'homme prédestiné pour faire accepter Luther par les humanistes, pour le patronner auprès des Érasmiens — si Luther avait voulu se laisser patronner.

^{p188} Or, voici la crise de 1525. Non pas celle qu'ouvre la révolte des paysans. Sur ceux-ci, l'entente est parfaite — et le doux Philippe, hors de lui, dressé contre le *vulgum pecus*, approuve sans réserve l'attitude de Luther. En un sens, il est même plus dur, plus hostile aux insurgés. Il leur exprime une haine faite de mépris et de dégoût. Mais, 1525, c'est le mariage de Luther. Et ce mariage surprend, choque, scandalise un peu l'homme sans besoins physiques, l'homme de sens aussi, qui regarde loin, plus loin que Wittemberg et que la Saxe électorale. C'est une faute, ce mariage. Mélanchton ne voit pas ce qu'y gagne Luther, mais, par contre, tout ce qu'il y perd. Et 1525, également, c'est la rupture décidée, patente, irrémédiable avec Érasme, le choc véhément de deux conceptions qui se heurtent, sans médiation possible. Or, Mélanchton goûte Érasme, l'admire et ne peut s'associer aux fureurs délirantes de Luther contre lui...

Alors il réfléchit. Il se reprend. En 1527, la peste ayant éclaté à Wittemberg, il gagne Iéna. Il échappe ainsi aux prises directes, à l'ascendant personnel de Luther. Il observe d'ailleurs. Il voit, autour de lui, des hommes désaxés, désorbités, qui ont secoué le joug des vieilles disciplines mais n'ont pas compris vraiment, n'ont pas pénétré dans leur sens profond les doctrines luthériennes. Il voit un désordre moral, religieux, social qui l'effraye. Moral surtout. Ce ne sont qu'hommes interprétant à leur guise, au gré de leurs passions égoïstes et mauvaises, la doctrine de la justification par la foi, du salut par la grâce divine. S'efforcer, travailler sur soi-même pour se rendre meilleur, faire le bien, à quoi bon ? Attendons, sans brider en rien nos instincts, sans refréner nos mauvais penchants. Dieu viendra, qui réalisera ce bien que nous sommes impuissants à accomplir nous-mêmes... Alors Mélanchton s'effraye et réagit ²²⁷.

²²⁷ Nombreux exposés de ces faits. Cf. par exemple CHAVAN, *Revue d'histoire et de philosophie religieuse*, Strasbourg, 1924, en partie d'après le t. IV de SEEGER.

Non, Luther n'a pas eu raison de prêcher la Prédestination, d'écrire contre Érasme ce traité maladroit, violent, et dangereux, du *Serf arbitre*. Il n'a pas eu raison en niant la liberté, de détourner le vulgaire qui ne le comprend pas, de tout effort, de toute initiative morale personnelle. Il l'indique, en 1525, dans ses *articles de visite* en latin. Il l'indique, bien plus nettement encore, en 1532 dans son *Commentaire sur l'Épître aux Romains*. Il le développe, largement, dans les *Loci Communes* de 1535. Il refait à nouveau, dans l'œuvre du salut, sa part à la volonté humaine, à la coopération humaine. Comme disent les théologiens, il devient, ou redevient synergiste. A Luther ^{p189} qui déclare : Dieu sauve qui il veut — il répond, lui : Non. Dieu sauve qui le veut ²²⁸.

Voilà pour la prédestination. Dès 1535, Mélanchton a cessé d'y croire. Est-ce bien suffisant ? Cette immoralité croissante des masses, ne connaît-elle pas d'autres causes encore ? La doctrine de la justification par la foi seule n'est-elle pas à réviser, elle aussi ? Et voilà Mélanchton qui, s'éloignant de Luther sur un autre point, exige avant la réception de la foi et de la part de celui qui doit la recevoir une préparation morale, une pénitence. Une pénitence qui n'est plus comme chez Luther, le résultat de la foi, mais que Mélanchton met en rapport avec la loi et la raison naturelle... D'autre part, la foi reçue, la conversion opérée, ne reste-t-il rien à faire au chrétien ? Ne doit-il pas soutenir, pour détruire en lui le règne du péché, une lutte de tous les instants, lutte qui constitue la sanctification ? Et sur cette double notion, de pénitence et de sanctification, s'échafaude une théorie de la vie chrétienne qui diffère profondément de la doctrine luthérienne. L'entrée dans cette vie s'opère bien par la grâce. Mais le progrès s'accomplit par la restauration dans l'homme de la ressemblance divine, par l'union avec Dieu, par les bonnes œuvres... Et ces idées mélanchtoniennes ne périront pas avec leur auteur. Elles feront leur chemin dans l'Église luthérienne. Elles s'incorporeront peu à peu à sa doctrine. Elles se substitueront aux idées du Maître...

Celui-ci ? C'est de son vivant que s'opère dans l'esprit de son disciple aimé ce travail d'atténuation, de correction, de reprise en

²²⁸ *Tischreden*, W., III, p. 591, n° 3900.

sous-œuvre. Dans l'esprit, dans les œuvres aussi, dans des écrits de toute nature. Luther les lit, les étudie ; parfois ils l'engagent ; et il ne dit rien. Lui, si prompt à partir en guerre contre qui discute sa pensée, il n'écrit pas un de ces traités violents et péremptoires dont il a le secret. On dirait qu'il ne voit pas, ou ne veut pas voir. Étrange spectacle : Luther vit toujours, domine un peuple de disciples respectueux et qui boivent sa pensée au sortir de ses lèvres. Mais, sous ce Luther vivant, respecté, consulté, un luthéranisme se forme, distinct sur bien des points de son luthéranisme à lui. Distinct, pour ne pas dire opposé. Et la prédestination, ou la coopération de l'homme au salut, ce ne sont pas là, précisément, des questions futiles et de seconde importance.

À cette étrange attitude du Maître, à demi désavoué par son disciple favori, ne cherchons pas qu'une explication. N'essayons pas de forcer à travers les galeries et les couloirs souterrains, les cachettes et les réduits où elle se meut à l'aise, une âme singulièrement compliquée ^{p190} et qui s'accommode merveilleusement des routes furtives qui conduisent au chaos. Moins encore, complaisons-nous dans le parallèle classique de Mélanchton et de Luther, dans l'analyse de la théologie mélanchtonienne en opposition avec la luthérienne. Ce qui nous intéresse dans ces initiatives de Mélanchton, ce n'est pas le spectacle d'un homme se dressant petit à petit contre un autre homme qui d'abord l'a nourri sous lui de sa pensée ; ce n'est pas le conflit de deux « grands hommes », de deux grands astres de la théologie. C'est la réaction qu'opère, sur les conceptions originales et jaillissant de source d'un inventeur, d'un « trouvère » de la religion, l'état d'esprit commun d'une masse qui ne suit ses directions que pour les incliner à ses fins propres. Car la théologie mélanchtonienne, qu'est-ce donc, sinon l'adaptation de la pensée luthérienne aux besoins de cette bourgeoisie qui avait en Luther acclamé son émancipateur, mais au prix de quels malentendus ?

Luther et Mélanchton, non. Mais Luther et les hommes de son temps, le groupe influencé par l'individu, la pensée individuelle réduite par la pensée collective. Un compromis finalement, boiteux et médiocre comme tous les compromis ; viable, parce qu'il n'était pas l'œuvre d'un théoricien légiférant dans l'abstrait : celle de l'expérience bien plutôt, d'une expérience à la fois heureuse et cruelle.

[*Retour à la table des matières*](#)

Conclusions

*Dua gentes sunt in utero tuo, et duo
populi ex ventre tuo dvidentur.*

Genèse, XXV, 23.

[Retour à la table des matières](#)

^{p191} Le journal d'Antoine Lauterbach nous a conservé un propos de table assez saisissant. Le 27 juin 1538, Martin Luther dînait à Wittemberg avec maître Philippe Mélanchton. Les deux hommes étaient tristes. Ils parlaient de l'avenir.

« Combien de maîtres divers suivra le prochain siècle, interrogeait le docteur ? La confusion viendra au comble. Nul ne voudra se laisser gouverner par l'opinion ou par l'autorité d'autrui. Chacun voudra se faire son propre Rabbi — voyez déjà Osiander, Agricola... et que d'énormes scandales dès lors, que de dissipations ! Le mieux serait que les princes, par un concile, prévinsent de tels maux ; mais les papistes se déroberaient : ils craignent tant la lumière ! » Cependant, Philippe faisait écho à son maître. « Oh, s'écriait-il à son tour, plutôt à Dieu que les princes et les États pussent convenir d'un concile et d'une formule de concorde pour la doctrine et les cérémonies, avec défense à chacun de s'en écarter témérairement pour le scandale d'autrui ! Oui, trois fois lamentable la face de notre Église, masquée sous une telle couche de défaillances et de scandales ! »

Propos de vaincus ? Ne nous inquiétons pas de Philippe Mélanchton. Martin Luther, lui, avait-il raison d'être si désolé ce soir-là, et si désespéré ? Et vraiment, vraiment, était-il un vaincu ?

[Retour à la table des matières](#)

L.

Certes, quand il jetait ses regards autour de lui, il voyait sur le sol plus de ruines que de bâtisses. Des ruines ? il en avait jonché la terre. Des ruines colossales, dont il n'était pas seul responsable sans doute ; d'autres, avec lui ou en dehors de lui, d'autres rudes ouvriers avaient, eux aussi, collaboré avec le temps ; mais de quelle épaule puissante lui, Martin Luther, il avait appuyé l'effort brutal des démolisseurs ? Le pape expulsé, totalement ou partiellement, de dix pays de vieille obédience. L'empereur, réduit de plus en plus à une activité ^{p192} locale dans un Empire moins unifié que jamais. Les divisions religieuses exaspérant les antagonismes politiques, surexcitant les oppositions nationales. Surtout, l'Église coupée en tronçons, atteinte à la fois dans sa structure corporelle et dans sa raison d'être spirituelle ; l'Église, la vieille Église œcuménique, attaquée et vilipendée sous le nom d'Église papiste, proclamée inutile, malfaisante, d'origine et de texture humaines, cependant que le prêtre, dépouillé de son caractère sacré, remplacé par un fonctionnaire contrôlé par le pouvoir civil, se voyait lui aussi expulsé sans honneur du vieil édifice dont il avait fait la grandeur et la force...

Ces ruines étaient vastes. Qu'avait construit Luther, cependant ? qu'avait-il édifié sur le terrain conquis ?

Réforme et liberté : tel avait été, pendant des années, le cri de guerre, le cri de ralliement de ses partisans. Réforme ? Luther n'était pas un réformateur. Il n'y paraissait que trop. D'ailleurs, lorsqu'en 1517 il s'était dressé face à l'Église, que prétendait-il ? Réformer l'Allemagne ? Fonder une Église luthérienne ? Non. Luther était parti pour changer les bases spirituelles de l'Église chrétienne. Luther était parti, joyeux, confiant, ayant son Dieu en lui et avec lui, pour retrouver des sources perdues et qui ne jaillissaient plus dans la cour des églises ou le cloître des couvents. Comme son ami le vieux Cranach en ses tableaux naïvement compliqués, il rêvait lui aussi de la Fontaine de Jouvence. Il savait en quel lieu, miraculeuses, ses eaux

sourdaient d'une veine inépuisable. Il conviait à boire la chrétienté entière.

Martin Luther n'avait pas réussi. Certes, des croyants isolés, et des groupements aussi, des collectivités, des peuples et des états, séduits, avaient accepté de le prendre pour guide, de puiser en confiance aux sources qu'il indiquait. Mais un succès partiel n'était-ce point l'insuccès, puisque le novateur avait été mis hors de l'Église, expulsé par elle, excommunié, et que cette Église, sans lui, malgré lui, contre lui, avait continué sa route, sa marche séculaire sur les voies éprouvées — l'Église traditionnelle, avec sa hiérarchie, ses évêques rattachés au pape, ses papes s'enorgueillissant de leur série continue. Elle était toujours là, cette vieille Église, assise sur les mêmes bases. Elle allait, à Trente, se redonner à son tour une jeunesse, prendre un bain de thomisme, de ce thomisme en qui Luther, d'instinct, abhorrait son rival, son plus mortel ennemi. Et elle disait à Luther, elle ne manquait pas de lui dire : « Toi, qui te prétends l'homme de Dieu, prouve-nous que tu es de Lui, de Lui, et non de l'Autre ? Ton échec même, ton échec relatif mais certain, quel désaveu ! » Argument très fort en ce temps, et qu'un Luther ne ^{p193} pouvait réfuter utilement. Car il n'était pas un protestant libéral d'aujourd'hui. Se voir réduit aux proportions d'un simple chef de secte, c'était, quoi qu'il fût, quoi qu'il pût prétendre, la défaite...

Réforme et Liberté... Certes le joug du pape, le joug de l'Église, il l'avait secoué avec une vigueur redoutable. Ceux qui l'avaient suivi, il les avait libérés pleinement. Mais fallait-il chanter le triomphe, s'il avait à la place d'un joug pesant mis le joug plus pesant encore du prince, de l'État créé et mis au monde par Dieu pour veiller sur les intérêts, les mœurs, les dogmes mêmes de la communauté chrétienne ? Luther ne se glorifiait-il point d'en avoir fondé à nouveau, plus solidement que jamais, l'omnipotence séculière et temporelle, d'en avoir retrouvé et renouvelé les titres, de l'avoir doublé enfin, pour ainsi dire, de la toute-puissance spirituelle de Dieu ? Et quant à l'affranchissement spirituel et moral, quant à la liberté de conscience entendue comme nous l'entendons, et à la liberté de pensée : le Luther vieillissant de 1538, le Luther du dialogue avec maître Philippe, ce Luther aurait frémi d'en revendiquer le bienfait pour les hommes.

Luther avait échoué. Et ne nous demandons même pas si, de cet échec, nous n'aurions pas, nous, bien des raisons profondes de nous réjouir. Car, dans le dessein à la fois multiple et cohérent de l'Augustin ; dans sa prétention d'imposer à l'universalité du monde chrétien, comme rançon de sa foi, la négation farouche (et si choquante au siècle de la Renaissance, pour tant d'esprits formés par les anciens à un humanisme digne de son nom) — la négation obstinée et rageuse de toute dignité, de toute valeur, de toute grandeur humaine indépendante de la grâce divine ; dans son affirmation passionnée du *Serf arbitre* qui dressera contre lui non seulement Érasme mais tant d'hommes de pensée libre en son temps, depuis Rabelais jusqu'à Giordano Bruno et à Campanella ; dans cette tentative enfin d'un chrétien purement chrétien pour refaire l'unité chrétienne sur des bases nouvelles et prêcher un *credo* hostile à tout ce qu'une élite commençait de chérir, de défendre et de promouvoir — que de chimères anachroniques en vérité, et bonnes à réjouir, dans ses heures d'insomnie, le cerveau d'un moine mal au courant de son siècle ! ...

[Retour à la table des matières](#)

II.

Contre un moulin à vent vétuste et caduc, ne brandissons point nos lances avantageuses. Simplement, reprenons à notre compte, pour l'appliquer à son auteur, la vieille distinction sur laquelle Luther, ^{p194} si souvent, s'est appuyé. Il y a le plan du monde et celui de l'au-dessus, de l'au-delà supra-terrestre. Le royaume terrestre et le royaume de Dieu. La sphère du temporel, mais celle du spirituel et du sacré.

Dans le plan du monde, Luther semble en échec. Parce que, comme le croyant dont il a donné le portrait idéal, il ne s'est pas intéressé, de tout lui, à ce qui s'y passait. Il ne s'est pas porté à la conquête des choses. Il s'est mû au milieu d'elles, comme l'acteur en scène au milieu du décor. Il n'y a promené qu'insouciance et détachement de l'âme.

Ce qu'il a laissé derrière lui sur terre, c'est une contrefaçon dérisoire de l'édifice que, s'inspirant de ses idées, un architecte un peu doué et croyant à sa tâche, croyant à la nécessité de bâtir œuvre belle et durable, aurait sans peine dressé sur le sol, déblayé par une main puissante du révolté. Le luthéranisme institutionnel, avec ses faiblesses et ses tares, tel qu'il s'est réalisé dans l'Allemagne du XVI^e siècle finissant et du XVII^e à ses débuts, sous la tutelle des petits princes mesquins et infatués, sous le contrôle mécanique de la bureaucratie, avec ses dogmes savamment polis et repolis par le talent microscopique de théologiens appliqués — ce luthéranisme, dire qu'il trahissait l'homme de Worms, l'auteur des grands écrits de 1520, ce n'est point assez. Il l'aurait couvert de honte, s'il ne lui avait été à peu près étranger.

Mais il y a le domaine de l'Esprit. L'autre sphère. Et ce Luther qui n'avait rien d'un bâtisseur épris de durée et soucieux de pouvoir graver, sans trop d'ironie, au portail d'une maison solide le vieux distique bourgeois :

*Stet domus haec, donec fluctus formica marinos
Ebibat, et totum testudo perambulet orbem*

ce Luther était par contre le premier en date, le plus dru sinon le plus riche de cette suite discontinue de génies héroïques, philosophes et poètes, musiciens et prophètes, qui, pour n'avoir pas tous traduit dans la langue des sons leurs désirs tumultueux, leurs aspirations à la fois fortes et confuses et le malaise d'une âme qui ne sait pas choisir, n'en méritent pas moins le nom justifié de génies musicaux. C'est la vieille Allemagne qui les a donnés au monde, et, dans leurs œuvres touffues comme des forêts de légende germanique, tour à tour illuminées par des rais de lumière puis immergées dans d'insondables ténèbres, elle trouve avec orgueil les aspects éternels de sa nature avide, aux appétits d'enfant, et qui ne cesse d'entasser, pour une jouissance solitaire, les trésors et les prestiges des mondes : les ordonner, ce n'est point son souci.

^{p195} Luther, un des pères du monde moderne... Les Français, volontiers, se servent de la formule, ou d'autres analogues et de même résonance. A condition de noter scrupuleusement combien

involontaire fut cette paternité, combien peu l'indésirable enfant réalisa les vœux de son géniteur, on peut la retranscrire, si l'on veut, et la reprendre à son compte²²⁹. Luther, en vivant, en parlant, en se montrant lui, a créé, comme tant d'autres, maintes situations de fait, à leur tour génératrices de conséquences spirituelles ou morales qu'il n'avait point envisagées. Et pour avoir accompli le schisme sans rétablir l'unité ; affaibli et diminué matériellement l'Église catholique ; créé des conditions propices à la naissance de sectes innombrables ; provoqué la discussion par des laïcs de questions religieuses ; exposé la Bible aux regards des curieux — pour cela, pour bien d'autres choses encore, il est certain que le réformateur mérite la reconnaissance d'hommes qu'il n'a cessé de combattre et de détester. Qu'il ait permis en définitive à Bossuet, et à bien d'autres encore, d'écrire, chacun à sa façon, *l'Histoire des Variations*, c'est peut-être son titre de gloire. C'est certainement une de ces ironies formidables dont l'histoire a le secret. Le vieux Proudhon se rit quelque part de ces Abyssins qui, « tourmentés du ténia, se débarrassent d'une partie, mais en ayant soin de garder la tête ». Dans cette posture, avec sa verueur franc-comtoise, le fils du tonnelier de la rue du Petit-Battant se plaît à nous montrer Martin Luther. Et il a beau jeu pour noter, ensuite, qu'on ne fait point à l'esprit critique sa part

²²⁹ Jacques MARITAIN se rencontre avec moi sur ce point, dans une page remarquable de ses *Notes sur Luther* (p. 610) — à ceci près qu'il conclut en jetant l'anathème sur le monde moderne, ce en quoi je ne l'imite pas précisément. Mais il dit très bien : « Luther lui-même n'était certes pas un homme moderne, pas plus qu'il n'était un *protestant*. Cela ne l'empêche pas d'être à l'origine du monde moderne, comme il est à l'origine du protestantisme. Et c'est justement ce qui fait l'immense intérêt de son cas, catholique, foudroyé, saint manqué, c'est dans une manière fausse et forcenée (et où, en réalité, le Moi devenait centre et règle souveraine) de se jeter sur certaines grandes antiques vérités trop oubliées autour de lui (confiance en J.-C. et mépris de soi, valeur de la conscience comme règle immédiate de nos actions, impossibilités pour l'homme déchu d'un état de perfection naturelle acquise sans la grâce du Christ, etc.) qu'on voit paraître en lui le principe des erreurs modernes. » Et il ajoute : « Que l'idée d'une religion individuelle ait fait horreur à Luther, qu'il ait toujours aimé l'idée de l'Église... nous en sommes persuadés. Mais, en affranchissant les communautés chrétiennes de la « tyrannie romaine » et de l'autorité spirituelle du vicair du Christ — il les arrachait en réalité à l'unité du corps du Christ pour les incarcérer malgré lui dans le corps temporel de la communauté politique ou nationale, et les soumettre finalement à l'autorité de ces princes qu'il détestait. » J'ai tenu à citer cette page difficilement accessible.

comme on l'entend ; que vouloir « au nom de la critique engager la critique » et cantonner avec prudence un incendie spirituel, c'est chimère. Il a raison. Et l'on peut souscrire aujourd'hui comme en 1853 aux conclusions de *La Révolution sociale démontrée par le coup d'État du Deux-Décembre*. La forme ^{p196} en date légèrement, mais, dans la mesure où la phrase saisissante de Proudhon est exacte : « La religion, pour nous, c'est l'archéologie de la raison » — nous pouvons saluer Luther du titre de Précurseur. Involontaire, s'entend. Et nous pouvons, nous devons faire davantage.

L'Allemagne luthérienne, aux siècles passés, l'Allemagne des théologiens officiels et des pasteurs aux gages de la *Kleinstaaterei* — (Napoléon dira : des ânes héréditaires) — a pu pendant des années ignorer Luther à peu près complètement et signifier au monde, de toutes les façons, qu'elle n'avait rien à voir, vraiment rien, avec l'idéalisme magnifique, l'élan passionné, la foi vivante du libre chrétien de 1520. L'esprit de Luther n'en a pas moins continué à flotter sur les eaux germaniques. Et quels sont les faits vraiment essentiels de l'histoire d'Allemagne, au sens le plus large du mot histoire ; quelles sont, si l'on préfère, les façons d'être les plus caractéristiques de la pensée et de la sentimentalité germaniques que n'éclaire pas pour nous, d'un jour révélateur, une connaissance tant soit peu réfléchie de l'œuvre, de la doctrine, de la foi profonde du prophète de Worms ? Mais comme ces faits aussi, et ces façons d'être nous expliquent un Luther ?

[*Retour à la table des matières*](#)

III.

Nous allons, disant : « Voyez cet homme. Si bien doué pour la méditation, comme il était malhabile à l'action ! Du temps qu'il prétendait escalader le ciel, deux ou trois taupinières, au ras du sol, l'ont fait trébucher et tenu immobile, piétinant, maladroit. » Disgrâce individuelle, à ce qu'il semble ; mésaventure fortuite... Mais Luther serait-il le seul, en Allemagne, parmi les vrais grands hommes de son pays, à n'avoir pu mener à bien sa révolution ?

Formule toute française du reste, qui nous vient naturellement sous la plume. Quel est son sens pour un Allemand, s'il est vrai que les révolutions, en Allemagne demeurent toujours individuelles ; que leurs auteurs, génies héroïques ne se sont jamais souciés de peupler la terre de bâtisses encombrantes et sans vie : il y a pour cela des maçons, des entrepreneurs, voire des conseillers d'architecture, au compte et sous la direction des pasteurs et des princes ; c'est bien ainsi, et de libres esprits n'ont rien à voir avec de telles besognes. Conquérir pour eux-mêmes, saisir et s'approprier leur vérité révolutionnaire à eux ; sur les ruines du vieil ordre de choses, comme labouré par l'explosive violence de leur sincérité, faire surgir un ordre personnel et autonome ; et pendant que la masse peine à d'humbles p197 travaux, entrer en communion directe, par la pensée, avec le Divin — voilà qui leur suffit et les comble. Le reste ? Ce n'est pas Luther seul qui l'a dédaigné. A quoi bon ? disent les uns et les autres. Qui a bu le vin grisant de l'absolu, que lui importent vos petites vendanges terrestres ?

Songons toujours à cela, si nous voulons comprendre. Par ses divisions claires, précises, uniformes, le mètre satisfait nos goûts de logiciens. Nous laisse-t-il saisir avec assez de souplesse ces rapports subtils qu'à l'aide d'autres mesures, de vieux architectes, ignorants des sèches relations décimales, réglèrent et voulurent pour leurs constructions ? Ces révolutionnaires allemands dont nous déplorons, selon nos idées, tantôt l'échec, tantôt le peu de souci de passer à l'acte, cessons de voir en eux des constituants malchanceux ou des conventionnels incapables. Plutôt, évoquons devant nous la figure de ce Faust qui lance l'anathème sur tous les prestiges, perce à jour toutes les illusions, maudit ce que l'homme jouit de posséder : femmes ou enfants, valets ou charrués, Mammon vautré sur son or, l'amour qui exalte et l'espérance même, la foi et la douleur... Il jette à bas la félicité du monde ; il brise l'Univers de sa main implacable, afin de pouvoir le relever, le reconstruire dans son cœur ; et les Esprits, témoins atterrés du drame, emportent dans le néant les débris d'un monde. Cependant, sur terre, insoucieux de ces catastrophes spirituelles, les hommes moutonniers tournent sans doute en rond, sur l'ordre révérend de leurs supérieurs ?

Car, voici le second aspect des choses. Le sol dont les génies héroïques se désintéressent, où ils n'acceptent de maintenir que leur corps, cependant que leur esprit vogue dans l'empyrée — ce sol, les bergers l'envahissent avec leurs chiens de garde. Et ils commandent, ils dirigent, ils gouvernent. Ils désignent le but, leur but. Les foules s'y rendent, dociles, au rythme qu'on leur indique. Elles se prêtent, sans résistance comme sans effort, à la discipline imposée. Elles se rangent, méthodiquement, dans les cadres d'une Église visible, qui s'articule étroitement avec l'État. Celui-ci, de toute sa force, soutient celle-là. Celle-là, en revanche, fait participer l'État à son caractère d'institution divine, directement voulue et instaurée par Dieu, à qui l'on ne peut dès lors, l'on ne doit résister. Et tout cela, c'est Luther. Tout cela aussi, c'est l'Allemagne, de Luther à nos jours. Or, dans ce complexe de faits, d'idées et de sentiments, qui fera exactement le départ de ce qui est venu de l'Allemagne à Luther, ou, inversement, de Luther à l'Allemagne ?

« Le luthéranisme, a-t-on dit, est une conception de la vie. Et c'est dans toute la vie allemande qu'il faudrait l'étudier. » Il est vrai. Luther, ^{p198} un des pères du monde et de l'esprit moderne, si l'on veut. Un des pères du monde germanique et de l'esprit allemand, sans nul doute. Dans la juste mesure, s'entend, où il y a « un » esprit allemand, comme d'ailleurs « un » esprit moderne.

Le 27 juin 1538, à Philippe Mélanchton, humaniste nourri aux bonnes lettres et, dans sa Saxe aux longs hivers, éclairé (qu'il le voulût ou non) par un reflet de soleil hellénique — à ce modéré pour qui le mot raison avait tout son sens, il était permis de se lamenter. A Luther ? Il avait tort, lui, de s'abandonner, de redire des mots tels que le premier venu de ses amis, ou même de ses ennemis, les aurait dits sans effort et naturellement. Il avait tort, comme si souvent, de laisser parler l'homme en lui, le gros homme attablé en bourgeois dans une maison bourgeoise de Wittemberg. Cet homme, peut-être avait-il le droit d'être triste. Le prophète, non. Car il ne s'était pas trompé : il n'y a pas de douanes, pas de prisons pour les idées. Elles sont insaisissables et proprement indestructibles.

Des idées, Luther en avait assez semé par toute l'Allemagne pour compter sur une belle survie. Qu'était l'Église de Saxe, avec ses

dogmes et ses pasteurs, ses temples et ses rites, auprès de la magnifique postérité que l'idéaliste de 1520 devait voir se lever dans l'Allemagne nourricière ? Magnifique, et redoutable parfois. Car, du maître Philippe que Luther nous montre toujours préoccupé du sort des Empires et des lourds problèmes de la politique, ou de lui Luther, qui ne savait s'intéresser qu'à lui-même, à sa conscience et à son salut — le dernier seul devait par la suite exercer sur la politique une action à la fois logique et imprévue. Puissante, certes. Salutaire pour la paix des hommes et le bonheur du monde ? C'est une autre affaire. Et ce n'est pas, ici du moins, la nôtre.

Nous ne jugeons pas Luther. Quel Luther d'ailleurs, et selon quel code ? le sien ? le nôtre ? ou celui de l'Allemagne contemporaine ? Nous prolongeons simplement, jusqu'aux extrêmes confins d'un temps présent que nous sommes mal préparés à apprécier de sang-froid — la courbe sinueuse, et qui bifurque, d'une destinée posthume.

[*Retour à la table des matières*](#)

Note bibliographique

[*Retour à la table des matières*](#)

La bibliographie de Luther, un océan. Boehmer en 1906 disait 2 000 volumes, sans compter articles, brochures, etc. Depuis, la marée a monté, formidablement. Comment ne pas se noyer ? Les spécialistes le savent ; cette note n'est pas pour eux. Elle contient des notions élémentaires sur les éditions et traductions des œuvres de Luther, et l'indication des ouvrages vraiment essentiels qui en ouvrent l'étude. Pour les détails, on recourra aux bibliographies spéciales (Wolf, Schottenloher) indiquées plus loin.

I. — LES ŒUVRES DE LUTHER

A) Œuvres complètes

On en compte sept éditions. Pratiquement, on ne se réfère plus qu'aux deux dernières, dites d'Erlangen et de Weimar.

L'édition d'ERLANGEN, in-8°, la plus répandue, englobe :

a) 67 tomes d'œuvres en allemand : *D^r M. Luthers Sämmtliche Werke* ; t. I, 1826 ; t. LXVII b, 1857 (les t. I à XX et XXIV à XXVI en 2^e édition, 1862-1880 et 1883-1885). Les t. XXIV-XXXII contiennent des textes historiques *en allemand* relatifs à la Réforme ; les t. LIII-LVI, les lettres en allemand ; les t. LVII-LXII, les *Propos de Table*. — T. LXVI-LXVII, tables.

b) 33 tomes d'œuvres en latin : *Lutheri Opera*, t. I-XXIII, Op. exegetica ; t. XXIV-XXVI, Commentaria in Epist. ad Galatos ; t. XXVII-XXXIII, Op. ad Reformationis historiam pertinentia, éd. Schmidt, 1865-1873.

L'édition de WEIMAR: *D^r M. Luthers Werke, Kritische Gesamtausgabe*, t. I, 1883, comportera environ 80 gros in-4°. Elle s'achemine vers sa fin. Coûteuse, peu maniable (pas de tables partielles, tables générales non encore dressées) elle reste peu répandue hors d'Allemagne. Confiées à des spécialistes, les œuvres se suivent dans un ordre chronologique. — Font partie, hors série, de l'édition : 1^o *Die Deutsche Bibel*, t. I, 1906 ; t. IX, I, 1937. — 2^o *Les Tischreden*, éd. Kroker, t. I, 1912 ; t. VI, avec index, 1921 : excellent travail. — 3^o La correspondance, qui suit.

B) Correspondance de Luther

L'édition ENDERS, *Luthers Briefwechsel*, 18 Vol. in-12 (1884-1923, t. I à XI par ENDERS, XII à XVI par KAWERAU, XVII et XVIII par FLEMMING et ALBRECHT) eût dispensé des précédentes si Enders avait reproduit dans les 11 premiers volumes les lettres en allemand, au lieu de les signaler en renvoyant aux éditions de WETTE (*Luthers Briefe, Sendschreiben und Bedenken*, 5 vol., Berlin, 1825-1828 + 1 suppl. par SEIDEMANN, 1856) et IRMISCHER (partie d'Erlangen, t. LIII-LVI, 1853-6, lettres allemandes seules). — La nouvelle édition adjointe à l'édition de Weimar (éd. CLEMEN; t. I, 1930 ; t. VIII, 1938, jusqu'à la fin de 1539) fondera le tout. Dans chaque volume, concordance avec de WETTE et ENDERS.

C) Œuvres choisies, éditions séparées, traductions

Plusieurs collections d'œuvres choisies. Les *Luthers Werke für d. Christliche Haus*, 2^e éd., Berlin, 1905, 8 vol. plus 2 de suppl., p. p. SCHEEL, ont de bonnes notices ; les *Luthers Werke in Auswahl* d'O. CLEMEN (Bonn, 4 vol., 1912-1913) visent un public de gens d'études. Plus récente, l'édition BERGER, A. E., *Grundzüge evangelischer Lebensformung nach ausgewählten Schr. M. Luthers*, Leipzig, 1930.

Nombreuses éditions d'ouvrages séparés. Ne citons que celle du cours de 1515 — 16 sur *l'Épître aux Romains*, par FICKER : *Luthers Vorlesung über den Römerbrief*, Leipzig, 1908, 8^o ; 4^e éd., 1930 (édition définitive à paraître dans la collection de Weimar) et celle du cours de 1517-18 sur *l'Épître aux Hébreux*, *L. Vorlesung über den Hebräerbrief* d'HIRSCH et RÜCKERT, 2 vol., Leipzig, 1929.

Dans la collection des *Kleine Texte f. Vorlesungen u. Übungen* de LUTZMANN (Bonn, Marcus et Weber) ont paru à bon marché et très commodément, outre un utile Glossaire linguistique de GÖTZE, plusieurs grands écrits ou recueils luthériens : *Kleiner Katechismus der deutsche Text in s. geschichtl. Entwicklung*, 1912, n^o 109 ; 95 *Thesen nebst dem Sermon von Ablass u. Gnade*, 1517, éd. CLEMEN, 1917, n^o 142 ; *Von Ordnung Gottesdienst, Taufbüchlein, Formula Missae*, 1909, n^o 367 ; *Deutsche Messe*, n^o 37,

D) Traductions

Sur les traductions anciennes, v. PAQUIER, *Dictionn. de Théol Cath.*, IX, 1926, col. 1331 et surtout le livre de MOORE, cité plus bas. — Les *Mémoires de Luther* de MICHELET, 1835, 2 in-8^o, sont un choix remarquable de lettres et de Propos de Table. — Le petit *Luther* de GOGUEL (Renaiss. du Livre, 1926) donne des extraits, trop brefs, des grandes œuvres.

F. KUHN a traduit la lettre À la noblesse chrétienne de nation allemande, 1879. Du même, Le livre de la liberté chrétienne, 1879, retraduit par CRISTIANI, De la

liberté du chrétien, 1914. — HORNING a traduit le Grand Catéchisme de Luther, 1854 ; MEYHOFFER, La lettre pour l'établissement d'écoles chrétiennes dans Les idées pédagogiques de Luther (thèse Lausanne, 1909) ; SAUZIN, les Propos de Table, 1932, in-12, 4 vol. ; Denis de ROUGEMONT, Le serf arbitre, éd. Je Sers, 1936, in-12 — et enfin GRAVIER les Grands écrits réformateurs dans une collection bilingue, texte allemand original et traduction française en regard (Paris, 1944).

E) Documents

Signalons seulement qu'O. SCHEEL a publié un précieux petit volume de *Dokumente Zur Luthers Entwicklung bis 1519* (Tübingen, Mohr, 1911 ; 2^e éd., 1929). — Choix de documents iconographiques dans SCHECKENBACH et NEUBERT, *M. Luther*, 1^{re} éd., Leipzig, 1916 ; 3^e, 1921.

II. — OUVRAGES SUR LUTHER

Bibliographie raisonnée au t. II, 1^{re} partie, de Gustav WOLF, *Quellenkunde der deutschen Reformationsgeschichte*, Gotha, Perthes, 1916 (p. 167 à 276). Grande *Bibliographie zur deutschen Geschichte im Zeitalter der Glaubensspaltung* de SCHOTTENLOHER, 6 in-4^o, Leipzig, 1933-1940.

A) Ouvrages antérieurs à 1900

Sur le milieu :

Au point de départ, la *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation* de RANKE (Berlin, 6 in-8^o, 1839-1847). — Au centre, la *Geschichte des deutschen Volkes seit dem Ausgang des Mittelalters* de JANSSEN (1^{re} éd., 1878 sqq. ; 14^e par PASTOR, 1897-1904 ; 8 vol. ; trad. franç., médiocre, par PARIS, *L'Allemagne et la Réforme*, Paris, 1887 sqq.) — Au point d'arrivée, la *Geschichte der deutschen Reformation* de F. von BEZOLD (Oncken, 883 pp., in-8^o, 1886-1890).

Sur l'homme et l'œuvre :

Image classique du Luther d'avant 1900 dans J. KÖSTLIN, *M. Luther, sein Leben und seine Schriften*, 1^{re} éd., 2 vol., 1875 ; 5^e, revue par KAWERAU, 1903. Œuvres moindres de Max LENZ, Th. KOLDE, HAUSRATH, etc. — En français, F. KUHN, *Luther, sa vie, son œuvre* (3 vol., 1883-1884) : Luther traditionnel ; citations.

Sur la doctrine :

Dominant cette période : 1^o L'étude systématique de Th. HARNACK, *Luthers Theologie*, 2 vol. 1862-1886 (2^e éd. par SCHMIDT, 1926) ; 2^o L'étude historique de KÖSTLIN, *Luthers Theologie in ihrer Geschichtlichen Entwicklung*, 1^{re} éd., 2 vol., 1863 ; 5^e, 1903.

Sur la politique :

Ouvrages classiques de SOHM, *Kirchenrecht*, t. I, 1892 et de EIEKER, *Die rechtliche Stellung der evangelischen Kirchen Deutschlands*, Leipzig, 1893. Du même, article plus récent, 1898, trad. par CHOISY: *L'idée de l'État et de l'Église chez les théologiens et juristes luthériens*, 1900.

B) Ouvrages parus de 1900 à 1927

Bibliographies de WOLF et de SCHOTTENLOHER, citées plus haut. — Courte mise au point de L. FEBVRE, Le progrès récent des études sur Luther, *Revue d'Histoire moderne*, n^o 1, 1926.

Le milieu :

Des monographies, beaucoup tournant autour du problème posé par TROELTSCH (*Die Bedeutung des Protestantismus für die Entstehung der modernen Welt*, 1911) et repris dans les *Soziallehren* du même ; Cf. VERMEIL, *Revue d'Histoire et Philosophie religieuse*, Strasbourg, 1921. Comparer ces idées de T. avec celles d'un pur historien, Von BELOW: *Die Ursachen der Reformation*, 1917 (*Histor. Bibl.* d'Oldenburg, n^o 38). En France, le t. III des *Origines de la Réforme*, d'IMBART DE LA TOUR, 1914, traite en partie de Luther.

L'homme et l'œuvre :

En tête, DENIFLE, *Luther und Luthertum in der ersten Entwicklung*, t. I, 1^{re} et 2^e parties, Mayence, 1904, 8^o ; 2^e éd. revue, 1904-1906 ; t. II, posthume, aux soins du P. WEISS, 1905. — Le t. I, traduit par l'abbé PAQUIER qui a mis de l'ordre et atténué certaines violences, est devenu *Luther et le luthéranisme*, Paris, t. I, 1910 (2^e éd., 1913) ; t. II, 1911 (2^e, 1914) ; t. III, 1912 (2^e, 1916) ; t. IV, 1916. Ni le tome II, ni le travail complémentaire du P. WEISS, *Lutherspsychologie* (Mayence, 1906) ne sont traduits.

Un petit livre intelligent de BOEHMER, *Luther im Lichte der neueren Forschung* (1^{re} éd., Teubner, 1906, puis à partir de la 4^e éd., 1917, vol. in-8^o de 300 p.) aide à s'orienter au milieu du travail de reconstruction qui suivit l'attaque de Denifle.

Deux grandes études résument enfin l'activité des catholiques et des protestants au cours de cette période troublée. Le P. GRISAR (S. J.) a liquidé intelligemment l'entreprise de Denifle : I. *Luthers Werden ; Grundlegung der Spaltung bis 1530*, Fribourg, 1911, bibliogr. ; II. *Auf der Höhe des Lebens*, 1911 ; III. *Am Ende der Bahn*, 1912 ; tables chronologiques, index. — Le théologien luthérien O. SCHEEL a donné les deux premiers volumes d'un *M. Luther, vom Katholizismus zur Reformation* (I, *Auf der Schule und Universität*, 1916, 8° ; II, *Im Kloster*, 1917) qui s'annonce comme devant remplacer l'œuvre classique de Köstlin. A lire également : K. HOLL, *Gesammelte Aufsätze, I, Luther*, 6^e éd., 1923, tentative d'interprétation libérale de Luther.

La doctrine :

Nous avons dit la découverte de FICKER. En tient compte la *Dogmengeschichte des Protestantismus*, d'Otto RITSCHL, dont le cadre dépasse d'ailleurs le luthéranisme : I. *Biblizismus und Traditionalismus*, Leipzig, 1908 ; II, *Die Theologie der deutschen Reformation*, 1912 ; III. *Die reformierte Theologie des 16 und 17 Jhrh.*, Göttingen, 1926 ; IV. *Das orthodoxe Luthertum im Gegensatz zu der reformierten Theologie*. Livres durs à lire, mal informés de la littérature étrangère, mais utile tableau d'ensemble de l'histoire doctrinale de la Réforme. — SEEBERG, *Die Lehre Luthers : bon exposé historique de la doctrine* (Leipzig, 1917 et 1920, 2 in-8°).

En français, le livre de l'abbé CRISTIANI, *Du luthéranisme au protestantisme, Évolution de Luther de 1517 à 1528*, représente un effort de compréhension estimable. L'article, Luther, du *Dictionnaire de Théologie catholique* (t. IX, 1926) dû au chanoine PAQUIER, l'adaptateur de Denifle, manifeste les antipathies d'un catholique, d'ailleurs informé. — Du point de vue protestant, excellent travail, en deux parties, de H. STROHL (Strasbourg, 1922, et 1924) : I. *L'évolution religieuse de L. jusqu'en 1515* ; II. *L'épanouissement de la pensée religieuse de L. de 1515 à 1520*. — Riche monographie de R. WILL, *La liberté chrétienne, étude sur le principe de la piété chez Luther*, Strasbourg, 1922.

La politique :

À retenir, pour cette période : G. von BELOW, *Die Bedeutungen der Reformation f. d. polit. Entwicklung*, Leipzig, 1918. — En français, G. de LAGARDE, *Recherches sur l'esprit politique de la Réforme*, p., 1926, bibliogr. — E. VERMEIL, *Réforme luthérienne et civilisation allemande (Mélanges Andler)*, Strasbourg, 1924).

C) Quelques ouvrages parus depuis 1927

Milieu historique :

Sur le soulèvement des campagnes, excellent travail de G. FRANZ, *Der deutsche Bauernkrieg*, Munich et Berlin, 1933 (suivi de deux volumes d'*Akten*). — Étude de GRAVIER, *Luther et l'opinion publique*, utilisant les *Flugschriften* (Thèse de Sorbonne, 1942)

Évolution des idées de Luther :

Sur le point de départ, P. VIGNAUX, *Luther commentateur des Sentences*, Paris, 1935, 8°. — Sur le paulinisme de L., J. BARUZI, Luther interprète de saint Paul, *Revue de Théol. et de Philo.*, Strasbourg, 1928. — Sur Luther et Érasme, A. RENAUNET, *Études érasmiennes*, Paris, 1939, 8° — Sur l'ensemble de l'œuvre, Notes sur Luther, partisans mais suggestives de J. MARITAIN (tirage à part de *Nova et Vetera*, Fribourg, 1928, in-8°).

Monographies sur Luther :

A la suite de la publication de : *Un destin, M. Luther*, ont paru successivement en France (entre autres) : GRISAR, *Martin Luther, sa vie et son œuvre*, abrégé du grand ouvrage de P. GRISAR, trad. par MAZOYER sur la 2^e éd., Paris, 1931 — STROHL, H., *Luther, esquisse de sa vie et de sa pensée*, La Cause, Neuilly, s. d. — FUNK-BRENTANO, *Luther*, Paris, 1934. — Enfin, représentant une certaine littérature luthérienne postérieure à 1933, KARSTEN KLAEBNEN, *Martin Luther, sa conception politique*, Paris, 1941

Influence, expansion :

MOORE, *La Réforme allemande et la littérature française, Recherches sur la notoriété de Luther en France*, Strasbourg, public. de la Faculté des Lettres, 1930, 8°. — Joindre à ce remarquable livre : pour Rabelais, L. FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVI^e s.*, 2^e partie, liv. I, chap. II, Paris, 1943 ; pour Marguerite de Navarre, H. STROHL, *De Marguerite de Navarre à Louise Schepler*, Strasbourg, 1926 et L. FEBVRE, *Autour de l'Heptaméron*, Paris, 1944.

[Retour à la table des matières](#)

Postface

[Retour à la table des matières](#)

Préfaçant la réédition de ce livre en 1944, Lucien Febvre constatait, non sans quelque gêne, qu'il n'avait « rien trouvé à y changer », quant au fond : quelques points de détail, dans les titres des chapitres notamment, quelques coquilles typographiques. Mais rien d'important en ce qui concerne la démonstration essentielle. Et il renouvelait cette affirmation en 1951, lors de la troisième édition : « Je ne crois pas avoir de retouches à apporter à mon texte primitif. » Quinze ans ont passé... Lorsqu'en 1962, le doyen Henri Strohl (qui avait si hautement apprécié ce *Martin Luther*²³⁰) fut invité par ses disciples à rééditer les deux ouvrages qu'il avait consacrés dans les années 1920 à la pensée religieuse de Luther, il fit la même constatation : « La situation n'a pas fondamentalement changé depuis, du moins en France »²³¹. Et depuis 1962, aucun ouvrage de première main n'est encore venu renouveler les études luthériennes, apporter des rectifications dignes de mention à cette admirable reconstitution du *Luther épanoui* (de 1517 à 1525) dans son « rôle héroïque de prophète inspiré », écrite en 1927.

Cependant l'immense bibliographie luthérienne a continué de s'enrichir de nombreux titres. Pour compléter la mise à jour faite en 1945 par Lucien Febvre, nous indiquons donc simplement les ouvrages qui peuvent éclairer les perspectives présentées dans ce livre :

²³⁰ Il le décrit comme « une étude approfondie et sympathique de l'effort solitaire du moine Luther et de la découverte de la voie de la paix et de la régénération... », *Luther jusqu'en 1520*, p.17.

²³¹ Henri STROHL, *Luther jusqu'en 1520*, Paris, 1962, préface (seconde édition revue et corrigée de : *L'évolution religieuse de Luther jusqu'en 1515*, publiée en 1922, et de *L'épanouissement de la pensée religieuse de Luther de 1515 à 1520*, publiée en 1924).

I. — TEXTES

Pour le public historien français, il faut signaler l'imposante publication entreprise par l'Alliance nationale des Églises luthériennes de France : *Choix d'œuvres de Martin Luther*, 9 volumes parus à Genève de 1957 à 1961.

II. — LE MILIEU

- M. BENSING, *Thomas Muntzer und der Thüringer Aufstand 1525*, Berlin, 1966.
 G. FRANZ, *Der deutsche Bauernkrieg*, 4^e édition corrigée, Munich, 1956.
 J. LORTZ, *Die Reformation in Deutschland*, nouvelle édition, Fribourg, 1949.
 E. WERNER, *Pauperes christi. Studien zu sozialreligiösen Bewegungen im Zeitalter des Reformpapstums*, Leipzig, 1956.

III — ÉVOLUTION DES IDÉES DE LUTHER

- J. ASHEIM, *Glaube und Erziehung bei Luther*, Heidelberg, 1961.
 F. E. CRANZ, *An essay on the development of Luther's thought on justice, law and society*, Cambridge (Mass.), 1959.
 J. ERBEN, *Grundzüge einer Syntax der Sprache Luthers*, Berlin, 1954.
 H. W. KRUMWIEDE, *Glaube und Geschichte in der Theologie Luthers*, Berlin, 1952.

IV. — BIOGRAPHIES (quelques essais)

- Léon CRISTIANI, *Luther tel qu'il fut* (sous forme de textes choisis), Paris, 1955.
 Erik H. ERIKSON, *Young man Luther, a study in psychoanalysis and history*, New York, 1958.
 V. H. GREEN, *Luther and the reformation*, New York, 1964.
 Albert GREINER, *Luther, essai biographique*, Genève, 1956.

V. — RAYONNEMENT

- H. BORNKAMM, *Luther im Spiegel der deutschen Geistesgeschichte*, Heidelberg, 1955.
 G. H. WILLIAMS, *The radical reformation*, London (U.S.A.), 1962.

E. W. ZEEDEN, *Martin Luther und die Reformation im Urteil des deutschen Luthertums*, Fribourg, 1950.

VI.

Enfin à l'occasion du 450^e anniversaire des 95 propositions, les historiens de l'Allemagne orientale ont remarquablement souligné la continuité des études luthériennes allemandes en publiant deux ouvrages importants :

G. ZSCHÄBITZ, *Martin Luther Grösse und Grenze* ; 1^{re} partie, 1483-1526, Berlin, 1967, qui se présente lui-même comme « la première biographie marxiste de Luther ».

Et sous la direction de L. STERN et M. STEINMETZ, un fort recueil d'articles, mises au point et bilans de recherches, richement illustré, intitulé *450 Jahre Reformation*, Berlin, 1967

R. M.

[Retour à la table des matières](#)

Index méthodique et alphabétique

[Retour à la table des matières](#)

I. — LUTHER

ÉCRITS DIVERS

Comment. in Rom, 74.
Contre la Papauté de Rome, 103.
Unterricht auf etl. Artikel, 95.
An den christl. Adel, 103-104, 141-142, 155.
De Captivitate, 76.
De libertate, 119.
Von der Beichte, 108.
De abroganda Missa, 122-523.
Formula Missae, Deutsche Messe, 057.
Ein' feste Burg, 112.
Resolutiones de Indulgentiis, 122-123.
Treue Vermahnung, 541, 558.
Ordnung eines gem. Kastens, 157 n. 2.
Von weltlicher Obrigkeit, 158, 159, 162, 163.
Ermahnung zum Frieden, 160-162.
Wider d. himmel. Propheten, 158, 163.
De Servo arbitrio, 173, 188, 93.
Tischreden, 4, 82, 116, 122, 128, 155, 172, 175, 178, 179, 182-185, 189.

LUTHER, L'HOMME

Portraits, 182.
 L. buvant et mangeant, 13, 20, 076, 182.
 L'homme du commun, 182, 183, 185.

L. et Catherine, 4, 20, 76, 139, 274-176, 181, 185, 186, 087.
 Gaillardises et scatologie, 182, 186.
 Difficultés matérielles, 170, 182.
 Le poète et le paradis, 182.
 L'évasion hors du monde, 165-166, 183.

GENÈSE DU LUTHÉRISME

Au couvent, 3, 4, 6-7, 20, 23.
 Troubles et mortifications, 6-7, 17-18, 23.
 Staupitz (voir plus bas).
 Lectures de L., 25.
 Occamisme, 25-27.
 Voyage à Rome, 8, 40-41.
 La Découverte, 9, 30-33, 35.

PSYCHOLOGIE DE LUTHER

Freudisme ? 22-23.
 L'orgueil, 17, 73.
 Le charnel, 17-18, 22, 23.
 Outrances et défis, 75-76.
 Luther non, Christ oui, 156.
 Conducteur ou conduit ? 111.

BASES ET ÉLÉMENTS DE LA CROYANCE

Justitia Dei, 9-10, 16-17, 33-35.
 Dieu irrité, 7, 16.

Le péché, 17, 31-34, 44, 176.
Concupiscentia carnis, 17-18, 22-23, 37.
Opera legis, 34.
 Bonnes actions, 27.
 Fausse sécurité, 38.
 Foi, 34, 43, 108, 109, 110, 156, 157, 165-166.
 Justification et salut par la foi, 33-34, 36-37, 94.
 La Parole, 74, 105, 108, 109, 110, 115, 120, 140, 152, 156, 178.
 La Bible et l'Évangile, 15, 18, 74, 104, 109, 129-130, 133, 178.
 Loi et Évangile, 58, 109.
 Libre ou Serf-Arbitre ? 173, 188, 193.
 Prédestination, 26, 35, 188.
 Présence réelle, 170.
 Purgatoire, 58, 95.

ÉGLISE ET SACREMENTS

Sacerdoce universel, 60, 107.
 Royaume du Christ, 150, 153, 155.
 Église luthérienne, 104-108, 140, 153, 156, 157.
 Baptême, 109, 116, 189.
 Communion sous les deux espèces, 97, 139, 140.
 Messe, 139, 140, 156, 157.
 Confession, 140, 156.
 Contre les Sectes, 181.

QUESTIONS MORALES

L. et la Morale, 25, 36, 112.
 Le péché libérateur, 100, 176-177.
Pecca fortiter, 76, 100, 176-177.
 L'anti-légaliste, 578, 186.
 La conscience, 119.
 Le mariage, 185-186.
 Célibat ecclésiastique, 138-139.

Le chrétien dans le monde, 110, 165-166, 180, 194.
 La vérité, 74, 75.

QUESTIONS POLITIQUES

L. ignore la politique, 100-101, 111.
 Indépendant vis-à-vis des princes, 135-136, 142, 158-159.
 Divinité des Princes, 179.
 Soumission à l'autorité, 159, 179-180.
 Spirituel et temporel, 159, 179-180, 194.
Herr omnes, 141, 163, 181.

VUES D'ENSEMBLE

L. libéral ? 119.
 L. réformateur ? 43, 192-193.
 L. père du monde moderne ? 193.
 Contre la raison, 171.
Si vellem ? 186.
 L. et Mélanchton, voir plus bas.
 L. homme allemand, 62, 90, 92, 128, 137.

II. — DIVERS

Aléandre, 89, 101, 113-154, 121, 125.
 Albert de Brandebourg, 10, 50, 51, 52, 59, 60, 136.
 Aristote, 7, 42, 55.
 Augustinisme, 41.
 Behem, 72.
 Biel, 25-27, 55.
 Bourgeoisie, 65-67.
 Bucer, 116.
 Caïetan, 37, 93-96, 101, 122.
 Carlstadt, 139-140, 153-154, 163.
 Concile de Trente, 45 n., 192.
 Cranach, 118.
 Denifle, 11 et sv, 23 et sv, 74.
 Diable, 127-128, 179.

- Dürer, 125, 154.
Eck, 88, 95, 101.
Eisleben, 5.
Église allemande, 75-72.
Empereur, Empire, 63-68.
Érasme, 60, 81, 82 et sv, 96, 101, 125, 154, 170-172, 188.
Faust, 148.
Ficker, 14.
Frédéric le Sage, 7, 52, 37, 93, 101, 113, 148-149, 183.
Fugger, 49, 51, 52, 66, 87.
Gide, 147.
Goethe, 128.
Gunther, 55-56.
Holbein, 72.
Huss, 115, 118, 134.
Hutten, 10, 87, 88, 90-92, 102, 103, 105, 119, 523, 125.
Laillier, 60.
Lombard (P.), 7, 14.
Leitzkau, 42.
Maritain, 22, 28, 195.
Mélanchton, 4, 21, 96, 100, 127, 133, 134, 137, 151, 177, 186, 187-190, 191, 198.
Michelet, 162.
Münzer, 150, 163.
Nietzsche, 43-44.
Occam, 27.
Paul (saint), 43-44.
Pirenne, 70.
Princes, 64-65, 159, 161.
Proudhon, 195-196.
Rabelais, 72, 185.
Reliques, 53, 56.
Rome, 40-41, 89, 101-103.
Rubianus Crotus, 88, 92, 97, 103.
Scheel, 20, 40, 53.
Seripando, 94, 95.
Sickingen, 89, 102, 125, 134.
Spalatin, 35, 82, 115, 116, 135, 136, 137, 139, 170, 174.
Staupitz, 7, 27-29, 30, 41, 76, 96, 123.
Tauler, 14.
Tetzel, 52, 56, 57, 58, 59.
Troeltsch, 19.
Valla, 103.
Vitrier, 60.
Weller, 76, 176.
Wiclef, 60, 101.
Zwingli, 83, 171, 184, 185.

[*Retour à la table des matières*](#)